

The book cover features a dramatic science fiction illustration. On the left, a massive, light-blue cylindrical structure, possibly a space station or a giant probe, dominates the frame. It has intricate details of scaffolding and internal components visible. In the foreground, a large, dark, funnel-shaped structure emits bright blue energy lines that converge towards a small, dark, capsule-like object. Two small, pale human figures stand on a platform within the blue energy field. In the background, a large, swirling, multi-colored vortex (red, orange, and purple) is set against a deep blue space filled with stars and a distant galaxy. The overall tone is awe-inspiring and technological.

GREG
EGAN
Radieux

Science-Fiction

Le
Livre
de
Poche

GREG EGAN

Radieux

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE) PAR SYLVIE DENIS,
FRANCIS LUSTMAN, QUARANTE-DEUX, FRANCIS VALÉRY

(TRADUCTIONS HARMONISÉES PAR QUARANTE-DEUX)



LE BÉLIAL'

Titre original :

LUMINOUS

© Greg Egan, 1998.

© Le Béal' et Quarante-Deux, 2007,
pour cette coédition.

ISBN : 978-2-253-15989-6

Greg Egan est né en Australie en 1961. Considéré comme l'auteur de science-fiction le plus fascinant de sa génération, il a publié une dizaine de romans, dont *La Cité des permutants* et *Isolation*. Nombre de ses nouvelles ont été réunies en recueils, dont *Axiomatique* et *Radieux*, qui constituent les deux premiers volets d'une intégrale raisonnée unique au monde. Son talent novateur a, entre autres, été récompensé par le prix Hugo.

Paille au vent

*Traduit de l'anglais par Sylvie Denis et Francis Valéry,
harmonisé par Quarante-Deux*

El Nido de Ladrones (le Nid de Voleurs) occupe un territoire de forme vaguement elliptique situé à cheval sur la frontière entre la Colombie et le Pérou. Il s'étend sur cinquante mille kilomètres carrés de plaines, à l'ouest de l'Amazone. Il est difficile de dire avec précision à quel endroit la forêt pluviale naturelle cède la place aux espèces modifiées propres à El Nido, mais la biomasse totale du système doit approcher le milliard de tonnes. Des tonnes de matériaux structurels, de pompes osmotiques, de collecteurs d'énergie solaire, d'usines chimiques cellulaires, de moyens de communication et de calculs biologiques. Tout cela sous le contrôle de ceux qui en sont les créateurs.

Les informations fournies par les anciennes cartes et les précédentes bases de données sont obsolètes. En manipulant l'hydrologie et la chimie du sol, en agissant sur le régime des pluies et le taux d'érosion, la végétation a complètement remodelé le terrain : elle a changé le cours de la rivière Putumayo, noyé de vieilles routes sous les marais, élevé des chaussées secrètes dans la jungle. Cette géographie biogénique demeure dans un perpétuel état de flux – à tel point que même le témoignage des rares transfuges en provenance d'El Nido perd très vite de son actualité. Quant aux images fournies par les satellites, elles sont dépourvues du moindre sens : sur l'ensemble des fréquences, la voûte de la forêt dissimule ou falsifie délibérément la signature spectrale de tout ce qui se trouve au-dessous.

Les toxines chimiques et les défoliants sont parfaitement inutiles : les plantes et leurs bactéries symbiotiques sont capables d'analyser la plupart des poisons et de reprogrammer leur métabolisme pour les rendre inoffensifs – voire pour les transformer en nourriture –, et cela plus vite que nos systèmes experts en guerre agricole n'arrivent à inventer de nouvelles molécules. Les armes biologiques sont circonvenues, subverties, domestiquées ; la plupart des gènes du dernier virus que nous avons introduit, létal pour les plantes, ont été retrouvés trois

mois plus tard incorporés à un vecteur bénin utilisé dans le réseau élaboré de communications d'El Nido. L'assassin s'était métamorphosé en garçon de courses. Toute tentative pour brûler la végétation est rapidement étouffée sous du gaz carbonique – ou par des produits ignifuges plus sophistiqués si l'on emploie un carburant auto-oxydant. Une fois, nous avons même déversé quelques tonnes d'éléments nutritifs mélangés à de puissants radio-isotopes, dissimulés dans des composés chimiquement impossibles à distinguer de leurs équivalents naturels. Nous avons suivi les résultats par imagerie gamma : El Nido a séparé les molécules chargées d'isotopes – probablement en fonction de leur vitesse de diffusion à travers les membranes organiques –, puis il les a confinées et diluées, avant de les recracher à l'extérieur.

C'est pourquoi, lorsque j'ai appris qu'un biochimiste d'origine péruvienne, un certain Guillermo Largo, avait quitté Bethesda au Maryland avec des outils génétiques ultra-secrets – fruits de ses propres recherches mais entière propriété de ses employeurs – et s'était évanoui au sein d'El Nido, je me suis dit : *Enfin une bonne excuse pour leur balancer le gros pruneau.* Depuis près d'une décennie, la Compagnie soutenait l'idée d'une réhabilitation thermonucléaire d'El Nido. Le Conseil de Sécurité aurait contresigné. Les gouvernements ayant officiellement autorité sur la région auraient été ravis. Des centaines d'habitants d'El Nido étaient soupçonnés de violer la loi américaine – et la présidente Golino mourrait d'envie de prouver qu'elle pouvait cogner fort au sud de la frontière, indépendamment des propos qu'elle tenait dans sa propre maison. Après ça, elle aurait pu passer à une heure de grande écoute et expliquer à la Nation qu'elle pouvait être fière de l'opération *Retour à la Nature*. Et prétendre que les trente mille fermiers réfugiés dans El Nido pour essayer d'échapper à la guerre civile larvée en Colombie – qui étaient désormais délivrés pour toujours de l'oppression tant des terroristes marxistes que des barons de la drogue – auraient salué son courage et sa détermination.

Je n'ai jamais su pourquoi ça ne s'était pas effectivement produit. Des difficultés techniques à garantir l'absence de tout

effet de bord inopportun en aval, au niveau de l'Amazone elle-même, le fleuve sacré – qui aurait anéanti une quelconque espèce protégée particulièrement télégénique avant la fin du mandat électoral en cours ? La crainte qu'un chef de guerre au Moyen-Orient puisse interpréter un tel acte comme une autorisation de fait à utiliser ses propres petites armes à fission, bien minables, amassées de longue date, sur une minorité dérangeante – déstabilisant ainsi la région d'une manière tout à fait indésirable ? La peur de sanctions commerciales japonaises maintenant que ces antinucléaires fanatiques d'Écomarchands étaient de retour au pouvoir ?

On ne m'a pas montré les résultats des modélisations géopolitiques calculées par ordinateurs. J'ai simplement reçu mes ordres – encodés dans le scintillement des tubes fluorescents de mon supermarché de quartier, glissés entre deux remises à jour de l'étiquetage des gondoles. Déchiffrés grâce à une couche neurale supplémentaire au niveau de ma rétine gauche, les mots se sont détachés en lettres rouge sang sur le fond coloré des rayonnages du magasin, à la gaîté fadasse.

Je devais pénétrer dans El Nido et récupérer Guillermo Largo.

Vivant.

*

* *

Vêtu comme un agent immobilier des environs – je n'avais omis ni le téléphone bracelet plaqué or, ni la plus abominable des coupes de cheveux à trois cents dollars –, j'ai visité le logement abandonné qu'avait occupé Largo à Bethesda, une banlieue au nord de Washington, juste au-delà de la frontière du Maryland. L'appartement était moderne et spacieux, meublé avec soin mais sans opulence – à peu près ce que n'importe quel bon logiciel de marketing aurait essayé de lui vendre, sur la base de son salaire moins les éventuelles pensions alimentaires.

Largo avait toujours été catalogué comme « brillant mais peu sûr ». Quelqu'un qui constituait un risque potentiel pour la sécurité, mais bien trop talentueux et productif pour qu'on

envisage de se passer de ses services. Il était placé sous contrôle de routine depuis que le Département de l'Énergie – splendide euphémisme – l'avait engagé dès sa sortie de Harvard en 2005. Une surveillance bien trop routinière, de toute évidence... mais je comprenais qu'un dossier sans tache depuis trente ans ait pu engendrer un certain relâchement. Largo n'avait jamais essayé de dissimuler ses opinions politiques ; il restait discret néanmoins, davantage par convention sociale que par subterfuge. Il évitait de porter des tee-shirts à l'effigie de Che Guevara lorsqu'il se rendait à Los Álamos, mais il n'avait jamais véritablement agi en fonction de ses convictions non plus.

On avait bombé une peinture murale dans son salon dans des teintes proches de l'infrarouge (visibles par la plupart des ados branchés de Washington, sinon par leurs parents). C'était une reproduction de l'œuvre tristement célèbre de Lee Hingcheung, *Mosaïque du plan aux héros du nouvel ordre mondial*, une image numérique disséminée sur tous les réseaux au commencement du siècle. Des chefs politiques du début des années quatre-vingt-dix, nus et imbriqués les uns dans les autres, Escher rencontrant ainsi le Kama Sutra, déposaient des étrons fumants dans leurs crânes respectifs, ouverts mais vides par ailleurs. L'effet était emprunté au satiriste allemand George Grosz. Le dictateur irakien admirait son propre reflet dans un miroir à main – l'image était la reproduction exacte de la couverture d'un magazine contemporain sur laquelle la moustache avait été retouchée pour lui donner un air hitlérien fort approprié. Le président des États-Unis tenait – horizontalement mais prêt à être renversé – un sablier où s'entassaient les otages amaigris dont il avait reculé la libération pour assurer l'élection de son prédécesseur. Tout le monde avait été casé quelque part – y compris le premier ministre australien, représenté sous les traits d'un morpion qui essayait en vain de placer ses petites mâchoires autour de la gigantesque bite présidentielle. Je n'avais aucun mal à imaginer qu'un certain nombre des troglodytes néo-maccarthystes du Sénat succomberaient à une crise d'apoplexie si – ah quel ennui – on procédait jamais à une enquête sur la défection de Largo. Qu'aurions-nous dû faire ? Refuser de l'engager s'il se trouvait

posséder un seul torchon illustré d'une reproduction de *Guernica* ?

Avant son départ, Largo avait remis à zéro tous les ordinateurs de son appartement, y compris le système multimédia. Mais je connaissais déjà ses goûts musicaux pour avoir écouté un échantillonnage de quelques heures de surveillance audio où planait du mauvais Ska coréen. Pas d'ethno-solidarité révolutionnaire de bon aloi, pas d'envoûtante flûte des Andes ; c'était bien dommage – j'aurais nettement préféré. Ses étagères contenaient plusieurs manuels de premier cycle universitaire de biochimie en triste état, probablement conservés pour des raisons sentimentales, et quelques douzaines de classiques vieilliss de la littérature et de la poésie, en anglais, en espagnol et en allemand. Hesse, Rilke, Vallejo, Conrad, Nietzsche. Rien de moderne et rien qui n'eût été imprimé après 2010. En quelques mots adressés au système domotique, Largo avait effacé toutes les œuvres numériques qu'il avait jamais possédées, balayant ainsi le dernier quart de siècle de son archéologie personnelle.

J'ai feuilleté les livres survivants, même si ça n'avait pas grande utilité. Un des textes portait une correction manuscrite de la structure de la guanine... et un passage d'*Au cœur des ténèbres* avait été souligné. Marlow, le narrateur, réfléchissait à un mystère : l'équipage du bateau à vapeur – tous membres d'une tribu cannibale dont les provisions de viande d'hippopotame pourrie avaient été jetées par-dessus bord – ne s'était pas encore rebellé pour le dévorer lui. Après tout :

Nulle crainte ne tient contre la faim, nulle patience n'en viendrait à bout, le dégoût n'existe tout simplement pas en sa présence ; et quant à la superstition, aux croyances, à ce qu'il vous plaît de nommer principes, ils sont bien moins que paille au vent.

De cela, je ne pouvais discuter – mais je me demandais pourquoi Largo avait remarqué ce passage plus particulièrement. Peut-être avait-il, à l'époque, fait écho à ses propres interrogations, lorsqu'il essayait de se justifier après avoir accepté une bourse de recherche du Pentagone ? L'encre était décolorée et le livre lui-même avait été imprimé en 2003.

J'aurais préféré disposer d'une copie de ce qu'il avait écrit dans son journal personnel au cours des deux semaines qui précédaient sa disparition – mais ses ordinateurs domestiques n'avaient pas été systématiquement surveillés depuis près de vingt ans.

Je me suis installé à son bureau, devant l'écran vide de sa station de travail. Largo était né en 1980, à Lima, dans une famille de la classe moyenne, théoriquement catholique et très vaguement de gauche. Son père, un journaliste travaillant pour *El Comercio*, était mort d'un accident vasculaire cérébral en 2029. Sa mère, âgée de soixante-dix-huit ans, exerçait toujours ses fonctions d'avocate pour une compagnie minière internationale. Elle consacrait son temps libre à accomplir les formalités de l'*habeas corpus* pour les parents des extrémistes disparus, un passe-temps que ses patrons toléraient puisqu'il leur permettait de se gagner, à peu de frais, quelques bons points auprès du petit monde des actionnaires. Guillermo avait un frère aîné, chirurgien à la retraite, ainsi qu'une sœur plus jeune, enseignante dans une école primaire. Aucun des deux ne menait d'activités politiques.

Il avait fait la plus grande partie de ses études en Suisse et aux États-Unis. Après son doctorat, il avait occupé une série de postes dans la recherche au sein des instituts gouvernementaux, de l'industrie biotechnologique et des universités ; tous avaient plus ou moins les mêmes véritables commanditaires. À cinquante-cinq ans, trois fois divorcé mais toujours sans enfants, il n'était jamais revenu à Lima que pour rendre de brèves visites à sa famille.

Après *trois décennies* passées à travailler sur les applications militaires de la génétique moléculaire – involontairement au début, mais très rapidement sciemment –, qu'est-ce qui avait bien pu déclencher sa soudaine défection pour El Nido. S'il était parvenu, par l'effet d'une double pensée cynique, à réconcilier la recherche pour l'année avec de pieux sentiments libéraux, c'était du domaine du grand art. Son dernier profil le suggérait pourtant : d'un côté il ressentait une immense fierté pour ses réalisations scientifiques, d'un autre il se dégoûtait lui-même lorsqu'il considérait leur but ultime. Ce conflit était en passe de

se dissiper pour laisser place à une indifférence plus confortable ; c'était une dynamique psychologique bien connue dans l'industrie.

Il semblait que Largo avait admis – en son for intérieur et voici trente ans déjà – que ses « principes » étaient *bien moins que paille au vent*.

Peut-être avait-il décidé, sur le tard, que tant qu'à faire la pute, autant que ce soit correctement en vendant son savoir-faire au plus offrant – même si cela signifiait passer des armes génétiques en contrebande à un cartel de la drogue. J'avais étudié ses comptes : pas de fraude fiscale, pas de dettes de jeu, rien qui aurait pu laisser penser qu'il avait jamais vécu au-dessus de ses moyens. Trahir ses employeurs – comme il avait fait pour ses idéaux de jeunesse en se joignant à eux – avait pu lui paraître tout à fait approprié comme geste de par son nihilisme, mais sur un plan plus pragmatique, il était difficile d'imaginer qu'il ait pu trouver l'argent et les conséquences à la clef aussi tentants que ça. Qu'avait bien pu lui offrir El Nido ? Un compte numéroté sur un satellite et une nouvelle identité au Paraguay ? Les plaisirs sordides de la vie aux frontières de la ploutocratie du tiers-monde ? Il aurait eu tout à gagner à profiter de sa retraite dans son pays d'adoption, tout en soulageant sa conscience en écrivant un ou deux essais au vitriol sur la politique étrangère dans un quelconque netzine de gauche que personne n'aurait lu, puis en se persuadant finalement qu'un État qui lui accordait une telle liberté d'expression méritait probablement tout ce qu'il avait fait pour le défendre.

Ce qu'il avait fait *exactement* pour le défendre – quels outils il avait mis au point avant de les voler –, ça, je n'avais pas le droit de le savoir.

*

* *

À la tombée de la nuit, j'ai bouclé l'appartement et me suis dirigé vers le sud, en suivant l'avenue Wisconsin. Washington s'animait, les rues grouillaient déjà de gens cherchant à oublier la chaleur. Dans les villes, les nuits devenaient de plus en plus

hallucinatoires. Des adolescents arboraient leurs symbiotes bioluminescents : sur les tempes et le cou, sur la musculature dopée de leurs avant-bras, des veines scintillaient d'un bleu électrique. Ils s'étaient transformés en diagrammes ambulants de l'appareil circulatoire et cultivaient l'hypertension pour améliorer l'effet produit. D'autres utilisaient des symbiotes rétiniens pour transposer la zone infrarouge en lumière visible. Leurs yeux luisaient rouge dans l'ombre comme des prunelles de vampires.

D'autres encore, de manière moins évidente, avaient le crâne empli de Chevaliers blancs.

Lorsqu'on infecte des cellules de moelle osseuse avec de la Mère (un rétrovirus artificiel), ce qu'on obtient se situe à mi-chemin entre un neurone embryonnaire et un globule blanc. Les Chevaliers blancs sécrètent des cytokines qui leur permettent de pénétrer la barrière hémato-encéphalique. Une fois qu'ils sont passés, des molécules d'adhésion cellulaire les guident vers leurs cibles ; ils peuvent alors inonder le site avec un neurotransmetteur spécifique – et même former des quasi-synapses temporaires avec de vrais neurones. Plus d'une demi-douzaine de sous-types sont souvent présents simultanément dans le sang des utilisateurs. Chacun d'entre eux est activé par un additif alimentaire particulier : un produit chimique bon marché, inoffensif et totalement légal, mais qui ne se trouve pas naturellement dans le corps. En ingérant le bon mélange de colorants artificiels, d'arômes de synthèse et de conservateurs, tous parfaitement bénins, ils peuvent modifier leur neurochimie quasiment à volonté – jusqu'à ce que les Chevaliers blancs meurent, comme le veut leur programmation, et qu'une nouvelle dose de Mère soit nécessaire.

On peut sniffer la Mère ou la prendre en intraveineuse, mais la méthode la plus efficace est de percer un os et de l'injecter directement dans la moelle. Un procédé très douloureux, très sale et très dangereux à la fois, même avec un virus authentique et non contaminé. Les bons produits viennent d'El Nido. Les mauvais de laboratoires clandestins installés en Californie et au Texas où des bidouilleurs de gènes essaient d'obliger des cultures de cellules infectées avec de la Mère à reproduire un

virus fabriqué spécifiquement pour résister à leurs tentatives. Ce qui aboutit à la production de lots de souches mutantes, idéales pour provoquer des leucémies, des astrocytomes, des maladies de Parkinson, et un assortiment de psychoses des plus originales.

Alors que je traversais la cité obscure et accablée par la chaleur, et que j'observais les foules joyeuses dans leur insouciance, j'ai été envahi par une sensation onirique de clarté pénétrante. Une moitié de mon esprit était paralysée, vide et lourde comme le plomb, tandis qu'à l'autre, électriée, rien n'échappait. J'avais l'impression de pouvoir plonger mon regard dans le paysage intérieur des gens qui m'entouraient, de voir au-delà des rivières de sang lumineuses ; je sentais que cette vision les transperçait jusqu'à l'os.

Jusqu'à la moelle.

Avec mon véhicule, j'ai gagné la lisière d'un parc que j'avais déjà visité une fois et j'ai attendu. J'étais déjà en tenue pour le rôle. Des jeunes gens souriants sont passés en flânant ; certains ont jeté un coup d'œil à la Ford Narcissus 2025 argentée et ont sifflé leur approbation. Un adolescent dansait tout seul sur l'herbe, inlassablement : il était défoncé au Coca-Cola sans même avoir été payé pour faire semblant.

Avant longtemps, une fille s'est approchée de la voiture. Des veines bleues illuminaient ses bras nus. Elle s'est penchée jusqu'à la fenêtre et a lancé un regard curieux à l'intérieur.

« Qu'est-ce que tu as ? » a-t-elle demandé. Elle devait avoir seize ou dix-sept ans, était mince, avait des yeux sombres, une peau couleur café et un léger accent latino. Elle aurait pu être ma sœur.

« De l'Arc-en-ciel du Sud. » Ce qui voulait dire les douze principaux génotypes de Mère, en provenance directe d'El Nido, uniquement coupés d'un peu de glucose. Une dose – plus un petit quelque chose sur le pouce –, ça pouvait vous emmener n'importe où.

La fille m'a jeté un coup d'œil sceptique et a tendu la main droite, la paume vers le bas. Elle portait un anneau orné d'une grosse pierre aux multiples facettes, avec un creux au centre. J'ai pris un sachet dans la boîte à gants, l'ai secoué avant de le

déchirer pour l'ouvrir, et j'ai versé quelques grains de poudre dans la cavité. Puis je me suis penché pour humidifier l'échantillon avec de la salive. Ses doigts étaient frais lorsque je les ai saisis pour lui maintenir la main. Douze facettes de la « pierre » se sont immédiatement mises à luire, chacune d'une couleur différente. Les capteurs immunoélectriques contenus dans le creux, des capaciteurs minuscules recouverts d'une couche d'anticorps, avaient été conçus pour reconnaître plusieurs sites sur l'enveloppe protéinique des divers types de Mère. En particulier les plus difficiles à imiter par les pirates.

Cependant, en utilisant des moyens technologiques adéquats, ces protéines peuvent n'avoir rigoureusement aucun rapport avec l'ARN qui se trouve à l'intérieur.

La fille eut l'air impressionnée et l'expectative éclaira son visage. Nous avons négocié un prix. Bien trop bas : elle aurait dû avoir des doutes.

Avant de lui donner le sachet, je l'ai regardée dans les yeux.

« Pourquoi est-ce que tu as besoin de cette merde ? ai-je dit. Le monde, c'est le monde. Il faut le prendre comme il vient. L'accepter tel qu'il est : sauvage, terrible. Reprends-toi en mains. Et ne te mens jamais à toi-même. C'est la seule façon de survivre. »

Elle eut un petit sourire narquois devant mon apparente hypocrisie, mais elle était trop satisfaite de sa bonne fortune pour se montrer désagréable.

« J'entends bien ce que tu me dis. Elle n'est pas jolie-jolie, la planète, là-bas dehors. » Elle a fourré l'argent dans ma main et a ajouté, en singeant la sincérité avec les yeux écarquillés : « Et c'est la dernière fois que je prends de la Mère, promis. »

Je lui ai donné le virus mortel et l'ai regardée s'éloigner sur l'herbe, pour disparaître parmi les ombres.

*

* *

Le pilote de l'armée colombienne qui m'a emmené depuis Bogotá n'avait pas l'air ravi de risquer sa vie pour un bureaucrate du Département de Contrôle des Drogues. Il y avait

sept cents kilomètres à parcourir pour atteindre la frontière avec, sur le chemin, des zones de territoire tenues par cinq organisations différentes de guérilleros. Pas beaucoup de villes, mais plusieurs centaines d'endroits où dissimuler des lance-roquettes.

« Mon arrière-grand-père, m'a-t-il expliqué sur un ton aigre, est mort en Corée en se battant pour ce putain de général Douglas MacArthur. » Je ne savais pas s'il disait cela avec fierté ou pour me signifier l'existence d'une dette non remboursée. Les deux, sans doute.

L'hélicoptère était étrangement silencieux, grâce à ses absorbeurs de son à phase ; on aurait dit des haut-parleurs géants mais ils avalaient au contraire la plus grosse partie du bruit produit par les hélices. Le fuselage de fibres de carbone était recouvert d'un maillage fort coûteux de polymères-caméléon, alors qu'il aurait peut-être été tout aussi efficace de le peindre entièrement en bleu. Un mélange chimique endothermique stockait la chaleur générée par le moteur, puis la libérait au moyen d'un diffuseur parabolique, sous la forme d'une décharge hautement focalisée dirigée vers le ciel, environ une fois par heure. Les guérilleros n'avaient pas accès aux images satellites, ni de radar qu'ils auraient osé utiliser. Je me dis que nous risquions moins d'être tués que le banlieusard moyen de Bogotá qui fait la navette tous les jours. Depuis un certain temps, dans la capitale, des bus explosaient sans avertissement, deux ou trois fois par semaine.

Les Colombiens s'entre-déchiraient. *La Violencia* était de retour, comme dans les années cinquante. Bien que les sabotages spectaculaires fussent tous l'œuvre terroriste de formations organisées de guérilleros, la plupart des morts avaient jusqu'à présent été provoquées par des factions existant à l'intérieur des deux principaux partis politiques. Chacun massacrait les partisans de son adversaire, vengeant ainsi une longue série d'atrocités passées qui remontaient à plusieurs générations. Le groupe à l'origine véritable de la vague actuelle de terrorisme n'avait que peu de sympathisants : *Ejército de Simón Bolívar*. C'était une bande d'extrémistes de droite complètement cinglés, qui voulaient la réunification de la

Colombie, du Panama, du Venezuela et de l'Équateur – après deux siècles de séparation –, entraînant le Pérou et la Bolivie pour réaliser ainsi la *Gran Colombia* rêvée par Bolívar. Mais en assassinant le président Marín, ils avaient plutôt déclenché une série d'évènements n'ayant rien à voir avec leur cause ridicule. Grèves et protestations, batailles de rue, couvre-feu, loi martiale. Inquiets, les investisseurs étrangers avaient rapatrié leurs capitaux, provoquant une inflation galopante et l'effondrement du système financier local. Une spirale de violence opportuniste avait suivi. Des escadrons de la mort paramilitaires aux groupuscules maoïstes, tous semblaient croire que leur heure était enfin venue.

Je n'avais pas vu tirer la moindre balle mais, depuis l'instant où j'étais entré dans le pays, l'acide n'avait cessé de bouillonner dans mes tripes et un flux grisant d'adrénaline inondait en permanence mes veines. Je me sentais surexcité, fiévreux... vivant. Les sens exacerbés comme une femme enceinte : je flairais partout l'odeur du sang. Lorsque la bataille souterraine pour le pouvoir – qui régit toutes les affaires humaines – finit par émerger, par rompre la surface, cela évoque une créature géante et primitive qui jaillit des flots de l'océan. C'est une vision hypnotique et effroyable. À la fois écœurante et enivrante.

Se retrouver face à face avec la vérité est toujours exaltant.

*

* *

D'en haut, rien n'indiquait que nous étions arrivés. Tout au long des deux cents derniers kilomètres, nous avions survolé la forêt pluviale, défrichée par endroits pour laisser place à des plantations et des mines, à des ranchs et des scieries, traversée de rivières brillantes comme des fils métalliques ; mais pour la plus grande part, elle ressemblait plutôt à un champ infini de brocolis. El Nido permettait à la végétation naturelle de prospérer tout autour de lui. Puis il l'imitait... de sorte qu'une collecte d'échantillons sur les bords n'était pas un moyen très efficace pour obtenir de véritables souches génétiques en vue

d'analyse. Il était néanmoins très difficile de pénétrer en profondeur dans El Nido, même avec des robots spécialisés – on en avait perdu des douzaines –, alors, il fallait bien se contenter de ce qu'on prélevait aux lisières. Du moins tant que quelques membres supplémentaires du Congrès n'auraient pas été photographiés en flagrant délit de détournement de mineur et persuadés de voter en faveur d'une augmentation des crédits. La plupart des tissus végétaux issus de la biogénétique s'autodétruisaient s'ils ne recevaient pas régulièrement les messages viraux et chimiques en provenance du cœur du Nid qui leur confirmaient qu'ils étaient toujours *in situ*. Aussi l'institut de recherche principal du Département se trouvait-il aux abords d'El Nido lui-même, un ensemble de bâtiments pressurisés et de jardins expérimentaux dans une clairière dégagée à la dynamite sur le côté colombien de la frontière. Les barrières électrifiées n'étaient pas surmontées de barbelés à lames ; elles se coudaient à angle droit en un toit sous tension, formant une cage aux mailles de métal. L'héliport se situait au centre de l'enceinte où une deuxième cage intérieure pouvait s'ouvrir, temporairement, sur le ciel.

Madeleine Smith, la directrice des recherches, m'a fait visiter les lieux. À l'air libre, nous portions des combinaisons étanches capables de résister à toutes les agressions de nature biologique. La mienne était, en principe, superflue si les modifications dont j'avais bénéficié à Washington fonctionnaient comme prévu. Il arrivait parfois que les virus défensifs d'El Nido parviennent à s'infiltrer jusqu'ici, en dépit de leur courte durée de vie. Ils n'étaient jamais mortels mais pouvaient sérieusement handicaper quiconque n'avait pas été vacciné. Ceux qui avaient conçu la forêt avaient maintenu un équilibre précaire entre l'autodéfense biologique et les applications militaires pures et simples. Les guérilleros s'étaient toujours dissimulés dans la jungle artificielle – et avaient levé des fonds en collaborant aux exportations de Mère. Mais la technologie d'El Nido n'avait jamais été ouvertement utilisée pour créer des agents pathogènes létaux.

Du moins jusqu'à ce jour.

« Nous cultivons ici des pousses de ce que nous espérons être un phénotype stable d'El Nido. Nous l'avons baptisé bêta dix-sept. » Il s'agissait de buissons sans particularités, avec un feuillage vert profond et des baies d'un rouge sombre. Smith désigna une série d'instruments qui ressemblaient à des caméras. « Ils font de la microspectroscopie infrarouge en temps réel. Si, au même moment et dans un nombre suffisant de cellules, se produit une brusque augmentation de la production, ils peuvent décomposer une transcription d'ARN de taille moyenne. Nous confrontons les données avec celles de nos chromatographes à gaz, lesquels montrent la palette des molécules qui émanent du cœur d'El Nido. Si nous pouvons surprendre ces plantes au moment où elles détectent un signal – et si leur réaction implique l'activation d'un gène et la synthèse d'une protéine –, nous arriverons peut-être à élucider le mécanisme et un jour à le court-circuiter.

— Vous ne pouvez pas vous contenter de... déterminer la séquence de tout l'ADN et de trouver la solution en partant de la base ? »

J'étais censé me faire passer pour un administrateur nouvellement nommé et venu à l'improviste pour faire la chasse aux Gaspis, mais j'avais du mal à décider jusqu'à quel point je devais avoir l'air naïf.

Smith sourit poliment. « L'ADN d'El Nido est protégé par des enzymes qui le décomposent au moindre signe de rupture cellulaire. Pour le moment, nous avons à peu près autant de chances de le séquencer que de... que de lire vos pensées en faisant une autopsie. Et nous ne savons toujours pas comment ces enzymes fonctionnent ; nous avons un énorme retard à rattraper. Quand les cartels de la drogue ont commencé à investir dans la biotechnologie, il y a quarante ans, leur première priorité a été la *protection contre la copie*. Ils ont attiré les meilleurs chercheurs issus des laboratoires légaux – et pas uniquement en les payant mieux mais aussi en leur offrant une plus grande liberté de création et des objectifs plus ambitieux. El Nido contient probablement autant d'inventions brevetables que celles qui ont été produites par la totalité de

l'industrie agrotechnologique pendant la même période. Et toutes bien plus passionnantes. »

Était-ce cela qui avait attiré Largo ? *Des objectifs plus ambitieux ?* Mais El Nido était achevé, le but était atteint ; tout travail supplémentaire n'était que figmolage. D'autant qu'à cinquante-cinq ans, il avait sans doute conscience que ses années les plus créatives étaient loin derrière lui.

« J'imagine que les cartels ne s'attendaient pas à ça ; la technologie a transformé leur activité jusqu'à la rendre méconnaissable. Les vieilles substances addictives sont toutes devenues trop faciles à synthétiser biologiquement – trop bon marché, trop pures et trop aisément accessibles pour être rentables. Et la dépendance elle-même n'a plus fait fonctionner les affaires comme avant. De nos jours, la seule chose qui se vende vraiment, c'est la nouveauté. »

D'un geste de ses bras engoncés dans la combinaison, Smith indiqua la forêt, imposante à l'extérieur de la cage – elle se tourna vers le sud-est bien que la vue soit identique partout. « Ce à quoi les cartels ne s'attendaient pas, c'est surtout à El Nido. En réalité, ils ne voulaient que des plants de coca qui poussent mieux à des altitudes moins élevées et un peu de végétation génétiquement modifiée pour faciliter le camouflage de leurs laboratoires et de leurs plantations. Ils se sont retrouvés, de fait, avec une petite colonie peuplée de mordus en manipulations génétiques, d'anarchistes et de réfugiés. Les cartels ne contrôlent que certaines régions ; la moitié des généticiens de la première heure ont fait sécession pour fonder leurs propres petites utopies dans la jungle. Il y a au moins une douzaine de personnes capables de programmer les plantes – qui savent comment déclencher dans les gènes de nouveaux schémas d'expression, pour se brancher sur le réseau de communication, par exemple – et avec ça, vous pouvez délimiter votre territoire personnel.

— C'est comme s'ils possédaient une sorte de pouvoir chamanique secret qui permet de commander aux esprits de la forêt ?

— Exactement. Sauf que ça marche vraiment. »

Je me mis à rire. « Vous savez ce qui me réjouit le plus ? lui ai-je dit. Quoi qu'il arrive, la *véritable* Amazonie, la *vraie* jungle, finira par tous les avaler. Elle est là depuis combien de temps ? Deux millions d'années ? *Leurs propres petites utopies* ! Dans cinquante ans ou dans un siècle, ce sera comme si El Nido n'avait jamais existé. »

Bien moins que paille au vent.

Smith n'a pas répondu. Le silence de la forêt n'était troublé que par le cliquètement monotone des scarabées venant de toutes les directions. À Bogotá, sur un plateau en altitude, il avait fait presque froid. Ici, la chaleur était aussi étouffante que celle de Washington.

Je jetai un coup d'œil à Smith. Elle dit : « Vous avez raison, bien sûr. » Mais elle n'avait pas l'air convaincue du tout.

*

* *

Le lendemain matin, pendant le petit-déjeuner, j'ai rassuré Smith : tout était en ordre. Elle m'a gratifié d'un sourire circonspect. Je crois qu'elle me soupçonnait de ne pas être ce que je prétendais, mais ça n'avait pas vraiment d'importance. J'avais écouté avec attention les bavardages des scientifiques, des techniciens et des soldats ; le nom de Guillermo Largo n'avait pas été prononcé une seule fois. Si ces gens ne savaient même pas qui il était, ils ne pouvaient pas avoir deviné quelle était ma véritable mission.

Je suis parti juste après neuf heures. Au sol, des motifs lumineux aussi délicats que les draperies d'une aurore boréale découpaient l'espace entre les arbres qui ceinturaient l'enclos. Lorsque nous avons émergé au-dessus des cimes, ce fut comme de passer sans transition d'une aube embrumée à la clarté aveuglante de midi.

À contrecœur, le pilote a fait un détour au-dessus du centre d'El Nido.

« Nous sommes maintenant dans l'espace aérien péruvien, dit-il en fanfaronnant. Vous voulez déclencher un incident diplomatique ? » Il paraissait trouver l'idée attirante.

« Non. Mais volez plus bas.

— Il n'y a rien à voir. On ne peut même pas apercevoir la rivière.

— *Plus bas.* » Les brocolis se sont mis à grossir puis, tout à coup, les détails sont devenus plus nets ; tout ce vert, jusque-là indifférencié, s'est transformé en un réseau de branches distinctes, pleines et entières. Curieusement, cela avait quelque chose de choquant, comme de regarder au microscope un objet familier et banal pour lui découvrir soudain d'étranges particularités.

Je me suis avancé et j'ai brisé le cou du pilote. Surpris, il n'a eu que le temps d'émettre un chuintement entre les dents. Un frisson m'a traversé, de la peur mélangée à une pointe de remords. Le pilote automatique a pris le relais, maintenant l'appareil en vol stationnaire. Détacher le corps de ses sangles, le traîner dans la soute, puis prendre sa place m'a pris environ deux minutes.

J'ai dévissé le panneau des instruments et ai introduit une nouvelle puce. Le journal de bord, transmis en continu par satellite à une base de l'armée de l'air située dans le nord, montrerait que nous avions subitement perdu de l'altitude et que nous ne contrôlions plus l'appareil.

La vérité n'était pas très différente. À une centaine de mètres de hauteur, j'ai percuté une branche et cassé une pale d'un des rotors avant. Les ordinateurs ont essayé avec vaillance de compenser, modelant et remodelant la situation, reconfigurant les surfaces actives des pales survivantes. Nul doute qu'ils n'aient accompli des merveilles pendant les intervalles de cinq secondes qui séparaient impacts fracassants et nouvelles avaries. Les absorbeurs de bruit, devenus fous, se sont désynchronisés des moteurs et ont bombardé la jungle de vrombissements intensifiés.

À cinquante mètres du sol, l'appareil a entamé une spirale lente et étrangement douce, la voûte de plus en plus épaisse des arbres défilant en un long panoramique tranquille. À vingt mètres, ce fut la chute libre. Des coussins se sont gonflés tout autour de moi, m'occultant la vue. J'ai fermé les yeux – ce qui était superflu – et j'ai serré les dents. Des lambeaux de prières

ont tournoyé dans ma tête, détritiques de mon enfance, images gravées dans mon cerveau, sans signification mais néanmoins inaltérables. *Si je meurs, ai-je pensé, la jungle me récupérera. Je suis chair, je suis paille. Il ne restera rien à juger.* Lorsque je me suis souvenu qu'il ne s'agissait pas du tout d'une forêt normale, j'avais déjà cessé de tomber.

Les coussins se sont vite dégonflés. J'ai ouvert les yeux. Il y avait de l'eau tout autour de moi, un sous-bois inondé. Un panneau du toit, entre les rotors, s'est envolé en un doux chuintement semblable au dernier souffle du pilote mourant, puis a flotté vers le sol comme un cerf-volant qui s'écrase lentement, se parant de teintes d'argent boueux, de vert et de brun, à mesure qu'il reflétait les couleurs qui l'entouraient.

Le radeau de survie contenait des rames, des provisions, des fusées éclairantes... et une balise radio. Je l'ai détachée et l'ai laissée dans l'épave. J'ai replacé le pilote sur son siège, juste au moment où l'eau commençait à affluer pour l'engloutir.

Puis je me suis mis en route en suivant le cours de la rivière.

*

* *

El Nido avait fait d'une section autrefois navigable du Rio Putumayo un labyrinthe déconcertant. Des rigoles d'eau brune, presque stagnante, sinuaient entre des îles nouvelles, couvertes de palmiers et de caoutchoucs, et les berges inondées où les arbres plus anciens (des essences au bois dur couleur chocolat antérieures à l'arrivée des généticiens, mais pas nécessairement sans modification) s'élevaient au-dessus du couvert, et disparaissaient dans les hauteurs.

Au niveau des ganglions lymphatiques – au cou et à l'aîne –, je sentais des pulsations de chaleur, violentes mais néanmoins rassurantes : mon système immunitaire modifié s'occupait de l'attaque virale lancée par El Nido en générant en masse des clones de lymphocytes T tueurs plutôt que d'attendre prudemment une réponse antigénique. Si je devais rester quelques semaines dans cet état, il y avait des chances pour qu'un clone auto-dirigé passe au travers du processus

d'élimination et pour que je sois consumé par une maladie auto-immune inédite – mais je n'avais pas l'intention de m'éterniser.

Des poissons dérangeaient les eaux troubles en montant pour saisir des insectes de surface ou des cosses flottantes. Au loin, les anneaux épais d'un anaconda ont glissé d'un arbre en surplomb, avant de pénétrer dans l'eau avec langueur. Entre les branches des caoutchoucs, des oiseaux-mouches planaient dans la gueule des orchidées violettes. Pour autant que je sache, aucune de ces créatures n'était trafiquée. Elles avaient continué d'habiter la forêt artificielle comme si rien n'avait changé.

J'ai pris une tablette de gomme dans ma poche. Elle était riche en cyclamates et, en la mâchant, j'ai lentement réveillé un de mes propres contingents de Chevaliers blancs. La puanteur de la chaleur et de la végétation pourrissante a paru s'atténuer alors que certaines voies olfactives de mon cerveau étaient anesthésiées et que d'autres voyaient leur sensibilité s'intensifier : une sorte de filtre interne se mettait en place, permettant à tout signal en provenance des récepteurs nouvellement acquis par ma muqueuse nasale de s'élever au-dessus de toutes les autres odeurs perturbatrices de la jungle.

Tout à coup, j'ai pu sentir le pilote mort sur mes mains et sur mes vêtements, la souillure persistante de sa sueur et de ses excréments, tout comme les phéromones des singes-araignées dans les branches autour de moi, aussi âcres et caractéristiques que de l'urine. En guise de répétition, j'ai suivi la piste pendant un quart d'heure, payant dans la direction des émanations les plus fraîches, jusqu'à ce que je sois finalement récompensé par des pépiements d'alarme et par la brève vision de deux maigres silhouettes brun-gris s'évanouissant dans le feuillage juste devant moi.

Ma propre odeur était camouflée : dans mes glandes sudoripares, des symbiotes digéraient toutes les molécules distinctives. La présence de ces bactéries pouvait cependant entraîner des effets secondaires à long terme. Les renseignements les plus récents laissaient penser que les habitants d'El Nido ne s'embarrassaient pas avec ça. Il se pouvait, bien entendu, que Largo ait été assez paranoïaque pour apporter ses déodorants personnels.

J'ai fixé l'endroit où les deux singes avaient disparu, en me demandant à quel moment j'allais percevoir pour la première fois l'odeur d'un autre humain vivant. Même un paysan illettré qui avait fui la violence du nord aurait des renseignements précieux sur la situation des factions en présence, ainsi qu'une carte mentale grossière du paysage environnant.

Le radeau s'est mis à siffler doucement : de l'air s'échappait d'un des compartiments étanches. Je me suis laissé glisser dans l'eau et m'y suis enfoncé complètement. À un mètre de profondeur, je ne pouvais déjà plus voir mes propres mains. J'ai attendu, attentif au moindre bruit, mais je ne percevais rien d'autre que le léger *plop* des poissons qui venaient crever la surface. Aucune pierre n'aurait pu trouer le plastique du radeau ; il s'agissait forcément d'une balle.

Je flottais dans le silence frais et laiteux. L'eau dissimulait la chaleur dégagée par mon corps et je n'aurais pas besoin de reprendre ma respiration pendant environ dix minutes. Il me fallait choisir entre risquer de créer un sillage en m'éloignant à la nage du radeau et attendre simplement que la situation évolue.

Quelque chose de mince et d'effilé a effleuré ma joue. Je l'ai ignoré. Ça a recommencé. Ça ne ressemblait pas à un poisson ou à quoi que ce soit de vivant. La troisième fois, j'ai attrapé l'objet qui passait en frétilant. C'était un morceau de plastique de quelques centimètres de largeur. J'en ai tâté le bord : l'arête était coupante à certains endroits, douce et cédant sous la pression à d'autres. Puis le fragment s'est brisé en deux dans ma main.

Je me suis éloigné de quelques mètres en nageant, puis j'ai prudemment fait surface. Le radeau de survie se désagrégeait. Le plastique se décollait dans l'eau comme la peau dans de l'acide. Le polymère était supposé réticuler au-delà de toute biodégradation possible – mais de toute évidence, une souche de bactéries d'El Nido avait trouvé un moyen pour en venir à bout.

Flottant sur le dos, j'ai respiré profondément pour purger mon organisme de son gaz carbonique tout en envisageant de terminer ma mission à pied. Au-dessus de moi, les frondaisons

s'étaient mises à trembloter, comme dans une brume de chaleur, ce qui n'avait aucun sens. Mes membres sont devenus curieusement chauds et lourds. Je me suis demandé quelles odeurs j'aurais bien pu percevoir si je n'avais pas bloqué quatre-vingt-dix pour cent de mon spectre olfactif. *Si j'avais cultivé des bactéries capables de digérer une substance étrangère à El Nido*, me suis-je dit, *qu'est-ce que je leur aurais imposé de faire en plus lorsqu'elles tombaient sur un tel repas ? Immobiliser quiconque l'avait introduit ? Diffuser la nouvelle à l'aide d'un signal biochimique ?*

J'ai pu sentir les odeurs fortes d'une demi-douzaine d'individus en transpiration quand ils sont arrivés, mais je n'ai pas pu faire autre chose que de rester allongé dans l'eau et de les laisser me repêcher.

*
* *

Une fois sorti de la rivière, j'ai été transporté sur une civière, ligoté et les yeux bandés. Aucune voix ne s'élevait à portée de mes oreilles. J'aurais pu évaluer notre vitesse en me basant sur le rythme du pas de mes porteurs, ou deviner la direction dans laquelle nous nous déplaçons grâce aux quelques rayons de soleil qui frappaient le côté de mon visage... mais dans le rêve éveillé induit par les toxines bactériennes, plus je faisais d'efforts pour interpréter ces signes et plus je me sentais embrouillé et perdu.

À un moment, lorsque le groupe s'est arrêté pour prendre un peu de repos, quelqu'un s'est accroupi près de moi et a passé une sorte de scanneur sur mon corps – intuition confirmée par les piqûres d'épingle que j'ai ressenties là où les transpondeurs en polymère avaient été implantés. C'étaient des engins passifs, certes, mais au sein d'une giclée de micro-ondes envoyées par satellite, leur écho aurait été parfaitement repérable. L'appareil les a tous trouvés. Et tous grillés.

Tard dans l'après-midi, ils ont enlevé le bandeau. Étaient-ils certains que j'étais totalement désorienté ? Que je ne pourrais

jamais m'échapper ? Peut-être était-ce seulement pour faire étalage d'El Nido et de sa triomphante architecture.

Nous avons effectué notre approche par un chemin camouflé au travers des marais. Je regardais sans cesse vers le bas et voyais les bottes de mes ravisseurs s'enfoncer au point de disparaître presque dans la boue, alors qu'une étendue de terre émergée toute proche, sèche et apparemment sûre, était manifestement évitée.

Plus loin, les buissons épineux et denses qui nous barraient le passage ont semblé s'écarter devant nous. Les effets de la gomme s'étaient suffisamment atténués pour que je puisse percevoir que nous avancions dans un nuage, dans l'odeur douce d'une substance composée de type ester. Je ne pouvais voir si elle était pulvérisée dans l'air à partir d'une bouteille, ou émise par le corps d'un des membres du groupe doté de symbiotes implantés dans la peau, les poumons ou les intestins.

Presque imperceptiblement, le village émergea de cette imposture de jungle. Pas à pas, le sol – je pouvais le sentir – devenait d'une régularité et d'une fermeté qui n'avaient rien de naturel. Les arbres se distribuaient selon un ordre subtil – sans définir d'avenues linéaires, mais donnant néanmoins de plus en plus l'impression que quelque chose clochait. J'ai alors aperçu, de chaque côté, des clairières « fortuites » où s'élevaient des bâtiments de bois « naturels » ou des abris de biopolymères aux reflets étincelants.

Devant un de ces refuges, on m'a descendu à terre. Un homme que je n'avais pas vu auparavant s'est penché sur moi. Il était sec, mal rasé, et dans sa main levée luisait un couteau de chasse. Il m'a paru être l'archétype de l'humain en tant qu'animal, en tant que prédateur, en tant que tueur naturel.

« Ami, a-t-il dit, c'est maintenant que nous te vidons de tout ton sang. » Il s'accroupit avec un petit sourire. J'ai failli m'évanouir à la puanteur de ma propre peur – les symbiotes ayant été débordés par la tâche. Il coupa les liens qui attachaient mes mains et ajouta : « Et que nous le remettons en place. » Il glissa un bras sous moi, autour de mes côtes, me souleva de la civière et me porta jusqu'au bâtiment.

*
* *

« Excusez-moi si je ne vous serre pas la main, dit Guillermo Largo. Je crois que nous vous avons presque complètement nettoyé, mais je ne veux pas risquer un contact physique. S'il reste assez de virus, cela pourrait faire se retourner contre vous votre système immunitaire, dopé comme il est. »

C'était un homme au regard triste, d'apparence ordinaire. Il était mince, de petite taille, et commençait à perdre ses cheveux. Je me suis avancé jusqu'aux barreaux de bois qui nous séparaient et j'ai tendu la main vers lui.

« Entrez en contact quand vous voulez. Je n'ai jamais transporté de virus. Vous pensez que je crois à votre propagande ? »

Il a haussé les épaules. Indifférent.

« C'est vous qu'il aurait tué, pas moi, même si je suis certain qu'il nous était destiné à tous les deux. Il se peut qu'il ait été verrouillé sur mon génotype, mais vous en transportiez une trop grande quantité pour ne pas être pris dans la réaction à ma présence. C'est du passé, cependant ; ça ne vaut pas la peine d'en discuter. »

En fait, je ne pensais même pas qu'il me mentait. Un virus pour se débarrasser de nous deux, c'était parfaitement logique. J'ai même ressenti, un peu à contrecœur, un certain respect pour la Compagnie, pour la façon dont ils m'avaient utilisé – j'y voyais une forme d'honnêteté sauvage, et sans sensiblerie aucune –, mais il ne me sembla pas opportun d'en faire part à Largo.

« Si vous croyez que je ne constitue plus un risque pour vous désormais, pourquoi ne revenez-vous pas avec moi ? On considère que vous avez toujours de la valeur. Un moment de faiblesse, une mauvaise décision ne signifient pas nécessairement la fin de votre carrière. Vos employeurs sont des gens très pragmatiques ; ils n'ont aucune intention de vous punir. Ils devront simplement vous surveiller d'un peu plus près à l'avenir. C'est leur problème, pas le vôtre. Vous ne vous en apercevrez même pas. »

Largo n'avait pas l'air de m'écouter, mais il m'a alors regardé droit dans les yeux et a souri.

« Vous savez ce que Victor Hugo a dit de la première constitution colombienne ? Qu'elle avait été écrite pour un pays peuplé d'anges. Elle n'a duré que vingt-trois ans – et à la tentative suivante, les politiciens ont visé plus bas. Bien plus bas. »

Il s'est détourné et a commencé à marcher de long en large devant les barreaux. Deux paysans *mestizos* munis d'armes automatiques se tenaient de chaque côté de la porte. Ils nous regardaient, impassibles. Tous deux mâchaient sans arrêt ce qui me semblait être des feuilles de coca tout à fait ordinaires. Leur loyauté envers la tradition avait quelque chose de presque rassurant.

Ma cellule était propre et bien aménagée. Elle était même équipée des toilettes à bioréacteur qui étaient à la mode à Beverly Hills. Jusqu'à présent, il n'y avait rien à redire sur la façon dont mes ravisseurs m'avaient traité, mais j'avais l'impression que Largo préparait quelque chose de désagréable. Allait-il me livrer aux barons de la Mère ? Je ne savais toujours pas quel marché il avait conclu avec eux, ce qu'il leur avait vendu en échange d'un morceau d'El Nido et de quelques douzaines de gardes du corps. J'ignorais encore plus pourquoi il trouvait cela préférable à un appartement à Bethesda et à une centaine de milliers de dollars par an.

« Qu'est-ce que vous croyez que vous allez faire, si vous restez ici ? Construire votre propre pays pour des anges ? Faire pousser votre propre utopie biotechnologique ?

— Mon utopie ? » Largo s'immobilisa et sourit de nouveau du coin des lèvres. « Non... Comment une pareille chose pourrait-elle *jamais* exister ? Il n'y a pas de *bonne façon* de vivre, sur laquelle il se trouve que nous ne serions pas encore tombés. Il n'y a pas d'ensemble de règles, pas de système, pas de formule. Et pourquoi y en aurait-il, d'ailleurs ? Sauf à postuler l'existence d'un créateur – pervers, qui plus est –, pourquoi devrait-il y avoir une recette de la perfection qui n'attendrait que d'être découverte ?

— Vous avez raison. En fin de compte, tout ce que nous pouvons faire, c'est de ne pas trahir notre nature. C'est de voir au-delà du vernis de la civilisation, et de toute moralité hypocrite, d'accepter les vraies forces qui nous ont forgés. »

Largo éclata de rire. J'ai véritablement senti mon visage s'enflammer à sa réaction, parce que j'avais mal interprété ses mots et n'avais su le mettre de mon côté, moins parce qu'il riait de la seule chose à laquelle je croyais vraiment.

« Est-ce qu'on vous a dit sur quoi je travaillais, là-bas aux États-Unis ?

— Non. Ça a une importance ? » Moins j'en savais et meilleures étaient mes chances de survie.

Largo me l'expliqua quand même.

« Je cherchais un moyen de ramener les neurones adultes à un état *embryonnaire*. Pour les faire régresser à un stade moins différencié, de manière à les rendre susceptibles de se comporter comme dans le cerveau fœtal : migrer de site en site, former de nouvelles connexions. C'était censé être un traitement pour la démence sénile et les attaques cérébrales... même si les fonds provenaient de gens qui y voyaient plutôt le premier pas vers des armes virales capables de reconfigurer des parties du cerveau. Je doute qu'on obtienne jamais quelque chose de très sophistiqué – pas de virus pour imposer des idéologies politiques, par exemple –, mais toute une série de comportements handicapants ou à profil docile auraient pu être encodés dans un ensemble assez petit.

— Et vous avez vendu ça aux cartels ? Pour qu'ils puissent, la prochaine fois qu'on arrêtera un de leurs dirigeants, rançonner des villes entières ? Pour qu'ils n'aient plus à se fatiguer à assassiner des juges et des politiciens ?

— Je l'ai vendu aux cartels, dit Largo avec douceur, mais pas en tant qu'arme. Il n'en existe pas de version militaire infectieuse. Même les prototypes – qui font seulement régresser certains neurones sélectionnés sans induire le moindre changement prédéfini – sont bien trop encombrants et trop fragiles pour survivre à l'air libre. Et il y a d'autres problèmes techniques. Le fait d'apporter des modifications élaborées et très spécifiques du cerveau de son hôte ne constitue pas un

avantage très intéressant en matière de reproduction pour un virus. Lâchez-le sur une vraie population humaine, et des mutants qui se seraient débarrassés de toutes ces conneries sans intérêt prédomineraient rapidement.

— Alors... ?

— Je l'ai vendu aux cartels en tant que *produit*. Ou plutôt, je l'ai combiné à ce qu'ils ont de plus vendeur et je leur ai remis l'hybride finalisé. Un nouveau genre de Mère.

— Qui fait quoi ? » Il m'avait accroché, même si j'étais en train de creuser ma propre tombe.

« Qui transforme un sous-ensemble de neurones en quelque chose d'assez semblable aux Chevaliers blancs. Tout aussi mobiles, tout aussi malléables. Bien meilleurs cependant pour établir de nouvelles connexions synaptiques bien solides au lieu de se contenter d'inonder l'espace interneural avec une substance prédéterminée. Et pas contrôlés non plus par des additifs alimentaires, mais par des molécules qu'ils sécrètent eux-mêmes. Ils se pilotent les uns les autres. »

Pour moi, tout ça n'avait aucun sens.

« Des neurones *déjà existants* qui deviennent mobiles ? Des structures cérébrales déjà en place... qui fondent ? Vous avez fabriqué une version de Mère qui transforme le cerveau des gens en bouillie – et vous vous attendez à ce qu'ils payent pour ça ?

— Pas en bouillie ! Il s'agit d'une boucle serrée de rétrocontrôle : les décharges de ces neurones modifiés ont une influence sur les catégories de molécules qu'ils sécrètent, lesquelles à leur tour contrôlent la reconfiguration des synapses proches. Les centres régulateurs vitaux et les neurones moteurs ne sont pas touchés, bien entendu. Et il faut un signal fort pour faire bouger les Chevaliers gris ; ils ne réagissent pas à un quelconque caprice aléatoire. Il faut disposer d'au moins une heure ou deux sans aucune distraction avant d'obtenir un effet significatif sur la moindre structure cérébrale.

« Ce n'est pas très différent de la façon dont les neurones ordinaires finissent par encoder des comportements acquis ou des souvenirs – mais c'est plus rapide, plus flexible... et le rayon d'action est bien plus large. Des parties du cerveau qui n'ont pas

changé depuis des centaines de milliers d'années peuvent être complètement remodelées en une demi-journée. »

Il s'est interrompu et m'a accordé un regard aimable. La sueur qui inondait ma nuque est devenue froide.

« Vous avez utilisé ce virus... ? »

— Bien sûr. C'est pour ça que je l'ai créé. Pour moi. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je suis venu ici.

— Pour jouer au petit chirurgien ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas simplement glissé un tournevis sous l'œil en fourrageant au hasard jusqu'à ce que l'envie vous passe ? » J'en étais malade, physiquement. « Au moins... la cocaïne et l'héroïne, et même les Chevaliers blancs, exploitent des récepteurs naturels, des voies normales. Vous, vous avez pris une structure que l'évolution a mise au point au cours de millions d'années et vous... »

Largo me trouvait follement amusant, mais cette fois il s'est abstenu de me rire au nez. Il dit avec douceur : « Pour la plupart des gens, naviguer à l'intérieur de leur propre psyché, c'est comme de tourner en rond dans un labyrinthe. C'est ça que l'évolution nous a légué : une prison misérable et déroutante. Et la seule chose que les drogues grossières comme la cocaïne, l'héroïne et l'alcool ont jamais faite, c'est de construire des raccourcis vers telle ou telle impasse. Ou, en ce qui concerne le LSD, de tapisser les murs avec des miroirs. Quant aux Chevaliers blancs, ils n'ont fait que présenter les mêmes effets sous un emballage différent.

« Mais les *Chevaliers gris*, eux, vont permettre de transformer le labyrinthe à volonté. Ils ne vous confinent pas dans un minuscule répertoire émotionnel ; ils vous donnent le pouvoir, complètement. Ils vous laissent décider *exactement* qui vous êtes, ce que vous êtes. »

J'ai dû me battre contre le sentiment de révolusion qui m'envahissait. Largo avait décidé de s'enculer la tête bien profond ; c'était son problème. Quelques utilisateurs de Mère l'imiteraient – mais quand bien même un lot supplémentaire de merde empoisonnée serait mis sur le marché pour rivaliser avec toutes les ordures des laboratoires clandestins, ça ne serait pas vraiment une tragédie nationale.

« J'ai passé trente ans de ma vie à me mépriser en tant qu'individu, a dit Largo sur un ton affable. J'étais trop faible pour changer, mais je n'ai jamais complètement perdu de vue ce que je voulais devenir. Je me suis longtemps demandé si cela n'aurait pas été moins abject, moins hypocrite, de me résigner à ma propre faiblesse, au simple fait que j'étais corrompu, tout bonnement. Mais je ne l'ai jamais fait.

— Et vous croyez que vous avez effacé votre ancienne personnalité, aussi facilement que vos fichiers informatiques ? Vous êtes quoi, maintenant, alors ? Un saint ? Un *ange* ?

— Non. Mais je suis exactement comme je veux être. Avec les Chevaliers gris, on ne peut vraiment pas devenir autre chose. »

L'espace d'un instant, la rage m'a donné le vertige. Je me suis soutenu contre les barreaux de ma cage.

« Alors, vous vous êtes bien chamboulé le cerveau, et ça va, vous vous sentez mieux. Et vous allez vivre dans cette fausse jungle pour le restant de votre vie, à collaborer avec des vendeurs de drogue, tout en vous imaginant que vous avez atteint le salut ?

— Pour le restant de ma vie ? Peut-être. Mais je suivrai le monde de près. Et je continuerai d'espérer. » J'ai failli m'étouffer : « Espérer *quoi* ? Vous croyez que votre toxicomanie va s'étendre au-delà de quelques accros déjantés ? Vous pensez que les Chevaliers gris vont se répandre sur toute la planète et la transformer de fond en comble ? Ou alors vous m'avez menti – le virus serait bien infectieux, malgré tout ?

— Non. Mais il donne aux gens ce qu'ils veulent. Et ils le rechercheront, une fois qu'ils auront compris ça. »

Je l'ai regardé, avec pitié.

« Ce que les gens *veulent*, c'est de la nourriture, du sexe et du pouvoir. Ça, ça ne changera *jamais*. Vous vous souvenez du passage que vous avez souligné dans *Au cœur des ténèbres* ? Que croyez-vous qu'il *signifie* ? Au plus profond de nous, nous ne sommes que des animaux avec quelques besoins simples. Et tout le reste est *bien moins que paille au vent*. »

Largo fronça les sourcils, comme s'il essayait de se remémorer la citation, puis il hocha lentement la tête.

« De combien de façons un cerveau humain ordinaire peut-il être configuré, à votre avis ? Je ne parle pas d'un réseau neuronal arbitraire de même taille, mais bien d'un cerveau d'*homo sapiens* en état de fonctionner, issu d'une vraie embryologie et d'un vécu réel. Environ dix puissance dix millions de possibilités. C'est un nombre gigantesque : cela laisse beaucoup de place à des variations de personnalité et de talent, énormément d'espace pour encoder les traces d'existences bien différentes.

« Savez-vous ce que les Chevaliers gris font de ce nombre ? Ils le multiplient par le même facteur. Ils donnent à la partie de notre cerveau qui était fixe, liée à la « nature humaine », la possibilité d'être aussi dissemblable d'une personne à l'autre que toute une vie de souvenirs.

« Bien sûr, Conrad avait raison. Chaque mot de ce passage était vrai – quand il a été écrit. Mais il ne va plus assez loin. Parce que maintenant, c'est toute la nature humaine qui est *bien moins que paille au vent*. « L'horreur », le cœur des ténèbres, est *bien moins que paille au vent*. Toutes les « vérités éternelles » – toutes les intuitions pathétiques et sublimes de tous nos grands écrivains, de Sophocle à Shakespeare – sont *bien moins que paille au vent*. »

*

* *

Étendu sur ma couchette, j'écoutais les cigales et les grenouilles et je me demandais ce que Largo allait faire de moi. S'il ne se pensait pas susceptible de commettre un meurtre, il ne me tuerait pas – ne serait-ce que pour renforcer l'illusion qu'il avait de sa maîtrise personnelle. Peut-être qu'il se contenterait de m'abandonner aux abords de la station de recherche – où je pourrais expliquer à Madeleine Smith comment le pilote de l'aviation colombienne avait été victime d'un virus d'El Nido en plein vol, et comment j'avais vaillamment tenté de prendre les commandes.

J'ai passé en revue l'incident en essayant d'arranger au mieux mon histoire. Le corps ne serait jamais récupéré ; les détails médico-légaux n'avaient pas besoin d'être cohérents.

J'ai fermé les yeux et je me suis vu en train de lui briser le cou. La même vague sensation de remords m'a envahi. Irrité, je l'ai repoussée. Oui, je l'avais tué – ainsi que la fille, quelques jours plus tôt, et une douzaine d'autres auparavant. La Compagnie avait été à deux doigts de se débarrasser de moi. Parce que c'était opportun – et parce que c'était possible. Le monde était ainsi fait : le pouvoir serait toujours exercé, les nations se soumettraient les unes les autres, les faibles seraient encore massacrés. Tout le reste n'était que pieuse illusion. À quelques centaines de kilomètres de là, les factions colombiennes en guerre redémontraient cette évidence, une fois de plus.

Mais si Largo m'avait infecté avec sa version spéciale de Mère ? Et si tout ce qu'il m'avait dit à son propos était vrai ?

Les Chevaliers gris ne se mettaient en mouvement que si on le voulait ainsi. Tout ce que j'avais à faire pour demeurer intact était de choisir ce destin. De souhaiter être exactement ce que j'étais : un tueur qui avait compris de tout temps qu'il affrontait la plus profonde des vérités. Qui embrassait sauvagerie et corruption car, en fin de compte, il n'y avait pas d'autre issue.

Je les voyais toujours devant moi : le pilote, la fille.

Je ne devais rien ressentir – je ne devais rien souhaiter ressentir – et continuer à faire ce choix, encore et encore, et indéfiniment.

Ou tout ce que j'étais se désintégrerait comme une maison de sable, et serait emporté, à tout jamais.

Dans l'obscurité, un des gardes a roté, puis a craché.

La nuit s'étendait devant moi, comme une rivière ayant quitté son lit.

L'Ève mitochondriale

*Traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

Avec le recul, je peux dater précisément le début de mon implication dans la Guerre de l'Ancêtre au samedi 2 juin 2007. C'est la nuit où Lena m'a entraîné chez les Enfants d'Ève pour me faire mitotyper. Nous étions sortis dîner et il était près de minuit, mais le bureau de séquençage était ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

« Tu ne veux pas savoir où tu te situes dans la grande famille de l'humanité ? » m'a-t-elle demandé en souriant, mais néanmoins avec sérieux et en fixant ses yeux verts sur moi. « Ça ne t'intéresse pas qu'on te dise à quelle branche du Grand Arbre tu appartiens ? »

Honnêtement, j'aurais pu répondre : *Comment une personne un peu sensée pourrait-elle se soucier de ça ?* Mais nous ne nous connaissions que depuis cinq ou six semaines et je ne me sentais pas suffisamment à l'aise dans notre relation pour me montrer aussi brutal.

« Il est très tard, ai-je dit prudemment. Et tu sais que je travaille demain. » J'étais toujours en train de me dépatouiller pour obtenir quelques qualifications complémentaires en physique après mon doctorat, et je gagnais ma vie en donnant des leçons particulières à des étudiants de premier cycle et en accomplissant tous les menus travaux que les universitaires titulaires exigent de leurs esclaves. Lena était ingénieur en télécommunications et, à vingt-cinq ans – le même âge que moi –, elle avait des emplois dignes de ce nom avec un vrai salaire depuis près de quatre ans.

« Mais tu travailles *tout le temps*. Allez, Paul ! Ça ne prendra qu'un petit quart d'heure. »

Discuter aurait pris deux fois plus de temps. Je me dis donc que ça ne pourrait faire de mal, et je la suivis vers le nord à travers les rues brillamment éclairées de la ville.

C'était une douce nuit d'hiver ; il ne pleuvait plus, l'air était calme. Les Enfants possédaient un bâtiment imposant à l'allure cossue au cœur de Sydney, de l'immobilier haut de gamme qui étalait avec ostentation les moyens financiers du mouvement.

UN MONDE, UNE FAMILLE proclamait l'enseigne lumineuse au-dessus de l'entrée. Ils avaient des bureaux dans plus d'une centaine de villes – même si Ève y prenait des noms différents et « culturellement appropriés » au gré des implantations, par exemple Sakti dans certaines parties de l'Inde ou Ele'ele à Samoa – et j'avais entendu dire qu'ils travaillaient sur des séquenceurs automatiques de rue pour accroître encore leur recrutement.

Dans l'entrée, montée sur un piédestal en marbre, un buste holographique de l'Ève mitochondriale en personne regardait fièrement par-dessus nos têtes. Pour personnifier notre mille fois arrière-grand-mère hypothétique, l'artiste avait campé une femme d'une stupéfiante beauté. C'était un jugement subjectif, très certainement, mais ses traits minces et symétriques, sa santé radieuse et son regard résolu ne me semblaient pas réellement faire dans la subtilité. Les manettes esthétiques actionnées portaient des étiquettes sans ambiguïté : *guerrière, reine, déesse*.

Et je dois admettre avoir senti monter en moi, à sa vue, une certaine fierté, bizarre et involontaire... comme si son port régalien et ses yeux farouches m'« ennoblissaient », moi et tous ses descendants... comme si le « caractère » de toute l'espèce, son potentiel de valeur, dépendait du simple fait d'avoir eu une ancêtre au moins qui aurait pu jouer dans un documentaire de Leni Riefenstahl.

Cette Ève-là était noire, bien entendu, puisqu'elle avait vécu en Afrique subsaharienne environ deux cent mille ans plus tôt, mais tout le reste n'était qu'hypothèses. J'avais entendu des paléontologues pinailler sur ses traits vraiment trop modernes, pas réellement compatibles avec l'apparence de ses contemporains telle qu'on avait pu l'extrapoler à partir des rares fossiles dont on disposait. Évidemment, si les Enfants avaient choisi comme symbole de l'humanité universelle quelques fragments de crâne brunis et fissurés provenant du fleuve Omo en Éthiopie, leur mouvement aurait sûrement sombré sans laisser de traces. Et peut-être était-ce tout simplement de la mesquinerie de ma part que d'envisager la beauté de leur Ève comme un signe de fascisme. Les Enfants avaient déjà persuadé

plus de deux millions de personnes de se reconnaître explicitement une ancêtre commune qui transcendait leurs différences superficielles d'apparence. Cette philosophie de l'universalité semblait battre en brèche tout argument qui ferait lien entre leur obsession de la généalogie et quoi que ce soit d'autre de déplaisant.

Je me tournai vers Lena. « Tu savais que les Mormons l'avaient baptisée à titre posthume, l'année dernière ? »

Elle balaya négligemment le fait qu'ils se la soient appropriée ainsi.

« Et alors ? Cette Ève-là appartient à tout le monde, sans discrimination. Toutes les cultures, toutes les religions, toutes les philosophies. N'importe qui peut se revendiquer d'elle ; ça ne lui enlève absolument rien. » Elle considéra le buste avec admiration, presque avec révérence.

J'ai pensé : *Elle s'est tapé quatre heures de Marx Brothers avec moi la semaine dernière ; elle en est pratiquement morte d'ennui mais je n'ai pas entendu une plainte. Alors je peux bien faire ça pour elle, non ?* Ça me paraissait n'être qu'une simple affaire de concessions réciproques ; ce n'était pas comme si elle me forçait à me faire faire une coupe de cheveux qui m'aurait embarrassé, ou bien un tatouage.

Nous entrâmes dans le salon de séquençage.

Nous étions seuls mais une voix désincarnée interrompit la sono d'ambiance (les chants d'une espèce de crapauds menacée d'extinction) pour nous demander d'attendre. Au centre de la pièce, dont le sol était recouvert d'une moquette somptueuse, se trouvait un canapé circulaire. Des œuvres d'art du monde entier décoraient les murs ; elles allaient d'une toile anonyme de la Terre d'Arnhem, utilisant la technique aborigène dite « à point », à une reproduction de Francis Bacon. Le panneau explicatif situé au-dessous avait de quoi inquiéter : un abominable blabla « psycho » jungien sur « l'imagerie primale universelle » et « l'inconscient collectif ». Je poussai un gémissement, mais quand Lena me demanda ce qui n'allait pas, je me contentai de secouer innocemment la tête.

Un homme vêtu d'une courte tunique et d'un pantalon blancs surgit d'une porte camouflée en faisant rouler un chariot.

S'y entassait un équipement impressionnant de minimalisme, dans le style hi-fi Scandinave de luxe. Il nous salua tous les deux d'un « cousin », et je dus faire un effort pour garder mon sérieux. Le badge sur sa blouse l'identifiait comme « Cousin André » et affichait une image d'Ève (un petit hologramme par réflexion) et une suite de lettres et de chiffres correspondant à son mitotype. Lena prit la direction des opérations, expliquant qu'elle était membre et qu'elle m'avait amené pour un séquençage.

Après avoir payé les frais (cent dollars qui réduisaient à néant mon budget divertissement pour les trois prochains mois), je laissai Cousin André me piquer le doigt et en extraire une goutte de sang sur un tampon blanc absorbant qu'il introduisit dans l'une des machines du chariot. Une suite de bourdonnements légers s'ensuivit, donnant l'impression rassurante qu'un matériel de précision était à l'œuvre. Ce qui était étrange car j'avais vu dans *Nature* des publicités pour des appareils similaires qui vantaient l'absence totale de parties mobiles.

Tandis que nous attendions les résultats, l'éclairage de la pièce baissa et un grand hologramme apparut, projeté à partir du mur qui nous faisait face : c'était la micrographie d'une cellule vivante unique. *En provenance de mon sang ?* Prélèvement sur personne en particulier, plus probablement – simplement une animation photoréaliste convaincante.

« Les cellules du corps, expliqua Cousin André, contiennent toutes des centaines ou des milliers de mitochondries : des petites centrales électriques qui extraient de l'énergie des hydrates de carbone. » L'image zooma sur une organelle translucide, en forme de bâton aux bouts arrondis, un peu comme une gélule. « La plus grande partie de l'ADN d'une cellule se trouve dans le noyau et provient des deux parents, mais il y en a aussi dans les mitochondries et celui-là n'est, lui, hérité que de la mère. De sorte qu'il est plus facile d'utiliser l'ADN mitochondrial pour retracer une généalogie. »

Il n'entra pas davantage dans les détails mais j'avais déjà entendu plusieurs fois la théorie en entier, en commençant par les cours de biologie au lycée. Grâce à la recombinaison (les

échanges aléatoires de tronçons d'ADN entre chromosomes appariés lors de la phase préliminaire à la création du sperme ou de l'ovule), chaque chromosome portait des gènes parfaitement assemblés en provenance de dizaines de milliers d'ancêtres différents. Selon une perspective paléogénétique, analyser l'ADN nucléaire revenait à essayer de tirer quelque chose de cohérent d'un « fossile » qui se serait formé par agrégation à partir de fragments osseux provenant de dix mille personnes distinctes.

L'ADN mitochondrial ne se présentait pas sous la forme de paires de chromosomes mais comme des boucles minuscules appelées plasmides. Il y en avait des centaines dans chaque cellule, tous identiques et venant exclusivement de l'ovule. Si on négligeait les mutations – une tous les quatre mille ans –, l'ADN mitochondrial d'un individu était exactement le même que celui de sa mère, de sa grand-mère maternelle, son arrière-grand-mère, et ainsi de suite. Il était aussi semblable à celui de ses cousins issus de germains par sa mère, à celui de tous ses autres cousins par les femmes... jusqu'à ce que des mutations différentes affectant le plasmide au cours de sa transmission sur environ deux cents générations imposent enfin une certaine variation. Mais, avec seize mille paires de base d'ADN dans le plasmide, même les cinquante points de mutation depuis Ève elle-même ne représentaient pas grand-chose.

L'hologramme de la micrographie se fondit en un diagramme d'embranchements multicolores, un arbre généalogique géant dont le sommet unique portait l'image omniprésente d'Ève. Chaque ramification indiquait une mutation, qui divisait son héritage en deux versions légèrement différentes. En bas, les extrémités de centaines de branches affichaient des visages variés, masculins et féminins. Je n'aurais pu dire s'il s'agissait d'individus ou de vues composées mais chacun était censé représenter un groupe distinct de cousins maternels jusqu'au deux centième degré *grosso modo*, partageant tous le même mitotype : leur modeste variation sur le thème commun qui remontait à deux cent mille ans.

« Et vous voici », annonça Cousin André. Une loupe stylisée se matérialisa au premier plan de l'hologramme, pour agrandir

un des visages minuscules du bas de l'arbre. La ressemblance étonnante avec mes traits résultait presque certainement de la présence d'une caméra cachée ; l'ADN mitochondrial n'avait pas le moindre effet sur l'apparence.

Lena mit sa main dans l'hologramme et commença à retracer mon lignage du bout du doigt. « Tu es un Enfant d'Ève, Paul. Tu sais qui tu es, maintenant. Et personne ne pourra jamais t'enlever ça. » Je contemplai l'arbre lumineux et ressentis un frisson dans le bas du dos, mais c'était plus en réaction à la revendication de propriété des Enfants sur l'humanité tout entière qu'un quelconque sentiment de respect et d'intimidation en la présence de mes aïeuls.

Ève n'avait jamais rien eu de spécial ; elle ne représentait pas un grand tournant de l'évolution. Elle était simplement définie comme la plus récente ancêtre commune de tous les êtres humains vivants, par une lignée ininterrompue de femmes. Elle avait très certainement eu des milliers de contemporaines mais le temps et le hasard (le décès aléatoire des femmes sans filles, les catastrophes liées aux maladies ou au climat) avaient éliminé toute trace mitochondriale de celles-ci. Il n'était nul besoin de supposer que son mitotype lui avait conféré un quelconque avantage – la plus grande part des variations se faisait de toute façon dans la partie non codante, dans l'ADN « poubelle » –, les fluctuations statistiques suffisaient pour expliquer la survivance ultime d'une lignée unique.

L'existence d'Ève était une nécessité logique : il devait nécessairement y avoir une humaine – ou une hominidée – d'une ère ou d'une autre qui correspondait à ce critère. La seule controverse portait sur l'époque.

L'époque, et ce qu'elle impliquait.

Un globe terrestre de deux mètres de large fit son apparition à côté du Grand Arbre. Il avait l'apparence caractéristique de la Terre vue de l'espace, avec de lourds cumulus blancs tourbillonnant au-dessus des océans, mais un ciel uniformément dégagé sur les continents. L'Arbre frémit et commença à se réarranger, sa structure originellement rectiligne devenant quelque chose de bien plus difforme et de plus organique, mais sa géométrie se déforma sans modifier les

relations qu'il représentait. Puis il enveloppa la surface du globe. Les lignes de descendance se transformèrent en routes de migration. Entre l'Afrique de l'est et le Levant, les pistes étaient très serrées et parallèles, comme les voies d'une sorte d'autoroute paléolithique ; ailleurs, moins contraintes par la géographie, elles rayonnaient dans toutes les directions.

Une Ève récente, cela favorisait l'hypothèse de l'origine africaine : l'*Homo sapiens* moderne avait évolué à partir d'*Homo erectus* en un seul endroit, puis avait migré partout dans le monde où il l'avait emporté sur l'*erectus* du lieu qu'il avait fini par remplacer. Il n'avait développé des caractéristiques raciales locales qu'au cours des deux cent mille dernières années. Le berceau unique de l'espèce était très probablement l'Afrique, parce que les Africains présentaient la plus forte – et donc la plus ancienne – variation mitochondriale ; tous les autres groupes paraissaient s'être diversifiés plus récemment, à partir de populations « fondatrices » relativement réduites.

Il existait bien sûr d'autres théories. Plus d'un million d'années avant l'apparition d'*Homo sapiens*, *Homo erectus* s'était répandu jusqu'à Java et avait acquis des différences d'apparence régionales – les fossiles asiatiques ou européens d'*erectus* semblaient partager au moins certaines des caractéristiques distinctives des Asiatiques et des Européens actuels. Mais l'hypothèse de l'origine africaine mettait ça sur le compte d'une évolution concomitante, pas du lignage. Si *Homo erectus* s'était transformé en *Homo sapiens* indépendamment à plusieurs endroits, les disparités mitochondriales entre, par exemple, les Éthiopiens modernes et les Javanais auraient dû être cinq ou dix fois plus importantes, signe de leur longue séparation depuis une Ève bien plus ancienne. Et même si les communautés dispersées d'*erectus* n'avaient pas été totalement isolées mais s'étaient mélangées avec les vagues successives de migrants sur un ou deux millions d'années – se métissant avec eux pour former les humains actuels en conservant néanmoins leurs différences distinctives –, alors des lignages mitochondriaux distincts beaucoup plus anciens que deux cent mille ans auraient probablement dû aussi survivre.

Une des routes clignotait plus fort que les autres sur le globe. « C'est le chemin que vos ancêtres ont suivi, expliqua Cousin André. Ils ont quitté l'Éthiopie – à moins que ce ne soit le Kenya ou la Tanzanie – pour se diriger vers le nord, il y a environ cent cinquante mille ans. Ils se sont propagés lentement à travers le Soudan, l'Égypte, Israël, la Palestine, la Syrie et la Turquie tant que l'ère interglaciaire se prolongeait. Au début de la dernière glaciation, ils s'étaient installés sur la côte est de la mer Noire... » Pendant qu'il parlait, de minuscules empreintes de pas se matérialisaient au long de la route.

Il retraça la migration hypothétique au travers des montagnes du Caucase puis jusqu'au nord de l'Europe, où les limites de la technique eurent raison de l'histoire quand, à peu près quatre mille ans auparavant (à trois mille ans près), mon arrière-arrière-grand-mère germanique à la deux centième génération environ avait donné naissance à une fille présentant une unique mutation dans son ADN « poubelle » mitochondrial. C'était le dernier tic-tac repérable de cette horloge moléculaire.

Cousin André n'en avait cependant pas fini avec moi. « Tandis que vos ancêtres pénétraient en Europe, leur isolement génétique relatif et les exigences du climat local les amenèrent progressivement à acquérir les caractéristiques qu'on qualifie actuellement de caucasiennes. Mais la même route fut empruntée de nombreuses fois par des vagues successives de migrants, quelquefois séparées par des milliers d'années. Et même si à chaque étape les nouveaux voyageurs se sont métissés avec leurs prédécesseurs et en sont venus à leur ressembler... on peut remonter le long de dizaines de lignées maternelles distinctes sur ce chemin – et suivre en redescendant à travers l'histoire leurs différents itinéraires. »

Mes cousins par les femmes les plus proches, expliqua-t-il, ceux qui présentaient exactement le même mitotype, étaient, comme on pouvait s'y attendre, pour la plupart caucasiens. Si on étendait le cercle pour inclure des différences atteignant jusqu'à trente paires de base, on obtenait environ cinq pour cent de tous les Caucasiens, ceux avec lesquels je partageais un ancêtre maternel commun qui avait vécu il y avait près de cent vingt mille ans, probablement au Levant.

Mais un certain nombre des cousins de cette femme s'étaient apparemment dirigés vers l'est au lieu du nord. Leurs descendants avaient finalement réussi à traverser toute l'Asie, à descendre par l'Indochine, puis par les archipels vers le sud en franchissant des ponts de terre émergée en raison du niveau bas des océans durant l'ère glaciaire, ou en faisant des courts voyages maritimes d'île en île. Ils s'étaient arrêtés juste avant l'Australie.

De sorte que j'étais plus proche, par les femmes, d'un petit groupe de montagnards de Nouvelle-Guinée que de quatre-vingt-quinze pour cent des autres Caucasiens. La loupe refit son apparition à côté du globe et me montra la tête d'un de mes cousins actuels au six millième degré. Nous étions à peu près aussi différents à l'œil nu que deux personnes prises au hasard sur la Terre tout entière. Dans la poignée de gènes du noyau cellulaire qui codaient pour des attributs comme la pigmentation et la structure osseuse du visage, un ensemble avait été favorisé par l'environnement glacial de l'Europe du nord, l'autre par la vie dans cette jungle équatoriale. Mais au niveau des mitochondries on retrouvait aux deux endroits suffisamment d'éléments pour révéler que l'homogénéisation locale de l'apparence n'était qu'un vernis, un brillant récent passé sur un réseau ancien de connexions familiales invisibles.

Lena se retourna vers moi, triomphante. « Tu vois ? Tous les vieux mythes à propos de la race, de la culture, de la parenté... Eh bien les voilà réfutés instantanément ! Les ancêtres immédiats de ces gens ont vécu isolés pendant des milliers d'années, et ce n'est qu'au vingtième siècle qu'ils ont vu leur premier Blanc. Pourtant, ils sont plus proches de toi que moi je ne le suis ! »

Je hochai la tête avec un sourire, en essayant de partager son enthousiasme. Il était effectivement fascinant de voir le concept naïf de « race » complètement renversé de cette manière, et je ne pouvais qu'admirer l'audace pure et simple des Enfants quand ils affirmaient pouvoir cartographier des liens de parenté vieux de cent mille ans avec une telle précision. Mais honnêtement, je ne pouvais dire que ma vie avait été transformée en apprenant que certains Blancs dont je ne savais

rien étaient plus éloignés de moi que certains Noirs que je ne connaissais pas plus. Peut-être existait-il des racistes purs et durs qui auraient été profondément secoués en découvrant ce genre de chose... mais on avait peine à les imaginer se ruant chez les Enfants d'Ève pour se faire faire leur mitotype.

Un signal sonore se fit entendre au bout du chariot, qui éjecta un badge similaire à celui de Cousin André.

Il me l'offrit et, devant mon hésitation, Lena le prit et l'accrocha fièrement sur ma chemise.

Dehors, dans la rue, Lena déclara sobrement : « Ève va changer le monde. Nous avons de la chance ; nous serons encore là pour le voir. Nous sortons d'un siècle qui a vu des gens se faire massacrer parce qu'ils appartenaient à la mauvaise lignée, mais bientôt *chacun* comprendra qu'il existe des liens de sang plus anciens, plus profonds, qui réduisent à néant tous les préjugés historiques superficiels.

Tu veux dire... comme l'Ève de la Bible qui, on le sait, a anéanti tous les a priori des Chrétiens fondamentalistes ? Ou comme l'image de la Terre vue de l'espace qui n'a pu que mettre fin à la guerre et à la pollution ? Je fis une tentative de silence diplomatique. Lena me considéra avec consternation, comme si elle ne pouvait vraiment croire que j'aie encore le moindre doute après cette révélation inattendue de mes propres *liens de sang*.

Je dis : « Tu te rappelles les massacres au Rwanda ?

— Bien sûr.

— Est-ce qu'ils n'avaient pas plus à voir avec un système de classes, exacerbé par les colonisateurs belges car cela leur facilitait l'administration, qu'avec une quelconque inimitié entre groupes ethniques ? Et dans les Balkans... »

Lena m'interrompit. « Écoute, tu pourras toujours trouver une histoire alambiquée à l'origine de n'importe quel incident. Je ne le nie pas. Mais ça ne veut pas dire que la solution doive nécessairement être aussi compliquée. Et si toutes les personnes impliquées avaient su ce que nous savons, avaient *ressenti* ce que nous ressentons... » Elle ferma les yeux et sourit d'un air radieux, arborant une expression de pur bien-être, de tranquillité absolue. « ... ce profond sentiment d'appartenance,

au travers d'Ève, à une famille unique qui englobe toute l'humanité... est-ce que tu crois vraiment qu'ils auraient pu se retourner les uns contre les autres comme ça ? »

J'aurais dû protester, exprimer ma stupéfaction : *Quel « sentiment profond d'appartenance » ? Je n'ai rien ressenti. Et la seule chose que font les Enfants d'Ève, c'est de prêcher aux convertis.*

Qu'est-ce qui aurait pu se passer, au pire ? Si nous avions rompu, séance tenante, en raison d'un désaccord sur *l'importance politique de la paléogénétique*, c'est que notre relation était probablement condamnée d'avance. Et même si je détestais la confrontation, il n'y avait qu'un pas entre tact et malhonnêteté, entre s'accommoder de nos différences et les dissimuler.

Et pourtant. Le problème semblait bien trop ésotérique pour valoir une dispute ; Lena avait manifestement quelques opinions qu'elle soutenait avec passion sur le sujet, mais je ne pensais pas que celui-ci resurgirait si je la fermais, juste pour cette fois.

« Tu as peut-être raison », concédai-je. Je l'enlaçai et elle se retourna pour m'embrasser. Il recommençait à pleuvoir sérieusement, une averse étrangement calme dans un air sans aucun souffle de vent. Nous avons atterri dans l'appartement de Lena, et n'avons plus dit grand-chose pour le restant de la nuit.

J'avais été lâche et stupide, bien sûr, mais je n'avais aucun moyen de savoir ce que ça allait me coûter.

*

* *

Quelques semaines plus tard, j'ai fait visiter à Lena le sous-sol du département de physique de l'université de la Nouvelle Galle du Sud, où mon équipement de recherche se trouvait entassé dans un coin. La nuit était bien avancée – une fois de plus – et nous étions seuls dans le bâtiment. Des écrans fluorescents de couleurs variées flottaient dans l'obscurité, comme des icônes lointaines représentant les autres

programmes post-doc dans une sorte de cyberspace universitaire glacé.

Je n'arrivais pas à mettre la main sur la chaise que je m'étais achetée – malgré des mesures de sécurité allant de la simple étiquette à mon nom aux alarmes informatiques de plus en plus sophistiquées, on était toujours en train de me l'emprunter. Nous sommes donc restés debout sur le ciment froid et nu à côté de l'appareillage, éclairés par un seul panneau faiblissant au plafond, et j'ai invoqué des suites de zéros et de uns qui rappelaient l'étrangeté du monde quantique.

La tristement célèbre corrélation d'Einstein-Podolsky-Rosen, l'intrication de deux particules microscopiques pour former un système quantique unique, avait fait l'objet de recherches expérimentales depuis plus de vingt ans, mais l'étude de cet effet sur plus compliqué qu'une simple paire de photons ou d'électrons n'était possible que depuis peu. Je travaillais avec des atomes d'hydrogène produits lorsqu'une impulsion laser dans l'ultraviolet dissociait une molécule d'hydrogène. Certaines mesures effectuées sur les atomes ainsi séparés montraient des corrélations statistiques qui n'avaient de sens que si une seule fonction d'onde recouvrant les deux réagissait instantanément au processus de mesure, indépendamment de la longueur (mètres, kilomètres, années-lumière) qu'ils avaient parcourue depuis la rupture de leur lien tangible, moléculaire.

Le phénomène semblait se jouer de tout concept de distance, mais mes propres travaux avaient récemment aidé à dissiper l'idée selon laquelle l'EPR pourrait conduire à envoyer des signaux plus rapidement que la lumière. La théorie avait toujours été très claire sur ce point mais certains avaient gardé l'espoir qu'une faille dans les équations permettrait de contourner le problème.

« Prends deux machines remplies d'atomes corrélés par EPR, expliquai-je à Lena, l'une sur la Terre et l'autre sur Mars. Disons que les deux peuvent mesurer un moment angulaire orbital, horizontal ou vertical. Les résultats des mesures seraient toujours dus au hasard... mais on pourrait s'arranger pour que l'appareil martien émette ou non des données

reproduisant précisément les sorties aléatoires du pendant terrestre au même instant. Et on pourrait provoquer ou arrêter cette réplication, instantanément, en modifiant le type des mesures réalisées sur Terre.

— Comme d’avoir deux pièces qui tombent toujours du même côté, suggéra-t-elle, tant qu’on les jette de la main droite. Mais si on commence à lancer la pièce terrestre de la gauche, la corrélation disparaît.

— Oui, très bonne analogie. » Je venais de me rendre compte, un peu tardivement, qu’elle avait probablement déjà entendu tout ça. La mécanique quantique et la théorie de l’information étaient les fondements de sa spécialité, après tout. Elle écoutait néanmoins poliment, de sorte que je continuai. « Même si les pièces donnent, comme par magie, un résultat concordant à chaque jet, il y a quand même, toujours, de façon aléatoire, un nombre égal de piles et de faces. Il n’y a donc aucune possibilité d’encoder le moindre message dans les données. Tu ne peux même pas savoir, de Mars, quand la corrélation commence et quand elle se termine. À moins d’envoyer, pour permettre une comparaison, les informations en provenance de la Terre par un moyen conventionnel, par exemple par radio, ce qui vide la manip de tout sens. L’EPR ne communique rien de par elle-même. »

Lena médita d’un air pensif, bien que la conclusion ne l’ait pas étonnée, de toute évidence.

« Rien entre des atomes que tu sépares, mais si tu les rassembles, au contraire, elle peut toujours te dire ce qu’ils ont fait par le passé. Tu fais une expérience de contrôle, n’est-ce pas ? Les mêmes mesures sur des atomes qui n’ont jamais été appariés ?

— Oui, bien sûr. » Je lui indiquai les troisième et quatrième colonnes de données sur l’écran. Le processus continuait à se dérouler silencieusement pendant notre conversation, à l’intérieur d’une chambre vide placée dans une petite boîte grise cachée derrière tout l’appareillage électronique. « Les résultats ne montrent absolument aucune concordance.

— Donc, au fond, cette machine peut te dire si oui ou non deux atomes ont été liés ?

— Pas individuellement ; une telle corrélation pourrait n'être due qu'au hasard. Mais avec un nombre suffisant d'atomes ayant une histoire commune... oui. »

Lena fit un sourire de conspiratrice. « Qu'y a-t-il ? demandai-je. »

— Fais-moi plaisir et écoute-moi cinq minutes, s'il te plaît. C'est quoi, l'étape suivante ? Des atomes plus lourds ?

— Oui, mais il y a mieux. Je vais dissocier une molécule d'hydrogène, laisser les deux atomes d'hydrogène se combiner avec deux atomes de fluor – n'importe lesquels, non corrélés – puis dissocier les molécules de fluorure d'hydrogène et effectuer des mesures sur les *atomes de fluor*, pour voir si je peux détecter une corrélation indirecte entre les deux, un effet du second ordre hérité de la molécule d'hydrogène de départ. »

À la vérité, j'avais peu d'espoir d'obtenir des financements pour pousser mes travaux aussi loin. Les faits expérimentaux de base étaient maintenant connus, de sorte qu'il y avait peu de raisons pour faire évoluer la technologie de mesure.

« En théorie, demanda innocemment Lena, pourrais-tu faire de même sur quelque chose de beaucoup plus grand ? Comme... de l'ADN ? »

Je ris. « Non. »

— Je ne te demande pas si tu es capable de le faire ici, pour la semaine prochaine. Mais si deux brins d'ADN avaient été liés, y aurait-il une possibilité de corrélation ? »

J'eus un mouvement de recul à cette idée, mais j'avouai : « Ce n'est pas impossible. Je ne peux pas te donner une réponse comme ça ; il me faudrait emprunter des logiciels aux biochimistes et modéliser précisément les interactions. »

Lena hocha la tête, satisfaite. « Je pense que tu devrais le faire. »

— *Pourquoi ?* Je ne pourrai jamais essayer pour de vrai.

— En tout cas, pas avec cet équipement récupéré à la décharge. »

Je poussai un grognement. « Dis-moi donc qui va payer pour quelque chose de mieux ? »

Lena balaya le sous-sol glauque du regard, comme si elle voulait prendre un cliché mental du point le plus bas de ma

carrière, avant que tout ne soit complètement transformé. « Qui pourrait bien financer des recherches sur une méthode de détection de l'empreinte quantique d'un lien au niveau de l'ADN ? Qui serait disposé à payer pour la possibilité de calculer – non plus à quelques millénaires environ, mais à une *division cellulaire* près – quand deux plasmides mitochondriaux ont été pour la dernière fois en contact ? »

J'étais scandalisé. C'était ça l'idéaliste qui croyait que les Enfants d'Ève constituaient le dernier grand espoir de paix mondiale ?

« Ils ne marcheraient jamais », répondis-je.

Pendant une petite seconde, Lena me fixa, le regard vide, puis elle secoua la tête d'un air amusé. « Je ne suggère pas d'abuser de leur confiance, de solliciter une subvention en leur racontant des mensonges.

— Tant mieux. Mais... ?

— Je parle de prendre l'argent – et de faire un boulot qui doit être fait. La technologie du séquençage a été poussée à son maximum, mais nos adversaires continuent à trouver de quoi ergoter : le taux de mutation mitochondrial, la méthode de choix des points de branchement pour obtenir l'arbre le plus probable, les détails de la perte ou de la survie d'un lignage. Même les paléogénéticiens qui sont de notre côté ne cessent de changer d'avis surtout. L'âge d'Ève n'arrête pas de monter et de descendre, comme la constante de Hubble.

— Pas à ce point, tout de même. »

Lena me saisit le bras. Son excitation était électrique ; je la sentais se répandre vers moi. À moins qu'elle n'eût fait que me pincer un nerf.

« Ça pourrait transformer toute la discipline. Plus de devinettes, plus de conjectures, plus de suppositions. Un seul arbre généalogique indiscutable, remontant à deux cent mille ans.

— Ce n'est peut-être même pas possible...

— Mais tu vas t'en assurer ? Tu vas étudier le sujet ? »

J'hésitai, mais je n'arrivais pas à trouver une seule bonne raison pour refuser. « Oui. »

Lena sourit. « Avec la *paléogénétique quantique*... tu auras le pouvoir de donner vie à Ève pour le monde entier comme personne ne l'a jamais fait auparavant. »

*
* *

Six mois plus tard, mon financement universitaire se tarit : recherche, tutorat, etc. Lena offrit de m'aider financièrement pendant un trimestre, le temps de préparer une proposition pour les Enfants. Nous vivions déjà ensemble, partageons de fait les dépenses ; la justification n'en fut que plus facile. Et ce n'était pas le bon moment de l'année pour chercher du travail ; je serais de toute façon resté au chômage...

Il s'avéra que les modèles informatiques laissaient espérer la détection d'une corrélation mesurable entre des segments d'ADN au-dessus du bruit statistique – sous réserve de travailler avec suffisamment de plasmides : quelques litres de sang par personne plutôt que quelques gouttes. Je pouvais cependant déjà voir qu'il faudrait des années de travail pour évaluer correctement les problèmes techniques, avant même d'essayer de les surmonter. Rédiger tout ça constituait un bon entraînement pour mes futures demandes de financement dans l'industrie, mais je n'avais jamais sérieusement envisagé qu'il en résulterait quoi que ce fût.

Lena m'accompagna à mon rendez-vous avec William Sachs, le Directeur de la Recherche de la section Pacifique Ouest des Enfants. Il avait la cinquantaine bien avancée et était habillé de manière *très* conservatrice, du classique tee-shirt Benetton LE SIDA, C'EST PAS SYMPA au short de bord Mambo Paix Mondiale avec son logo de colombe qui surfe. Dans un cadre au mur, une version légèrement plus jeune souriait sur la couverture de *Wired* : il avait été gourou du mois en avril 2005.

« Le laboratoire de physique de l'université sera engagé pour superviser les travaux, expliquai-je avec nervosité. Il y aura des audits indépendants sur leur qualité scientifique tous les semestres, ce qui évitera tout risque de dérive.

— La corrélation EPR, commenta Sachs, songeur, prouve que toute vie est liée de manière holistique en un grand méta-organisme unifié, non ?

— Non. » Lena me donna un bon coup de pied sous le bureau.

Mais Sachs ne semblait pas m'avoir entendu. « Vous écouterez le rythme thêta de Gaïa elle-même. L'harmonie secrète qui sous-tend toutes choses : la synchronicité, la résonance morphique, la transmigration... » Il soupira d'un air rêveur. « *J'adore* la mécanique quantique. Vous savez que mon maître de tai-chi a écrit un livre sur le sujet ? *Le Lotus de Schrödinger*. Vous l'avez sûrement lu. Quel panard ! Et il travaille sur une suite, *Le Mandala d'Heisenberg*... »

Lena intervint avant que je n'ouvre de nouveau la bouche. « Peut-être... que les générations futures seront capables de suivre la corrélation jusqu'à d'autres espèces. Mais pour s'en tenir à un avenir prévisible, remonter à Ève sera déjà un défi technique majeur. »

Cousin William sembla revenir sur Terre. Il saisit sa copie de la demande de subvention et passa aux détails du budget, à la fin du document, qui étaient principalement l'œuvre de Lena.

« Cinq millions de dollars, c'est beaucoup d'argent.

— Sur dix ans, dit Lena en douceur. Et n'oubliez pas qu'il y a une déduction fiscale de cent vingt-cinq pour cent sur les dépenses en Recherche et Développement cette année. Quand vous aurez pris en compte les droits sur les brevets qui sortiront peut-être de ces travaux...

— Vous pensez vraiment que les applications indirectes atteindront cette valeur ?

— Souvenez-vous du Téflon.

— Je vais devoir montrer ça au Conseil. »

*

* *

Quand la bonne nouvelle arriva par courriel, quinze jours plus tard, j'en fus presque physiquement malade.

Je me tournai vers Lena. « Qu'ai-je fait ? Et si je passe dix ans dessus et qu'il n'en sort strictement rien ? »

Elle fronça les sourcils, perplexe. « Le succès n'est en rien garanti ; tu as été parfaitement clair sur ce point, tu n'as pas été malhonnête. Toutes les entreprises de grande envergure se heurtent à des incertitudes, mais les Enfants ont décidé d'en accepter les risques. »

En fait, je ne me tourmentais pas pour savoir s'il était moral de délester d'une importante somme d'argent ces riches imbéciles obsédés par l'idée d'une maternité globale – en n'ignorant pas qu'il était tout à fait possible que je n'aie rien à leur donner en échange. J'étais plus inquiet des conséquences sur ma carrière d'une recherche qui se résoudrait en impasse et ne produirait pas le moindre résultat publiable.

« Tout va bien se passer, déclara Lena. J'ai confiance en toi, Paul. »

C'était ça le pire. Elle avait confiance.

Nous nous aimions, et nous nous utilisions mutuellement. Mais j'étais celui qui n'arrêtait pas de mentir sur ce qui allait devenir bientôt la chose la plus importante de nos deux vies.

*

* *

Durant l'hiver 2010, Lena prit trois mois de congés pour aller au Nigeria en invoquant un transfert de technologie. Son rôle officiel était de conseiller le nouveau gouvernement sur la modernisation des infrastructures de communication, mais elle formait aussi parallèlement quelques centaines d'opérateurs locaux sur le tout récent séquenceur économique des Enfants. Ma propre technique EPR était toujours balbutiante – à peine capable de distinguer des vrais jumeaux de parfaits étrangers – mais les analyseurs d'ADN mitochondrial du début étaient devenus tout petits, solides et bon marché.

L'Afrique s'était montrée particulièrement résistante aux Enfants, de par le passé, mais il semblait bien que le mouvement avait enfin réussi à s'y établir. Chaque fois que Lena m'appelait de Lagos, le regard illuminé par un zèle

missionnaire, j'allais examiner le Grand Arbre en me demandant dans quelle mesure le brouillage qu'il opérait sur les concepts traditionnels de proximité familiale rendrait les relations entre ex-adversaires de la dernière guerre civile plus – ou moins – fraternelles, si jamais la mode du séquençage décollait vraiment. Les factions étaient déjà tellement mêlées ethniquement, cependant, qu'il était impossible d'arriver à une conclusion ferme ; pour ce que j'en savais, les combats s'étaient livrés entre des alliances dont la formation devait autant à certaines actions de clientélisme politique au XXI^e qu'à l'invocation d'anciennes loyautés tribales.

Vers la fin de son séjour, Lena m'appela au petit matin (pour moi), si furieuse qu'elle en était au bord des larmes. « Je prends un vol direct pour Londres, Paul. J'y serai dans trois heures. »

Je plissai les yeux devant la luminosité de l'écran, ébloui par la lumière du soleil tropical, en arrière-plan. « Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? » Je m'imaginais déjà les Enfants ébranlant le fragile cessez-le-feu, déclenchant un innommable holocauste ethnique – puis s'enfuyant pour faire soigner leurs propres plaies par les meilleurs microchirurgiens du monde pendant que le pays sombrait derrière eux dans le chaos.

Lena pressa un bouton hors du champ de la caméra pour afficher une dépêche dans un coin de l'écran. Sous le titre, LE RETOUR D'ADAM ET DE SON CHROMOSOME Y!, l'image montrait un homme blond, de race blanche, musclé et presque nu, curieusement dépourvu de poils, plutôt dans le style du David de Michel-Ange vêtu d'un pagne de peau de bison. Une lance pointée vers le lecteur, il avait juste ce qu'il fallait de la grâce d'un danseur de ballet.

J'émis un petit grognement. Ce n'avait été qu'une question de temps. Lors des divisions cellulaires qui menaient à la production de sperme, la plus grande partie de l'ADN du chromosome Y se recombinaient avec le chromosome X, mais un morceau restait à l'écart, intact, transmis le long des lignées purement paternelles avec la même fidélité que l'ADN mitochondrial mettait à se perpétuer de mère en fille. Avec plus d'exactitude, en fait : les mutations de l'ADN du noyau étaient

beaucoup moins fréquentes, ce qui en faisait une horloge moléculaire bien moins utile.

« Ils disent avoir trouvé un ancêtre mâle unique à tous les Européens du nord – il y a seulement vingt mille ans ! Et ils présentent ces foutaises à une conférence de paléogénétique à Cambridge demain ! » Je parcourus l'article tandis que Lena se lamentait. La dépêche n'était qu'un ramassis de bla-bla sensationnel ; il était difficile de savoir ce que les chercheurs affirmaient réellement. Mais un certain nombre de groupes d'extrême droite depuis longtemps opposés aux Enfants d'Ève avaient accueilli les résultats avec une jubilation évidente.

« Alors, pourquoi faut-il que tu y sois ? »

— Mais pour défendre Ève, bien sûr ! Nous ne pouvons pas laisser passer ça ! »

J'avais une douleur lancinante dans la tête. « Si ça ne tient pas debout sur le plan scientifique, c'est aux experts de réfuter. Laisse-les faire ; ce n'est pas ton problème. »

Lena se tut un instant, avant de protester d'un ton amer. « Tu *sais bien* que les lignages mâles se perdent plus rapidement que les femelles. Grâce à la polygynie, une seule lignée paternelle peut dominer une population sur un nombre de générations beaucoup plus réduit qu'une ligne maternelle.

— Leurs affirmations pourraient donc être justes ? Il pourrait y avoir un « Adam nord-européen » unique et récent ?

— Peut-être, admit Lena à contrecœur. Mais... et alors ? Qu'est-ce que ça peut bien prouver ? Ils n'ont même pas essayé d'en trouver un qui soit le père de l'espèce entière ! »

J'aurais voulu répondre que bien sûr, ça ne prouvait rien, que ça ne changeait rien. *Aucune personne un peu sensée ne pourrait se soucier de ça.* Mais... qui donc avait lancé l'idée que la parenté avait une telle importance ? Qui donc avait fait de son mieux pour propager la notion que tout ce qui importait vraiment dépendait des *liens familiaux* ?

Il était bien trop tard, cependant. Me retourner contre les Enfants aurait été pure hypocrisie ; j'avais pris leur argent, j'étais entré dans leur jeu.

Et je ne pouvais pas abandonner Lena. Si mon amour pour elle n'allait pas plus loin que les sujets sur lesquels nous étions d'accord, alors ce n'en était pas un.

« Je devrais pouvoir attraper le vol de trois heures pour Londres, dis-je, un peu hébété. On se retrouve à la conférence. »

*
* *

Le dixième forum annuel de paléogénétique se tenait dans un bâtiment de forme pyramidale au sein d'un parc scientifique recouvert de gazon artificiel, loin du campus universitaire. Une foule porteuse de banderoles le rendait facile à repérer. TOUCHE PAS À ÈVE ! À MORT LA RACAILLE NAZIE ! NÉANDERTHALIENS, DEHORS ! (*Quoi ?*) Alors que le taxi s'éloignait, le décalage horaire me rattrapa et mes genoux se dérochèrent presque. Mon but était de trouver Lena le plus vite possible et d'aller quelque part où nous serions tous deux en sûreté. Ève pouvait bien se débrouiller toute seule.

Elle était là, évidemment, en effigie sur une dizaine de tee-shirts et de banderoles d'où elle observait les événements avec une dignité sereine. Mais les Enfants – et leurs consultants en marketing – avaient récemment peaufiné son image, et c'était la première fois que j'avais l'occasion de voir le résultat de leurs groupes de travail ou autres ateliers de retours sur informations clients. La nouvelle Ève était légèrement plus pâle, son nez un peu plus fin, ses yeux plus étroits. Les changements étaient subtils, mais manifestement destinés à la rendre plutôt panraciale – à en faire plus une sorte de descendante commune dans un futur lointain, portant les traces de chacune des populations humaines modernes, qu'une ancêtre unique ayant habité un endroit précis, à savoir l'Afrique.

En dépit de mon propre cynisme, cette recreation me mettait mal à l'aise, plus encore que les autres petits coups de pub faciles auxquels s'étaient adonnés par ailleurs les Enfants. C'était comme s'ils avaient finalement décidé qu'ils ne pouvaient pas vraiment imaginer un monde capable d'accepter une Ève africaine, mais qu'ils étaient si attachés à cette idée que,

pour en augmenter l'attrait, ils étaient prêts à déformer la vérité jusqu'à... *quoi* ? Lui donner, non seulement un nom local mais aussi un visage différent dans chaque pays visé ?

Je parvins jusque dans le hall sans rien subir de plus que le crachat de quelques manifestants. À l'intérieur, l'ambiance était plus calme mais les paléogénéticiens circulaient furtivement en évitant soigneusement de fixer qui que ce soit dans les yeux. Une pauvre femme s'était fait coincer par une équipe de journalistes ; en passant, j'en entendis un insister avec passion : « Mais vous admettez que la violation du mythe des origines des indigènes de l'Amazonie constitue un crime contre l'humanité. » Le mur extérieur de la pyramide était teinté de bleu mais restait plus ou moins transparent, et je voyais une autre foule de manifestants pressés contre l'un des pans pour regarder à l'intérieur. Des agents de sécurité en civil chuchotaient dans leur bracelet-téléphone, craignant manifestement pour leur costume Masarini.

J'avais essayé de joindre Lena une dizaine de fois depuis que j'avais quitté l'aéroport, mais un encombrement du réseau à Cambridge m'avait empêché d'aboutir. Elle avait usé de son influence pour nous faire figurer tous deux dans la base de données des participants – c'était d'ailleurs la seule raison pour laquelle j'avais pu franchir le seuil –, ce qui ne faisait que démontrer qu'être présent dans le bâtiment ne constituait en rien une garantie d'impartialité.

J'entendis soudain des cris et des grognements à proximité, suivis d'un chœur d'acclamations après le bruit d'un gros panneau de plastique qui sortait de son cadre. Les dépêches avaient fait état de manifestants pro-Ève et pro-Adam – ces derniers prétendument beaucoup plus violents. Pris de panique, je m'élançai dans le couloir le plus proche et faillis entrer en collision avec un jeune homme mince qui se dirigeait en sens inverse. C'était un grand blond aux yeux bleus qui dégageait une impression de menace teutonique... une partie de moi voulut hurler son indignation : j'avais été réduit, contre mon gré, au racisme le plus pur, et le plus imbécile.

Cela étant, il tenait quand même une queue de billard.

Mais comme je reculai avec méfiance, les mots LA DÉESSE ARRIVE ! se mirent à clignoter sur son tee-shirt sans manches.

« Alors vous êtes quoi, vous ? ricana-t-il. Un fils d'Adam ? »

Je secouai lentement la tête. *Ce que je suis ? Un Homo sapiens, espèce de débile. Tu ne reconnais pas ta propre espèce ?*

« Je suis chercheur pour les Enfants d'Ève », dis-je. Dans les cocktails universitaires, j'étais toujours un « physicien faisant de la recherche paléogénétique indépendante », mais ce n'était pas le moment de couper les cheveux en quatre.

« Ah ouais ? » Il fit une grimace que je pris d'abord pour de l'incrédulité, et s'avança d'un air menaçant. « Alors c'est ça, vous êtes l'un de ces putains de salopards de patriarches matérialistes qui tentent de réifier l'Archétype de la Mère-Terre pour contenir ses pouvoirs spirituels infinis ? »

Ce qui me laissa tellement stupéfait que je ne vis pas arriver le coup. Il me cueillit violemment au plexus solaire avec la queue de billard ; je tombai à genoux, le souffle coupé par la douleur. J'entendais le son des bottes dans le hall et des slogans scandés d'une voix rauque.

L'adorateur de la déesse m'attrapa par l'épaule et me remit brutalement debout en souriant. « Sans rancune. On est quand même dans le même camp, ici... non ? Alors allons casser du Nazi ! »

J'essayai de me libérer, mais il était déjà trop tard ; les fils d'Adam nous avaient trouvés.

*

* *

Lena vint me rendre visite à l'hôpital. « Je savais bien que tu aurais dû rester à Sydney. »

J'avais la mâchoire immobilisée ; je ne pouvais pas répondre.

« Tu dois faire attention à toi ; ton travail est plus important que jamais, désormais. D'autres groupes vont trouver leur propre Adam... et tout le message unificateur d'Ève sera noyé dans le tribalisme inhérent à l'idée des ancêtres mâles récents.

Nous ne pouvons pas laisser quelques hommes de Cro-Magnon cavaleurs tout gâcher maintenant.

— Gmm mmm mmmn.

— Nous avons le séquençage mitochondrial... ils ont celui du chromosome Y. D'accord, notre horloge moléculaire est déjà plus précise... mais nous avons besoin d'un avantage décisif, quelque chose que n'importe qui puisse comprendre. Taux de mutation, mitotypes : tout cela est trop abstrait pour Monsieur Tout-le-Monde. Si nous pouvons construire des arbres généalogiques exacts par effet EPR – en commençant par la famille proche mais en étendant ce même sentiment de parenté rigoureuse sur dix mille générations, jusqu'à Ève – alors ça, ça nous donnera un caractère d'immédiateté, une crédibilité qui laissera les Fils d'Adam sur place. »

Elle me caressa tendrement le front. « Tu peux gagner la Guerre de l'Ancêtre pour nous, Paul. J'en suis certaine.

— Mmm nnn », concédai-je.

J'avais été prêt à dénoncer les deux partis, à démissionner du projet EPR... et même à rompre avec Lena si ça devait en arriver là.

Peut-être s'agissait-il plus de fierté que d'amour, plus de faiblesse que d'un véritable engagement, plus d'inertie que de loyauté. Quelle qu'en fût la raison, c'était plus fort que moi. Je ne pouvais pas la quitter.

La seule manière d'avancer, c'était d'essayer de terminer ce que j'avais commencé. De donner aux Enfants leur preuve absolue et inattaquable.

*

* *

Les divers cultes de l'ancêtre rivalisèrent à coup de manifestations ou de bombes incendiaires pendant que le sang coulait à flots au travers de mes instruments. Les Enfants m'avaient fourni plus de cinquante mille échantillons de deux litres, provenant de dons répétés faits par des membres du monde entier ; à côté de mon labo, le décor le plus extravagant des films d'horreur de la Hammer aurait eu l'air ridicule.

Des milliards de plasmides furent analysés. Des électrons d'une certaine orbite hybride de basse énergie (un mélange quantique de deux distributions de charges de forme différente, potentiellement stables pendant des milliers d'années) étaient réduits à un état particulier sous l'effet d'impulsions laser finement accordées. Et bien que cette réduction fût aléatoire, l'orbite que j'avais choisie était – très légèrement – corrélée entre des paires de brins d'ADN. On accumula et on compara milliards sur milliards de mesures. Avec suffisamment de plasmides pour chaque individu, la faible signature d'une ascendance partagée pourrait émerger du bruit statistique.

Les mutations à la source du Grand Arbre des Enfants n'avaient plus d'importance ; j'examinais en fait des plages du plasmide pour lesquelles la probabilité d'être restées intactes depuis Ève était maximale, puisque c'était le contact chimique intime de la réplication parfaite de l'ADN qui donnait la seule chance réelle de corrélation. Et, les imperfections du processus étant progressivement éliminées et les données s'accumulant, des résultats finirent par émerger.

Les donneurs de sang contenaient de nombreux groupes de parents proches ; j'effectuais les analyses en aveugle puis passais les informations à l'un de mes assistants de recherche pour qu'il les compare aux relations de parenté connues. Début juin 2013, j'obtins un score de cent pour cent sur la détection des fratries dans un millier d'échantillons ; quelques semaines plus tard, je faisais de même pour les cousins au premier ou au second degré.

Nous atteignîmes bientôt les limites de la généalogie établie ; pour avoir un autre moyen de vérification, je commençai à analyser aussi les gènes du noyau cellulaire. Même des cousins distants avaient de bonnes chances d'en posséder quelques-uns qui venaient d'un ancêtre commun – et l'effet EPR permettait de dater précisément ce dernier.

L'existence du projet finit par transpirer et je fus inondé de courriers délirants et de menaces de mort. Le labo fut transformé en forteresse ; les Enfants engagèrent des gardes du corps pour toutes les personnes impliquées et pour leurs familles.

La quantité d'information ne faisait que croître mais les Enfants, horrifiés à l'idée que les Adams pussent nous damer le pion avec une technologie rivale, n'arrêtaient pas de me voter des fonds supplémentaires. Je pus passer nos superordinateurs à une version supérieure, et ce par deux fois. Les mitochondries pouvaient à elles seules me mener à Ève ; malgré cela, je me retrouvai à suivre, à des fins comptables, les gènes nucléaires de centaines de milliers d'ancêtres, mâles et femelles.

Au printemps 2016, la base de données atteignit une sorte de masse critique. Nous n'avions échantillonné qu'une infime partie de la population mondiale mais, à partir du moment où il était possible de remonter ne serait-ce que sur quelques dizaines de générations, tous les lignages apparemment séparés commençaient à se rejoindre. Les gènes nucléaires autosomaux zigzaguaient allègrement entre l'arbre maternel pur des Èves et l'équivalent paternel pour les Adams, comblant les trous... jusqu'à ce que je me retrouve avec le profil génétique de pratiquement tous les êtres humains qui avaient vécu sur la planète au début du neuvième siècle (et avaient laissé des descendants jusqu'à la période actuelle). Je n'avais pas le nom de ces gens, ni même leur localisation géographique précise, mais je connaissais, très exactement, l'emplacement de chacun d'entre eux sur mon Grand Arbre à moi.

Je disposais d'un cliché instantané de la diversité génétique de l'espèce humaine tout entière. À partir de là, il n'était plus possible d'arrêter l'avalanche et je poursuivis les corrélations à travers les millénaires.

*
* *

Vers 2017, les prédictions les plus pessimistes de Lena se trouvèrent toutes vérifiées. Des dizaines d'Adams différents avaient été proclamés de par le monde, et la tendance était maintenant à la recherche du lignage paternel commun pour des populations toujours plus réduites, convergeant sur des ancêtres de plus en plus récents. Nombre d'entre eux auraient même été des personnages historiques ; des groupes grecs et

macédoniens rivaux prétendaient violemment au titre de Fils d'Alexandre le Grand. La classification ethnique sur la base du chromosome Y avait fait son entrée dans la politique gouvernementale de trois républiques d'Europe de l'est et, semblait-il, dans l'administration de certaines multinationales.

Plus les populations analysées se réduisaient – à moins qu'elles n'eussent été massivement consanguines –, plus la probabilité était bien sûr faible de trouver un Adam commun à tous ses membres. De sorte que le premier ancêtre mâle identifié devenait le « père de son peuple »... et tous les autres des violeurs barbares, pollueurs du patrimoine génétique, dont la souillure ignoble pouvait encore être détectée. Et éliminée.

Toutes les nuits, je restais éveillé jusqu'au petit matin à me demander comment j'avais pu me retrouver au centre d'autant de discorde et à propos de quelque chose d'aussi stupide. Je n'arrivais toujours pas à me décider à révéler mes sentiments réels à Lena, alors j'arpentais la maison toutes lumières éteintes, ou je m'enfermais dans mon bureau avec les volets pare-balles bien clos et parcourais la dernière série de lettres d'injures, papier et électronique. J'y cherchais en quoi ce que je pourrais découvrir sur Ève pouvait avoir un effet positif, même minime, sur quelqu'un qui n'était pas déjà un partisan fanatique des Enfants, un signe qu'il restait malgré tout, quelque part, l'espoir de faire autre chose que de prêcher aux convertis.

Je n'ai jamais trouvé l'encouragement que j'espérais, mais il y a quand même eu une carte postale pour me remonter un peu le moral. Elle provenait d'un Grand Prêtre de l'Église de l'Ovni Sacré, à Kansas City.

Cher habitant de la Terre,

Utilise tes NEURONES, s'il te plaît ! Comme chacun SAIT en cette époque SCIENTIFIQUE, l'origine des races est maintenant BIEN COMPRISE ! Après le DÉLUGE, les Africains sont venus de Mercure, les Asiatiques de Vénus, les Caucasiens de Mars et les peuplades des îles du Pacifique de divers astéroïdes. Si tu n'as pas les TALENTS OCCULTES NÉCESSAIRES pour projeter des rayons à partir des continents vers le PLAN ASTRAL pour le vérifier, une simple analyse des TEMPÉRAMENTS et de l'APPARENCE devrait te le rendre évident !

Mais ne ME fais pas DIRE ce que je n'ai pas dit ! Ce n'est pas parce que nous venons tous de PLANÈTES différentes que nous ne pouvons pas être AMIS.

*
* *

Lena était profondément troublée. « Mais comment peux-tu tenir une conférence de presse demain, alors que Cousin William n'a même pas encore vu les résultats finaux ? » Nous étions le dimanche 28 janvier 2018. Nous avions souhaité une bonne nuit à nos gardes du corps et nous étions couchés dans le bunker en béton renforcé que les Enfants nous avaient installé après un pénible incident dans l'un des États baltes.

« Je suis un chercheur indépendant, répliquai-je, libre de publier mes données à tout moment. C'est ce que dit mon contrat. Toute avancée dans la technologie de mesure doit obligatoirement passer par les avocats des Enfants – mais pas les résultats en paléogénétique. » Lena tenta un autre angle d'attaque. « Mais si ce travail n'a pas été évalué par tes pairs...

— C'est fait. Le papier a déjà été accepté par *Nature* ; il sera publié le jour suivant la conférence. En fait... », je souris innocemment, « ... c'est uniquement pour rendre service à l'éditrice. Elle espère que ça va faire grimper les ventes du numéro. »

Lena se tut. Je lui en avais dit de moins en moins ces six derniers mois ; je l'avais laissée supposer que des problèmes techniques m'empêchaient d'avancer.

« Tu ne veux pas au moins me dire si c'est une bonne nouvelle... ou une mauvaise ? »

Je ne pouvais pas la regarder dans les yeux mais je secouai la tête. « Rien de ce qui s'est passé il y a deux cent mille ans ne peut constituer une quelconque nouvelle. »

*
* *

Pour la conférence de presse, j'avais loué, avec mes propres deniers, un auditorium public (situé loin de la tour de bureaux des Enfants) et fait le nécessaire pour avoir un service de sécurité indépendant. Sachs et les autres directeurs n'étaient pas très heureux mais, à moins de me faire enlever, ils ne pouvaient pas grand-chose pour me contraindre au silence. Ils n'avaient jamais suggéré de trafiquer les résultats, mais il y avait toujours eu le présupposé implicite que seules les *bonnes* données seraient rendues publiques avec une telle fanfare, et que les Enfants auraient amplement le temps au préalable d'en préparer la présentation à leur convenance.

J'avais les mains qui tremblaient, derrière le podium. Plus de deux mille journalistes du monde entier s'étaient présentés, et nombre d'entre eux portaient des symboles d'allégeance à un ancêtre ou à un autre.

La technique EPR était maintenant bien connue ; inutile de la réexpliquer. Je m'éclaircis la voix et commençai : « Je voudrais simplement vous montrer ce que j'ai découvert sur les origines d'*Homo sapiens*. »

Les lumières s'éteignirent et un hologramme géant, haut d'une trentaine de mètres, surgit derrière moi. C'était, annonçai-je, un arbre généalogique. Pas une histoire approximative des gènes et de leurs mutations mais un diagramme exact, génération après génération, de la généalogie mâle et femelle de l'intégralité de la population mondiale, en remontant vers le passé à partir du neuvième siècle. Un épais buisson en forme d'entonnoir inversé. L'auditoire restait silencieux, mais on sentait une certaine impatience ; cet enchevêtrement de milliards de lignes minuscules était indéchiffrable, il ne leur disait absolument rien. Mais j'attendis et laissai le diagramme impénétrable effectuer lentement un tour complet.

« L'horloge des mutations du chromosome Y est fausse. J'ai suivi la généalogie par les mâles de groupes ayant des types Y similaires, sur des centaines de milliers d'années... et elles ne convergent jamais vers un seul homme. » Un murmure de protestation commença à se faire entendre ; je montai le volume pour le noyer. « *Et pourquoi donc ?* Comment peut-il y avoir si

peu de diversité mutationnelle si l'ADN ne provient pas d'une source unique et récente ? » Un second hologramme apparut, une double hélice, un schéma de la région donnant son type au Y. « Parce que les mutations se produisent, de manière répétée, *exactement sur les mêmes sites*. Faites deux, trois, cinquante erreurs de recopie au même endroit, et on a toujours l'impression de n'être qu'à un seul cran de l'original. » La double hélice holographique se divisa et se copia, se divisa encore et se recopia ; les différences accumulées à chaque génération étaient en surbrillance. « Les enzymes chargées de la relecture dans nos cellules doivent avoir des taches aveugles, des faiblesses spécifiques... comme des mots faciles à mal orthographier. Il y a bien toujours une chance d'erreur purement aléatoire sur un site quelconque, mais seulement à une échelle de plusieurs millions d'années.

« Tous les Adams par le chromosome Y sont complètement imaginaires. Il n'existe pas de père unique pour une race, une tribu ou une nation. Les Européens du nord actuels, pour commencer, ont plus d'un millier de lignages paternels distincts remontant à la fin de la période glaciaire... et ces mille ancêtres, à leur tour, sont les descendants de plus de deux cents immigrants mâles africains. » Des couleurs s'illuminèrent dans le labyrinthe gris de l'Arbre, faisant ressortir les lignages pendant un bref instant.

Une dizaine de journalistes bondirent sur leurs pieds en lançant des injures. J'attendis que les gardes de la sécurité les eussent escortés vers la sortie.

Je scrutai la foule à la recherche de Lena mais ne pus la trouver. « Il en est de même pour l'ADN mitochondrial, continuai-je. Les mutations se réécrivent les unes sur les autres ; l'horloge moléculaire est fausse. Il n'y a jamais eu d'Ève il y a deux cent mille ans. » Une tempête de protestations s'éleva mais je poursuivis. « *Homo erectus* est parti d'Afrique... des dizaines de fois sur deux millions d'années, et les nouveaux migrants se sont mélangés systématiquement aux anciens, sans jamais les remplacer. » Un globe fit son apparition, le Vieux Monde si lourdement orné de trajectoires entrecroisées qu'il était impossible d'y entrevoir le moindre kilomètre carré de

terre. « *Homo sapiens* est apparu partout, d'un coup... et s'est maintenu en tant qu'espèce à travers la planète, en partie en raison du flux génétique de migration et en partie grâce aux mutations parallèles qui invalident toutes les horloges : des variations dues au hasard mais avec une tendance à atteindre certains sites de façon préférentielle. » Un hologramme montra quatre plages d'ADN accumulant des changements ; au départ, les quatre brins devenaient de plus en plus dissemblables au fur et à mesure que les atteintes aléatoires et sporadiques les frappaient de manière différente, mais comme les mêmes sites vulnérables étaient régulièrement touchés, ils en vinrent à porter pratiquement des cicatrices identiques.

« De sorte que les disparités raciales modernes sont vieilles de deux millions d'années – elles sont héritées des premiers migrants *Homo erectus* – mais toute l'évolution qui a suivi s'est faite en parallèle, et partout... parce que l'*erectus* n'a jamais vraiment eu beaucoup d'options. En deux millions d'années à peine, les différences de climat pouvaient favoriser certains gènes pour des adaptations locales superficielles, mais tout ce qui menait à *Homo sapiens* était déjà latent dans l'ADN de tous les migrants avant leur départ d'Afrique. »

Il se fit un silence momentané parmi les partisans d'Ève – peut-être parce que personne n'arrivait plus à décider si le tableau que j'offrais était porteur d'unification ou de discorde. La vérité était tout simplement trop merveilleusement complexe et chaotique pour avoir la moindre utilité politique.

Je repris. « Mais s'il y eut jamais un Adam ou une Ève, c'était bien avant *Homo sapiens*, bien avant *Homo erectus*. Peut-être étaient-ce même des... *Australopithèques* ? » J'affichai deux personnages voûtés, poilus, simiesques. Des gens se mirent à lancer leurs caméras vidéo. Je pressai un bouton sous le podium pour faire surgir un écran protecteur en plexiglas devant la scène.

« Alors brûlez tous vos symboles ! criai-je. Mâles et femelles, tribaux et planétaires. Laissez tomber ces Pères et leur patrie, ces Mères et leur terre : vous êtes sortis de l'enfance ! Désacralisez vos ancêtres, dites aux cousins d'aller se faire

foutre. Et agissez donc pour le mieux, parce que c'est... mieux, tout simplement. »

L'écran se fendilla. Je courus vers la sortie de la scène.

Les gardes avaient tous disparu mais Lena était assise dans notre Volvo blindée dans le garage du sous-sol, le moteur allumé. Elle baissa la vitre latérale.

« J'ai assisté à ta petite performance sur le réseau. » Elle me toisait avec calme mais on pouvait lire de la rage et de la douleur dans ses yeux. Il ne me restait plus d'adrénaline, plus de force, plus de fierté ; je tombai à genoux à côté de la voiture.

« Je t'aime. Pardonne-moi.

— Monte, dit-elle. Une explication en règle s'impose. »

Radieux

*Traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

Je m'éveillai, désorienté sans savoir au juste pourquoi. En tout cas, j'étais couché sur le lit simple, étroit et défoncé de la chambre 22 d'un hôtel pucier ; après un peu moins d'un mois à Shanghai, la topographie du matelas était d'une familiarité déprimante. Mais quelque chose n'allait pas dans la manière dont j'étais étendu ; tous les muscles de mon cou et de mes épaules me soufflaient qu'il était impossible d'aboutir naturellement à cette position, même après un sommeil agité.

Et il y avait une odeur de sang.

J'ouvris les yeux. Une femme que je n'avais jamais vue se tenait agenouillée au-dessus de moi, et charcutait mon triceps gauche avec un scalpel jetable. Je reposais sur le flanc, face au mur, menotté par une main et une cheville à la tête et au pied du lit.

J'ignore ce qui refoula l'accès de panique viscérale qui m'assaillit avant que je ne commence stupidement à me débattre pour essayer instinctivement de me libérer. Peut-être une réaction encore plus ancestrale – de catatonie face au danger – neutralisa-t-elle avec succès l'adrénaline. Ou peut-être décidai-je que je n'avais pas le droit de paniquer alors que je m'attendais à quelque chose de ce genre depuis des semaines.

Je parlai doucement, en anglais. « Ce que vous êtes en train d'extirper de moi, c'est un piège nécrobiotique. Un battement cardiaque en l'absence de sang oxygéné, et la cargaison est foutue. »

Mon chirurgien amateur était ramassé, athlétique, avec des cheveux noirs coupés court. Pas chinoise : indonésienne, peut-être. Si mon réveil prématuré l'avait surprise, elle ne le montra pas. Les hépatocytes génétiquement modifiés que j'avais acquis à Hanoï pouvaient décomposer presque n'importe quoi, de la morphine au curare ; c'était une chance que l'anesthésique local dépassât leurs possibilités.

« Regardez sur la table près du lit », dit-elle sans quitter son travail des yeux.

Je tordis la tête de côté. Elle avait mis en place une boucle formée d'un tuyau en plastique rempli de sang – le mien, probablement – qu'une petite pompe oxygénait et faisait circuler. L'extrémité d'un grand entonnoir s'y alimentait et une sorte de valve contrôlait l'intersection. Des câbles pendaient de la pompe vers un capteur fixé à l'intérieur de mon coude, synchronisant le pouls réel et le battement artificiel. Elle pouvait, je n'en doutais pas, arracher le piège de la veine et l'insérer dans ce substitut sans sauter une pulsation.

Je m'éclaircis la gorge et déglutis. « Ce n'est pas assez bon. Il connaît parfaitement mon profil de tension artérielle. Un battement cardiaque générique ne l'abusera pas.

— Vous bluffez. » Mais elle hésitait, le scalpel levé. Le scanner IRM manuel qu'elle avait utilisé pour trouver le piège avait sans doute pu dévoiler la configuration générale de celui-ci, mais peu de détails précis sur son ingénierie – et rien du tout sur son logiciel.

« Je vous dis la vérité. » Je la regardai droit dans les yeux, ce que nos postures respectives ne rendaient guère facile. « C'est nouveau, c'est suédois. Vous le fixez à une veine quarante-huit heures à l'avance, vous vous livrez à une palette d'activités représentatives de manière à mettre les rythmes en mémoire... puis vous injectez la cargaison dans le piège. Simple, efficace, à toute épreuve. » Du sang coulait le long de ma poitrine sur les draps. J'étais tout à coup très heureux de ne pas avoir enfoui la chose plus profondément, après tout.

« Et vous procédez comment, pour récupérer la cargaison ?

— Je ne voudrais pas en dire trop.

— Ne vous faites pas prier, cela vous évitera des ennuis. » Elle fit tourner le scalpel entre le pouce et l'index, avec impatience. Je ressentis une brûlure froide sur toute la peau, mes extrémités nerveuses se mirent en pelote, mes capillaires se fermèrent comme le sang refluaient pour se mettre hors d'atteinte.

« Les *ennuis*, ça me donne de l'hypertension », dis-je.

C'était l'impasse, ce qu'elle admit d'un sourire pincé. Puis elle retira son gant chirurgical taché de sang, sortit son assistant électronique et appela un fournisseur d'équipement médical. Elle lista, en mandarin qu'elle parlait couramment, quelques

appareils qui permettraient de résoudre le problème (sonde de pression sanguine, pompe plus sophistiquée, interface logicielle adaptée), en discutant énergiquement afin d'extorquer une promesse de livraison rapide.

Puis elle reposa son assistant et plaça sa main nue sur mon épaule. « Vous pouvez vous détendre, maintenant. Nous n'aurons pas longtemps à attendre. »

Je me tortillai, comme si j'avais voulu rageusement me débarrasser de sa main, et réussis à envoyer un peu de sang sur celle-ci. Elle ne dit rien, mais dut aussitôt se rendre compte de son imprudence ; elle descendit du lit pour se diriger vers le lavabo, et j'entendis l'eau couler.

Puis elle commença à avoir des haut-le-cœur.

« Faites-moi savoir quand vous serez prête pour l'antidote », m'écriai-je avec entrain.

Je la sentis approcher, et me tournai pour lui faire face. Elle était livide, la figure crispée par la nausée, les yeux et le nez ruisselants de mucosités et de larmes.

« Dites-moi où il est.

— Enlevez-moi les menottes, et j'irai vous le chercher.

— Non ! Pas de marchandages !

— Bien. Alors, vous feriez mieux de vous mettre à sa recherche toute seule. »

Elle prit le scalpel et le brandit devant mon visage. « Et merde pour la cargaison. *Je vais le faire !* » Elle frissonnait comme un enfant fiévreux et essayait en vain d'endiguer du dos de la main le déluge issu de ses narines.

« Si vous continuez à me découper, vous y perdrez plus que la cargaison », dis-je froidement.

Elle se détourna et vomit ; un liquide grisâtre avec des traînées de sang. La toxine était en train de persuader des cellules tapissant son estomac de commettre un suicide collectif.

« Enlevez-moi les menottes. Vous allez y passer. Ça agit rapidement. »

Elle s'essuya la bouche, se raidit, sembla vouloir parler, puis se remit à dégobiller. Je savais exactement, par expérience, combien elle se sentait mal. Se retenir, c'était comme d'essayer

d'avaler un mélange d'excréments et d'acide sulfurique. Laisser remonter s'apparentait à une éviscération.

« Dans trente secondes, dis-je, vous serez trop faible pour vous en occuper, même si je vous disais où regarder. Alors, si je ne suis pas libre... »

Elle sortit une arme et un trousseau de clés, m'ôta les menottes puis se planta au pied du lit en continuant à me tenir en joue malgré de violents tremblements. Je m'habillai rapidement, ignorant ses menaces, et bandai mon bras à l'aide d'une chaussette de rechange propre, trouvée par miracle, avant de revêtir un maillot et une veste. Elle tomba à genoux, en gardant son revolver pointé plus ou moins sur moi, mais ses yeux tuméfiés étaient à moitié fermés et débordaient d'un fluide jaune. J'envisageai de la désarmer, mais estimai que cela n'en valait pas le risque.

J'empaquetai le reste de mes vêtements, puis passai en revue la pièce comme si j'avais pu laisser quelque chose derrière moi. Mais tout ce qui comptait réellement était dans mes veines ; Alison m'avait enseigné que c'était la seule manière de voyager.

Je me tournai vers la cambrioleuse. « Il n'y a pas d'antidote. Mais la toxine ne vous tuera pas. Vous allez simplement souhaiter qu'elle le fasse, pendant les douze heures qui suivent. Au revoir. »

Comme je me dirigeais vers la porte, les cheveux se dressèrent soudain sur ma nuque. Il me vint à l'esprit qu'elle ne me croirait peut-être pas sur parole – et tirerait en guise d'adieu, pensant ne rien avoir à perdre.

« Mais si vous me poursuivez... la prochaine fois, je vous tuerai », lui dis-je en tournant la poignée, sans regarder derrière moi.

C'était un mensonge, mais il sembla faire l'affaire. Pendant que je refermais la porte, je l'entendis lâcher son revolver et recommencer à vomir.

Après avoir descendu la moitié des escaliers, l'euphorie de l'évasion laissa progressivement place à une perspective plus désagréable. Si un chasseur de primes négligent pouvait me localiser, ses collègues plus méthodiques ne devaient pas être loin derrière. Industrial Algebra nous cernait. Si Alison

n'obtenait pas rapidement un accès à Radieux, nous n'aurions plus d'autre choix que de détruire la carte. Et cela même ne ferait que gagner du temps.

Je réglai au réceptionniste la chambre jusqu'au lendemain matin, insistant pour qu'on ne dérangeât pas ma compagne, et ajoutai un généreux pourboire en compensation de la pagaille que trouverait le personnel de ménage. La toxine se dénaturait à l'air ; les taches de sang seraient inoffensives d'ici quelques heures. L'employé me toisa d'un œil soupçonneux mais ne dit rien.

Dehors, c'était une douce matinée estivale, sans nuages. Il était à peine six heures, mais Kionjiang Lu était déjà encombrée de piétons, de vélos, de bus et de quelques limousines bien prétentieuses avec chauffeur, qui avançaient laborieusement à environ dix kilomètres à l'heure. L'équipe de nuit venait sans doute de sortir de l'usine Intel toute proche ; la plupart des cyclistes étaient vêtus de la salopette orange ornée du logo caractéristique.

À deux pâtés de maisons de l'hôtel, je m'arrêtai net ; mes jambes me soutenaient difficilement. Ce n'était pas seulement le contrecoup : une réaction différée, une reconnaissance tardive que j'avais été bien près de me faire massacrer. Si la violence méthodique et froide de la cambrioleuse donnait déjà le frisson, ce qu'elle impliquait était infiniment plus dérangeant.

Industrial Algebra payait gros, violait les lois internationales, prenait des risques sérieux pour l'avenir de son personnel et sa propre pérennité en tant que société. La discontinuité quittait le monde ésotérique de l'abstraction pour faire son entrée dans celui du sang et de la poussière, des conseils d'administration et des assassins, du pouvoir et du pragmatisme.

Et ce qui, pour l'humanité, s'était rapproché le plus de la certitude absolue courait le danger de se déliter en sables mouvants.

*

* *

Tout avait commencé comme un divertissement intellectuel. Uniquement pour le plaisir de la discussion. Avec Alison et ses hérésies exaspérantes.

« Un théorème mathématique, avait-elle proclamé, ne devient vrai que lorsqu'un système physique le met avec succès à l'épreuve : quand le comportement du dispositif dépend d'une manière ou d'une autre de la vérité ou de la fausseté de la proposition. »

C'était le mois de juin 1994. Nous venions d'émerger de la dernière conférence du semestre de cours sur la philosophie des mathématiques – une légère détente qui nous avait soulagés du dur labeur de la matière elle-même – et étions assis dans une petite cour pavée, bâillant et clignant des paupières dans la lumière du soleil hivernal. Nous avions quinze minutes à tuer avant de retrouver des amis pour le déjeuner. C'était une conversation amicale – à la limite du flirt – rien de plus. Peut-être y avait-il des chercheurs fous, tapis quelque part au fond de cryptes obscures, prêts à mourir pour défendre leurs opinions sur la nature de la vérité mathématique. Mais nous avions vingt ans, et nous *savions* que tout cela se réduisait à une discussion sur le sexe des anges.

« Les systèmes physiques ne créent pas les mathématiques, dis-je. Rien ne les crée – elles sont intemporelles. La théorie des nombres serait toujours la même, quand bien même l'univers ne contiendrait qu'un seul électron. »

Alison inspira fortement. « Oui, parce que même *un électron*, plus un espace-temps pour le contenir, ça nécessite toute la mécanique quantique et toute la relativité générale – et toute l'infrastructure mathématique que cela implique. Une particule flottant dans un vide quantique a besoin de la moitié des plus importants résultats de la théorie des groupes, de l'analyse fonctionnelle, de la géométrie différentielle...

— D'accord, d'accord ! Je vois où tu veux en venir. Mais si c'était le cas... les événements de la première picoseconde suivant le *big bang* auraient « construit » jusqu'à la dernière des vérités mathématiques requises par *n'importe quel* système physique, et ce jusqu'au *big crunch*. Une fois que l'on a les

mathématiques qui sous-tendent la théorie du Tout..., c'est bon, il ne nous faut plus rien d'autre. Point final.

— Pas du tout. Pour *appliquer* la théorie du Tout à un système particulier, on a toujours besoin de toutes les mathématiques traitant *dudit système* – qui peuvent inclure des résultats allant bien plus loin que ce qui est nécessaire à la TdT elle-même. Ce que je veux exprimer, c'est que quinze milliards d'années après le *big bang*, quelqu'un peut encore arriver pour prouver, disons... le Grand Théorème de Fermat. » Andrew Wiles, à Princeton, avait récemment annoncé une démonstration de la fameuse conjecture, bien que son travail fût toujours soumis à la vérification de ses confrères et que le verdict final n'eût pas encore été rendu. « La physique n'avait jamais eu besoin de ça auparavant.

— Que veux-tu dire par « auparavant » ? protestai-je. Le Grand Théorème de Fermat n'a jamais eu – et n'aura jamais – rien à voir avec une branche quelconque de la physique.

— Pas avec une *branche*, non. » Elle sourit en douce. « Mais seulement parce que la classe des systèmes physiques dont le comportement dépend du Grand Théorème de Fermat est ridiculement restreinte : le cerveau des mathématiciens qui essaient de valider les travaux de Wiles.

« Penses-y. Dès que tu t'attelles à une démonstration, et même si les mathématiques sont tellement « pures » qu'elles ne concernent aucun autre objet dans l'univers... tu viens de les rendre pertinentes pour *toi*. Tu dois bien choisir un processus physique quelconque pour tester le théorème – que tu fasses usage d'un ordinateur ou d'un papier et d'un crayon... ou que tu te contentes de fermer les yeux et de brasser des neurotransmetteurs. Une démonstration qui ne repose pas sur des événements physiques, ça n'existe pas, et que ceux-ci soient à l'intérieur ou à l'extérieur de ton crâne n'affecte en rien leur réalité.

— Admettons, concédai-je prudemment. Mais cela ne signifie pas...

— Et peut-être le cerveau d'Andrew Wiles – et son corps, et ses notes – forment-ils le premier système physique dont le comportement dépend de la vérité ou de la fausseté du

théorème. Mais je ne pense pas que les actions humaines jouent un rôle particulier... et si un essaim quelconque de quarks avait fait la même chose à l'aveugle, il y a quinze milliards d'années – interagi par hasard d'une manière qui se serait avérée tester la conjecture –, alors ces quarks auraient construit le Grand Théorème de Fermat bien avant Wiles. Nous ne le saurons jamais. »

J'ouvris la bouche pour objecter qu'aucun essaim n'aurait pu tester le nombre infini de cas couverts par le théorème, mais je me repris juste à temps. C'était exact, mais cela n'avait pas arrêté Wiles. Une suite finie de déductions logiques élémentaires liait les axiomes de la théorie des nombres – un ensemble de trivialités qui les concernaient *tous* – à l'assertion générale de Fermat. Et si un mathématicien pouvait évaluer ces déductions logiques en manipulant une quantité finie d'objets physiques en un temps lui-même fini – que ceux-ci soient des marques au crayon sur du papier ou les neurotransmetteurs de son cerveau – alors, toutes sortes de systèmes physiques pouvaient, en théorie, reproduire la structure de la démonstration... en ayant ou non conscience de ce qu'ils étaient en train de « démontrer ».

Je me renversai sur le banc et fis semblant de m'arracher les cheveux. « Même si je n'avais pas été un fervent platonicien auparavant, je le serais devenu avec toi ! Le Grand Théorème de Fermat n'avait pas *besoin* que quiconque le démontre, ni qu'un essaim aléatoire de quarks tombe sur lui par hasard. S'il est vrai, il en a toujours été ainsi. Les liens logiques entre un ensemble donné d'axiomes et tout ce qu'ils impliquent sont intemporels, éternels... même si personne – homme ou quark – ne les parcourt pendant toute la durée de l'univers. »

Alison ne voulait rien savoir ; chaque mention de *vérités intemporelles et éternelles* amenait un léger sourire au coin de sa bouche, comme si j'étais en train de dire que je croyais au Père Noël. « Alors qui, ou quoi, dit-elle, a développé les implications de « Il existe une entité appelée zéro » et « Tout x a un suivant », etc., jusqu'au Grand Théorème de Fermat et au-delà, avant que l'univers ait eu une chance d'en tester quoi que ce soit ? »

Je tins bon. « Ce qui est lié par la logique est simplement... *lié*. On n'a pas besoin qu'il se passe quoi que ce soit, rien ni personne n'a à « faire exister » une conséquence logique. Tu t'imagines que les premiers évènements postérieurs au *big bang*, les premières excitations incontrôlées du plasma quark-gluon, ont fait une pause pour combler toutes les lacunes logiques ? Ou peut-être penses-tu que les quarks ont fait le raisonnement suivant : eh bien, nous avons pour l'instant fait A, B et C, mais maintenant nous ne devons pas faire D car D serait logiquement inconsistent avec les autres mathématiques que nous avons « inventées » jusqu'ici... même s'il faut une démonstration de cinq cent mille pages pour mettre en évidence cette incohérence ? »

Alison réfléchit longuement. « Non. Mais si l'évènement D avait eu lieu malgré tout ? Si les mathématiques qu'il impliquait avaient été, de fait, logiquement inconsistentes avec le reste, mais qu'il se soit lancé et se soit produit quand même... parce que l'univers était trop jeune pour avoir calculé qu'il y avait une contradiction ? »

J'ai dû m'asseoir et la fixer bouche bée pendant environ dix secondes. Par rapport aux orthodoxies que nous avons passé les deux dernières années et demie à absorber, cela constituait une affirmation tout à fait scandaleuse.

« Tu postules que... les *mathématiques* pourraient être parsemées de défauts originels de cohérence ? Comme l'espace est jonché de cordes cosmiques ?

— Exactement. » Elle me fixa à son tour, feignant la nonchalance. « Si l'espace-temps ne se raccorde pas partout sans accroc, pourquoi la logique mathématique le ferait-elle donc ? »

Je faillis m'étouffer. « Par où commencer ? Qu'est-ce qui arrive – maintenant – quand un système physique tente de relier des théorèmes se trouvant de part et d'autre de la discontinuité ? Si D a été rendu « vrai » par quelques quarks trop fougueux, que se passe-t-il lorsqu'on programme un ordinateur pour le réfuter ? Quand le logiciel parcourt toutes les étapes logiques qui relient A, B et C – que les quarks ont

également rendu vrais – jusqu’à la contradiction, le redouté non-D... y parvient-il, ou non ? »

Alison éluda la question. « Suppose que D et non-D soient tous les deux vrais. Cela ressemble à la fin des mathématiques, non ? Le système tout entier s’écroule, instantanément. Partant de D et non-D à la fois, on peut prouver tout ce qu’on veut : un égale zéro, le jour égale la nuit. Mais c’est tout simplement la vieille vision rasoir des platoniciens dans laquelle la logique voyage plus vite que la lumière et le calcul est instantané. Les gens acceptent bien des théories oméga-inconsistantes, non ? »

Les théories des nombres oméga-inconsistants étaient des versions non standard de l’arithmétique, fondées sur des axiomes qui se contredisaient « presque » – rachetées uniquement par le fait que les contradictions ne pouvaient se manifester qu’au terme de « démonstrations infiniment longues » (qui étaient explicitement interdites, en plus d’être physiquement impossibles). C’étaient des mathématiques modernes parfaitement respectables, mais Alison semblait prête à remplacer « infiniment long » par « long » tout court, comme si la différence n’avait aucune importance, en pratique.

« Laisse-moi voir si j’ai bien compris. Tu parles de prendre l’arithmétique ordinaire – pas des axiomes bizarres et contre-intuitifs, mais simplement ce que tout enfant de dix ans *sait* être vrai – et de démontrer qu’elle est inconsistante, en un nombre fini de pas ? »

Elle opina joyeusement du chef. « Fini, mais grand. De sorte que la contradiction n’aurait que rarement des manifestations physiques – elle serait « calculatoirement éloignée » des opérations et des événements physiques de tous les jours. Ce que je veux dire... c’est qu’une corde cosmique, quelque part loin d’ici, ne détruit pas l’univers, non ? Elle ne fait de mal à personne. »

Je ris sèchement. « Tant que tu ne t’en approches pas trop. Tant que tu ne la remorques pas dans le système solaire en la laissant se tortiller et découper des planètes.

— Exactement. »

Je jetai un coup d'œil à ma montre. « Je pense qu'il est temps de redescendre sur Terre. Tu sais que nous avons rendez-vous avec Julia et Ramesh ?

— Je sais, je sais, soupira théâtralement Alison. Et tout cela les ennuerait à mourir, les pauvres ; le sujet est donc clos, promis. Les littéraires sont tellement *bornés* », ajouta-t-elle malicieusement.

Nous nous mîmes en route sur le campus tranquille et feuillu. Alison tint sa promesse et nous marchâmes en silence ; continuer notre discussion jusqu'à la dernière minute aurait rendu le sujet encore plus difficile à éviter une fois en bonne compagnie.

À mi-chemin de la cafétéria, cependant, je n'y tins plus.

« Si quelqu'un programmait *effectivement* un jour un ordinateur pour suivre une chaîne d'inférences à travers une discontinuité... tu prétends qu'il se passerait quoi réellement ? Quand le résultat final de toutes ces étapes logiques simples et fiables apparaîtrait enfin sur l'écran... quel groupe de quarks primordiaux gagnerait la bataille ? Et, s'il te plaît, ne me dis pas que la machine disparaîtrait tout simplement de manière fort à propos. »

Alison sourit, enfin moqueuse. « Sois réaliste, Bruno. Comment veux-tu que je te réponde, alors que les mathématiques nécessaires à la prédiction du résultat *n'existent* même pas encore ? Rien de ce que je pourrais dire ne serait vrai ou faux – jusqu'à ce que quelqu'un aille de l'avant et fasse l'expérience. »

*

* *

Je passai le plus clair de la journée à essayer de me persuader que je n'étais pas suivi par un acolyte de la chirurgienne, ou l'un de ses rivaux, qui aurait pu rester caché à l'extérieur de l'hôtel. Il y avait quelque chose de terriblement kafkaïen dans le fait de chercher à semer une personne qui pouvait être réelle aussi bien qu'imaginaire : aucun visage précis à la recherche duquel je pouvais scruter la foule, seulement le

concept d'un poursuivant. Il était trop tard pour penser à la chirurgie plastique et me donner l'aspect d'un chinois Han – Alison avait suggéré cela sérieusement, lorsque nous étions au Viêt-Nam – mais Shanghai comptait plus d'un million de résidents étrangers, de sorte qu'en faisant un peu attention, même un anglophone d'ascendance italienne devait pouvoir disparaître.

Que je fusse ou non à la hauteur de la tâche, c'était une autre affaire.

Je tentai de rejoindre les pistes de fourmis des touristes en suivant le chemin de moindre résistance, de la cohue insensée du bazar de Yuyuan (où des étagères débordant de montres-PC à dix cents, de lentilles de contact sensibles à l'humeur et d'implants vocaux dernier cri pour karaoké, voisinaient avec des cages en bambou pleines de canards et de pigeons vivants) jusqu'à l'ancienne résidence de Sun Yat-sen (dont le culte de la personnalité connaissait un renouveau à la faveur d'une miniserie sur Phoenix TV, vantée sur dix mille bus et dix fois plus de tee-shirts encore). De la tombe de l'écrivain Lu Xun (« *Médite et étudie sans relâche... rends visite aux généraux puis va voir leurs victimes, observe les réalités de ton époque les yeux ouverts* » – pas de programmation aux heures de grande écoute pour *lui*.) au McDonald de Hongkou (où ils distribuaient gratuitement, pour des raisons qui m'échappaient totalement, de petites figurines en plastique d'Andy Warhol).

Entre deux hauts lieux touristiques, je faisais semblant de lécher tranquillement les vitrines, mais mon langage corporel affichait une attitude suffisamment inamicale pour dissuader l'occidental le plus esseulé d'engager la conversation. Si dans la plus grande partie de la ville on ne remarquait pas les étrangers, par ici ils étaient complètement invisibles – même entre eux – et je faisais de mon mieux pour ne pas offrir à quiconque la moindre raison de se souvenir de moi.

Tout au long du chemin, je vérifiai s'il y avait des messages d'Alison, mais n'en trouvai aucun. J'en laissai moi-même cinq, de minuscules marques à la craie sur des abribus et des bancs de parc – tous légèrement différents mais disant

essentiellement la même chose : AI EU CHAUD MAIS SUIS EN SÉCURITÉ MAINTENANT. CONTINUE COMME PRÉVU.

En début de soirée, j'avais fait tout ce que je pouvais pour semer mon ombre hypothétique, et me dirigeai donc vers le prochain hôtel de la liste – non écrite – sur laquelle nous nous étions mis d'accord. La dernière fois que j'avais rencontré Alison en face-à-face, à Hanoï, je m'étais moqué de tous ses préparatifs élaborés. Maintenant, je commençais à regretter de n'avoir pas insisté pour étendre notre langage secret afin qu'il couvre des possibilités plus extrêmes. BLESSÉ À MORT. T'AI TRAHI SOUS LA TORTURE. RÉALITÉ EN DISSOLUTION. À PART ÇA TOUT VA BIEN.

L'hôtel sur Huaihai Zhonglu constituait un progrès par rapport au précédent, mais n'était pas encore tout à fait assez chic pour refuser les paiements en espèces. Le réceptionniste me fit poliment la conversation, et je mentis aussi finement que possible sur mon intention de passer une semaine à faire du tourisme avant de partir pour Pékin. Le portier eut un petit sourire narquois quand je lui laissai un pourboire trop important – et je restai assis sur mon lit pendant les cinq minutes suivantes à me demander si je devais ou non y voir une signification particulière.

Je luttai pour retrouver le sens des proportions.

Industrial Algebra *aurait pu* soudoyer tous les employés d'hôtel de Shanghai, sans exception, pour qu'ils nous guettent, mais c'était un peu comme de dire que, théoriquement, ils auraient pu dupliquer l'intégralité de nos douze années de recherche des discontinuités et se dispenser de nous poursuivre. Il ne faisait aucun doute qu'ils voulaient ce que nous possédions, qu'ils le voulaient terriblement, mais comment pouvaient-ils réellement s'y prendre ? Aller voir une banque d'affaires (ou la Mafia, ou une Triade) pour un financement ? Cela aurait pu marcher si la cargaison avait été un kilo de plutonium égaré, ou une séquence de gènes importante, mais il n'y avait que quelques centaines de milliers de personnes sur la planète capables de comprendre ce qu'*était* la discontinuité, même de manière théorique. Seule une fraction de ceux-ci penseraient qu'une chose pareille pouvait vraiment exister et

ceux qui étaient à la fois suffisamment riches et immoraux pour investir dans son exploitation seraient encore moins nombreux.

Les enjeux apparaissaient infiniment élevés, mais cela ne rendait pas les joueurs omnipotents.

Pas encore.

Je changeai le pansement de mon bras, remplaçant la chaussette par un mouchoir, mais l'incision était plus profonde qu'il ne m'avait semblé, et saignait toujours légèrement. Je quittai l'hôtel – et trouvai exactement ce qu'il me fallait à dix minutes, dans une grande surface ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. De la crème réparatrice de tissus, qualité chirurgicale : un mélange d'adhésif à base de collagène, d'antiseptique et de facteurs de croissance. Le magasin n'était même pas spécialisé dans les produits pharmaceutiques – c'était juste une suite d'allées qui regorgeaient d'objets divers sans rapports les uns avec les autres, étalés sous le regard impassible des plafonniers blanc bleuté. Nourriture en conserve, accessoires de plomberie en PVC, médecines traditionnelles, contraceptifs pour rats, disques vidéo. C'était une corne d'abondance aléatoire, une diversité à la limite de l'organique – comme si la marchandise avait simplement poussé sur les rayonnages, à partir de spores déposées par le vent.

Je retournai vers l'hôtel en me frayant un passage à travers la foule ininterrompue, mi-séduit mi-écœuré par les odeurs de cuisine, étourdi par le spectacle interminable des hologrammes et des néons dans un langage que je comprenais à peine. quinze minutes plus tard, alors que je chancelais sous l'effet du bruit et de l'humidité, je me rendis compte que j'étais perdu.

Je m'arrêtai à un coin de rue et essayai de me repérer. Shanghai s'étendait tout autour de moi, dans sa densité et son extravagance, sa sensualité et sa cruauté – une simulation darwinienne d'économie auto-organisée au bord de la catastrophe. L'Amazonie du commerce : cette ville de seize millions d'habitants recelait plus d'industries de toutes sortes, d'importateurs et d'exportateurs, de grossistes et de détaillants, de négociants, revendeurs, recycleurs, récupérateurs, de

milliardaires et de mendiants que la plupart des nations de la planète.

Sans parler de la puissance de calcul des ordinateurs.

La Chine était en train de voir le bout d'une transition qui avait duré des décennies, d'un communisme totalitaire et brutal à un capitalisme qui l'était tout autant : une transformation lente et continue de Mao à Pinochet au son des applaudissements enthousiastes de ses partenaires commerciaux et des institutions financières internationales. Il n'y avait pas eu besoin de contre-révolution – il avait suffi de couche sur couche d'une novlangue soigneusement réfléchie pour paver le chemin de la doctrine précédente à la conclusion d'une évidence stupéfiante, que la propriété privée, une classe moyenne florissante et quelques milliards de dollars d'investissements étrangers étaient en fait l'objectif du Parti depuis toujours.

L'appareil de l'État policier restait tout aussi essentiel qu'auparavant. Il fallait contenir les syndicalistes aux idées bourgeoises décadentes parlant de salaires non concurrentiels, les journalistes aux desseins contre-révolutionnaires qui voulaient révéler la corruption et le népotisme, et toutes sortes d'activistes politiques subversifs colportant une propagande déstabilisatrice sur la notion fantaisiste d'élections libres.

En un sens, Radieux était le produit de cette transition étrange du communisme au non-communisme, faite d'une multitude d'étapes infimes. Personne d'autre, pas même les organismes de recherche de la défense des États-Unis, ne possédait une seule machine aussi puissante. Le reste du monde avait capitulé depuis longtemps en faveur des réseaux et abandonné ses impressionnants superordinateurs aux architectures complexes et aux composants sur mesure en échange de quelques centaines de stations de travail dernier cri produites à la chaîne. En fait, les plus fabuleuses prouesses en calcul du XXI^e siècle avaient été sous-traitées sur l'internet, à des milliers de volontaires dont elles utilisaient les machines durant les périodes d'inactivité de leurs processeurs. C'était ainsi qu'Alison et moi avons tout d'abord cartographié la

discontinuité : sept mille mathématiciens amateurs avaient partagé notre jeu de l'esprit, et ce pendant douze ans.

Mais maintenant, le réseau était exactement le contraire de ce dont nous avons besoin, et Radieux uniquement pouvait le remplacer. Bien que seule la République Populaire ait pu le financer, et que seul l'institut Populaire d'Optique Avancée ait pu le construire... seule QIPS Corporation de Shanghai pouvait en vendre le temps machine au reste du monde – alors qu'il était toujours utilisé pour modéliser les ondes de choc de la bombe à hydrogène, des avions de chasse sans pilote et des armes antisatellites inhabituelles.

Je parvins enfin à décoder les panneaux indicateurs et compris ce qui m'était arrivé : j'avais tourné du mauvais côté en sortant du grand magasin, tout simplement.

Je revins sur mes pas et me retrouvai rapidement en terrain connu.

*
* *

Lorsque j'ouvris la porte de ma chambre, Alison était assise sur le lit.

« On dirait que les serrures ont un problème dans cette ville », dis-je.

Nous nous étreignîmes brièvement. Nous avons été amants, dans le temps, mais c'était une époque révolue. Et nous avons ensuite été amis pendant des années, mais je n'étais pas sûr que le terme soit toujours approprié. Notre relation dans son ensemble était trop fonctionnelle, trop Spartiate. Tout tournait autour de la discontinuité, maintenant.

« J'ai eu ton message, dit-elle. Qu'est-ce qui est arrivé ? »

Je décrivis les événements de la matinée.

« Tu sais ce que tu aurais dû faire ? »

Cela me piqua au vif. « Je suis encore là, non ? La cargaison est toujours en sûreté.

— Tu aurais dû la tuer, Bruno. »

Je ris. Alison me dévisagea posément, et je détournai mon regard. Était-elle sérieuse ? Je ne voulais pas trop le savoir.

Elle m'aida à appliquer la crème réparatrice. Ma toxine ne constituait pas une menace pour elle – nous avions tous deux installé des symbiotes identiques, le même génotype provenant d'une seule et unique culture à Hanoï. Mais il était étrange de sentir ses doigts nus sur ma peau abîmée, en sachant que personne d'autre sur la planète ne pouvait me toucher comme ça, en toute impunité.

De même pour le sexe, mais je ne voulais pas m'attarder à ce type de pensées.

« Devine ce que nous allons faire demain à cinq heures du matin, dit-elle alors que je mettais ma veste.

— Ne me dis rien : je m'envole pour Helsinki et toi pour Le Cap ? Rien que pour leur faire perdre notre trace. »

J'obtins un petit sourire. « Perdu. Nous avons un rendez-vous avec Yuen à l'institut – et une demi-heure sur Radieux.

— Toi, tu es extraordinaire. » Je me penchai pour l'embrasser sur le front. « Mais j'ai toujours su que tu y arriverais. »

J'aurais dû être fou de joie mais, à vrai dire, mon cœur se serra ; je me sentais presque autant pris au piège que lorsque je m'étais réveillé menotté au lit. Si Radieux était resté hors de notre atteinte – comme cela aurait dû être le cas, puisque nous ne pouvions nous offrir la moindre microseconde au tarif en vigueur –, nous n'aurions pas eu d'autre choix que de détruire toutes les données, et d'espérer que tout se passerait au mieux. Industrial Algebra avait sans doute déniché quelques milliers de fragments des calculs originels effectués sur l'internet, mais il était clair, bien qu'ils fussent exactement ce que nous avions trouvé, qu'ils n'avaient toujours pas la plus petite idée de sa localisation. S'ils avaient été contraints de lancer leur propre recherche aléatoire – restreinte pour cause de discrétion à leur matériel personnel –, cela aurait pu leur prendre des siècles.

Il n'était cependant pas question de reculer maintenant, en laissant faire le hasard. Nous allions devoir affronter la discontinuité nous-mêmes.

« Qu'est-ce que tu as dû lui révéler ?

— Tout. » Elle alla jusqu'au lavabo, retira sa chemise et se mit à essuyer la sueur de son cou et de son torse avec un gant de

toilette. « Sauf la carte elle-même. Je lui ai montré les algorithmes de recherche et leurs résultats, et tous les programmes que nous allons devoir faire tourner sur Radieux – pas les valeurs spécifiques des paramètres, mais suffisamment pour qu’il puisse valider les techniques. Il voulait bien sûr une preuve directe de l’existence de la discontinuité, mais j’ai tenu bon.

— Et jusqu’à quel point a-t-il été convaincu ?

— Il a réservé son jugement. Nous nous sommes mis d’accord sur une demi-heure d’accès sans restriction, mais il peut observer tout ce que nous faisons. »

J’acquiesçai, comme si mon opinion pouvait changer quelque chose, comme si nous avions le moindre choix. Yuen Ting-fu avait été le directeur de thèse d’Alison sur les applications avancées de la théorie des anneaux, lorsqu’elle avait étudié à l’université de Fu-tan vers la fin des années quatre-vingt-dix. Il était maintenant l’un des meilleurs cryptographes au monde et travaillait comme consultant pour les militaires, les services de sécurité et une douzaine de sociétés internationales. Un jour, Alison m’avait raconté qu’elle avait entendu dire qu’il avait trouvé un algorithme de complexité polynomiale pour factoriser le produit de deux nombres premiers ; cela n’avait jamais été confirmé, mais sa réputation était telle que presque tout le monde avait cessé d’utiliser la vieille méthode de cryptage RSA lorsque la nouvelle s’était répandue. Il n’avait probablement qu’à demander pour avoir du temps sur Radieux, mais cela ne voulait pas dire qu’il ne pouvait être mis en prison pendant vingt ans pour en avoir fait cadeau aux mauvaises personnes et pour les mauvaises raisons.

« Et tu lui fais confiance ? demandai-je. Peut-être ne croit-il pas à la discontinuité maintenant, mais une fois convaincu...

— Il voudra exactement la même chose que nous. J’en suis sûr.

— D’accord. Mais es-tu certaine qu’IA ne sera pas aussi en train de nous épier ? S’ils ont compris pourquoi nous sommes ici et qu’ils ont soudoyé quelqu’un...

— Tout n'est pas encore à vendre, dans cette ville, me coupa avec impatience Alison. Espionner une machine militaire comme Radieux serait suicidaire. Personne ne s'y risquerait.

— Et s'il s'agit de projets non autorisés qu'on fait tourner sur cette machine militaire ? Peut-être que les crimes s'annulent et que tu finis en héros ? »

Elle s'approcha de moi, à demi nue, tout en se séchant la figure avec ma serviette. « Il nous faut espérer que non. »

Je me mis soudain à rire. « Tu sais ce qui me plaît le plus à propos de Radieux ? C'est qu'ils ne laissent pas vraiment Exxon et McDonnell-Douglas utiliser la même machine que celle de l'Armée Populaire de Libération. Parce que l'ordinateur tout entier disparaît à chaque fois qu'on le débranche. Il n'y a aucun paradoxe, si on regarde les choses de cette manière. »

*

* *

Alison insista pour que nous nous relayions pour monter la garde. Vingt-quatre heures plus tôt, cela m'aurait fait sourire ; là, j'acceptai avec réticence l'arme qu'elle me tendit et m'assis pour surveiller la porte dans une pénombre teintée de néon alors qu'elle-même sombrait comme une masse.

L'hôtel avait été tranquille la plus grande partie de la soirée, mais c'était maintenant qu'il s'animait. Il y avait des bruits de pas dans le couloir toutes les cinq minutes – et des rats dans les murs, fouillant à la recherche de nourriture, copulant et probablement mettant bas. Des sirènes de police hurlaient au loin ; en bas dans la rue, un couple se disputait en braillant. J'avais lu quelque part que Shanghai était actuellement la capitale mondiale du meurtre – mais était-ce par habitant ou en valeur absolue ?

Une heure plus tard, j'étais si nerveux qu'il tenait du miracle que je ne me sois pas encore fait sauter le pied. Je déchargeai le revolver puis m'assis pour jouer à la roulette russe avec le barillet vide. En dépit de tout, je n'étais toujours pas prêt à mettre une balle dans la tête de quiconque au nom de la défense des axiomes de la théorie des nombres.

*
* *

Industrial Algebra nous avait approchés de manière tout à fait civile. C'était une société britannique, petite mais accrocheuse, travaillant dans la conception de matériel informatique spécialisé à haute performance pour des applications industrielles et militaires. Qu'ils aient entendu parler de notre recherche n'était pas étonnant – elle avait depuis des années fait l'objet de discussions ouvertes sur l'internet, et même de moqueries dans des journaux de mathématiques sérieux – mais qu'ils nous contactent quelques jours à peine après qu'Alison m'avait envoyé un message privé de Zurich mentionnant son dernier résultat « prometteur », cela nous sembla une curieuse coïncidence. Après une demi-douzaine de fausses alertes – toutes dues à des erreurs de programmation et autres anomalies –, nous avons cessé d'informer de chaque découverte non confirmée les personnes qui faisaient don de temps de calcul au projet – et à plus forte raison un cercle plus large. Nous avons peur que si nous criions au loup une fois de plus, la moitié de nos collaborateurs ne s'énerve au point de nous retirer leur soutien.

IA nous avait offert une généreuse tranche de capacité de traitement sur le réseau privé de la société – supérieure de plusieurs ordres de grandeur à ce que nous recevions d'aucun autre donateur. *Pourquoi ?* La réponse changeait sans cesse. Leur profond respect des mathématiques pures... leur attitude envers la vie, toute d'émerveillement et de jeu... leur désir de faire figure de mécène d'un projet si fou, si branché et si peu susceptible de réussir qu'il faisait ressembler SETI à un placement de père de famille. C'était, avaient-ils finalement « concédé », une tentative désespérée pour adoucir leur image de marque, après des années de mauvaise presse au vu de ce que certains gouvernements indéliçats faisaient avec leurs bombes, ô combien charmantes et intelligentes.

Nous avons poliment refusé. Ils nous avaient offert des postes de consultants grassement payés. Perplexes, nous avons

suspendu tous nos calculs sur le réseau – et commencé à encoder notre correspondance à l'aide d'un algorithme simple mais efficace qu'Alison tenait de Yuen.

Alison avait rassemblé les résultats de notre recherche sur sa station de travail personnelle à son domicile actuel de Zurich, tandis que je l'avais aidée à tout coordonner depuis Sydney. IA avait sans doute capté les données entrantes mais avait manifestement commencé trop tard pour réunir l'information nécessaire à la création de sa propre carte : chaque fragment de calcul signifiait peu de chose par lui-même. Mais quand on vola la station – tous les fichiers étaient encodés, ça n'avait rien pu leur apporter –, nous avons enfin été obligés de nous poser la question : *si la discontinuité se révèle être une réalité, si la plaisanterie n'en est pas une... alors quels sont véritablement les enjeux ? Combien d'argent ? Quel niveau de pouvoir ?*

Le 7 juin 2006, nous nous rencontrâmes dans une chaleur accablante à Hanoï, sur une place au milieu de la foule. Alison ne perdit pas de temps. Elle avait une copie des données volées dans son assistant, et elle proclama d'un ton solennel que, cette fois-ci, la discontinuité était bien réelle.

Le processeur minuscule de la machine aurait mis des siècles à reproduire la longue exploration aléatoire de l'espace des propositions arithmétiques qui avait été effectuée sur le réseau, mais, mené directement aux calculs pertinents, il pouvait confirmer l'existence de la discontinuité en quelques minutes.

Le processus commençait avec une Proposition P. C'était une assertion sur des nombres tellement gigantesques que c'en était ridicule, mais elle n'était en rien mathématiquement sophistiquée ou controversée. Il n'y avait pas ici de postulats sur les ensembles infinis, pas de propositions « pour tout entier ». Simplement, elle disait qu'un certain calcul (compliqué) réalisé sur certains nombres (très grands) donnait tel résultat – ce n'était au fond pas différent de quelque chose comme « $5 + 3 = 4 \times 2$ ». Cela aurait pu me prendre dix ans pour le vérifier avec un crayon et du papier, mais j'aurais pu accomplir cette tâche en n'utilisant rien d'autre que des mathématiques élémentaires et une très grande patience. Une telle assertion ne pouvait pas être indécidable ; elle était nécessairement vraie ou fausse.

L'assistant décida qu'elle était vraie.

Puis il prit la Proposition P... et en quatre cent vingt-trois pas simples et d'une logique irréprochable, s'en servit pour prouver non-P.

Je refis les calculs sur ma propre machine, avec un autre logiciel. Le résultat était exactement le même. Je restai les yeux rivés à l'écran, en essayant de concevoir une raison plausible qui faisait que deux ordinateurs distincts, utilisant deux applications différentes, pouvaient avoir commis la même erreur. Il y avait certainement eu dans le passé des cas où une unique faute dans la retranscription d'un algorithme dans un livre de cours avait donné naissance à des milliers de programmes foireux. Mais ici, les opérations étaient trop simples, trop élémentaires.

Ce qui laissait seulement deux possibilités. Ou bien l'arithmétique conventionnelle était intrinsèquement viciée, et tout l'idéal platonicien des nombres naturels se résolvait finalement en une autocontradiction, ou bien Alison avait raison, et une arithmétique alternative était parvenue, quelques milliards d'années plus tôt, à exercer son emprise sur une région « calculatoirement lointaine ».

J'étais sérieusement décontenancé, mais ma première réaction fut d'essayer de minimiser la portée du résultat. « Les nombres manipulés ici sont plus grands que le volume de l'univers observable, mesuré en cubes de la longueur de Planck. Si IA espérait utiliser cela pour ses transactions sur le marché des changes, je pense qu'ils ont fait une petite erreur d'échelle. » Alors même que je parlais, cependant, je savais que ce n'était pas si simple. Les nombres eux-mêmes pouvaient bien être transastronomiques, mais c'était les 1024 bits de base de leur représentation binaire sur l'assistant qui s'étaient en réalité physiquement mal comportés. Une vérité mathématique quelconque peut être encodée, représentée, sous d'innombrables formes différentes. Si un paradoxe comme celui-là – qui ressemblait de prime abord à une controverse sur des nombres trop grands pour avoir la moindre application, même aux plus grandioses discussions cosmologiques – pouvait affecter le comportement d'une puce de cinq grammes de

silicium, il devait facilement y avoir sur la planète un milliard d'autres dispositifs qui risquaient d'être touchés par le même défaut.

Mais il y avait pire.

Selon la théorie, nous avons localisé une partie de la frontière entre deux systèmes mathématiques incompatibles, mais tous deux *physiquement vrais* dans leurs domaines respectifs. Toute suite de déductions qui se maintenait entièrement d'un côté de la discontinuité – qu'il soit « adjacent », là où s'appliquait l'arithmétique traditionnelle, ou « opposé », là où l'alternative s'imposait – restait exempte de contradictions. Mais une suite qui traversait la frontière donnerait naissance à des absurdités : ainsi, P pouvait mener à non-P.

Donc, en examinant un grand nombre de chaînes d'inférence, dont certaines se montraient autocontradictaires et d'autres non, il devait être possible de dresser exactement la carte de la région adjacente à la discontinuité – d'assigner à chaque proposition l'un ou l'autre système.

Alison afficha le premier plan qu'elle avait obtenu. Celui-ci révélait une bordure fractale fortement crénelée, un peu comme la frontière entre deux cristaux de glace microscopiques – comme si les deux systèmes s'étaient diffusés aléatoirement à partir de différents points et puis s'étaient heurtés, se bloquant réciproquement. À ce moment, j'étais presque prêt à croire que je contemplais un instantané de la création des mathématiques – un fossile des essais originels de définition de la différence entre vrai et faux.

Puis elle exhiba une seconde carte du même ensemble de propositions, et superposa les deux. La discontinuité, la frontière, avait bougé – avancé en certains endroits, reculé à d'autres.

Mon sang se glaça. « Ça, ça doit provenir d'un défaut dans le logiciel.

— Non. »

J'inspirai profondément tout en faisant du regard le tour de la place – comme si la foule insouciant de touristes et de camelots, d'acheteurs et de cadres, avait pu proposer quelque

simple vérité « humaine » plus solide que l'arithmétique pure. Mais je ne pouvais penser à autre chose que 1984 : à Winston Smith, finalement réduit à la soumission, abdiquant tout recours à la raison en concédant que *deux et deux font cinq*.

« D'accord, dis-je. Continue.

— Dans l'univers primitif, un système physique quelconque a dû tester des mathématiques isolées, coupées de toutes solutions établies, ce qui le laissait libre de décider aléatoirement du résultat. C'est ainsi qu'est née la discontinuité. Mais maintenant, *toutes* les mathématiques de cette région ont été mises à l'épreuve, tous les vides ont été comblés. Lorsqu'un dispositif évalue un théorème du côté adjacent, non seulement cela a déjà été fait un milliard de fois auparavant, mais toutes les propositions *logiquement voisines* de celui-ci ont déjà également une valeur de vérité, et le résultat correct s'en déduit directement.

— Tu veux dire... qu'il s'exerce une pression sociale de la part des voisins ? Aucune incohérence n'est permise, vous devez vous aligner ? Si $x - 1 = y - 1$ et que $x + 1 = y + 1$, alors x n'a d'autre choix que d'être égal à y ... parce que rien « alentour » ne soutient une solution alternative ?

— Exactement. La vérité est déterminée localement. Et c'est la même chose dans les profondeurs du côté opposé. Les mathématiques alternatives ont dominé là-bas, les tests sont effectués au milieu de théorèmes établis qui se renforcent mutuellement, et le résultat « correct » – non-standard – en découle.

— Sur la frontière, cependant.

— Là, un théorème testé reçoit des avis contradictoires. Un voisin dit $x - 1 = y - 1$... mais l'autre dit $x + 1 = y + 2$. Et la topologie à la limite est si complexe que bien que situé du côté adjacent, il peut avoir plus de voisins du côté opposé que du sien – et *vice versa*.

« De sorte que, au niveau de la frontière, la vérité n'est pas une chose fixée, même maintenant. Les deux régions peuvent encore avancer ou reculer. *Tout dépend de l'ordre dans lequel les théorèmes sont testés*. Si celui par lequel on commence est solidement ancré dans le côté adjacent, et qu'il soutient un

voisin plus vulnérable, cela peut garantir qu'ils restent tous deux du côté adjacent. » Elle passa une brève animation démontrant le phénomène. « Mais si l'ordre est inversé, le plus faible *tombera*. »

J'observais, pris de vertige. Des vérités obscures, mais censées éternelles, étaient renversées comme des pièces d'échecs. « Et... tu penses que les processus physiques qui se produisent en ce moment – les événements moléculaires arbitraires qui ne cessent de tester et de retester machinalement différentes théories le long de la frontière – induisent des gains et des pertes de territoire pour chaque côté ?

— Oui.

— Alors, il y a eu une sorte de... marée aléatoire alternant entre les deux variétés de mathématiques, et ceci, depuis quelques milliards d'années ? » Je ris, mal à l'aise, et fis de tête quelques calculs approximatifs. « L'espérance d'une marche aléatoire est en racine de n . Je ne pense pas que nous ayons quoi que ce soit à redouter. La marée ne va pas submerger l'arithmétique utile avant la fin de l'univers. »

Alison sourit gravement et reprit l'assistant. « La marée ? Non. Mais creuser un canal est un jeu d'enfant. Pour agir sur le flux aléatoire. » Elle passa l'animation d'une suite de tests qui contraignaient le système opposé à se replier derrière un petit front – en exploitant une « tête de pont » formée par hasard et en poussant de l'avant pour ébranler un enchaînement de théorèmes. « Industrial Algebra, j'imagine, serait cependant plus intéressé par la situation inverse. La mise en place de tout un réseau d'étroits canaux de mathématiques non-standard s'infiltrant loin à l'intérieur du domaine de l'arithmétique traditionnelle – qu'ils pourraient alors déployer contre des théorèmes ayant, eux, des conséquences pratiques. »

Je restai muet, essayant d'imaginer des filaments d'arithmétique contradictoire s'étendant jusqu'au monde de tous les jours. Sans doute qu'IA tenterait d'agir avec une précision chirurgicale dans l'espoir de gagner quelques milliards de dollars en corrompant les mathématiques spécifiques sous-tendant certaines transactions financières. Mais les ramifications seraient impossibles à prédire – ou à contrôler. Il

n'y aurait pas moyen de limiter l'effet, spatialement. Ils pourraient viser certaines vérités mathématiques mais ne pourraient pas confiner les changements à une localisation donnée. *Quelques milliards de dollars, de neurones, d'étoiles... quelques milliards de personnes.* Une fois ébranlées les règles de base du calcul, les objets les plus stables, les plus nets, pourraient être rendus aussi incertains que des tourbillons de brume. Je n'aurais pas confié un tel pouvoir à un croisement entre Mère Teresa et Carl Friedrich Gauß.

« Alors que faire ? Effacer la carte et se contenter d'espérer que les gens d'IA ne trouveront jamais la discontinuité par eux-mêmes ?

— Non. » Alison semblait remarquablement calme – mais sa précieuse philosophie personnelle venait juste d'être confirmée, pas mise à bas – et elle avait eu le temps du vol de Zurich pour examiner les implications de la *Realmathematik*. « Nous n'avons qu'une seule façon d'être sûrs qu'ils ne pourront jamais s'en servir. C'est de frapper les premiers. Nous devons mettre la main sur une puissance de calcul suffisante pour cartographier l'ensemble de la discontinuité. Nous aurons alors le choix entre lisser complètement la frontière, de manière à ce qu'elle ne puisse plus bouger : si on ampute toutes les pinces, il ne peut plus y avoir de mouvement de tenaille. Ou mieux encore – si nous en obtenons les ressources –, nous repoussons la frontière, de toutes les directions à la fois, et réduisons à néant le système du côté opposé. »

J'hésitai. « Nous n'avons pour le moment cartographié qu'un minuscule fragment de la discontinuité. Nous ne connaissons pas les dimensions du côté opposé. Nous sommes seulement certains qu'il ne peut être petit, sinon les fluctuations aléatoires l'auraient englouti depuis longtemps. Et il *pourrait* continuer éternellement, aller jusqu'à l'infini, pour ce que nous en savons. »

Alison me jeta un regard étrange. « Tu ne comprends toujours pas, Bruno ? Tu penses toujours comme un platonicien. L'univers n'existe que depuis quinze milliards d'années. Il n'a pas eu le temps de créer des infinités. Le côté opposé ne *peut pas* s'étendre à l'infini, parce que quelque part

au-delà de la discontinuité, il y a des théorèmes qui n'appartiennent à *aucun* système. Qui n'ont encore jamais été touchés, jamais été testés, jamais été rendus vrais ou faux.

« Et si nous devons aller au-delà des mathématiques existantes de l'univers pour encercler le côté opposé, alors nous le ferons. Il n'y a pas de raison que ce soit impossible, du moment que nous arrivons les premiers. »

*
* *

Lorsque Alison me remplaça, à une heure du matin, j'étais certain que je ne trouverais pas le sommeil. Quand elle me secoua pour me réveiller trois heures plus tard, c'était effectivement comme si je n'avais pas dormi.

J'utilisai mon assistant pour envoyer un code d'amorçage aux caches de données enfouis dans nos veines, puis nous nous mîmes debout côte à côte, épaule gauche contre droite. Les deux puces reconnurent leurs signatures magnétiques et électriques réciproques, s'interrogèrent l'une l'autre pour plus de sûreté, puis commencèrent à émettre des micro-ondes de faible puissance. L'assistant d'Alison intercepta la transmission et fusionna les deux flux complémentaires. Le résultat était toujours fortement encrypté mais, après toutes les précautions que nous avions prises jusque-là, mettre la carte sur un ordinateur portable nous semblait à peu près aussi sûr que de la tatouer sur nos fronts.

Un taxi nous attendait en bas. L'Institut Populaire d'Optique Avancée était situé à Minhang, dans un parc d'activités technologiques qui s'étendait à une trentaine de kilomètres au sud du centre-ville. Nous voyageâmes en silence à travers la lumière grise qui précède l'aube, le long des monstrueux blocs de tours géantes édifiés par les propriétaires du nouveau millénaire, endurant la fièvre tandis que les pièges nécrobiotiques et leur cargaison se dissolvaient dans notre sang.

Alors que le taxi tournait dans une avenue longée par des entreprises de biotechnologies et d'aéronautique, Alison dit :

« Si quelqu'un pose la question, nous sommes des thésards de Yuen en train de vérifier une conjecture de topologie algébrique.

— Et c'est maintenant que tu me le dis. Tu n'aurais pas un exemple précis en tête par hasard ? Qu'est-ce qu'on fait s'ils nous demandent de nous étendre sur le sujet ?

— De la *topologie algébrique* ? À cinq heures du matin ? »

Le bâtiment de l'institut n'était guère impressionnant – une étendue de céramique noire, sur trois étages – mais une clôture électrifiée de cinq mètres de hauteur l'entourait, et l'entrée était gardée par deux soldats armés. Après avoir réglé le chauffeur de taxi, nous approchâmes à pied. Yuen nous avait fourni des laissez-passer visiteur, avec photographies et empreintes digitales. Les noms étaient les nôtres ; il n'y avait pas de raison de se livrer à une tromperie inutile. Si nous étions pris, des pseudonymes ne feraient qu'empirer les choses.

Les soldats vérifièrent nos cartes, puis nous firent passer par un scanner IRM. Je me forçai à respirer calmement en attendant les résultats ; théoriquement, il pouvait repérer les protéines étrangères de nos symbiotes, les résidus des produits de la dégradation des pièges nécrobiotiques, ainsi qu'une douzaine d'autres corps chimiques suspects à l'état de traces. Mais tout se résumait à savoir ce qui les intéressait ; on avait catalogué le spectre de résonance magnétique de milliards de molécules, mais aucune machine ne pouvait les rechercher toutes en même temps.

L'un des soldats me prit à part et me demanda de retirer ma veste. Je réprimai une vague de panique puis luttai pour ne pas surcompenser : si je n'avais rien eu à cacher, j'aurais tout de même été nerveux. Il appuya du doigt sur le bandage de mon bras ; la peau était encore rouge et enflammée tout autour.

« C'est quoi ça ?

— J'avais un kyste. Mon médecin me l'a ôté ce matin. »

Il me jeta un coup d'œil soupçonneux et décolla le bandage adhésif de ses mains qu'aucun gant ne protégeait. Je ne pouvais me résoudre à regarder ; la crème réparatrice aurait dû refermer la plaie complètement – au pire, il aurait pu subsister du vieux sang séché – mais je *sentais* la faible chaleur d'un liquide le long de l'incision.

Le soldat rit en me voyant serrer les dents, et me congédia avec une expression de dégoût. Je n'avais aucune idée de ce qu'il pensait que j'aurais pu cacher, mais je vis, avant de replacer mon bandage, des gouttes de sang rouge et frais perler sur ma peau.

Yuen Ting-fu nous attendait dans le hall d'entrée. Svelte et apparemment en bonne forme, malgré ses près de soixante-dix ans, il portait une tenue décontractée, en jeans. Je laissai Alison faire la conversation : s'excuser de notre manque de ponctualité (bien que nous ne fussions en réalité pas en retard), et se confondre en remerciements pour cette précieuse occasion de poursuivre notre misérable recherche. Je me tins en retrait en essayant de paraître convenablement déférent. Quatre soldats nous observaient, impassibles ; ils ne semblaient pas considérer cette obséquiosité excessive. Et sans doute aurais-je été fortement impressionné si j'avais réellement été un étudiant s'étant vu attribuer du temps pour quelque thèse sans particularité.

Nous suivîmes Yuen qui passait d'un bon pas un second point de contrôle avec scanneur (cette fois, personne ne nous arrêta) puis parcourait un long couloir au sol moelleux recouvert de vinyle gris. Nous dépassâmes quelques techniciens en blouse blanche, mais ils nous jetèrent à peine un regard. Je nous avais imaginées, deux personnes venant manifestement d'un autre pays, attirant autant l'attention que si nous nous promenions sur une base militaire, mais c'était une idée absurde. La moitié du temps de calcul sur Radieux était vendue à des sociétés étrangères – et comme la machine était complètement coupée de tout réseau de communication, les utilisateurs commerciaux étaient contraints à se déplacer. La fréquence exacte avec laquelle Yuen se débrouillait pour avoir un créneau pour ses étudiants – quelle que soit leur nationalité – était une autre affaire, mais s'il estimait que c'était la meilleure couverture pour nous, qui étais-je pour en douter ? J'espérais seulement qu'il avait laissé une piste impeccable parsemée de mensonges rassurants dans les dossiers de l'université et d'ailleurs au cas où l'administration de l'institut

déciderait de vérifier notre situation de façon un tant soit peu détaillée.

Nous nous arrê tâmes à la salle des opérations, et Yuen bavarda avec les techniciens. Des enfilades d'écrans plats couvraient un mur et affichaient des histogrammes de l'état du système et des schémas techniques. Cela ressemblait au centre de contrôle d'un petit accélérateur de particules – ce qui n'était pas si loin de la vérité.

Radieux était, littéralement, un ordinateur fait de lumière. Il venait à l'existence lorsqu'une chambre à vide, un cube de cinq mètres de côté, se remplissait d'une onde stationnaire sophistiquée créée par trois immenses rangées de lasers à haute puissance. Un faisceau cohérent d'électrons s'y déversait – et de la même manière qu'une fine grille de matière solide pouvait diffracter un rayon lumineux, une configuration de lumière suffisamment ordonnée (et assez intense) pouvait diffracter un flux de matière.

Les électrons étaient redirigés d'une couche à l'autre dans le cube de lumière, se recombinaient et interféraient à chaque étape, tous les changements de phase et d'intensité correspondant à un calcul précis – et on pouvait reconfigurer le système à chaque nanoseconde pour obtenir une nouvelle architecture « matérielle » complexe optimisée pour les opérations à effectuer. Les superordinateurs auxiliaires qui contrôlaient les rangées de lasers pouvaient concevoir et construire instantanément la machine de lumière idéale pour l'exécution de chaque pas d'un programme donné.

Il s'agissait, bien entendu, d'une technologie diaboliquement compliquée, incroyablement coûteuse et imprévisible. La probabilité de pouvoir un jour l'utiliser sur le bureau des comptables amateurs de Tetris était nulle, de sorte que personne à l'Ouest n'avait jugé utile de persévérer dans cette voie.

Et cette machine encombrante, inconmode et peu maniable, tournait plus vite que la combinaison de tous les morceaux de silicium reliés à l'internet.

Nous continuâmes vers la salle de programmation. Au premier abord, cela aurait pu être le centre de calcul d'une

petite école primaire, avec une demi-douzaine de stations de travail tout à fait ordinaires sur des tables en formica blanc. Il se trouvait cependant que ces six machines étaient les seules au monde à être connectées à Radieux.

Nous étions maintenant seuls avec Yuen. Alison, coupant court au protocole, se contenta d'un bref regard dans sa direction pour recueillir son feu vert avant de brancher fébrilement son assistant à l'un des postes et de télécharger la carte cryptée. Je ressassais dans ma tête les images de ce qui se serait passé si j'avais empoisonné le soldat à l'entrée, mais lorsqu'elle tapa les instructions de décodage du fichier, ces impressions s'estompèrent peu à peu. Nous avions maintenant une demi-heure pour bannir la discontinuité, et nous n'avions toujours aucune idée de son étendue.

Yuen se tourna vers moi ; la tension de son visage trahissait ses propres inquiétudes mais il philosopha d'un air songeur : « Si notre arithmétique semble ne plus fonctionner pour ces grands nombres, cela signifie-t-il que l'idéal mathématique soit vraiment imparfait et mutable, ou seulement que le comportement de la matière reste toujours en deçà de cet idéal ?

— Si toutes les catégories d'objets physiques, rochers, électrons, ou boules d'abaque... « restent en deçà » exactement de la même façon, répondis-je, que respecte – ou que définit – leur comportement commun, sinon les mathématiques ? »

Il sourit, perplexe. « Alison semblait penser que vous étiez platonicien.

— Repenti. Ou... défait. Je ne vois pas ce que peut *signifier* une discussion sur la vérité ou la fausseté de la théorie des nombres standard pour ces propositions – dans un sens vaguement platonicien – si aucun objet réel ne peut jamais refléter cette vérité.

— Nous pouvons toujours *l'imaginer*. En contempler l'abstraction. C'est uniquement l'acte physique de validation qui doit échouer. Réfléchissez à l'arithmétique transfinie : personne ne peut tester physiquement les propriétés des infinis de Cantor, n'est-ce pas ? Nous pouvons seulement raisonner de loin sur eux. »

Je ne répondis rien. Depuis les révélations de Hanoï, j'avais pratiquement perdu toute foi en ma capacité à « raisonner de loin » sur quoi que ce soit que je ne puisse personnellement décrire avec des chiffres arabes sur une seule feuille de papier. Peut-être l'idée de « vérité locale » d'Alison était-elle ce que nous pouvions espérer de mieux ; n'importe quoi de plus ambitieux commençait à ressembler à de la « physique » de bandes dessinées, comme de faire tourner un faisceau rigide de dix milliards de kilomètres autour de votre tête et de prédire que l'autre extrémité irait plus vite que la lumière.

Une image s'épanouit sur l'écran de la station de travail, tout d'abord la carte familière de la discontinuité, mais Radieux était déjà en train de la compléter à une vitesse vertigineuse. Il lançait des milliards de boucles d'inférence dans la région de la frontière : certaines confirmaient leurs propres prémisses, caractérisant ainsi des zones où régnait une seule sorte, cohérente, de mathématiques ; d'autres déviaient vers l'autocontradiction, trahissant un passage de la frontière. J'essayai d'imaginer ce que cela aurait pu donner de suivre un de ces rubans de Moebius de logique déductive dans ma tête ; il n'y avait là aucun concept difficile, c'était purement et simplement la taille des propositions concernées qui rendait la tâche impossible. Mais les contradictions m'auraient-elles fait sombrer dans une démence bredouillante, ou bien aurais-je trouvé chaque étape parfaitement raisonnable, et la conclusion tout bonnement inévitable ? Aurais-je fini par concéder calmement et avec contentement que *deux et deux font cinq* ?

Comme la carte se déployait – la constante remise à l'échelle nécessaire pour qu'elle continue à tenir sur l'écran donnant l'impression troublante que nous nous replions aussi rapidement que nous le pouvions devant les mathématiques étrangères, et évitions tout juste d'être absorbés –, Alison restait assise, penchée en avant, attendant le spectacle final. La carte figurait le réseau de propositions comme un treillis enchevêtré en trois dimensions (une représentation conventionnelle grossière, mais pas plus mauvaise qu'une autre). Jusque-là, la frontière des deux régions ne montrait aucun signe de courbure globale, simplement des incursions aléatoires de tailles diverses

dans les deux directions. Pour ce que nous en savions, il était possible que les mathématiques du côté opposé entourent complètement celles du côté adjacent, que l'arithmétique dont nous avions un jour pensé qu'elle s'étendait à l'infini ne fût en fait qu'un îlot minuscule dans un océan de vérités contradictoires.

Je jetai un coup d'œil à Yuen ; il observait l'écran avec une douleur non dissimulée. « J'ai regardé votre logiciel, dit-il, et j'ai pensé que, d'accord, ça paraissait correct, mais que la véritable explication, c'était une anomalie dans vos machines. Et que Radieux allait vous remettre rapidement sur le droit chemin.

— Regardez, ça se courbe », le coupa Alison en jubilant.

Elle avait raison. Comme l'échelle continuait de se réduire, les méandres fractals aléatoires de la frontière se trouvaient inclus dans une convexité globale – du côté opposé. C'était comme le point de vue obtenu en zoomant à partir du gros plan d'un oursin géant. En quelques minutes, la carte montrait un hémisphère approximatif, décoré d'extrusions cristallines complexes à toutes les échelles. L'impression d'observer un vestige paléomathématique était plus forte que jamais, maintenant : cet étrange regroupement de théorèmes semblait vraiment issu de l'explosion d'une prémisse centrale apparue dans le vide des vérités non revendiquées, un milliardième de seconde peut-être après le *big bang*, et qui ne serait contenue que lors d'une rencontre avec nos mathématiques à nous.

L'hémisphère s'étendit lentement en trois quarts de sphère... puis en un globe entier hérissé de piquants. Le côté opposé était borné, fini. Il était l'îlot, pas nous.

Alison émit un rire troublé. « Était-ce vrai avant que nous ne commencions, ou venons-nous tout juste de le rendre véridique ? » *Est-ce que le côté adjacent entourait le côté opposé depuis des milliards d'années, ou est-ce que Radieux avait pénétré un terrain en friche, et activement étendu le côté adjacent dans un territoire mathématique qui n'avait auparavant été testé par aucun système physique ?*

Nous ne le saurions jamais. Nous avions conçu le logiciel pour avancer la cartographie le long d'un front de telle manière que toutes les propositions non revendiquées seraient

instantanément enrôlées par le côté adjacent. Si nous nous étions déployés en aveugle, loin dans le vide, nous aurions pu évaluer une proposition isolée – et par inadvertance engendrer des mathématiques encore différentes dont il faudrait s'occuper.

« Bien, dit Alison. Maintenant, il nous faut décider. Est-ce que nous essayons de sceller la frontière ou est-ce que nous nous attaquons à l'intégralité de la structure ? »

Le logiciel était, je le savais, en train d'évaluer la difficulté relative des deux tâches.

« Scellons la frontière, et rien de plus, répliqua instantanément Yuen. Vous ne devez pas détruire ça. » Il se tourna vers moi, implorant. « Vous fracasseriez un fossile d'*Australopithèque*, vous ? Vous supprimeriez des cieux le bruit de fond cosmique ? Oui, ça pourrait bouleverser les fondations de toutes mes convictions, mais ça contient la vérité sur notre histoire. Nous n'avons pas le droit de l'annihiler comme des vandales. »

Alison me jeta nerveusement un coup d'œil. *Qu'est-ce que c'était, un scrutin majoritaire ?* Yuen était le seul ici à avoir du pouvoir ; il pouvait débrancher la prise quand il le voulait. Et pourtant, son attitude montrait clairement qu'il désirait un consensus ; il avait besoin de notre support moral pour toute décision.

« Si nous lissons la frontière, dis-je prudemment, il sera totalement impossible pour IA d'exploiter la discontinuité, non ? »

Alison fit un signe de tête négatif. « Nous n'en savons rien. Il peut y avoir une sorte d'effet quantique de défection spontanée, même pour des propositions qui paraissent en équilibre parfait.

— Dans ce cas, contra Yuen, il pourrait y avoir de telles défections spontanées *n'importe où*, même loin de la frontière. Supprimer toute la structure ne garantira rien.

— Nous serons au moins assurés qu'IA ne la trouvera pas ! Peut-être des défections très localisées surviennent-elles tout le temps, mais au test suivant, elles reviennent toujours à leur état antérieur. Elles sont entourées de contradictions explicites ; elles n'ont aucune chance d'établir une tête de pont. Vous ne

pouvez pas comparer quelques accrocs éphémères à... cet *arsenal* d'antimathématiques ! »

La discontinuité se hérissait sur l'écran comme un chardon géant. Alison et Yuen se tournèrent tous deux vers moi dans l'attente d'un avis. Au moment où j'ouvrais la bouche, la station de travail sonna. Le logiciel avait examiné l'alternative en détail : détruire entièrement le côté opposé prendrait vingt-trois minutes et dix-sept secondes – environ une minute de moins que le temps qui nous restait. Sceller la frontière durerait plus d'une heure.

« Cela ne peut pas être exact, dis-je.

— Mais si ! Des interférences aléatoires avec d'autres systèmes se produisent sur la frontière en permanence – de sorte qu'y faire un travail minutieux implique de traiter ce bruit, de le combattre. Il en va tout autrement si l'on veut foncer et repousser la bordure vers l'intérieur : on peut exploiter le bruit pour accélérer la marche. Ce n'est pas une question de *traitement d'une surface simple* relativement à *tout un volume*. C'est plus comme... d'essayer de sculpter une île pour obtenir un cercle parfait alors que des vagues s'écrasent constamment sur la plage – par rapport à tout passer au bulldozer et ne laisser que l'océan. »

Nous avions trente secondes pour décider, ou nous ne ferions ni l'un ni l'autre aujourd'hui. Peut-être Yuen avait-il les ressources suffisantes pour protéger la carte contre IA, tandis que nous attendrions un mois ou plus une nouvelle session sur Radieux, mais je n'étais pas prêt à vivre dans cette incertitude.

« Je dis qu'il faut nous en débarrasser complètement. Toute autre solution présente trop de dangers. Les mathématiciens du futur pourront toujours étudier la carte – et si personne ne croit que la discontinuité a jamais réellement existé, tant pis. IA est trop proche. Nous ne pouvons pas prendre le risque. »

Alison tenait la main suspendue au-dessus du clavier. Je me tournai vers Yuen ; il fixait le sol avec une expression angoissée. Il nous avait laissés exprimer nos avis, mais en dernier recours, c'était à lui de décider.

Il leva la tête, et parla d'un ton triste mais ferme.

« D'accord. Allez-y. »

Alison frappa la touche, avec à peu près trois secondes de marge. Je m'affaissai sur ma chaise, étourdi de soulagement.

*
* *

Nous observâmes le côté opposé se rétracter. Le processus ne paraissait pas tout à fait aussi brutal que *le passage d'une île au bulldozer* – c'était plutôt comme la dissolution dans l'acide de quelque cristal bizarre et magnifique. Maintenant que le danger s'éloignait devant nos yeux, je commençais cependant à ressentir de légères pointes de regret. Nos mathématiques avaient coexisté avec cette étrange anomalie pendant quinze milliards d'années, et j'avais honte de penser que quelques mois à peine après sa découverte, nous nous étions placés dans une situation où nous n'avions d'autre choix que de la détruire.

Yuen semblait cloué sur place par ce qui se passait. « Sommes-nous en train de violer les lois de la physique – ou de les faire respecter ?

— Ni l'un ni l'autre, dit Alison. Nous changeons simplement ce que ces lois impliquent. »

Il rit doucement. « “Simplement”. Nous réécrivons les règles de haut niveau qui régissent le comportement d'un ensemble ésotérique de systèmes complexes. N'incluant pas le cerveau humain, je l'espère. »

Ma peau se hérissa. « Ne pensez-vous pas que c'est... improbable ?

— Je plaisantais. » Il hésita. « Improbable pour les humains, ajouta-t-il sobrement, mais peut-être *quelqu'un* s'appuie-t-il sur cela, quelque part. Peut-être sommes-nous en train de détruire la base même de son existence : des certitudes aussi fondamentales pour lui que les tables de multiplication des enfants le sont pour nous. »

Alison réprimait à peine son mépris. « Ce sont des mathématiques sans valeur – les vestiges d'un accident dénué de sens. Une vie ayant évolué depuis des formes simples vers des structures complexes ne saurait qu'en faire. Nos mathématiques fonctionnent pour... les rochers, les semences,

les animaux d'un troupeau, les membres d'une tribu. Ça, ça n'entre en jeu que pour des entiers supérieurs au nombre total de particules dans l'univers...

— Ou pour des systèmes plus petits qui représentent ces nombres, lui rappelai-je.

— Et tu penses que quelque part, la vie pourrait avoir un besoin pressant de faire de *l'arithmétique transastronomique non-standard* pour pouvoir survivre ? J'en doute fort. »

Nous restâmes silencieux. Plus tard, culpabilité et soulagement pourraient s'affronter librement, mais personne ne suggéra d'arrêter le programme. En fin de compte, peut-être rien ne pouvait-il contrebalancer le chaos que la discontinuité aurait causé si elle avait jamais été exploitée en tant qu'arme, et je me réjouissais d'avance à l'idée de composer un long message à Industrial Algebra, pour les informer précisément de ce que nous avions fait de l'objet de leurs ambitions.

Alison attira notre attention sur un coin de l'écran. « C'est quoi ça ? » Une pointe étroite et sombre faisait saillie sur l'amas de propositions qui se contractaient. Pendant un instant, je pensai qu'elle se contentait d'éviter l'assaut du côté adjacent, mais ce n'était pas le cas. Elle s'allongeait lentement, régulièrement.

« Ça pourrait être une erreur dans l'algorithme de cartographie. » Je pris le clavier et zoomai sur la structure. De près, elle était large de plusieurs milliers de propositions. À sa frontière, on pouvait voir le programme d'Alison en action, testant dans un ordre conçu pour faire pénétrer les filaments du côté adjacent toujours plus loin à l'intérieur. Cette mince extrusion, cernée de mathématiques contradictoires, aurait dû être érodée et renvoyée dans le néant en une fraction de seconde. Quelque chose contrait activement l'assaut – réparant les dommages avant qu'ils ne puissent s'étendre.

« Si IA nous surveillait ici... » je me tournai vers Yuen, « ... ils ne pourraient pas affronter Radieux directement, et donc pas interrompre la contraction du côté opposé dans son ensemble, mais une structure minuscule comme celle-ci... Qu'en pensez-vous ? Pourraient-ils la stabiliser ?

— Peut-être, concéda-t-il. Quatre ou cinq cents stations de travail hyperrapides pourraient le faire. »

Alison tapait frénétiquement sur son assistant. « Je suis en train de faire une modif pour identifier toute interférence systématique et détourner l'intégralité de nos ressources contre elles. » Elle repoussa les cheveux de ses yeux. « Regarde au-dessus de mon épaule, veux-tu, Bruno ? Vérifie ce que je fais.

— D'accord. » Je parcourus ce qu'elle avait déjà écrit. « C'est parfait. Reste calme. » Ses mains tremblaient.

La pointe s'étendait de plus en plus. Au moment où la modification fut prête, la carte changeait constamment d'échelle pour la maintenir sur l'écran.

Alison lança le programme corrigé. Une surimpression bleu électrique apparut le long de la pointe, signalant la concentration de la puissance de calcul, et elle arrêta brusquement sa progression.

Je retins mon souffle, dans l'attente qu'IA remarque ce que nous avons fait – et concentre ses ressources ailleurs ? Si c'était le cas, il n'y aurait pas de seconde pointe – ils ne parviendraient pas aussi loin – mais sur l'écran le marqueur bleu se décalerait vers le site où ils se seraient regroupés pour leur tentative.

Mais la lueur bleue ne bougeait pas de la pointe existante. Et celle-ci ne disparaissait pas sous le poids des efforts exclusifs de Radieux.

Au lieu de cela, elle recommençait à croître, lentement.

Yuen n'avait pas l'air bien. « Ce n'est *pas* Industrial Algebra. Aucun ordinateur au monde... »

Alison eut un rire sarcastique. « Que dites-vous là ? Des extraterrestres qui ont besoin du côté opposé seraient en train de le défendre ? Où ça, des extraterrestres ? Rien de ce que nous avons fait n'a eu le temps d'atteindre même... Jupiter. » Il y avait une pointe d'hystérie dans sa voix.

« Avez-vous mesuré la vitesse de propagation des changements ? Êtes-vous certaine qu'ils ne peuvent se déplacer plus vite que la lumière – avec les mathématiques du côté opposé qui ébranleraient la logique de la relativité ?

— Qui que cela puisse être, dis-je, ils ne protègent pas toutes leurs frontières. Ils mettent tout dans la défense de la pointe.

— Ils sont en train de viser quelque chose. Un objectif précis. » Yuen tenta d'atteindre le clavier par-dessus l'épaule d'Alison. « On arrête ça. Tout de suite. »

Elle se retourna pour lui bloquer le passage. « Vous êtes fou ? Nous les avons presque immobilisés ! Je vais réécrire le programme, l'optimiser, les surpasser en efficacité...

— Non ! Arrêtons de les menacer et voyons comment ils réagissent. Nous ne savons pas quel mal nous sommes en train de faire... »

Il tenta de nouveau d'atteindre le clavier.

Alison le frappa du coude à la gorge, durement. Il vacilla en arrière, suffoquant, puis s'effondra sur le sol en entraînant une chaise par-dessus lui.

« Vite, siffla-t-elle dans ma direction, fais-le taire ! »

J'hésitai, ne sachant envers qui être loyal ; son idée m'avait paru parfaitement sensée. Mais s'il se mettait à appeler la sécurité en hurlant...

Je m'accroupis au-dessus de lui, poussai la chaise puis plaquai ma main sur sa bouche en le forçant à incliner la tête vers l'arrière par une pression sous la mâchoire inférieure. Nous allions devoir l'attacher puis tenter de sortir du bâtiment sans lui, au culot. Mais on le trouverait en quelques minutes. Même si nous arrivions à passer la porte, nous étions foutus.

Yuen reprit son souffle et commença à se débattre ; je lui bloquai maladroitement les bras avec mes genoux. J'entendais Alison taper en un staccato échevelé ; j'essayai de jeter un coup d'œil à l'écran de la station de travail, mais je ne pouvais pas me tourner suffisamment sans relâcher la pression sur Yuen.

« Peut-être a-t-il raison, dis-je, peut-être devrions-nous nous retirer, et regarder ce qui se passe. » *Si les changements pouvaient se propager plus vite que la lumière... combien de civilisations lointaines avaient alors perçu les effets de notre action ?* Notre premier contact avec la vie extraterrestre pourrait s'avérer être une tentative d'anéantissement des mathématiques qu'ils estiment... quoi ? Être une ressource précieuse ? Une relique sacrée ? Une composante essentielle de leur vision du monde ?

Le bruit de la frappe s'arrêta brusquement. « Bruno ? Est-ce que tu ressens... ? »

— Quoi ? »

Silence.

« Quoi ? »

Yuen paraissait avoir abandonné le combat. Je me risquai à me retourner.

Alison était penchée en avant, le visage dans les mains. Sur l'écran, la pointe avait cessé sa croissance linéaire implacable, mais maintenant une structure dendritique sophistiquée avait fleuri à son extrémité. Je jetai un coup d'œil à Yuen ; il semblait hébété, inconscient de ma présence. Avec méfiance, je retirai ma main de sa bouche. Il resta couché placidement, un léger sourire aux lèvres, les yeux suivant quelque chose que je ne pouvais voir.

Je me remis debout, pris Alison par les épaules et la secouai doucement ; sa seule réaction fut de presser son visage plus fort dans ses mains. L'étrange fleur de la pointe croissait encore, mais ne se propageait pas vers de nouveaux territoires ; elle émettait des petites pousses qui se repliaient sur elle, sillonnant la même région de structures toujours plus fines.

Tissant un réseau ? Cherchant quelque chose ?

Cela me prit dans un éclair de lucidité plus intense que tout ce que j'avais ressenti depuis mon enfance. C'était comme de revivre le moment où le concept de *nombres* s'était finalement mis en place – mais avec la compréhension adulte de tous les horizons qu'il ouvrait, de tout ce qu'il impliquait. C'était une révélation foudroyante – mais elle n'était pas entachée de confusion mystique : pas de brumes opiacées d'euphorie, pas d'excitation pseudo-sexuelle. Dans la logique la plus pure des notions les plus simples, je vis et compris exactement comment le monde fonctionnait...

... à part que ça ne marchait pas du tout, que tout était faux, impossible.

Des sables mouvants.

Pris de vertige, je balayai la salle du regard, en comptant frénétiquement : *six stations de travail. Deux personnes. Six chaises.* Je groupai les machines : trois ensembles de deux, deux

ensembles de trois. Une et cinq, deux et quatre ; quatre et deux, cinq et une.

Je construisis une douzaine de contre-vérifications pour m'assurer de la cohérence – *et de ma santé mentale...* mais tout concordait.

Ils n'avaient pas volé la vieille arithmétique ; ils avaient simplement balancé la nouvelle dans ma tête, par-dessus l'ancienne.

Celui qui avait résisté à notre assaut avec Radieux avait utilisé la pointe pour réécrire notre métamathématique neuronale – l'arithmétique qui sous-tend notre raisonnement sur l'arithmétique elle-même – suffisamment pour nous laisser entrevoir ce que nous avions tenté de détruire.

Alison restait muette, mais elle respirait lentement et régulièrement. Yuen semblait aller bien, perdu dans une rêverie béate. Je me décontractai légèrement, et me mis à essayer de trouver une signification au flot arithmétique du côté opposé qui se déversait dans ma tête.

En eux-mêmes, les axiomes étaient... triviaux, évidents. Je voyais qu'ils correspondaient à des propositions sophistiquées sur des entiers transastronomiques, mais réaliser une transposition exacte me dépassait complètement ; et penser aux entités qu'ils décrivaient sous forme des entiers énormes que celles-ci exprimaient, c'était un peu comme de se représenter *pi* ou *la racine carrée de deux* avec la vision des cent mille premiers chiffres de leur écriture décimale : on passait totalement à côté du sujet. Ces « nombres » extraterrestres – les objets de base de cette arithmétique alternative – avaient trouvé un moyen de s'enchâsser dans les entiers, et de se combiner entre eux de manière simple et élégante, et si les corollaires embrouillés qu'ils impliquaient lors de leur traduction contredisaient les règles auxquelles les entiers étaient censés obéir... eh bien, seule une petite et lointaine parcelle de vérités obscures avait été subvertie.

Quelqu'un me toucha l'épaule. Je sursautai, mais Yuen rayonnait de bienveillance, toute violence verbale et physique oubliée.

« La vitesse de la lumière n'est *pas* violée, dit-il. Toute la logique qui la rend nécessaire reste intacte. » Je ne pouvais que le croire sur parole ; le résultat m'aurait pris des heures à démontrer. Peut-être les extraterrestres avaient-ils mieux réussi avec lui, ou était-il tout simplement meilleur mathématicien que moi dans les deux systèmes.

« Mais alors... où sont-ils ? » À la vitesse de la lumière, notre attaque du côté opposé ne pouvait pas s'être fait sentir plus loin que Mars, et un simple délai de quelques secondes aurait rendu impossible la stratégie utilisée pour bloquer la corrosion de la pointe.

« Dans l'atmosphère ?

— Vous voulez dire celle de la *Terre* ?

— Où d'autre ? Peut-être dans les océans. »

Je m'assis lourdement. Peut-être cette explication n'était-elle pas plus étrange qu'une autre, mais je reculais devant les implications.

« Pour nous, dit Yuen, leur structure ne ressemblerait pas du tout à quelque chose d'organisé. L'unité la plus simple pourrait concerner un groupe de milliers d'atomes – représentant un nombre transastronomique – même pas nécessairement *liés entre eux* d'une manière conventionnelle, mais dérogeant aux conséquences habituelles des lois de la physique, obéissant à un ensemble différent de règles de haut niveau qui émergent de ces mathématiques alternatives. Les gens ont souvent songé à l'éventualité que l'intelligence puisse être codée dans les turbulences persistantes de lointaines géantes gazeuses... mais ces créatures-là ne seront pas enchâssées dans des ouragans ou des tornades. Elles dériveront dans le plus anodin des souffles d'air, aussi invisibles que des neutrinos.

— Mais instables...

— Seulement selon nos mathématiques. Qui ne s'appliquent pas. »

Alison nous coupa soudainement, rageuse. « Même si tout ça est vrai, où cela nous mène-t-il ? Que la discontinuité constitue ou pas le support d'un écosystème invisible tout entier, IA la trouvera quand même, et l'utilisera exactement de la même façon. »

Pendant un instant, j'en restai interdit. *Nous affrontions la perspective de partager la planète avec une civilisation cachée et tout ce à quoi elle pouvait penser, c'était aux machinations douteuses d'IA.*

Elle avait absolument raison, malgré tout. Bien avant que ces idées extravagantes puissent être prouvées ou infirmées, IA pourrait toujours faire un mal immense.

« Laisse tourner le logiciel de cartographie, dis-je, mais arrête le réducteur. »

Elle jeta un coup d'œil sur l'écran. « Pas besoin. Ils l'ont maîtrisé, ou ont sapé ses fondations mathématiques. » Le côté opposé avait repris sa taille originelle.

« Alors il n'y a rien à perdre. Arrête-le. »

C'est ce qu'elle fit. N'étant plus attaquée, la pointe commença à inverser sa croissance. Je ressentis comme de la perte quand ma compréhension limitée des mathématiques du côté opposé s'évapora soudainement ; je tâchai de tenir bon, mais c'était comme de se raccrocher à l'air.

« Essayons maintenant de faire comme Industrial Algebra », dis-je lorsque la pointe se fut complètement rétractée. « Tentons d'amener la discontinuité à nous. »

Nous n'avions presque plus de temps, mais la tâche était assez facile. En trente secondes, nous réécrivîmes l'algorithme de réduction pour qu'il fonctionne en inverse.

Alison programma une touche de fonction avec les commandes permettant de revenir à la version originale, de sorte que si l'expérience tournait mal, une seule frappe lancerait de nouveau tout le poids de Radieux dans une défense du côté adjacent.

J'échangeai avec Yuen des coups d'œil inquiet. « Ce n'était peut-être pas une si bonne idée », dis-je.

Alison n'était pas d'accord. « Nous devons savoir comment ils réagiront. Il vaut mieux l'apprendre maintenant que de laisser faire IA. »

Elle lança le programme.

L'oursin commença à enfler, lentement. Je me mis à transpirer. Les habitants du côté opposé ne nous avaient fait aucun mal, jusqu'à maintenant, mais c'était comme de tirer fort

sur une porte que nous ne voulions vraiment, à aucun prix, voir s'ouvrir.

Une technicienne introduisit sa tête dans la pièce et annonça, l'air enjoué : « Arrêt pour maintenance dans deux minutes.

— Je suis désolé, dit Yuen. Je ne peux rien... »

Le côté opposé tout entier devint bleu électrique. La première modification d'Alison avait détecté une intervention systématique.

Nous zoomâmes. Radieux éliminait les propositions vulnérables du côté adjacent, mais quelque chose d'autre réparait les dommages.

J'émis un son étranglé qui aurait pu être un hurra.

Alison affichait un sourire serein. « Je suis satisfaite, dit-elle. IA n'a pas la moindre chance.

— Peut-être ont-ils une raison de défendre le *statu quo*, médita Yuen, peut-être dépendent-ils de la frontière elle-même, autant que du côté opposé. »

Alison arrêta notre réducteur inversé. La lueur bleue disparut ; les deux côtés laissaient la discontinuité en l'état. Il y avait un millier de questions dont nous voulions connaître les réponses, mais les techniciens avaient actionné l'interrupteur principal, et Radieux avait cessé d'exister.

*

* *

Nous rentrâmes en ville alors que le soleil perçait l'horizon. Au moment où nous faisons halte devant l'hôtel, Alison commença à trembler et à sangloter. Je restai assis à ses côtés en lui serrant la main. Je savais que, pendant tout le cours de l'expérience, elle avait ressenti bien plus fortement que moi le fardeau de ce qui aurait pu arriver.

Je payai le chauffeur, et nous demeurâmes un moment debout dans la rue, observant silencieusement les cyclistes qui passaient, en tentant d'imaginer comment le monde changerait quand il essaierait d'embrasser cette nouvelle contradiction

entre l'étrange et l'ordinaire, le pragmatique et le platonicien, le visible et l'invisible.

Monsieur Volition

*Traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

« Donne-moi le cache. »

Malgré le pistolet, il hésite suffisamment longtemps pour confirmer l'authenticité de l'objet. Ses vêtements n'ont pas dû lui coûter bien cher mais le reste très certainement : il est manucuré, épilé ; sa peau de bébé est caractéristique des quinquagénaires aisés. S'il a une carte dans son porte-monnaie, elle sera strictement p-comptant, anonyme mais cryptée, inutilisable sans ses empreintes digitales vivantes. On ne voit pas de bijoux, et sa montre téléphone est en plastique. Le cache est la seule chose intéressante. Un faux bien fait coûte quinze cents, un vrai de qualité quinze mille dollars – mais il n'a ni l'âge ni la classe sociale de ceux qui portent des imitations pour paraître à la mode.

Il tire doucement sur le cache qui se déloge de sa peau. Le bord adhésif ne laisse pas une seule marque ni n'arrache le moindre poil de son sourcil. Son œil, qui vient d'être mis à nu, ne se plisse pas, ne cligne pas non plus, mais je sais qu'il ne voit pas encore vraiment : les voies sensorielles inhibées mettent des heures à se réveiller.

Il me présente le cache. Je m'attends à moitié à ce qu'il se colle à ma paume, mais finalement non. La face externe est noire comme du métal anodisé avec, dans un coin, un dragon gris argent qui « s'échappe » d'un dessin de lui-même, sous forme de papier plié, pour aller se mordre la queue : un logo Visions Récursives, façon Escher. Je renforce la pression du pistolet contre son estomac pour lui en rappeler la présence tandis que je jette un coup d'œil à l'autre côté. Au premier abord, il semble noir comme du velours, mais en le penchant je saisis la réflexion de la lumière d'un réverbère, diffractée en arc-en-ciel par la matrice de lasers à points quantiques. Certaines imitations en plastique sont moulées avec des petits trous qui produisent un effet similaire, mais je n'ai jamais rien vu qui approche la précision de cette image, dissociée en couleurs diverses, mais sans flou aucun.

Je relève la tête et il me rend mon regard d'un air méfiant. Je sais ce qu'il ressent – comme de l'eau glacée dans les tripes – mais il y a plus que de la peur dans ses yeux, une sorte de curiosité médusée, comme s'il essayait d'absorber toute l'étrangeté de la situation : être dans la rue à trois heures du matin avec un pistolet pointé sur son abdomen, se faire dépouiller de son jouet le plus coûteux, se demander ce qu'il va perdre d'autre.

Je souris tristement, et j'ai une bonne idée de ce que ça donne à travers la cagoule. « T'aurais dû rester à King's Cross. Qu'est-ce que t'es venu faire par ici ? Chercher quelque chose à baiser ? Un truc à sniffer ? T'aurais mieux fait de tramer dans les boîtes ; ça se serait présenté tout seul. » Il ne répond pas, mais ne détourne pas non plus les yeux. On dirait qu'il fait un gros effort pour comprendre ce qui lui arrive : sa terreur, le pistolet, l'instant même. Et moi. Il essaie d'intégrer tout ça et de lui donner un sens, comme un océanographe pris dans un raz de marée. Je ne sais pas si je dois trouver ça admirable ou tout simplement énervant.

« Qu'est-ce que tu cherchais ? *Une nouvelle expérience ?* Je vais t'en filer une, de nouvelle expérience. »

Quelque chose ripe sur le sol derrière nous, poussé par le vent : un emballage en plastique ou un amas de brindilles. La rue n'est qu'une suite de maisons converties en bureaux, barricadées et silencieuses, équipées contre les intrusions mais aveugles à tout le reste.

J'empoche le cache et fais glisser le pistolet vers le haut. « Si je te tue, lui dis-je sans ambages, je te mettrai une balle en plein cœur. C'est propre et rapide, promis. Je ne te laisserai pas là à te vider de ton sang, les boyaux à l'air. »

Il fait comme s'il allait dire quelque chose mais change d'avis. Il se contente de fixer mon visage masqué, comme fasciné. Le vent se lève de nouveau, frais et incroyablement doux. Ma montre émet une courte séquence de bips, ce qui signifie qu'elle est en train de bloquer un signal en provenance de son implant personnel de sécurité. Nous sommes seuls dans une minuscule poche de silence radio : les phases s'annulent, les forces sont minutieusement équilibrées.

Je peux l'épargner... ou pas. À cette pensée, la lucidité s'éveille, le voile se déchire, le brouillard se dissipe. *Tout est entre mes mains, à présent.* Je ne lève pas la tête, mais ce n'est pas nécessaire : je sens les étoiles en rotation autour de moi.

Je chuchote : « Oui, je peux le faire, je peux te tuer. » Nous nous dévisageons toujours, mais je regarde maintenant à travers lui. Je ne suis pas un sadique ; je n'ai pas besoin de le voir se tortiller. Sa peur est extérieure à moi, et l'important c'est ce qui se trouve à l'intérieur : *ma liberté, le courage de l'accepter, la force d'affronter tout ce que je suis sans broncher.*

Ma main s'est engourdie ; je glisse le doigt le long de la détente pour réveiller les terminaisons nerveuses. Je sens la sueur refroidir sur mes avant-bras, la douleur des muscles de ma mâchoire à force d'arborer ce sourire figé. J'ai conscience de tout mon corps, replié, tendu, impatient mais obéissant, n'attendant que mes ordres.

Je ramène l'arme avant d'abattre la crosse sur sa tempe comme un fouet. Il pousse un cri et s'effondre à genoux, un œil plein de sang. Je me recule et l'observe attentivement. Il pose les mains pour ne pas tomber en avant mais il est trop assommé pour faire autre chose que de rester agenouillé, à saigner et à gémir.

Je me retourne et pars en courant, je retire la cagoule, j'empoche le pistolet et j'accélère.

Son implant aura contacté une voiture de patrouille en quelques secondes. Je me faufile dans les allées et les rues latérales désertes, ivre de la chimie purement viscérale de la fuite – mais sans perdre le contrôle, en suivant mon instinct d'une manière sûre. Je n'entends pas de sirènes – mais comme il y a de bonnes chances qu'ils ne les déclenchent pas, je me mets à couvert dès que je perçois un seul bruit de moteur. Un plan du quartier est gravé dans mon crâne, y compris les arbres, le moindre mur, toutes les carcasses rouillées de voiture. Je ne suis jamais à plus de quelques secondes d'un quelconque abri.

Mon domicile surgit comme dans un mirage, mais il est bien réel et je traverse la dernière parcelle illuminée de terrain le cœur battant, en essayant de ne pas pousser un cri d'allégresse quand je déverrouille la porte et la claque derrière moi.

Je suis trempé de sueur. Je me déshabille et arpente la maison en fixant le plafond au son de la musique du ventilateur d'évacuation, en attendant d'être suffisamment calmé pour me tenir sous la douche. *J'aurais pu le tuer.* Le triomphe que cela représente déferle dans mes veines. *Le choix m'appartenait, et à moi seul. Il n'y avait rien pour m'en empêcher.*

Je me sèche et contemple le miroir tandis que la buée disparaît lentement. Il me suffit de savoir que j'aurais pu appuyer sur la détente. J'ai fait face à cette éventualité ; il ne reste rien à prouver. Ce n'est pas l'acte qui est important, quel qu'il soit. Ce qui est essentiel, c'est de surmonter tout ce qui restreint votre liberté.

Mais la prochaine fois ?

La prochaine fois, je le ferai.

Je le ferai parce que je le pourrai.

*

* *

J'apporte le cache à Tran. Les murs de son pavillon délabré de Redfern sont couverts d'affiches de groupes punk belge, tous plus obscurs les uns que les autres – et à juste titre.

« Un Introspection 3000 de chez Visions Récursives, dit-il. Ça vaut trente-cinq mille.

— Je sais. J'ai vérifié.

— Alex ! Tu me vexes. » Il sourit, ce qui découvre ses dents érodées par l'acide. Trop de vomissements, manifestement ; quelqu'un devrait lui dire qu'il est déjà assez maigre comme ça.

« Tu peux m'en tirer combien, alors ?

— Probablement dix-huit ou vingt. Mais il faudra peut-être des mois pour trouver un acheteur. Si tu veux t'en débarrasser tout de suite, je t'en donne douze.

— J'attendrai.

— C'est à toi de voir. » Je tends la main pour reprendre le cache mais il se recule. « Un peu de patience ! » Il enfiche un jack optique dans une prise minuscule située sur le bord et se met à taper sur le clavier du portable qui trône au cœur de son banc d'essai de fortune.

« Si tu le casses, je te troue la peau. »

Il grommelle. « Ouais, c'est ça, mes gros photons maladroits risquent sans doute de bousiller un petit ressort à l'intérieur ; c'est délicat, ces choses-là.

— Tu sais bien ce que je veux dire. Tu peux tout à fait le bloquer avec tes conneries.

— Si tu dois le garder pendant six mois, il vaut mieux que tu saches quel logiciel il y a dessus, non ? »

Je m'étrangle presque. « Tu crois que je vais *l'utiliser* ? Ce n'est probablement qu'un contrôleur de stress pour cadre sup. *Le blues du lundi* : « Apprenez à faire correspondre la couleur de l'indicateur d'humeur avec la teinte de référence : productivité optimale et bien-être total assurés ».

— Ne crache pas sur la rétroaction bio avant de l'avoir essayée. Si ça tombe, c'est la solution que tu cherches pour ton problème d'éjaculation précoce. »

Je donne une tape sur son cou décharné puis je regarde par-dessus son épaule l'écran du portable où défile à toute vitesse un charabia en hexadécimal. « Et tu fais quoi, au juste ?

— Tous les fabricants se réservent un bloc auprès de l'ISO, afin que les télécommandes ne déclenchent pas les mauvais appareils par accident. Mais ils utilisent les mêmes codes pour les trucs câblés. Il suffit donc d'essayer les signatures que Visions Récursives... »

Une élégante fenêtre d'interface marbrée de gris s'affiche à l'écran. Son titre indique PANDÉMONIUM. Une seule option apparaît : un bouton marqué « Réinitialiser ».

Tran se tourne vers moi, la souris en main. « Jamais entendu parler de *Pandémonium*. Ça doit être une merde psychédélique. Mais si ça a lu dans sa tête, l'enregistrement pourrait servir de pièce à conviction... » Il hausse les épaules. « Je vais de toute façon devoir le faire avant de le revendre, alors autant que ce soit tout de suite.

— D'accord. »

Il presse le bouton et une question apparaît. « Effacer le schéma enregistré et préparer pour un nouvel utilisateur ? » Tran clique sur « Oui ».

« Mets ça et amuse-toi bien. Cadeau de la maison.

— T'es trop sympa. » Je prends le cache. « Mais je vais pas l'installer sans savoir ce que ça fait. »

Il accède à une autre base de données et tape PAN*. « Ah. Rien au catalogue. Non homologué ! C'est du marché noir, alors... » Il me fait un large sourire, comme un gamin qui défie un copain d'avaler un ver de terre. « Mais c'est quoi, le pire que ça pourrait faire, selon toi ?

— Je ne sais pas, moi. Un lavage de cerveau ?

— Ça m'étonnerait. Les caches ne peuvent pas afficher des images réalistes. Rien de franchement figuratif... et pas de texte. Ils ont fait des essais avec des vidéos musicales, la valeur des actions, des cours de langue... mais les utilisateurs n'arrêtaient pas de se cogner partout. Tout ce qu'ils peuvent montrer, maintenant, ce sont des graphismes abstraits. Comment veux-tu laver le cerveau de quelqu'un avec ça ? »

Je lève l'objet vers mon œil, pour voir, mais je sais qu'il ne va même pas s'illuminer tant qu'il n'est pas collé solidement en place.

« Quoi que ça fasse, dit Tran, si tu y réfléchis en termes de théorie de l'information, ça ne peut pas te montrer quelque chose qui n'est pas déjà présent dans ton crâne.

— Ah ouais ? Je risque de mourir d'ennui, alors. »

Quand même, ça paraît insensé de rater cette occasion. Quelqu'un qui avait un appareil aussi coûteux avait probablement également dépensé une petite fortune pour le logiciel... et si c'est assez tordu pour être illégal, on pourrait s'attendre à un bon coup, en fait. L'intérêt de Tran pour le sujet commence à faiblir. « C'est à toi de décider.

— Je sais... »

Je maintiens le cache en place sur mon œil et laisse le bord fusionner doucement avec ma peau.

*

* *

« Alex ? dit Mira. Tu ne vas rien me dire ?

— Hein ? » Je la regarde d'un air groggy. Elle sourit mais semble légèrement blessée.

« Je veux savoir ce que ça t'a montré ! » Elle se penche et se met à tracer le contour de ma pommette du bout du doigt, comme si elle désirait toucher le cache lui-même mais n'arrivait pas tout à fait à s'y résoudre. « Qu'est-ce que tu as vu ? Des tunnels de lumière ? Des cités antiques en flammes ? Des anges aux reflets argentés en train de baiser dans ton cerveau ? »

Je retire sa main. « Mais rien...

— Je ne te crois pas. »

C'est pourtant la vérité. Pas de feux d'artifice cosmiques ; les motifs s'étaient même plutôt estompés au fur et à mesure que je me laissais aller dans notre petite partie de jambes en l'air. Mais les détails sont difficiles à discerner, comme c'est toujours le cas, à moins de faire un effort conscient pour se représenter les images.

J'essaie d'expliquer. « La plupart du temps, je ne perçois rien. Est-ce que tu « vois » ton nez, tes cils ? Avec le cache, c'est pareil. Après quelques heures, l'image... disparaît tout simplement. Elle ne ressemble à rien de réel, elle ne bouge pas quand tu remues la tête, et donc ton cerveau se rend compte qu'elle n'a aucun rapport avec le monde extérieur et finit par la filtrer. »

Mira est scandalisée, comme si je m'étais en quelque sorte foutue d'elle. « Tu ne peux même pas voir ce que ça te montre ? Alors... à quoi ça sert ?

— Tu ne *vois pas* l'image flotter en face de toi... mais tu peux néanmoins en avoir connaissance. C'est comme... Il y a une maladie neurologique appelée « vision aveugle », où les gens n'ont plus du tout conscience d'une quelconque perception visuelle mais arrivent encore à deviner ce qu'ils ont devant eux, s'ils essaient vraiment, parce que l'information passe quand même...

— Comme de la clairvoyance, on dirait. » Elle triture l'ânkh au bout de la chaîne qu'elle porte au cou.

« Ouais, c'est bizarre. Tu m'envoies de la lumière dans l'œil... et grâce à une magie étrange, je sais qu'elle est bleue. »

Mira émet un grognement et se laisse retomber sur le lit. Une voiture passe, et à travers les rideaux ses phares illuminent la statue sur l'étagère : une femme à tête de chacal dans la

position du lotus, le cœur sacré apparent sous un sein. Très branché, très syncrétique. Un jour Mira m'a dit, d'un air impassible : « Ceci est mon âme, transmise incarnation après incarnation. Elle a appartenu à Mozart... et à Cléopâtre avant lui. » Sur son socle, on peut lire BUDAPEST, 2005. Mais le plus étrange, c'est qu'ils en ont fait une poupée russe : à l'intérieur de l'âme de Mira s'en trouve une autre dans laquelle on voit une troisième puis une quatrième. Je lui ai dit : « La toute dernière, c'est que du bois mort. Plus rien à l'intérieur. Ça ne t'inquiète pas ? »

Je me concentre pour essayer de faire réapparaître quelque chose. Le cache mesure en permanence la dilatation de la pupille masquée et la distance focale de sa lentille, les deux suivant naturellement le côté découvert. Il ajuste l'hologramme synthétique en conséquence, de sorte que l'image reste toujours nette et n'apparaît ni trop brillante ni trop sombre quoi qu'on regarde avec l'œil nu. Aucun objet réel ne pourrait avoir ce comportement ; il n'est donc pas étonnant que le cerveau court-circuite ces données aussi volontiers. Même pendant les premières heures – quand je voyais les motifs en surimpression sur tout sans faire le moindre effort –, ceux-ci ressemblaient plus à des visions mentales saisissantes qu'à des jeux de lumière. Maintenant, l'idée même que je puisse « simplement regarder » l'hologramme et le « voir » automatiquement paraît ridicule. En fait, c'est plutôt comme de manipuler un objet dans le noir en essayant de le concevoir mentalement.

Et ce que je me représente, ce sont des rayons lumineux colorés aux ramifications complexes qui scintillent dans la grisaille de la pièce comme des pulsations de pigments fluorescents injectés dans des veines très fines. L'image paraît claire mais pas éblouissante ; je perçois toujours ce qui se trouve dans l'obscurité autour du lit. Des centaines de ces tracés élaborés apparaissent en même temps, mais la plupart d'entre eux sont à peine visibles et de très courte durée. À un instant donné, seuls dix ou douze prédominent, chacun brillant d'un éclat intense pendant une demi-seconde, avant de s'évanouir et d'être remplacés par d'autres. On a parfois l'impression que l'un de ces motifs « forts » transmet directement son énergie à son

voisin pour le tirer de l'ombre, et de temps en temps ils restent allumés tous les deux avec leurs bords entrelacés. D'autres fois, la force, la clarté semblent émaner de nulle part, bien que je surprenne à l'occasion deux ou trois cascades à peine perceptibles à l'arrière-plan, chacune d'elles presque trop évanescence pour être suivie, qui convergent en une même forme et déclenchent un flash vif et prolongé.

La tranche de circuit supraconducteur enfouie dans le cache modélise l'intégralité de mon cerveau. Ces motifs *pourraient* correspondre à des neurones individuels, mais à quoi servirait donc un point de vue aussi microscopique ? Ce sont plus vraisemblablement des structures de taille bien plus importante (des réseaux de dizaines de milliers de neurones) et l'ensemble forme une sorte de schéma fonctionnel : les connexions sont préservées mais les distances sont ajustées pour obtenir quelque chose d'interprétable. Seul un neurochirurgien s'intéresserait à la localisation anatomique effective.

Mais... que représentent exactement les systèmes que je vois ? Et comment suis-je censé y réagir ?

La plupart des logiciels sur cache fonctionnent par rétroaction biologique. Des mesures de stress – ou de dépression, d'excitation, de concentration, de n'importe quoi d'autre – sont encodées dans les couleurs et les formes des graphiques. Comme l'image générée « disparaît », elle ne dérange en rien, mais l'information reste néanmoins accessible. Ainsi, des régions du cerveau qui ne sont pas naturellement câblées pour « se connaître » sont mises en relation, ce qui leur permet de se moduler les unes les autres selon des modalités inédites. En tout cas, c'est ce que raconte le baratin publicitaire. Cependant, un logiciel de rétroaction biologique devrait clairement afficher ses visées : un modèle fixe maintenu près de la représentation en temps réel pour montrer l'objectif à atteindre. Tout ce que je vois moi, c'est un... pandémonium, un chaos complet.

« Je crois que tu devrais y aller, maintenant », dit Mira.

L'image disparaît presque, comme une bulle de bande dessinée qu'on ferait éclater avec une aiguille, mais je fais un effort et parviens à m'y accrocher.

« Alex ? Je crois que tu devrais y aller. »

Les poils se hérissent sur ma nuque. J'ai aperçu... *mais quoi ?* Les mêmes motifs lorsqu'elle a prononcé des paroles identiques ? Je lutte pour rejouer de mémoire la séquence mais les tracés que j'ai maintenant devant moi – les formes correspondant à l'effort fait pour se rappeler ? – rendent la chose impossible. Quand je finis par laisser l'image s'atténuer, il est trop tard : je ne sais pas ce que j'ai vu.

Mira me met la main sur l'épaule. « Je veux vraiment que tu partes. »

Je frissonne. Même sans voir l'image, je sais que ce sont les mêmes motifs qui se déclenchent. « *Je crois que tu devrais y aller.* » « *Je veux vraiment que tu partes.* » Ce n'est pas l'encodage des sons dans mon cerveau que j'aperçois, c'est leur signification.

Et même maintenant, rien que d'y penser, à cette signification, je sais que la séquence est redéclenchée, avec une intensité plus faible.

Mira me secoue avec colère et je me tourne enfin vers elle. « C'est quoi, ton problème ? C'est le cache que tu voulais te faire et j'étais de trop, c'est ça ?

— Très drôle. Allez, va-t'en. »

Je m'habille lentement, pour l'agacer. Puis je reste debout à côté du lit, à regarder son corps mince pelotonné sous les draps. *Je pourrais lui faire sacrément mal, si je voulais. Ce serait si simple.*

Elle m'observe avec inquiétude. Je ressens une poussée de honte : en fait, je ne veux même pas lui faire peur. Mais c'est trop tard ; du mal, je lui en ai déjà fait.

Elle me laisse l'embrasser pour lui dire au revoir mais la méfiance tend tout son corps. Mon estomac se retourne. *Qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce que je suis en train de devenir ?*

Dehors dans la rue, l'air froid de la nuit me redonne cependant ma lucidité. *Amour, empathie, compassion...* il faut surmonter tous ces obstacles à la liberté. Je ne dois pas nécessairement préférer la violence, mais mes choix n'ont aucun sens s'ils sont ancrés dans le respect des normes sociales ou

entachés de sentimentalité, d'hypocrisie et d'illusions entretenues.

Nietzsche avait compris. Sartre et Camus aussi.

Je pense calmement : *Rien ne pouvait m'arrêter. J'aurais pu faire n'importe quoi. Lui rompre le cou.* Mais j'ai choisi de ne pas le faire. *J'ai choisi.* Alors comment la chose s'est-elle produite ? Comment... et où ? Quand j'ai épargné l'ancien propriétaire... lorsque j'ai décidé de ne pas porter la main sur Mira... c'est mon corps qui a agi d'une façon plutôt que d'une autre, *mais ça a commencé où ?*

Si le cache affiche tout ce qui se passe dans mon cerveau – du moins tout ce qui compte : pensées, significations, les plus hauts niveaux d'abstraction – alors, si j'avais su lire ces motifs, aurais-je pu suivre tout le processus ? *Aurais-je pu remonter à la cause première ?*

Je m'arrête en pleine foulée. L'idée est vertigineuse... et enivrante. Quelque part au plus profond de mon esprit, il *doit* y avoir le « Moi » : l'origine de toute action, celui qui décide. Exempt de toute influence culturelle, éducative ou génétique – la source de la liberté humaine, totalement autonome, responsable devant lui-même, uniquement. Je l'ai toujours su, mais toutes ces années, je n'ai fait que lutter pour que cela devienne plus clair.

Si le cache pouvait être le reflet de mon âme... si je pouvais observer *ma propre volonté* se déployer à partir du centre de mon être *alors que j'appuie sur la détente...*

Ce serait un moment d'honnêteté totale, de compréhension parfaite.

De liberté absolue.

*

* *

Chez moi, allongé dans l'obscurité, je rappelle l'image, je fais des essais. Si je veux réussir à remonter le courant, je dois dresser la carte du territoire de la façon la plus complète possible. Ce n'est pas facile : il me faut surveiller mes pensées, suivre l'évolution des motifs, essayer de trouver les liens. Les

formes que je vois correspondent-elles aux idées par elles-mêmes, alors que je me force à faire des associations libres ? Ou bien ce que j'observe n'est-il pas plutôt lié à l'équilibre délicat entre l'attention que je porte spécifiquement à l'image et celle que j'accorde aux réflexions que j'espère voir renvoyées par celle-ci.

J'allume la radio, trouve la retransmission d'un débat, et essaie de me concentrer sur les paroles sans laisser s'enfuir l'image. J'arrive à discerner les motifs déclenchés par quelques mots, ou du moins ceux qui se retrouvent dans les cascades produites quand ils sont utilisés – mais après le cinquième ou le sixième, j'ai perdu le fil du premier.

Je fais de la lumière, attrape quelques feuilles de papier, tente d'esquisser l'ébauche d'un dictionnaire. Mais c'est impossible. Les formes s'empilent trop rapidement et tout ce que je fais pour capturer un motif, pour figer l'instant, est une intrusion qui ne fait que le balayer.

L'aube est presque là. J'abandonne et essaie de dormir. Je vais bientôt avoir besoin d'argent pour payer le loyer. Il va falloir que je fasse quelque chose, sauf si j'accepte ce que m'a offert Tran. Je passe la main sous le matelas pour vérifier que le pistolet y est toujours.

Je repense à ces quelques dernières années. Un diplôme sans valeur. Trois ans de chômage. Les petits casses de jour, sans danger. Puis les nuits. Couche après couche d'illusions arrachées. L'amour, l'espoir, la moralité... tout ce qui doit être surmonté. Je ne peux pas m'arrêter là.

Et je sais comment ça doit finir.

Alors que la lumière commence à envahir la pièce, je sens un soudain changement... *de quoi ?* D'humeur ? De perception ? Je fixe l'étroite bande ensoleillée sur le plâtre effrité du plafond – et rien ne semble différent, rien n'a bougé. Je scrute mentalement mon corps, comme si j'en étais venu à souffrir d'une quelconque douleur trop inhabituelle pour être immédiatement enregistrée, mais je ne détecte rien d'autre que la tension produite par mon incertitude et ma confusion.

Le sentiment d'étrangeté s'intensifie et je pousse un cri involontaire. J'ai l'impression que ma peau éclate, que dix mille

asticots grouillent par-dessous dans la chair liquéfiée, mais rien ne vient la justifier : je ne vois ni plaie, ni insectes – et je ne ressens pas le moindre mal. Pas de démangeaison, pas de fièvre, pas de transpiration glacée... rien. C'est comme une de ces histoires d'horreur où un drogué en manque subit une crise cauchemardesque de *delirium tremens*, mais dépouillée de tout symptôme, réduite à la terreur seule.

Je projette mes jambes hors du lit et m'assieds, en me tenant le ventre, mais c'est un geste vide de sens : je n'ai même pas envie de vomir. Ce ne sont pas mes tripes qui sont malades.

Je reste là à attendre que la tourmente passe.

Mais elle n'en fait rien.

Je suis sur le point d'arracher le cache – *qu'est-ce que ça peut être d'autre ?* – mais je change d'avis. Je veux d'abord faire un essai. J'allume la radio.

« ... alerte au cyclone sur la côte nord-ouest... »

Les dix mille asticots se déversent en grouillant ; la phrase les frappe comme le jet d'un tuyau d'incendie. J'éteins brutalement le poste, ce qui apaise la crise, puis les mots se mettent à résonner dans mon cerveau.

... cyclone...

La cascade tourne en boucle autour du concept, déclenchant des motifs pour le son lui-même, pour l'impression à peine visible du mot écrit, pour une image extraite de cent cartes météo satellite, pour des séquences d'actualités montrant des palmiers fouettés par le vent. Et pour bien plus encore, beaucoup plus, bien trop pour que j'arrive à l'assimiler.

... alerte au cyclone...

La plupart des tracés pour « alerte » étaient déjà en train de se déployer, préparés par le contexte, anticipant ce qui allait de soi. Les motifs pour les scènes filmées au plus fort de la tempête se renforcent et en suscitent d'autres pour les prises du lendemain matin présentant des gens à la rue devant leurs maisons endommagées.

... côte nord-ouest...

Le motif pour la carte météo satellite se *resserre*, concentrant son énergie sur une image mémorisée – ou reconstituée – où le tourbillon de nuages est correctement

placé. Des formes apparaissent pour les noms d'une demi-douzaine de villes du nord-ouest, avec des vues de lieux touristiques... jusqu'à ce que la cascade se délite en de vagues associations avec la simplicité spartiate d'un paysage de campagne.

Et je comprends ce qui se passe. (Des motifs apparaissent pour comprendre, des motifs pour *motifs*, des motifs pour *confus*, pour *dépassé*, pour *fou*...)

Le processus s'atténue un peu (des formes se déploient pour tous ces concepts). *Je peux en prendre connaissance avec calme. Je peux en venir à bout* (déploiement). Je suis assis, la tête posée sur les genoux (déploiement) et j'essaie de me concentrer suffisamment pour faire face à toutes les résonances et à toutes les associations que le cache (déploiement) continue à me présenter par l'intermédiaire de mon œil gauche, pas tout à fait voyant.

À l'impossible, je n'étais donc pas tenu : m'asseoir pour dessiner un dictionnaire sur du papier. Au cours de ces dix derniers jours, les motifs ont gravé le leur dans mon cerveau. Inutile d'observer et de se souvenir, consciemment, si telle forme correspond à telle pensée ; ce sont justement ces sortes d'associations auxquelles j'ai été exposé durant chaque instant d'éveil et elles se sont imprimées dans mes synapses à force de répétition.

Et maintenant j'en récolte les bénéfices. Je n'ai pas besoin du cache pour uniquement m'apprendre ce que je pourrais me dire moi-même sur mes propres réflexions, mais plutôt pour qu'il me montre tout le reste, ce qu'il fait à présent : les détails trop ténus et évanescents pour être capturés par un simple exercice d'introspection. Pas le courant de conscience unique et parfaitement évident (la séquence définie par le motif prédominant à un moment donné), mais toutes les turbulences et les remous qui bouillonnent par en dessous.

L'entier processus chaotique de la pensée.

Le pandémonium.

*

* *

Parler est un cauchemar. Je m'exerce en privé à faire la conversation à la radio, trop mal assuré pour prendre même le risque d'un simple appel téléphonique tant que je n'ai pas appris à ne pas me figer, et à rester sur les rails.

Je peux à peine ouvrir la bouche sans percevoir une dizaine de motifs pour des mots et des phrases qui cherchent à profiter de l'occasion, qui se disputent la possibilité d'être articulés, et les cascades qui auraient dû converger sur une seule option en une fraction de seconde – elles devaient bien le faire, auparavant, ou tout le système n'aurait jamais marché – se retrouvent à s'agiter sans conviction du fait de la conscience aiguë que j'ai acquise de toutes les alternatives. Au bout d'un certain temps, j'arrive à supprimer cette rétroaction – du moins suffisamment pour éviter la paralysie. Mais ça reste quand même très étrange.

J'allume la radio. Un auditeur est à l'antenne : « Gaspiller l'argent du contribuable sur des programmes de réinsertion équivaut de fait à reconnaître qu'on ne les a pas gardés enfermés assez longtemps. »

Des cascades de motifs enrichissent le sens brut des mots avec une multitude d'associations et de liaisons... mais elles sont *déjà* entrelacées avec d'autres qui construisent des réponses possibles, qui invoquent leurs propres enchaînements.

Je réponds aussi vite que je peux : « La réinsertion revient moins cher. Et qu'êtes-vous donc en train de suggérer : qu'on incarcère les gens jusqu'à ce qu'ils soient trop séniles pour pouvoir récidiver ? » Pendant que je parle, les tracés pour les termes que j'ai choisis s'éclairent triomphalement, alors que ceux de vingt ou trente autres mots et phrases commencent tout juste à s'évanouir... comme si le fait d'entendre ce que j'ai effectivement dit était pour eux le seul moyen d'être certains qu'ils avaient perdu toute chance d'être jamais prononcés.

Je refais l'expérience, des douzaines de fois, jusqu'à ce que j'arrive à « voir » distinctement tous les motifs-réponse envisageables. Je les observe alors qu'ils tissent l'écheveau complexe de leurs significations à travers mon esprit, dans l'espoir d'être choisis.

Mais... *choisis où, choisis comment ?*

Ça reste impossible à préciser. Si je tente de ralentir le processus, mes pensées se figent complètement, mais si je parviens à émettre une réponse, il n'y a aucun espoir réel d'en suivre la dynamique. Une seconde ou deux plus tard, je peux encore « voir » la plupart des mots et des associations qui ont été déclenchés en cours de route... mais essayer de remonter à la source même du choix de ce qui a finalement été exprimé – remonter à mon « Moi » – revient à chercher à faire la part des responsabilités dans un carambolage de mille voitures à partir d'un unique cliché flou pris en pose lors de l'évènement tout entier.

Je décide de me reposer une heure ou deux. (Je ne sais comment mais je parviens à prendre cette décision.) L'impression de me décomposer en un tas de larves grouillantes s'est émoussée, mais je ne peux pas supprimer complètement le chaos, le pandémonium, de ma conscience.

Je pourrais essayer d'enlever le cache, mais ce serait courir le risque inutile d'une longue phase de réadaptation quand je le remettrai en place.

Je me rase, debout dans la salle de bain, et je m'arrête pour me regarder dans les yeux. *Est-ce que je veux vraiment en passer par là ? Observer mon esprit dans un miroir pendant que je tue un inconnu ? Qu'est-ce que ça changera ? Qu'est-ce que ça prouvera ?*

Ça prouverait que j'ai en moi une étincelle de liberté que personne d'autre ne peut atteindre, ni ne peut revendiquer. Ça démontrerait que je suis, en fin de compte, responsable de tous mes actes.

Je sens quelque chose qui émerge du chaos. Qui remonte des profondeurs. Je ferme les yeux et m'agrippe au lavabo ; puis je les ouvre et regarde de nouveau dans les deux miroirs à la fois.

Et enfin, je l'aperçois, superposé à l'image de mon visage : un motif étoilé et complexe évoquant une sorte de créature lumineuse des grands fonds marins d'où partent des fils délicats qui touchent dix mille mots et symboles, toute la mécanique de la pensée à sa disposition. Un sentiment de « déjà-vu » me

frappe : ce motif, je le « contemple » en fait depuis quelques jours déjà.

Chaque fois que j'ai pensé à moi-même en tant que sujet, en tant qu'acteur. Que j'ai réfléchi au pouvoir de la volonté. Que j'ai repensé à cet instant où j'ai presque appuyé sur la détente...

Je n'ai aucun doute, le voilà bien. *Le moi qui choisit. Le moi qui est libre.*

Je croise de nouveau mon regard et le motif ruisselle de lumière – pas à la simple vue de mon visage, mais au spectacle de moi-même en train de m'observer, tout en sachant que je m'observe, et que je pourrais me détourner à n'importe quel moment.

Je suis là, l'œil fixé sur cette chose extraordinaire. *Comment la désigner ?* « Moi » ? « Alex » ? Ni l'une ni l'autre appellation ne convient vraiment ; elles ont été vidées de leur sens. Je cherche le mot, l'image, qui donne la réponse la plus forte. Mon propre reflet dans le miroir, de l'extérieur, ne suscite qu'une faible lueur, mais quand je ressens le fait d'être assis moi-même, innommé, dans la sombre caverne du crâne, à regarder par les yeux, à contrôler le corps... *à prendre les décisions, à tirer les ficelles...* le motif se reconnaît et s'illumine.

Je murmure : « Monsieur Volition. Voilà donc ce que je suis. »

Ma tête commence à me lacer douloureusement. Je laisse l'image s'effacer de ma vision.

Alors que je finis de me raser, j'examine le cache de l'extérieur pour la première fois depuis des jours. Le dragon qui s'échappe de son propre portrait vaporeux pour atteindre à la solidité – ou c'est du moins ce que ça représente. Je pense à l'homme à qui je l'ai volé, et je me demande s'il a jamais pénétré aussi profondément que moi dans le pandémonium.

Mais ce n'est pas possible, sinon il ne m'aurait jamais permis de le lui prendre. Car maintenant que j'ai perçu la vérité, je sais que je défendrais jusqu'à la mort le pouvoir de cette vision.

*

* *

Je sors de chez moi vers minuit, parcours le quartier, tâte son pouls. Chaque nuit il y a de subtiles différences dans les mouvements entre clubs, bars, bordels, maison de jeux et soirées privées. Je ne suis cependant pas à la recherche d'une foule, mais plutôt de l'endroit où personne n'a de raisons d'aller.

J'opte finalement pour un chantier en construction, bordé d'une série de bureaux déserts. Près de la route, une grosse benne projette son ombre, triangle noir qui protège une parcelle de terrain de la lumière des deux lampadaires les plus proches. Je m'assieds sur le sable et la poussière de ciment, rendus humides par la rosée, le pistolet et la cagoule dans ma veste, à portée de la main.

J'attends calmement. J'ai appris à être patient – et il est arrivé que j'affronte l'aube les mains vides. Le plus souvent quand même, quelqu'un prend un raccourci. La plupart des nuits, on en vient bien à se perdre.

Je guette un bruit de pas mais je laisse mon esprit vagabonder. J'essaie de suivre le chaos de plus près, pour voir si je peux absorber passivement la séquence des images alors que je pense à autre chose – puis en rejouer le souvenir, le film de mes pensées.

Je ferme le poing, puis je l'ouvre. Je ferme le poing, puis... le laisse comme ça. Je tente de prendre Monsieur Volition sur le fait, à exercer ma capacité d'agir selon ma propre fantaisie. En reconstruisant ce que je crois avoir « vu », il ne fait pas de doute que le motif aux mille filaments est là à briller de tous ses feux, mais la mémoire que j'en ai semble vouloir jouer de drôles de tours : je n'arrive pas à obtenir la séquence correctement. Chaque fois que je repasse le film dans ma tête, je vois la plupart des autres motifs concernés par l'action se déclencher *en premier*, et envoyer des cascades qui convergent sur Monsieur Volition, provoquant son illumination – exactement le contraire de ce que je sais être la vérité. Monsieur Volition s'allume à l'instant même où je ressens le fait de choisir... alors comment peut-il y avoir autre chose que du bruit de fond mental avant ce moment crucial ?

Je m'entraîne pendant plus d'une heure, mais l'illusion persiste. Serait-ce une distorsion de ma perception du temps ? Un effet secondaire du cache ?

Des pas approchent. Une personne seule.

J'enfile la cagoule et attends quelques secondes. Puis je passe lentement à une position accroupie et je jette un œil furtif autour de la benne. Il l'a dépassée et ne se retourne pas.

Je le suis. Il marche à bonne allure, les mains dans les poches de sa veste. Quand j'arrive à trois mètres de lui – ce qui est suffisamment près pour décourager la plupart des gens de se sauver – je lance un « Halte ! » à voix basse.

Il jette d'abord un regard par-dessus son épaule, puis me fait face. Il est jeune, dix-huit ou dix-neuf ans, plus grand que moi et sans doute plus fort. Il va falloir que je fasse attention au cas où il s'embarquerait dans une bravade imbécile. Il ne va pas jusqu'à se frotter les yeux, mais la cagoule semble toujours déclencher une expression d'incrédulité. Ça, et mon attitude, très calme : quand j'évite d'agiter les bras en hurlant des obscénités hollywoodiennes, certaines personnes ne parviennent pas à se persuader que ce qui arrive est réel.

Je m'approche. Il porte une puce en diamant à l'oreille. C'est minuscule, mais mieux que rien. Je la montre du doigt et il me la passe. Il a l'air sinistre mais je ne crois pas qu'il va tenter quoi que ce soit de stupide.

« Sors ton portefeuille et fais-moi voir ce qu'il y a dedans. »

Il obtempère et m'en présente le contenu en éventail, comme des cartes à jouer. Je choisis la monnaie, pour « monnaie élémentaire à cracker » ; je ne peux pas lire le solde mais je la glisse dans ma poche et lui laisse toutes les autres.

« Maintenant, enlève tes chaussures. »

Il hésite, et laisse passer un éclair de pur ressentiment dans son regard. Il a trop peur pour me rétorquer quoi que ce soit, cependant. Il obéit maladroitement, en se tenant sur un pied puis sur l'autre. Je le comprends : assis, je me sentrais plus vulnérable. Même si ça ne change strictement rien.

Pendant que, d'une seule main, j'attache les chaussures par leurs lacets à l'arrière de ma ceinture, il me regarde comme s'il essayait de déterminer si j'ai bien saisi qu'il n'a rien d'autre à

proposer – si je vais donc être déçu et me mettre en colère. Je lui rends son regard, sans hargne aucune, simplement pour tenter de graver son visage dans ma mémoire.

Pendant une seconde, je cherche à visualiser le pandémonium mais ce n'est pas nécessaire. Je lis les motifs tels qu'ils sont et sans conditions maintenant, je les intègre et les comprends totalement, par la nouvelle voie sensorielle que le cache s'est taillée à travers la neurobiologie de ma vision.

Et je sais que Monsieur Volition est activé.

Je lève le pistolet vers le cœur de l'inconnu et enlève la sécurité. Il est complètement décontenancé et se met à grimacer. Il commence à trembler, des larmes surgissent mais il ne ferme pas les yeux. Je sens une vague de compassion – *et je la « vois » aussi* – mais elle est extérieure à Monsieur Volition, et seul ce dernier est en mesure de choisir.

L'inconnu demande simplement, pitoyable : « Mais pourquoi ?

— Parce que j'en ai le pouvoir. »

Il ferme les yeux, ses dents claquent, un fil de mucus pend d'une narine. J'attends le moment de lucidité, de compréhension parfaite, l'instant où je sors du courant du monde et où je prends en charge ce que je suis.

Au lieu de ça, un autre voile s'écarte – et le pandémonium se montre à lui-même, dans les plus infimes détails :

Les motifs pour les concepts de *liberté*, *connaissance de soi*, *courage*, *honnêteté* et *responsabilité* sont tous en train de s'illuminer brillamment. Ce sont des cascades tournoyantes – de vastes banderoles enchevêtrées, composées de centaines de formes – mais maintenant toutes les connexions, toutes les relations causales sont enfin claires comme du cristal.

Et rien ne jaillit d'une quelconque source d'action, d'un moi irréductible et autonome. Monsieur Volition est activé, mais ce n'est qu'un motif parmi des milliers, un rouage complexe de plus. Il accède aux jaillissements qui l'entourent grâce à une douzaine de tentacules et pérore follement « je, je, je » – revendiquant la responsabilité pour tout –, mais en réalité, il n'est en rien différent des autres.

Ma gorge laisse échapper un haut-le-cœur et mes genoux sont sur le point de me lâcher. *C'en est trop : trop à savoir, trop à accepter.* Tout en maintenant fermement le pistolet en position, je passe la main sous la cagoule et arrache le cache.

Mais ça ne change rien. Le spectacle se poursuit. Ce cerveau a intériorisé toutes les associations, toutes les connexions, et le sens de tout ça continue à se dérouler, inexorablement.

Il n'y a pas de cause première ici ; nul endroit où les décisions peuvent naître. Rien qu'une grande machine composée de vannes et de turbines, mue par le courant de causalité qui la traverse – une machine construite à partir de mots, d'images, d'idées faites chair.

Et il n'y a rien de plus : seulement ces motifs, et les connexions qui les rejoignent. Les « choix » se produisent partout – dans chaque association, dans chaque liaison entre pensées. C'est toute la structure, la mécanique dans son ensemble, qui « décide ».

Et Monsieur Volition ? Monsieur Volition n'est rien d'autre que l'idée de lui-même. Le pandémonium peut imaginer n'importe quoi : le Père Noël, Dieu... l'âme humaine. Il peut élaborer un symbole pour n'importe quelle réflexion, et la relier à un millier d'autres, mais cela ne signifie en rien que la chose représentée puisse jamais avoir la moindre existence réelle.

Je regarde, avec horreur, avec pitié, avec honte, l'homme tremblant qui se trouve devant moi. À qui suis-je en train de le sacrifier ? J'aurais pu répondre à Mira : *Une seule petite poupée par âme, c'en est déjà une de trop.* Alors pour quelle raison n'ai-je pu me le dire à moi-même. Il n'y a pas de second moi à l'intérieur du moi, pas de marionnettiste pour tirer les ficelles et faire les choix. Il n'y a que la machine entière.

Et soumis à un examen minutieux, le petit rouage prétentieux se ratatine. Maintenant que le pandémonium peut se voir complètement, Monsieur Volition n'a plus aucun sens.

Il n'y a rien, personne pour qui tuer : aucun empereur de l'esprit à défendre jusqu'à la mort. Et pas d'obstacle à la liberté dont il faudrait *triompher*. L'amour, l'espoir, la moralité... désossez cette splendide mécanique, et il ne restera plus rien que quelques cellules nerveuses s'agitant de façon aléatoire, pas

le moindre *Übermensch* purifié et rayonnant, débarrassé de tout le superflu. La seule liberté qui soit consiste à être cette machine-là, plutôt qu'une autre.

Alors la machine en question abaisse le pistolet, lève la main en un geste maladroit de contrition, se retourne et s'enfuit dans la nuit. Elle ne s'arrête pas pour reprendre son souffle, se méfiant plus que jamais du risque d'être poursuivie, mais elle pleure des larmes de libération tout au long du parcours.

Note de l'auteur : cette nouvelle a été inspirée par les théories de la conscience de Marvin Minsky et Daniel C. Dennett, entre autres. Cependant, l'esquisse grossière que j'ai présentée ici n'a pour objectif que de transmettre le sens général du fonctionnement des modèles en question. Elle est loin d'être à la hauteur de toutes leurs subtilités. Les concepts sont abordés dans le détail dans La Conscience expliquée de Dennett et La Société de l'esprit de Minsky.

Cocon

*Traduit de l'anglais par Sylvie Denis et Francis Valéry
harmonisé par Quarante-Deux*

L'explosion avait brisé les vitres à des centaines de mètres à la ronde, sans toutefois déclencher d'incendie. Plus tard, je découvris qu'un séismographe de l'université de Macquarie l'avait enregistrée, nous donnant ainsi une heure précise : trois heures cinquante-deux du matin. Les habitants du quartier réveillés par la déflagration avaient aussitôt téléphoné aux services d'urgence et notre propre surveillant de nuit m'avait appelé juste après quatre heures. Il n'y avait cependant aucune raison pour que je me précipite sur les lieux où je n'aurais fait que gêner. Je suis resté près d'une heure dans mon bureau devant mon terminal, à réunir des données sur le sujet et à suivre les communications radio avec mes écouteurs, tout en buvant du café et en m'efforçant de ne pas pianoter trop bruyamment sur le clavier.

Quand je suis enfin arrivé, l'entreprise de pompiers du secteur était déjà repartie après avoir affirmé qu'il n'y avait plus aucun risque d'explosion, mais nos enquêteurs étaient toujours plongés dans l'étude des décombres, le bourdonnement électrique de leur équipement presque noyé par le chant des oiseaux. Lane Cove est une banlieue tranquille et ombragée où des résidences privées côtoient des industries de pointe, et où la végétation luxuriante des espaces verts des entreprises se fond quasiment sans rupture dans le parc national s'étendant de part et d'autre de la rivière qui donne son nom aux environs. La carte du secteur affichée sur le terminal de ma voiture avait identifié des fournisseurs de produits pharmaceutiques et de réactifs pour laboratoires, des fabricants d'instruments de précision pour applications scientifiques et pour l'aérospatiale, et pas moins de vingt-sept sociétés de biotechnologie, dont BioPlus International qui siégeait dans un vaste bâtiment de béton maintenant réduit à un amas de blocs blancs et poudreux entassés autour des armatures tordues. L'acier dénudé, d'aspect étonnamment neuf, étincelait dans la lumière du matin ; l'immeuble n'avait que trois ans. Je comprenais pourquoi les enquêteurs avaient, dès le premier coup d'œil, éliminé la thèse

de l'accident. Il était totalement impossible que quelques bidons de solvant organique aient pu avoir un *tel* effet. Aucune substance entreposée légalement dans une zone résidentielle ne pouvait réduire en quelques secondes un bâtiment moderne en un tas de gravats.

Je remarquai Janet Lansing en sortant de ma voiture. Elle observait les ruines, une expression stoïque sur le visage, mais tenait les bras serrés autour de son corps, comme pour se réchauffer. Sans doute était-ce une petite réaction au choc ; elle n'avait aucune autre raison d'avoir froid : il avait fait horriblement chaud toute la nuit et la température commençait déjà à grimper. Lansing dirigeait le complexe de Lane Cove. Elle avait quarante-trois ans, un doctorat en biologie moléculaire de Cambridge et une maîtrise de gestion d'une université virtuelle japonaise tout aussi réputée. Avant mon départ, mon fureteur avait épluché diverses bases de données pour réunir tout ce qui la concernait, y compris une photo.

Je m'approchai d'elle et me présentai : « James Glass, de Nexus Investigations. »

Elle fronça les sourcils au vu de la carte que je lui tendais, mais l'accepta néanmoins puis jeta un œil en direction des techniciens qui ratissaient le périmètre des ruines avec leurs chromatographes en phase gazeuse et leur équipement holographique. « Je suppose qu'ils travaillent pour vous ? »

— Effectivement. Ils sont là depuis quatre heures du matin. »

Elle esquissa un sourire narquois. « Que se passera-t-il si je confie le boulot à quelqu'un d'autre ? Et si je porte plainte contre vous pour intrusion dans une propriété privée ? »

— Si vous engagez une autre société, nous serons heureux de leur remettre tous les échantillons et toutes les données que nous avons recueillis. »

Elle hocha la tête d'un air distrait. « C'est vous que je vais engager, bien entendu. Depuis quatre heures, dites-vous ? Je suis impressionnée. Vous êtes même arrivés avant les gens de l'assurance. » Il s'avérait que les « gens de l'assurance » de BioPlus possédaient quarante-neuf pour cent de Nexus et ils allaient rester à l'écart jusqu'à ce que nous ayons fini. Mais je ne voyais aucune raison de mentionner ce détail. « Notre soi-disant

société de surveillance a tout juste trouvé le courage de me téléphoner il y a une demi-heure, dit Lansing sur un ton aigre. De toute évidence, une boîte de jonction pour câbles à fibres optiques a été sabotée, ce qui a déconnecté tout le secteur. Ils sont censés envoyer une patrouille en cas de défaillance technique, mais il semblerait qu'ils n'en aient pas pris la peine. »

Je fis une grimace pour exprimer ma sympathie. « Vous fabriquez quoi, au juste, ici ?

— Fabriquez ? Mais rien du tout. Il n'y avait pas de production, ici. C'était strictement de la recherche et du développement. »

En fait, je savais déjà que toutes les usines de BioPlus se trouvaient en Thaïlande et en Indonésie, que leur siège social était à Monaco et que leurs centres de recherche étaient dispersés dans le monde entier. Toutefois, même si l'on peut montrer que l'on dispose à portée de main de toutes les données, il ne faut pas aller jusqu'à déstabiliser le client. Quelqu'un de totalement extérieur doit *forcément* se tromper une fois au moins sur un point mineur, doit *nécessairement* poser une question un peu hors du sujet. Je n'y manque jamais.

« Alors plutôt, sur quoi portaient vos recherches ? Que développiez-vous ?

— Ces informations sont confidentielles sur le plan commercial. »

J'ai sorti mon assistant de la poche de ma chemise et affiché un contrat standard assorti des clauses de confidentialité habituelles. Elle y jeta un coup d'œil puis soumit le document à son propre ordinateur pour un examen minutieux. En dialoguant par modulations infrarouges, les machines négocièrent rapidement les détails de la transaction. Mon assistant apposa pour moi une signature électronique – celui de Lansing fit de même. Un double carillon nous informa joyeusement qu'ils étaient arrivés à un accord.

« Le projet principal sur lequel nous travaillions ici concerne la fabrication de cellules syncytiotrophoblastiques améliorées », dit-elle. J'esquissai un sourire patient et elle me donna la traduction. « Il s'agit de renforcer la barrière entre la circulation

sanguine maternelle et fœtale. La mère et le fœtus ne partagent pas directement leur sang, mais échangent nutriments et hormones au travers de la barrière placentaire. L'ennui, c'est que toutes sortes de virus, de toxines, de produits pharmaceutiques ou de drogues illégales peuvent également la traverser. Ses cellules naturelles n'ont pas évolué pour faire face au VIH, au syndrome d'alcoolisme fœtal, aux bébés dépendants de la cocaïne, ou au prochain désastre de type thalidomide. Notre but, c'est la mise au point d'une injection intraveineuse unique pour un vecteur de modification génétique qui déclencherait la formation d'une couche supplémentaire de cellules au sein des structures appropriées du placenta, cellules spécialement conçues pour protéger le sang fœtal des contaminants présents dans la circulation maternelle.

— Une barrière plus épaisse ?

— Disons plus intelligente. Plus sélective. Plus exigeante sur ce qu'elle laisse passer. Nous savons précisément ce dont le fœtus en développement a effectivement *besoin* dans le sang maternel. Ces cellules génétiquement modifiées contiendraient des canaux spécifiques destinés à transporter chacune de ces substances. Rien d'autre ne pourrait traverser.

— Très impressionnant. » *Un cocon autour de l'enfant à naître. Pour le protéger de tous les poisons de la société moderne.* C'était exactement le genre de technologies bénéfiques qu'on s'attendait à voir concocter par une compagnie dont le nom était BioPlus, dans la verdoyante ville de Lane Cove. Cela étant, même un profane pouvait détecter quelques failles dans cette stratégie. J'avais entendu dire que le VIH infectait l'enfant pendant l'accouchement et non pendant la grossesse – mais il y avait sans doute d'autres virus qui traversaient plus fréquemment la barrière placentaire. Et je me demandais si les mères dont les rejetons risquaient d'avoir un retard de croissance dû à l'alcool, ou d'être accros à la cocaïne, étaient bien susceptibles de se précipiter en masse pour se faire installer des barrières fœtales génétiquement modifiées. Mais je pouvais concevoir qu'il y ait une forte demande de la part des gens qui étaient terrifiés par les additifs alimentaires, les pesticides et la pollution. À terme, si le processus fonctionnait

vraiment et s'il n'était pas hors de prix, il pourrait même faire partie des soins prénataux de routine.

Bénéfique, et lucrative.

De toute façon – que des facteurs biologiques, économiques et sociaux empêchent ou non cette nouvelle technologie d'être un succès total, il était difficile d'imaginer que quelqu'un puisse ne pas être d'accord avec son *principe même*.

« Utilisez-vous des animaux ? » demandai-je.

Lansing se renfroga. « Uniquement des embryons de veau à des stades précoces et des utérus de bovin reliés à des machines de maintien tissulaire. S'il s'agit d'un groupe de défense des droits des animaux, ils auraient été plus avisés de faire sauter un abattoir.

— Mmm. » Au cours des dernières années, l'antenne à Sydney d'Égalité Animale (le seul groupe réputé pour avoir recours à de telles méthodes extrémistes) s'était focalisée sur des centres de recherche utilisant des primates. Ils avaient pu changer de cible, ou avoir été mal informés. Mais le choix de BioPlus n'en paraissait pas moins étrange ; il y avait encore bien assez de laboratoires connus pour employer des rats ou des lapins vivants comme autant d'éprouvettes jetables, et un bon nombre d'entre eux étaient situés à proximité. « Et la compétition ?

— Pour autant que je sache, personne ne travaille sur cette ligne de produits. Aucune course n'est engagée. Nous avons déjà obtenu des brevets pour chacun des composants essentiels tels que les canaux membranaires et les molécules transporteuses, de sorte qu'un éventuel concurrent serait, de toute façon, obligé de nous verser des droits.

— Et si quelqu'un avait tout simplement voulu vous porter un coup financier ?

— Il aurait mieux fait de bombarder une de nos usines. Nous priver de liquidités aurait été le meilleur moyen de nous atteindre. Ce laboratoire ne nous rapportait pas un sou.

— La valeur de vos actions va quand même dégringoler, non ? Le terrorisme, rien de tel pour rendre nerveux les investisseurs. »

Avec réticence, Lansing dut en convenir. « Cela étant, reprit-elle, si quelqu'un en profitait pour lancer une OPA, il souffrirait du même problème d'image de marque. Je ne nie pas que le sabotage commercial existe dans notre industrie, de temps à autre, mais pas sur un mode aussi grossier. Le génie génétique est un domaine subtil. Les bombes, c'est pour les fanatiques. »

Peut-être. Mais qui pouvait donc s'opposer avec fanatisme à l'idée de protéger les embryons humains contre les virus et les poisons ? Plusieurs sectes religieuses rejettent purement et simplement toute modification de la biologie humaine, mais celles qui utilisent la violence auraient plutôt fait sauter un fabricant de médicaments abortifs qu'un laboratoire qui se consacre à la protection de l'enfant à naître.

Elaine Chang, qui dirigeait notre équipe d'enquêteurs scientifiques, s'approcha de nous. Je la présentai à Lansing.

« Un vrai travail de professionnels, dit Elaine. Si vous aviez engagé des experts en démolition, ils n'auraient pas fait mieux. En fait, ils auraient probablement utilisé les mêmes logiciels pour calculer l'emplacement des charges et le minutage des explosions. » Elle leva son assistant et afficha une représentation stylisée du bâtiment où était indiqué le lieu supposé des explosifs. Elle appuya sur une touche et la simulation s'écroula pour se transformer en un semblant du spectacle de désolation qui s'étalait derrière nous.

« De nos jours, poursuivit-elle, la plupart des fabricants de bonne réputation marquent chaque lot avec des éléments-trace qui demeurent dans les résidus après la déflagration. Nous avons pu déterminer que les charges utilisées ici proviennent d'un stock volé il y a cinq ans dans un hangar à Singapour.

— Ce qui ne nous aidera peut-être pas beaucoup, j'en ai bien peur, ajoutai-je. Après cinq ans sur le marché noir, elles ont pu changer de main une douzaine de fois. »

Elaine retourna à ses appareils. Lansing commençait à avoir l'air un peu hébété.

« J'aimerais vous reparler plus tard, dis-je. Mais je vais avoir besoin aussi tôt que possible de la liste de vos employés, anciens et actuels. »

Elle hocha la tête, puis tapa sur quelques touches de son assistant, ce qui transféra cette information sur le mien.

« En fait, rien n'a été perdu, dit-elle. Nous avons des copies de toutes nos données administratives et scientifiques sur des sites extérieurs. Et des échantillons congelés de la plupart des lignées cellulaires sur lesquelles nous travaillons, dans une chambre forte à Milson's Point. »

Les sauvegardes des données commerciales seraient quasiment intouchables, dispersées à travers le monde sur une douzaine de sites ou plus, et fortement encryptées, bien entendu. Les cultures de cellules paraissaient plus vulnérables.

« Vous feriez mieux de prévenir les responsables de cette chambre forte.

— C'est déjà fait. Je leur ai téléphoné en venant ici. » Le regard vague, elle contemplait les ruines. « La compagnie d'assurances va payer la reconstruction. Dans six mois, nous serons de nouveau à pied d'œuvre. Les auteurs de cet attentat ont donc perdu leur temps. Le travail continuera malgré tout.

— Qui a bien pu vouloir l'interrompre ? » interrogeai-je.

Le léger sourire narquois réapparut et je faillis lui demander ce qu'elle trouvait d'aussi amusant. Mais les gens agissent souvent de façon incongrue lorsqu'ils sont confrontés à des catastrophes, petites ou grandes. Personne n'était mort et elle était loin d'être hystérique – mais il aurait été étonnant qu'un ennui comme celui-ci ne l'eût pas un tant soit peu déstabilisée.

« C'est à vous de me le dire, répondit-elle. C'est votre boulot, non ? »

*

* *

En rentrant à la maison ce soir-là, je trouvai Martin dans le salon. Il travaillait sur son costume de Carnaval. Je n'avais aucune idée de ce à quoi il ressemblerait une fois fini mais, de toute évidence, il y aurait des plumes. Et des plumes bleues. Je fis de mon mieux pour conserver une expression aussi neutre que possible mais, lorsqu'il leva le regard, je vis à son air qu'il avait saisi l'involontaire frémissement de déplaisir qui était

passé sur mon visage. Nous nous embrassâmes quand même, sans en parler.

Mais il ne put s'empêcher d'y faire allusion au cours du dîner.

« C'est le quarantième anniversaire, James. Ça sera sûrement le plus grandiose de tous. Tu pourrais au moins venir voir. » Ses yeux pétillaient. Il aimait bien me taquiner. Cette discussion durait depuis cinq ans, et elle était presque devenue un rituel aussi inutile que le défilé par lui-même.

« Et pourquoi donc aurais-je envie d'aller regarder dix mille travelos qui descendent Oxford Street en envoyant des baisers aux touristes ? dis-je d'un ton impassible.

— Tu exagères. Il n'y aura tout au plus qu'un millier d'hommes travestis.

— Sans le moindre doute... et les autres seront en string à paillettes.

— Si tu voulais bien y assister, tu t'apercevrais que l'imagination de la plupart des gens a largement dépassé ce stade. »

Je secouai la tête, perplexe.

« Si l'imagination des gens avait vraiment fait des progrès, il n'y aurait pas de Carnaval gay et lesbien *du tout*. C'est une parade de monstres, destinée à ceux qui veulent vivre dans un ghetto culturel. Il y a quarante ans, cela pouvait être... disons, provocateur. Peut-être même que cela a été utile, à l'époque. Mais *maintenant* ? Ça sert à quoi ? Il ne reste plus aucune loi à changer. Aucun combat politique à mener. Ce genre de choses ne fait que recycler les mêmes stéréotypes débiles, année après année.

— C'est une réaffirmation publique du droit à une sexualité différente, dit Martin d'une voix suave. Ce n'est pas parce qu'il ne s'agit plus d'une manifestation à proprement parler, en plus d'être une célébration, qu'il a perdu son sens. Et se plaindre des stéréotypes, c'est comme... déplorer la nature des personnages dans une « moralité » médiévale. Les costumes sont des codes, des raccourcis. Accorde le bénéfice d'un minimum d'intelligence à la populace hétérosexuelle ; ils n'en déduisent pas, après avoir assisté au défilé, que le gay moyen passe tout son temps en tutu

lamé or. Les gens ne sont pas si terre à terre. Ils apprennent tous la sémiotique à la maternelle. Ils savent décoder le message.

— Je n'en doute pas. Mais ce message, il n'en reste pas moins que ce n'est *pas le bon*. Il rend inhabituel ce qui ne devrait être qu'ordinaire. D'accord, les gens ont le droit de se déguiser totalement comme ça leur plaît et de défiler dans Oxford Street... mais ça ne représente absolument rien pour moi.

— Je ne te demande pas d'y participer...

— Bien vu.

— ... mais si cent mille hétéros sont capables de venir montrer leur soutien à la communauté gay, pourquoi pas toi ?

— Parce que, dis-je sur un ton las, à chaque fois que j'entends le mot *communauté*, je sais qu'on est en train de me manipuler. Et quand bien même il existerait une quelconque *communauté gay*, je n'en fais certainement pas partie. Il se trouve que je n'ai aucune envie de passer ma vie à regarder des chaînes de télé *gays et lesbiennes*, ou à utiliser des réseaux d'information *gays et lesbiens*... ou à aller à des défilés *gays et lesbiens*. Ça fait tellement... marque déposée. On dirait qu'une multinationale a obtenu une franchise sur l'homosexualité. Et si on ne *vend pas le produit* à leur manière, on est une espèce d'homo de seconde classe et inférieur, une contrefaçon, une version pirate. »

Martin éclata de rire. Quand il finit par se calmer, il dit : « Continue. J'attends le passage où tu vas m'expliquer que tu n'es pas plus fier d'être gay que d'avoir les yeux marron, des cheveux noirs ou une marque de naissance derrière le genou gauche.

— Mais c'est vrai ! protestai-je. Pourquoi serais-je « fier » d'une chose avec laquelle je suis né ? Non... et je n'en ai pas honte non plus. Je l'accepte, c'est tout. Et je n'ai pas à me joindre à un défilé pour le prouver.

— Alors, tu préférerais que nous restions invisibles ?

— *Invisibles !* C'est toi-même qui m'as dit que, l'année dernière, le taux de représentation des homosexuels dans les films et à la télé était proche de leur pourcentage dans la population générale. Et si tu le remarques à peine, lorsqu'un gay

notoire ou une lesbienne est élu à un poste politique, c'est parce que ce n'est *plus un problème*. Pour la plupart des gens, de nos jours, ça a autant d'importance que... d'être droitier ou gaucher. »

Martin sembla trouver cette idée surréaliste. « Tu ne serais pas en train de me dire que ce n'est plus un sujet de débat ? Que les habitants de cette planète sont maintenant absolument impartiaux en ce qui concerne la préférence sexuelle ? Ta foi est touchante, mais... » Il afficha un air d'incrédulité.

« Nous avons les mêmes droits qu'un couple hétérosexuel, non ? Et à quand remonte la dernière fois où tu as dit à quelqu'un que tu étais homosexuel et qu'il a même eu un clignement de paupières ? *Je sais*, il y a des douzaines de pays où c'est toujours illégal – de même que d'être de la mauvaise religion, ou d'appartenir au mauvais parti politique. Mais les défilés dans Oxford Street ne changeront *rien* à cet état de choses.

— Même ici, *dans cette ville*, des personnes se font tabasser. Il y a encore des discriminations.

— Bien sûr... Et on flingue aussi des gens en pleine heure de pointe parce qu'ils écoutent une musique qui ne convient pas dans leur voiture, ou on leur refuse des emplois parce qu'ils n'habitent pas la banlieue qu'il faut. Je ne dis pas que les hommes sont parfaits. Je veux simplement que tu admettes une toute petite victoire : si on laisse de côté quelques psychotiques et quelques bigots fondamentalistes, la plupart des personnes *n'en ont strictement rien à faire*.

— Si seulement c'était vrai », dit Martin, avec regret.

La discussion se poursuivit pendant plus d'une heure – et s'acheva par un match nul, comme d'habitude. Mais ni lui ni moi n'avions sérieusement envisagé de faire changer l'autre d'avis.

Plus tard, néanmoins, je me surpris à me demander si je croyais réellement au bel optimisme de toute mon argumentation. *Autant d'importance que d'être droitier ou gaucher, vraiment ?* C'était, sans aucun doute, dans le monde occidental, la position de la plupart des politiciens, des universitaires, des essayistes, des présentateurs de débats

télévisés, des scénaristes de feuilleton à l'eau de rose et des chefs des grandes religions. Mais ces mêmes personnes affichaient depuis des dizaines d'années des principes tout aussi élevés en matière d'égalité raciale et la réalité n'était pas encore tout à fait à la hauteur sur ce plan. En ce qui me concernait, j'avais très peu souffert de discrimination : à mon entrée au lycée, la tolérance était à la mode et, depuis cette époque, j'avais constaté une série régulière d'améliorations... mais comment pourrais-je jamais évaluer la quantité exacte de préjugés qui survivait dans l'ombre ? En interrogeant mes propres amis hétéros ? En consultant les dernières études de comportement faites par les sociologues ? Les gens vous diront toujours ce qu'ils pensent que vous voulez entendre.

Pourtant, cela ne semblait guère avoir d'importance. Personnellement, je pouvais parfaitement me débrouiller sans l'approbation profonde et sincère de tous les autres membres de l'espèce humaine. Martin et moi avions eu la chance de naître à une époque et dans un lieu où, dans presque tous les domaines concrets, on nous traitait comme des égaux.

Que pouvait-on espérer de plus ?

Cette nuit-là, dans notre lit, nous fîmes l'amour très lentement, nous embrassant et nous caressant d'abord pendant ce qui sembla être des heures. Nous ne parlâmes ni l'un ni l'autre, et, dans la chaleur abrutissante, je perdis toute notion qu'il puisse y avoir une autre réalité, un autre temps. Rien n'existait que nous deux. Le reste du monde, le reste de ma vie s'en allèrent tournoyer dans l'obscurité.

*

* *

L'enquête avançait lentement. J'interrogeai tous les employés actuels de BioPlus, puis m'attaquai à la longue liste des anciens. Je pensais toujours que l'hypothèse d'un sabotage commercial était la plus plausible, compte tenu du professionnalisme dont avaient fait preuve les terroristes, mais faire sauter la concurrence est une mesure bien désespérée ; en principe, on commence par un zeste d'espionnage lorsqu'on est civilisé.

J'espérais que parmi les ex-employés il s'en trouverait qui s'étaient vu offrir de l'argent en échange de quelques informations confidentielles. Si j'en dénichais n'en serait-ce qu'un seul qui avait refusé un pot-de-vin, il pourrait avoir appris quelque chose d'utile lors de ses contacts avec le rival présumé.

Les installations de Lane Cove ne dataient que de trois ans, mais BioPlus avait disposé auparavant, pendant douze ans, d'une unité de recherche à North Ryde, pas loin de Sydney. Nombre d'employés travaillant pour le groupe à cette époque étaient partis dans un autre État ou avaient quitté le pays ; certains avaient été mutés dans des filiales étrangères. Cela étant, presque personne n'avait changé de numéro de téléphone personnel, aussi n'eus-je que très peu de difficultés à les retrouver.

La seule exception était une biochimiste nommée Catherine Mendelsohn ; celui qui était indiqué dans son dossier au service du personnel n'existait plus. Dans l'annuaire national, dix-sept personnes portaient le même nom de famille et la même initiale. Aucune ne reconnut être Catherine Mendelsohn, ni ne ressemblait, de près ou de loin, à la photo que je possédais provenant de son dossier.

L'adresse qui figurait sur les listes électorales, un appartement à Newtown, était bien celle qu'avait BioPlus, mais dans l'annuaire comme sur ces listes, la même renvoyait à un certain Stanley Goh, un jeune homme qui m'affirma n'avoir jamais rencontré Mendelsohn. Il était locataire du lieu depuis dix-huit mois.

Les bases de données des sociétés de crédit me fournirent la même adresse obsolète. Sans un mandat, je ne pouvais accéder aux données des impôts, des banques ou des services publics. Je fis parcourir tous les avis de décès à mon fureteur, mais rien ne correspondait.

Mendelsohn avait cessé d'être employée par BioPlus environ un an avant le déménagement à Lane Cove. Elle faisait partie d'une équipe qui travaillait sur un système de modification génétique visant à améliorer les problèmes menstruels. Bien que les installations de Sydney aient toujours été orientées dans la recherche gynécologique, le projet était, pour une raison

quelconque, sur le point d'être transféré au Texas. Je consultai la presse spécialisée. Il semblait qu'à l'époque, BioPlus avait réorganisé toutes ses activités en rassemblant sur des sites multidisciplinaires des programmes dispersés sur toute la planète, conformément aux dernières théories à la mode en matière de dynamique de recherche. Mendelsohn ayant refusé son transfert, elle avait été licenciée pour motif économique.

Je creusai un peu plus. Les dossiers du personnel mentionnaient que Mendelsohn avait été interrogée par des gardes parce qu'on l'avait trouvée tard le soir sur le site de North Ryde, deux jours avant son renvoi. Les bourreaux de travail ne manquent pas dans la biotechnologie, mais commencer la journée à deux heures du matin, c'était faire preuve d'un zèle vraiment exceptionnel, surtout juste après une tentative, par votre employeur, de vous expédier à Amarillo. Dans la mesure où elle avait refusé la mutation, elle devait bien savoir à quoi s'en tenir.

L'incident n'avait eu aucune suite. Et même si Mendelsohn avait à l'époque projeté l'un ou l'autre sabotage mineur, cela ne pouvait établir un lien quelconque avec un attentat à la bombe commis quatre ans plus tard. Peut-être avait-elle été assez en colère pour passer des informations confidentielles à un rival de BioPlus, mais ceux qui avaient fait sauter le laboratoire de Lane Cove auraient été davantage intéressés par quelqu'un qui venait du projet de barrière foétale lui-même, lequel n'avait débuté qu'un an après son départ forcé.

Je continuais obstinément à éplucher la liste des anciens employés. Les interroger était très frustrant. Presque tous travaillaient toujours dans l'industrie biotechnologique et ils auraient constitué un groupe idéal à sonder pour savoir à qui les ennuis de BioPlus pouvaient surtout profiter. Mais l'accord de confidentialité que j'avais signé m'empêchait de dire quoi que ce soit sur les recherches en question, même aux gens œuvrant dans d'autres départements de la même entreprise.

L'unique sujet que je pouvais évoquer n'aboutit à rien : s'il y avait eu des offres de pots-de-vin, personne n'en disait mot. Et pas un magistrat ne me délivrerait un mandat me laissant toute

liberté d'aller à la pêche dans les comptes financiers de cent dix-sept personnes.

L'examen des ruines et de la boîte de jonction à fibres optiques avait fourni le catalogue habituel de menus détails qui se révéleraient peut-être un jour inestimables mais, en attendant, ils ne contenaient rien qui pouvait faire jaillir un suspect du néant.

Quatre jours après l'attentat, alors que je commençais à désespérer de trouver un nouvel angle d'approche, je reçus un appel de Janet Lansing.

Les échantillons de sauvegarde des lignées cellulaires génétiquement modifiées avaient été détruits.

*
* *

La chambre forte de Milson's Point s'avéra située juste au-dessous d'une section du pont du port : elle était construite directement dans les fondations du rivage nord. Lansing n'était pas encore arrivée mais le chef de la sécurité de la société de stockage, un homme d'un certain âge nommé David Asher, me fit visiter les lieux. De l'intérieur, on entendait à peine le bruit de la circulation, mais les vibrations qui parvenaient par le sol donnaient l'impression d'un petit tremblement de terre permanent. L'endroit ressemblait à une immense caverne, une grotte sèche et fraîche. Il y avait là alignée une centaine de congélateurs cryogéniques ; leur approvisionnement en azote liquide était assuré par des tuyaux enveloppés de protections épaisses qui couraient entre les rangées.

Asher était d'humeur plutôt morose – on pouvait le comprendre – mais il n'en était pas moins coopératif. Il m'expliqua que cette salle avait autrefois été utilisée pour stocker des pellicules de films en celluloid, avant l'ère du tout numérique. Les propriétaires actuels s'étaient spécialisés dans les produits biologiques. Il n'y avait pas de gardes physiquement présents sur les lieux, mais les caméras de surveillance et le système d'alarme avaient l'air impressionnants, et l'endroit lui-même devait être quasi inexpugnable.

Le matin suivant l'attentat, Lansing avait téléphoné à Biofile, la société de stockage. Asher me confirma qu'il avait envoyé quelqu'un du bureau de Sydney Nord, afin de vérifier le congélateur en question. Rien ne manquait, mais il avait promis de renforcer immédiatement les mesures de sécurité. Étant donné que les congélateurs étaient censés être inviolables et étaient tous verrouillés individuellement, les clients avaient normalement accès à la chambre forte quand ils le voulaient. Ils étaient sous la surveillance des caméras, mais sans aucun autre contrôle. Asher avait assuré à Lansing que nul ne pourrait désormais pénétrer dans le bâtiment sans être accompagné par un membre du personnel – et il affirmait, de toute façon, que personne n'était entré depuis le jour de l'attentat.

Quand deux techniciens de BioPlus étaient arrivés ce matin-là pour procéder à un inventaire, ils avaient bien trouvé le nombre attendu de cultures cellulaires, en flacons tous étiquetés avec les bons codes à barres et tous fermés hermétiquement, mais il y avait quelque chose de subtilement anormal au niveau de l'aspect du contenu. Le colloïde gelé, translucide, était plus opalescent que trouble ; un regard non entraîné ne s'en serait probablement jamais rendu compte mais, apparemment, cela en disait long aux spécialistes.

Les techniciens avaient emporté quelques bouteilles pour en analyser le contenu. BioPlus travaillait sur un site temporaire, un coin de laboratoire de contrôle qualité que leur sous-louait un fabricant de peinture. Lansing avait promis qu'elle aurait des résultats préliminaires à me fournir dès notre rendez-vous.

Elle arriva, et ouvrit aussitôt le congélateur. De ses mains gantées, elle retira un flacon des volutes de brume qui s'en échappaient et le tint en l'air pour que je l'examine.

« Nous n'avons dégelé que trois échantillons mais ils ont tous la même apparence. Les cellules ont été réduites en charpie, dit-elle.

— Et comment ? » Le flacon était complètement recouvert de condensation, de sorte que je n'aurais su dire s'il était vide ou plein, et encore moins s'il apparaissait trouble ou opalescent.

« On dirait des dégâts causés par des radiations. » J'en eus la chair de poule. Je plongeai mon regard dans les profondeurs du

congélateur ; tout ce que je pouvais voir, c'était le haut des alignements de flacons, tous identiques, *mais si l'un d'entre eux avait été « agrémenté » d'un radio-isotope...*

« Du calme », dit Lansing en fronçant les sourcils. Elle tapota un petit badge électronique épinglé à sa blouse. C'était une pastille gris mat, semblable à une cellule solaire : un dosimètre à radiations. « Si nous étions exposés à quoi que ce soit de significatif, ce truc-là pousserait les grands cris. Quelle qu'ait été la source de radiation, elle n'est plus là-dedans – et les murs ne se sont pas non plus mis à briller du fait de son passage. Votre future descendance n'est pas en danger. »

Je ne relevai pas la remarque. « Vous croyez que tous les échantillons ont été détruits ? Vous pensez ne rien pouvoir sauver ? »

Lansing ne se départit pas de son stoïcisme. « Ça en a bien l'air. Il existe des techniques compliquées que nous pourrions utiliser pour tenter de réparer l'ADN. Mais ce sera probablement plus facile d'en synthétiser du frais en repartant de zéro et de le réintroduire dans des lignées cellulaires non modifiées de placenta bovin. Nous avons toujours toutes les données du séquençage ; c'est ça qui compte, finalement. »

Je songeais au système de fermeture des congélateurs, aux caméras de surveillance. « Êtes-vous sûre que la source se trouvait bien à *l'intérieur* du bac ? Les dégâts n'auraient-ils pas plutôt été causés sans la moindre effraction – directement à travers les murs ? »

Elle réfléchit. « Peut-être. Il n'y a pas beaucoup de métal dans ces engins ; c'est surtout de la mousse plastique. Mais je ne suis pas spécialiste en radioactivité. Vos enquêteurs pourront probablement vous donner une idée plus précise de ce qui s'est effectivement passé après avoir vérifié le congélateur lui-même. Si les polymères de la mousse ont été endommagés, on pourra peut-être reconstituer la structure du champ de radiation. »

De fait, une équipe était en route.

« Comment aurait-on pu s'y prendre ? Passer tranquillement près d'ici, et simplement... ? »

— Certainement pas. Une source capable de faire ça en un seul passage rapide aurait été par trop encombrante. Il est bien

plus probable qu'il s'agisse d'une exposition de faible intensité sur une période de plusieurs semaines, voire de plusieurs mois.

— Ils ont dû introduire un engin clandestinement dans *leur propre congélateur*, et le braquer sur le vôtre. Mais alors... nous allons pouvoir suivre les traces jusqu'à leur origine, non ? Comment ont-ils pu penser ne pas être découverts ?

— C'est encore plus simple que ça. Il est question d'une quantité très modeste d'un isotope émetteur de rayons gamma, et non d'une arme à faisceau de particules coûtant des millions de dollars. La portée doit être de quelques mètres tout au plus. Si cela a été fait de l'extérieur, vous venez de réduire le nombre des suspects à deux. » Elle donna un coup de poing sur le congélateur voisin, à gauche, puis sur celui de droite, et fit : « Aha.

— Quoi ? »

Elle tapa de nouveau sur chacun d'eux. Le deuxième sonnait creux.

« Pas d'azote liquide ? dis-je. Il n'est pas en fonction ? »

Elle hocha la tête et tendit la main vers la poignée.

« Je ne crois pas... » dit Asher.

Le congélateur n'était pas verrouillé ; il s'ouvrit aisément. Le badge de Lansing se mit à biper – et pire encore : *il y avait quelque chose à l'intérieur, avec des piles et des fils...*

Je ne sais pas ce qui m'empêcha de la plaquer au sol, mais Lansing, impassible, acheva de soulever le couvercle.

« Pas de panique, fit-elle sur un ton tranquille. Le niveau de radiations est insignifiant. À peine détectable. »

La chose dans le congélateur pouvait ressembler à première vue à une bombe de fabrication artisanale mais les piles et le microprocesseur de temporisation que j'avais entraperçus étaient reliés à un solénoïde de type industriel qui faisait partie d'un mécanisme obturateur compliqué situé sur l'un des côtés d'une grosse boîte métallique grise.

« Probablement une source médicale de récupération, dit Lansing. Vous savez qu'on a retrouvé ce genre de trucs dans des *décharges publiques* ? »

Elle détacha son badge et l'agita près de la boîte ; le bip devint plus aigu, mais à peine.

« Le blindage semble intact.

— Ces gens-là ont accès à des *explosifs puissants*, dis-je en m'efforçant de garder mon calme. Vous n'avez pas la moindre idée de ce que peut contenir cet engin ou de ce pour quoi il a été programmé. On s'arrête là, on sort doucement et on laisse tout ça aux robots démineurs. ».

Elle parut sur le point de protester, mais hocha la tête d'un air contrit. Nous regagnâmes le niveau de la rue et Asher appela le service antiterroriste local. Je réalisai soudain qu'ils allaient devoir empêcher les automobilistes d'emprunter le pont. Les médias ne s'étaient intéressés que de loin à l'attentat de Lane Cove, mais cet événement-là ferait certainement la une du journal du soir.

Je pris Lansing à part. « Ils ont rasé votre laboratoire, ils ont détruit vos cultures cellulaires, vos données sont peut-être quasi impossibles à localiser et à corrompre, de sorte que, logiquement, la prochaine cible ne peut être que vous et vos employés. Nexus ne propose pas de services de protection mais je peux vous recommander une entreprise sérieuse. »

Je lui donnai leur numéro de téléphone. Elle l'accepta avec la solennité qui convenait. « Alors, vous me croyez enfin ? Ces gens-là ne sont pas des saboteurs commerciaux. Ce sont de dangereux fanatiques. »

Je commençais à en avoir assez de ses vagues allusions à de prétendus « fanatiques ». « À qui pensez-vous au juste ?

— Nous touchons à certains... *processus naturels*, dit-elle d'une voix sombre. Vous pouvez en tirer vos propres conclusions, non ? »

Il n'y avait pas la moindre logique là-dedans. Image de Dieu voudrait sans doute obliger toutes les femmes enceintes séropositives ou toxicomanes à utiliser le cocon. Ces gens-là n'essaieraient pas de faire disparaître une telle technologie à coup de bombes. Les Soldats de Gaïa étaient plus préoccupés par les cultures et les bactéries génétiquement modifiées que par des changements de détail apportés à des espèces insignifiantes telles que les humains – et ils ne se seraient pas servis de *radio-isotopes* même si le sort de la planète avait été en jeu. Je commençais à penser que Lansing était complètement

paranoïaque. Mais étant donné les circonstances, ça pouvait se comprendre.

« Je ne tire aucune conclusion. Étant donné que nous ne savons pas jusqu'où ils sont capables d'aller, je vous conseille simplement de prendre quelques précautions raisonnables. Mais... Biofile doit louer des congélateurs à tous vos concurrents. Pénétrer dans la chambre forte pour mettre cet engin en place aurait été mille fois plus facile pour un rival que pour un quelconque membre d'une secte hypothétique. »

Un camion blindé gris s'arrêta en face de nous dans un crissement de freins. La porte arrière se souleva, une rampe s'abaissa et un robot trapu monté sur chenilles et pourvu de bras multiples en descendit. Je levai la main pour le saluer et il fit de même ; son opérateur était un ami.

« Vous avez peut-être raison, dit Lansing. Mais de toute façon, rien n'empêche un terroriste d'avoir un emploi officiel dans la biotechnologie, non ? »

*

* *

L'appareil trouvé dans le congélateur ne s'avéra finalement pas piégé, mais seulement réglé pour arroser de rayons gamma les précieuses cellules de BioPlus, chaque jour à partir de minuit et pendant six heures. Même si – hypothèse improbable – quelqu'un avait pénétré dans la chambre forte au petit matin et s'était logé dans le passage étroit qui séparait les bacs, la dose reçue aurait été minime. Comme Lansing l'avait suggéré, c'était l'effet cumulé sur plusieurs mois qui avait causé les dégâts. Le radio-isotope installé dans la boîte était du cobalt 60, très vraisemblablement en provenance de matériel médical mis au rebut et dérobé sur un site de « refroidissement » – trop affaibli pour son utilisation d'origine mais encore trop « chaud » pour être simplement mis à la poubelle. Aucun vol de ce type n'avait été signalé mais les assistants d'Elaine Chang étaient en train de téléphoner à tous les hôpitaux de la région pour essayer de les amener à refaire l'inventaire de leurs entrepôts bétonnés.

Le cobalt 60 est une substance dangereuse, mais cinquante milligrammes dans un récipient étanche et blindé n'avaient vraiment rien d'une arme atomique tactique. Néanmoins, les réseaux d'information furent pris de folie : DES TERRORISTES NUCLÉAIRES FRAPPENT LE PONT DU PORT ! et ainsi de suite. Si les ennemis de BioPlus étaient effectivement des activistes prônant une « cause morale » sur laquelle ils auraient voulu attirer l'attention, ils avaient choisi les conseillers en relations publiques les plus nuls du marché. Leurs espoirs de susciter le moindre élan de sympathie s'étaient évaporés à l'instant même où le premier reportage avait utilisé le mot « radiation ».

Mon logiciel de secrétariat expliqua poliment à ma place que je ne souhaitais pas faire de commentaires – ce qui n'empêcha pas des équipes de prises de vues de venir rôder devant ma porte. Aussi finis-je par céder et par prononcer à leur intention quelques phrases en jargon journalistique qui disaient à peu près la même chose. Martin observa le manège avec amusement. Puis ce fut à mon tour de regarder – mais avec stupéfaction – Janet Lansing qui passait à la télé pour donner, elle aussi, une conférence de presse impromptue devant son domicile.

« Il est manifeste que ces gens sont impitoyables. La vie humaine, l'environnement, la contamination radioactive : tout cela ne signifie rien pour eux.

— Avez-vous la moindre idée de qui pourrait être responsable de cet acte scandaleux, docteur Lansing ?

— Je ne peux encore rien divulguer. Tout ce que je peux révéler, à l'heure actuelle, c'est que nos recherches sont à la pointe de la médecine préventive. Je ne suis donc pas du tout surprise que de puissants intérêts travaillent contre nous. »

De puissants intérêts ? C'était quoi ce langage codé, sinon une allusion aux entreprises concurrentes de biotechnologie dont elle ne cessait de nier la possible implication dans l'attentat ? Sans doute gardait-elle à l'esprit les avantages qu'il y avait – en termes de publicité – à être victime de TERRORISTES NUCLÉAIRES mais je pensais qu'elle perdait son temps. Dans deux ou trois ans, lorsque le produit arriverait enfin sur le marché, toute l'affaire serait oubliée depuis longtemps.

*
* *

Après quelques délicates négociations entre juridictions, Asher finit par m'envoyer six mois d'archives provenant des caméras de la chambre forte – ils n'en conservaient pas plus. Le congélateur en question n'avait pas été utilisé depuis deux ans ou presque. Le dernier locataire légal en avait été une petite clinique pratiquant la fécondation *in vitro* et qui avait fait faillite. Ça tombait bien qu'un appareil vide se trouve juste à côté de celui de BioPlus, mais comme seulement soixante pour cent d'entre eux étaient loués en ce moment, cela n'avait rien de surprenant.

Je soumis les archives du système de surveillance à un logiciel d'analyse d'images dans l'espoir que quelqu'un ait pu être pris à ouvrir le congélateur inutilisé. La recherche demanda environ une heure en temps superordinateur et ne révéla strictement rien. Quelques minutes plus tard, Elaine Chang passa la tête dans mon bureau pour m'annoncer qu'elle avait fini l'examen des dommages causés aux parois : l'irradiation nocturne avait duré huit à neuf mois.

Refusant de me laisser décourager, j'inspectai à nouveau les archives, donnant cette fois l'ordre au logiciel de réunir la galerie de tous les individus aperçus dans la chambre forte.

Soixante-deux visages s'affichèrent. Je mis un nom d'entreprise sur chacun d'entre eux en recoupant l'heure de prise de vue avec les données d'utilisation gardées par Biofile de la clé électronique de chaque client. Aucune contradiction flagrante n'apparut. Toutes les personnes filmées s'étaient servies d'une clé légitime pour entrer – et chacune d'elles avait utilisé la même de façon répétée.

Je feuilletai la galerie de photos en me demandant ce que j'allais bien pouvoir faire ensuite. Chercher quelqu'un qui aurait jeté un coup d'œil sournois en direction du congélateur radioactif ? Le logiciel aurait pu le faire – mais je n'étais pas encore tout à fait prêt à me livrer à de telles extrémités.

J'arrivai à un visage qui me sembla familier : une femme blonde, la trentaine, qui s'était servie à trois reprises de la clé appartenant à l'Unité de Recherche Oncologique de l'hôpital du Centenaire de la Fédération. J'étais certain de la connaître mais je ne parvenais pas à me souvenir de l'endroit où je l'avais déjà vue. Cela n'avait pas d'importance ; une recherche de quelques secondes et je dénichai une image bien dégagée du badge épinglé à sa blouse de laboratoire. Il ne me restait plus qu'à l'agrandir.

On y lisait : C. MENDELSON.

On frappa à ma porte entrouverte. Je me détournai de l'écran ; Elaine était de retour, arborant un air satisfait.

« Nous avons enfin trouvé quelqu'un qui veut bien admettre avoir perdu du cobalt 60, dit-elle. Qui plus est, l'activité de notre source radioactive correspond point pour point à la courbe de décroissance de celle qui leur manque.

— Et où l'a-t-on volé, alors ?

— À l'hôpital du Centenaire de la Fédération. »

*

* *

Je téléphonai à l'Unité de Recherche Oncologique. Oui, Catherine Mendelsohn travaillait bien pour eux – depuis presque quatre ans – mais, non, ils ne pouvaient me la passer : elle était en congé maladie depuis une semaine. Ils me donnèrent le même numéro de téléphone résilié que j'avais obtenu de BioPlus, mais l'adresse était différente : un appartement à Petersham qu'on ne trouvait pas dans l'annuaire ; j'allais devoir m'y rendre en personne.

Une équipe effectuant des recherches sur le cancer n'aurait eu aucune raison de vouloir faire du tort à BioPlus, mais un concurrent – possédant ou non sa propre clé de la chambre forte – aurait bien pu payer Mendelsohn pour faire le travail à sa place. Ça me semblait une très mauvaise affaire, quelles que soient les sommes en jeu – si jamais elle était reconnue coupable, on retrouverait et confisquerait jusqu'au dernier centime. Mais l'amertume qu'elle ressentait à la suite de son

licenciement avait pu lui faire perdre une partie de son bon sens.

Peut-être était-ce le cas. Ou peut-être que tout cela était un peu trop facile.

Je me repassai les images de Mendelsohn prises par les caméras de surveillance. Elle ne fit rien d'inhabituel, rien de suspect. Elle alla droit au congélateur de l'URO, y déposa les échantillons qu'elle avait apportés puis repartit directement. Elle ne jeta pas un seul coup d'œil sournois, dans quelque direction que ce fût.

Qu'elle soit entrée dans la chambre forte – pour un motif parfaitement légitime – ne prouvait rien. Le fait que le cobalt 60 ait été volé dans l'hôpital où elle travaillait pouvait n'être que pure coïncidence.

Et tout le monde a le droit de résilier son abonnement téléphonique.

Je repensai aux armatures d'acier du laboratoire de Lane Cove, scintillant sous le soleil.

En sortant, je fis à contrecœur un détour par le sous-sol. Je m'assis à une console et le coffre aux armes vérifia mes empreintes digitales, prit des échantillons de mon haleine et un spectrogramme de mon fond d'œil, me soumit à quelques tests évaluant mon temps de réponse perception-jugement, puis m'interrogea sur l'affaire pendant cinq minutes. Une fois rassuré sur le niveau de mes réflexes, sur mes motivations et mon état d'esprit, il me délivra un pistolet neuf millimètres et un holster.

*

* *

Le bâtiment où habitait Mendelsohn était un bloc de béton des années soixante, avec des portes d'entrée donnant toutes sur des balcons communs et pas le moindre système de sécurité. J'arrivai un peu après dix-neuf heures, alors que des odeurs de cuisine et les applaudissements des jeux télévisés s'échappaient d'une centaine de fenêtres ouvertes. La chaleur de la journée se dégageait encore du béton ; monter trois étages suffit à me

mettre en nage. Son propre appartement était silencieux mais les lumières étaient allumées.

Je frappai à la porte. Elle répondit. Je me présentai et montrai ma carte. Elle semblait nerveuse mais pas surprise.

« Ça m'exaspère toujours d'être obligée d'avoir affaire à des individus dans votre genre, dit-elle.

— Dans mon genre... ?

— J'étais contre la privatisation de la police. J'ai participé à l'organisation de certaines manifs. »

Elle devait avoir quatorze ans à l'époque – un activisme politique bien précoce.

De mauvaise grâce, elle me laissa entrer. Le salon était meublé de manière modeste avec, dans un coin, un terminal informatique posé sur un bureau.

« J'enquête sur l'attentat contre la société BioPlus International. Vous avez travaillé pour eux jusqu'à il y a quatre ans environ. Est-ce bien exact ?

— Oui oui.

— Pouvez-vous me dire pourquoi vous en êtes partie ? »

Elle me répéta ce que je savais déjà, évoquant le transfert sur le site d'Amarillo du projet sur lequel elle travaillait. Elle répondit à chaque question directement, en me regardant droit dans les yeux. Elle paraissait toujours nerveuse, mais j'avais l'impression qu'elle cherchait à détecter une information d'importance vitale dans mon attitude. *Se demandait-elle si j'avais trouvé la source du cobalt ?*

« Que faisiez-vous sur le site de North Ryde à deux heures du matin, deux jours avant d'être mise à la porte ?

— Je voulais découvrir ce que BioPlus projetait de faire dans le nouveau bâtiment. Et donc savoir pourquoi ils ne désiraient pas que je reste.

— Votre poste a été transféré au Texas. »

Elle rit, sèchement.

« Mon travail n'était pas *aussi* spécialisé que ça. J'aurais pu échanger mon poste avec celui d'une personne qui préférerait aller aux États-Unis. Ça aurait été la solution idéale et les gens plus qu'intéressés n'auraient certainement pas manqué. Mais non, ils n'ont rien voulu savoir.

— Et vous avez trouvé la réponse ?
— Pas cette nuit-là, non. Mais plus tard.
— Alors, vous saviez sur quoi BioPlus travaillait à Lane Cove ?

— Oui.

— Comment l'avez-vous découvert ?

— J'ai gardé les oreilles bien ouvertes. Personne, de ceux qui étaient restés, ne m'en aurait parlé directement. Mais il a fini par y avoir des fuites. Il y a un an environ.

— *Trois ans après votre départ ?* Pourquoi cela vous intéressait-il encore ? Vous pensiez pouvoir revendre l'information ?

— Mettez votre assistant dans le lavabo de la salle de bain, dit-elle, et faites couler le robinet dessus. »

J'hésitai, puis m'exécutai. Quand je revins dans le salon, elle avait le visage dans les mains. Elle leva les yeux et me regarda d'un air grave.

« Pourquoi ça m'intéressait toujours ? Parce que je tenais à comprendre pour quelle raison ils transféraient hors du département *tous les projets* avec un membre gay ou lesbien dans l'équipe. Je voulais savoir s'il s'agissait ou non d'une pure coïncidence. »

Tout à coup, je ressentis comme un froid au creux de l'estomac.

« Si vous aviez un problème de discrimination, vous auriez pu avoir recours à... »

Elle secoua la tête avec impatience.

« BioPlus n'a jamais agi de façon *discriminatoire*. Ils n'ont viré aucun de ceux qui étaient volontaires pour changer de lieu de travail – et ils ont toujours transféré les équipes au complet. Ils n'ont jamais manqué de subtilité au point de sélectionner des *individus* en fonction de leurs préférences sexuelles. Et ils avaient une réponse rationnelle pour tout : ils regroupaient les projets de département à département pour faciliter la « pollinisation synergique croisée ». Si ça ressemble à du charabia prétentieux, c'est que ça en était bien, mais c'était un baragouin *plausible*. D'autres sociétés ont mis en œuvre des plans bien plus ridicules, et ce en toute sincérité.

— Mais si ce n'était pas une histoire de discrimination... pourquoi BioPlus aurait-elle voulu forcer des gens à quitter un département en particulier ? »

Alors même que je prononçai ces paroles, je pense que j'avais enfin deviné la réponse, mais j'avais besoin d'entendre Mendelsohn me l'énoncer mot à mot pour pouvoir vraiment y croire.

Elle avait dû préparer sa version pour non-spécialistes ; celle-ci était parfaitement au point.

« Quand les gens sont soumis à un *stress* – physique ou émotionnel –, le taux de certaines substances présentes dans le sang augmente. Principalement celui du cortisol et de l'adrénaline. L'adrénaline a un effet rapide et de courte durée sur le système nerveux. Le cortisol agit sur une période beaucoup plus longue. Il module toute une série de processus physiologiques, et les adapte en prévision de situations difficiles, telles que la fatigue ou la blessure. Si le stress se prolonge, son taux peut rester élevé pendant des jours, des semaines, ou même des mois.

« Si son niveau est suffisamment haut dans le sang d'une femme enceinte, le cortisol va pouvoir traverser la barrière placentaire et interagir avec le système hormonal du fœtus en développement. Or, il existe dans le cerveau des zones dont l'évolution sera dirigée dans telle ou telle direction en fonction des hormones produites par les testicules ou les ovaires du fœtus. Ce sont celles qui contrôlent l'image du corps, et celles qui sont responsables de la préférence sexuelle. En général, les embryons femelles développent un cerveau qui intègre une image de soi correspondant à un corps féminin, et un fort potentiel d'attraction pour le sexe mâle. Pour les embryons mâles, c'est le contraire. Et ce sont les hormones sexuelles circulant dans le sang fœtal qui font savoir aux neurones en cours de croissance à quel genre appartient l'embryon, et donc quelle programmation adopter.

« Le cortisol peut interférer avec ce processus. Les interactions en cause sont complexes mais le résultat final dépend essentiellement de l'instant où elles se produisent. Les diverses zones du cerveau concernées s'orientent vers une

version spécifique à un genre ou à l'autre à des stades de développement différents. Donc, selon le moment de la grossesse où il survient, le stress va entraîner, chez l'enfant, des schémas distincts de préférence sexuelle et d'image du corps : homosexuel, bisexuel, transsexuel.

« De toute évidence, beaucoup de choses dépendent de la biochimie de la mère. La grossesse elle-même est un facteur de stress, mais personne n'y réagit de la même façon. Les premiers indices d'un effet possible du cortisol sont apparus dans des études réalisées dans les années quatre-vingt sur des enfants dont les mères allemandes étaient enceintes au cours des bombardements les plus violents de la Seconde Guerre mondiale, à une période où le stress était si intense que son effet était détectable même en tenant compte des différences entre individus. Dans les années quatre-vingt-dix, des chercheurs avaient cru identifier un gène responsable de l'homosexualité masculine, mais il provenait toujours de la mère – il se révéla qu'il avait en réalité une influence sur *la réaction de celle-ci face au stress*, plutôt qu'une action directe sur l'enfant.

« Si on empêchait le cortisol maternel, et d'autres hormones du stress, d'arriver au fœtus, alors le sexe du cerveau correspondrait toujours à celui du corps, et ce à tous les niveaux. Toutes les variations que nous connaissons actuellement seraient éliminées. »

J'étais secoué mais je ne crois pas que cela se voyait. Tout ce qu'elle avait dit sonnait vrai ; je n'en mettais pas un seul mot en doute. J'avais toujours pensé que la préférence sexuelle était déterminée avant la naissance. En ce qui me concernait, j'avais su que j'étais gay dès l'âge de sept ans. Cependant, je n'avais jamais décortiqué tous les détails biologiques en cause car à aucun moment je n'avais supposé que les mécanismes laborieux du processus pourraient un jour avoir la moindre importance pour moi. Ce qui me glaçait le sang, ce n'était pas de percer enfin la *neuroembryologie du désir*. Le choc, c'était de découvrir que BioPlus avait l'intention de pénétrer dans la matrice et *d'en prendre le contrôle*.

Je poursuivis mon interrogatoire dans une espèce de transe, ayant mis mes propres sentiments en veilleuse.

« Mais la barrière de BioPlus sert à filtrer les *virus* et les *toxines*. Vous parlez d'une substance naturelle qui existe depuis des millions d'années...

— BioPlus tiendra à l'écart tout ce qu'ils considèrent comme non essentiel. Le fœtus n'a pas *besoin* du cortisol maternel pour survivre. S'ils n'incluent pas des transporteurs spécifiques volontairement, il ne passera pas. Et je vous laisse deviner ce qu'ils ont l'intention de faire.

— Vous êtes en pleine paranoïa. Vous pensez que BioPlus investirait des millions de dollars pour prendre part à une conspiration ne visant qu'à débarrasser le monde des homosexuels ? »

Mendelsohn me jeta un regard plein de pitié.

« Il ne s'agit pas de *conspiration*. Mais de *perspectives marketing*. BioPlus se fout complètement des considérations politiques qui gravitent autour de la sexualité. Ils pourraient inclure des transporteurs pour le cortisol dans leur barrière, et la vendre en tant qu'écran antiviral, antidrogue ou antipollution. Ils peuvent aussi ne pas les ajouter et la mettre sur le marché pour les mêmes raisons – plus une garantie que l'enfant sera hétérosexuel. À *votre avis, qu'est-ce qui rapporterait le plus d'argent ?* »

Cette question toucha un nerf sensible. Je dis avec colère : « Et vous aviez si peu confiance en la capacité des gens à choisir que vous avez fait *sauter le laboratoire* pour que personne n'ait jamais l'occasion de prendre une décision ? ».

Les traits de Mendelsohn se figèrent.

« Je n'ai *pas* fait sauter BioPlus. Ni irradié leur congélateur.

— Ah non ? Nous avons pu établir que le cobalt 60 provenait de l'hôpital du Centenaire de la Fédération. »

L'espace d'un instant, elle parut stupéfaite.

« Félicitations, dit-elle, mais vous savez, six mille autres personnes y travaillent en dehors de moi. Vous ne pensez tout de même pas que je sois la seule à avoir découvert ce que BioPlus mijote.

— Vous êtes en tout cas la seule à avoir accès à la chambre forte de Biofile. Qu'est-ce que vous voulez que je croie ?

Qu'étant au courant de ce projet vous alliez rester là à ne rien faire ?

— Bien sûr que non ! J'ai *toujours* l'intention de révéler au grand jour ce qu'ils projettent. Pour que les gens sachent ce que cela signifiera vraiment. Pour tenter de lancer le débat sur le sujet avant que le produit n'apparaisse dans un torrent de désinformation.

— Vous avez dit que vous étiez au courant depuis un an.

— C'est exact. Et j'ai passé presque l'intégralité de ce temps à essayer de tout vérifier avant d'ouvrir ma grande gueule. Rien n'aurait été plus stupide que de rendre l'affaire publique sur la simple base de quelques vagues rumeurs. Jusqu'à maintenant, je n'en ai parlé qu'à une douzaine de personnes, mais nous étions sur le point de lancer une grande campagne de publicité qui devait coïncider avec le Carnaval. Et voilà qu'à présent, avec cet attentat, tout est devenu mille fois plus compliqué. »

Elle écarta les mains dans un geste d'impuissance.

« Mais nous devons tout de même faire ce que nous pouvons, pour essayer d'empêcher le pire.

— Le pire ?

— Le séparatisme. La paranoïa. L'homosexualité redéfinie comme un état *pathologique*. Des lesbiennes et des femmes hétérosexuelles sympathisantes à la recherche de leurs propres moyens technologiques pour garantir la survie de leur culture... pendant que l'extrême droite religieuse essaierait de les poursuivre en justice en les accusant d'empoisonner leurs enfants... un « empoisonnement » que Dieu pratique pourtant joyeusement sur les bébés depuis quelques milliers d'années. Les touristes sexuels qui voyageraient des pays riches où la technologie sera en usage, vers les pauvres où elle ne le sera pas. »

La vision qu'elle me dépeignait me donnait envie de vomir – mais je continuai à poser des questions.

« Et cette douzaine d'amis... ?

— Allez vous faire foutre, dit-elle d'une voix parfaitement neutre. Je n'ai rien de plus à vous dire. Vous connaissez la vérité. Je ne suis pas une criminelle. Et je crois que vous feriez mieux de partir. »

Je me rendis dans la salle de bain pour récupérer mon assistant. Au moment de franchir la porte, je lui demandai : « Soit, mais si vous n'êtes pas une criminelle, pourquoi est-il si difficile de vous trouver ? » Sans un mot, dans un geste méprisant, elle souleva sa chemise et me montra les bleus au bas de sa cage thoracique. Ils semblaient s'estomper mais ça n'était toujours pas bien joli à voir. Quelle que soit la personne qui l'ait battue – une ex-partenaire ? –, je pouvais difficilement lui reprocher de vouloir s'épargner une deuxième séance à tout prix.

Une fois dans l'escalier, j'appuyai sur la touche RÉÉCOUTER de mon assistant. Le logiciel calcula le spectre de fréquences du bruit de l'eau en train de couler, le retira de l'enregistrement, puis amplifia et nettoya ce qui restait. Chaque mot de notre conversation en ressortit parfaitement audible.

De ma voiture, j'appelai une société de surveillance et leur demandai de filer Mendelsohn vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

À mi-chemin de chez moi, je m'arrêtai dans une petite rue, et demeurai assis derrière le volant pendant dix minutes, incapable de penser, sans pouvoir bouger.

*

* *

Ce soir-là, alors que nous étions au lit, je demandai à Martin : « Tu es gaucher. Qu'est-ce que tu ressentirais si plus aucun gaucher ne naissait jamais ?

— Ça ne me gênerait absolument pas. Pourquoi ?

— Tu ne considérerais pas ça comme une espèce de... génocide ?

— Pas du tout. Où veux-tu en venir ?

— À rien. Laisse tomber.

— Tu trembles.

— J'ai froid.

— Je ne te trouve pas si froid, moi. »

Alors que nous faisons l'amour – tendrement, puis sauvagement –, je me dis : *Ceci est notre langage, notre*

dialecte. On a livré des guerres pour bien moins que ça. Et si ce langage meurt un jour, un peuple aura alors disparu de la surface de la Terre.

Je savais que je devais abandonner l'affaire. Si Mendelsohn était coupable, quelqu'un d'autre pouvait bien en faire la preuve. Si je continuais à travailler pour BioPlus, je ne ferais que me détruire.

Après coup, tout cela m'apparut relever d'un sentimentalisme imbécile. Je n'appartenais à aucune tribu. Chaque être humain possède sa sexualité spécifique – quand il meurt, elle disparaît avec lui. Si plus personne ne devait jamais naître homosexuel, cela m'était parfaitement égal.

Et si je laissais tomber l'affaire *parce que* j'étais gay, alors j'abandonnais tout ce en quoi j'avais jamais cru sur mon égalité propre, sur ma propre identité. Sans compter que cela donnerait à BioPlus l'occasion d'annoncer que « Oui, bien sûr, nous avons engagé un enquêteur sans tenir compte de ses préférences sexuelles – mais apparemment, c'était une erreur. »

Les yeux ouverts dans le noir, je dis tout haut : « À chaque fois que j'entends le mot *communauté*, je sors mon revolver. »

Il n'y eut pas de réaction. Martin était profondément endormi. J'eus envie de le réveiller. Je voulais discuter de toute cette histoire avec lui, ici et maintenant. Mais j'avais signé un accord : je ne pouvais rien lui dire du tout.

Je me contentai donc de le regarder dormir. En essayant de me convaincre qu'il saurait comprendre lorsqu'on apprendrait tout.

*

* *

Je téléphonai à Janet Lansing et la mis au courant de tout ce que j'avais appris sur Mendelsohn. J'ajoutai, froidement : « Pourquoi avez-vous tant tourné autour du pot ? Des *fanatiques* ? De *puissants intérêts* ? Il y a des mots que vous avez du mal à prononcer ? »

De toute évidence, elle s'était préparée à cet instant.

« Je ne voulais pas que mes idées vous influencent. Plus tard, on aurait pu considérer ça comme un parti pris.

— Qui ça, “on” ? »

La question était purement rhétorique. Les médias, bien entendu. En gardant le silence, elle avait moins risqué qu’on lui reproche d’avoir déclenché une chasse aux sorcières. Si elle m’avait dit de regarder d’emblée du côté de *terroristes homosexuels*, cela aurait donné une image très peu sympathique de BioPlus, alors que le fait que je sois remonté jusqu’à Mendelsohn – pour des raisons complètement différentes, et en dépit de mon ignorance – serait perçu comme preuve que l’enquête avait été menée sans préjugé aucun.

« Vous aviez des soupçons et vous auriez dû m’en faire part. Ou au moins, vous auriez pu me dire à quoi la barrière *allait servir*.

— Il *s’agit*, répondit-elle, d’une protection contre les virus et les toxines. Mais tout ce que nous faisons au corps a des effets secondaires. Ce n’est pas à moi de juger s’ils sont acceptables ou non. Les autorités insisteront pour que nous informions le public de *toutes* les conséquences liées à l’utilisation du produit – ça sera alors au consommateur de décider. »

Que d’habileté : le gouvernement allait leur mettre un fusil dans le dos pour les « obliger » à révéler leur meilleur argument de vente.

« Et que disent vos études de marché ?

— C’est strictement confidentiel. »

J’ai failli lui demander : *Quand, exactement, avez-vous découvert que j’étais gay ? Après m’avoir engagé, ou bien avant ?* Le matin de l’attentat, alors que je constituais mon dossier sur Janet Lansing, était-elle, de son côté, en train d’en faire autant sur tous ceux qui étaient susceptibles de se proposer pour mener l’enquête ? Avait-elle été incapable de résister à cet avantage suprême en matière de relations publiques, ce gage ultime de son impartialité ?

Je ne lui posai pas la question. Je voulais encore croire que cela ne faisait aucune différence : c’est moi qu’elle avait engagé ; j’éluciderai cette affaire comme n’importe quelle autre, et le reste était sans la moindre importance.

*
* *

Je me rendis à l'entrepôt blindé où l'on stockait le cobalt, aux limites de l'enceinte de l'hôpital du Centenaire de la Fédération. La trappe était solide mais le verrou était ridicule et il n'y avait pas le moindre système d'alarme. N'importe quel enfant de douze ans un peu futé aurait pu y pénétrer. Des caisses remplies de déchets radioactifs (de faible activité et de courte durée de vie) s'entassaient jusqu'au plafond, faisant obstacle à la lumière de l'unique ampoule. Pas étonnant qu'on n'ait pas découvert le vol plus tôt. Il y avait même des toiles d'araignées – mais pas de créatures mutantes, pour ce que j'ai pu en constater.

Après avoir fouiné pendant cinq minutes, tout en écoutant le badge dosimètre que j'avais emprunté qui comptabilisait mon exposition, je fus bien content de sortir, qu'une radiographie pulmonaire standard eût potentiellement fait dix fois plus de dégâts ou pas. *Mendelsohn n'avait-elle pas eu conscience de tout ça : à quel point les gens pouvaient être irrationnels dès qu'on parlait de radiations, le tort que la découverte du cobalt porterait à sa cause ?* À moins que sa connaissance – parfaitement bien informée – des risques négligeables réellement encourus n'ait déformé sa perception des choses ?

Les équipes de surveillance m'envoyaient des rapports quotidiens. C'était un service coûteux, mais BioPlus réglait la note. Mendelsohn rencontra ses amis ouvertement, leur raconta tout sur ma visite de nuit pour l'interroger, les prévint sur un ton indigné qu'ils étaient certainement surveillés. Ils parlaient de la barrière foetale, des possibilités qui s'offraient à eux pour s'y opposer de façon légale, des problèmes que l'attentat leur avait causés. Je n'arrivais pas à déterminer si tout cela n'était qu'une mise en scène montée à mon intention, ou si Mendelsohn faisait exprès de ne contacter que ceux de ses proches qui croyaient de bonne foi qu'elle n'était pas impliquée dans l'explosion.

Je passais presque tout mon temps à vérifier les biographies des gens qu'elle rencontrait. Leur passé ne contenait pas la

moindre trace d'actes de violence ou de sabotages – et encore moins de connaissances en matière d'explosifs. Mais je ne m'étais quand même pas attendu à être conduit directement au poseur de bombes.

Je ne disposais que de preuves indirectes. Je ne pouvais que continuer à rassembler détail après détail, en espérant que la montagne de faits atteindrait un jour une masse critique – ou que Mendelsohn craquerait sous la pression et commettrait une erreur.

*
* *

Des semaines passèrent. Mendelsohn continua d'y aller au culot. Elle fit même imprimer des tracts à distribuer lors du Carnaval. Ils condamnaient l'attentat avec autant de vigueur qu'ils dénonçaient BioPlus pour ses petites cachotteries.

Les nuits devinrent plus chaudes. Je commençais à m'énerver. J'ignorais ce que Martin s'imaginait qu'il pouvait bien m'arriver, mais je n'avais aucune idée de la manière dont nous allions survivre aux révélations qui s'annonçaient. Je refusais de concevoir l'ampleur du contrecoup qui se produirait quand TERRORISTES NUCLÉAIRES se retrouverait à côté de GAYS = EMPOISONNEURS DE BÉBÉS dans les journaux quotidiens à sensation. Que l'affaire soit portée sur la place publique à l'occasion de l'arrestation de Mendelsohn ou bien lors de sa conférence de presse dénonçant BioPlus et proclamant sa propre innocence n'y changerait rien : de toute façon, l'enquête allait se transformer en un véritable cirque. J'essayais de ne penser à rien de tout ça. Il était trop tard pour modifier quoi que ce soit, trop tard pour laisser tomber l'affaire, trop tard pour dire la vérité à Martin. Alors, je m'appliquai à maintenir mes œillères bien en position.

Elaine fouilla de fond en comble l'entrepôt des déchets radioactifs mais des semaines d'analyse ne livrèrent strictement aucun indice. J'interrogeai les gardes de Biofile, lesquels étaient supposés être en surveillance sur leurs moniteurs lors de l'installation du cobalt, mais aucun d'entre eux ne se souvenait

d'un client portant un objet de grosseur inhabituelle et de forme bizarre, et se dirigeant, mine de rien, vers la mauvaise allée.

Je finis par obtenir les mandats dont j'avais besoin pour éplucher les archives électroniques accumulées sur Mendelsohn depuis sa naissance. Elle avait été arrêtée une fois et une seule, vingt ans plus tôt, pour avoir donné un coup de pied dans le tibia d'un policier – non privatisé – au cours d'une manifestation que ce dernier soutenait sans doute dans son for intérieur. Les poursuites avaient été abandonnées. Elle avait obtenu, depuis dix-huit mois, une injonction de justice interdisant à une ex-amante de s'approcher à moins d'un kilomètre de son domicile. (La femme jouait dans un groupe nommé *Tétanos et Cran d'arrêt* ; elle avait été condamnée deux fois pour coups et blessures.) Rien ne mettait en évidence l'existence de revenus non déclarés ou de dépenses inhabituelles. Pas d'appels téléphoniques à des personnes connues pour vendre des armes ou des explosifs, ou suspectées de le faire, ni à leurs associés notoires ou supposés. Cela étant, en s'organisant soigneusement, elle aurait pu se débrouiller uniquement avec des cabines publiques et de l'argent liquide.

Mendelsohn n'allait pas se permettre un faux pas tant que je la surveillerais. Mais, aussi prudente fût-elle, elle n'avait pu commettre l'attentat toute seule. Ce dont j'avais besoin, c'était de quelqu'un qui soit assez vénal, assez inquiet ou pris de remords, pour se transformer en informateur. Je fis passer le mot par les filières habituelles : j'étais prêt à payer, j'étais prêt à négocier.

Six semaines après l'explosion, je reçus un courrier électronique anonyme : « Tâchez d'être au défilé du Carnaval. Sans micro et sans arme. C'est moi qui vous y localiserai. 29.17.5.31.23.11. »

Je jouai avec les nombres pendant plus d'une heure, essayant d'en saisir la signification, avant de finir par les montrer à Elaine.

« Sois prudent, James.

— Et pourquoi donc ?

— Ce sont les proportions des six éléments-trace que nous avons trouvés dans les résidus de la déflagration. »

*
* *

Martin passait la journée du Carnaval avec des amis qui allaient participer eux aussi au défilé. Je m'installai dans mon bureau climatisé et me branchai sur une chaîne de télé qui montrait les derniers préparatifs, le tout entrecoupé par les interventions des présentateurs qui donnaient l'historique de l'évènement. En quarante ans, le Carnaval gay et lesbien s'était transformé, d'une série de vilaines confrontations avec les forces de l'ordre et les autorités locales, en un spectacle lucratif vanté dans les brochures pour touristes diffusées dans le monde entier. Il avait la bénédiction du gouvernement, à quelque niveau que ce fût ; des politiciens et des entrepreneurs importants défilaient en tête, et la police, comme la plupart des professions, avait désormais son propre char fleuri.

Martin n'avait rien d'un travesti (ni d'un Monsieur Muscle version cuir ou autre cliché ambulant). Ce déguisement, une nuit par an, avec un costume flamboyant, était pour lui aussi faux, aussi artificiel que ça l'aurait été pour la plupart des hétérosexuels hommes. Mais je crois que je comprenais pourquoi il le faisait. Il se sentait coupable de pouvoir « passer pour hétéro » dans ses vêtements habituels, avec la façon de parler, les manières et le maintien qui lui étaient naturels. Il n'avait jamais caché sa sexualité à qui que ce fût – mais elle ne sautait pas aux yeux des gens qui ne le connaissaient pas du tout. Pour lui, prendre part au Carnaval était un geste de solidarité envers ceux dont l'orientation homosexuelle était visible, évidente, toute l'année – et qui, à cause de cela, avaient payé le plus lourd tribut à l'intolérance.

À la tombée de la nuit, les spectateurs commencèrent à se rassembler le long du trajet. Des hélicoptères envoyés par toutes les chaînes d'information apparurent au-dessus de nos têtes. Ils pointèrent leurs caméras les uns sur les autres pour prouver à leurs abonnés qu'ils étaient bel et bien en train d'assister à un Évènement avec un grand « E ». Des agents à cheval, spécialisés dans le contrôle des foules – ils portaient un costume fort

semblable au vieil uniforme bleu qui avait disparu lorsque j'étais enfant – attachèrent leurs montures près des stands de restauration rapide et restèrent là à prendre des forces en prévision de la longue nuit qui les attendait.

Je ne voyais pas comment le poseur de bombes pouvait sérieusement penser me trouver une fois que je me serais mêlé aux cent mille autres personnes. Aussi, après avoir quitté le bâtiment de Nexus, je fis trois fois le tour du pâté de maisons en voiture, lentement, au cas où.

*
* *

Le temps de me rendre à un endroit propice à l'observation du spectacle, et j'avais déjà raté le début du défilé. La première chose que je vis fut une longue ligne de gens portant des têtes géantes en plastique représentant des pédés connus, adorés ou abhorrés. (Selon toute apparence, après quelques années de défaveur, le terme *pédé* était redevenu à la mode : on venait à nouveau de déclarer qu'il n'était pas péjoratif.) Cela ressemblait tellement à du Disney que je faillis en vomir – même Bernadette était là, la première souris de dessin animé lesbienne. Je ne reconnus que trois des humains représentés : Patrick White avait l'air hagard et perplexe, comme il se doit, Joe Orton arborait un rictus sardonique et J. Edgar Hoover semblait ricaner de manière méphistophélique. Tous portaient leur nom en écharpe, pour ce que ça pouvait bien apporter.

À côté de moi, un jeune homme demanda à sa petite amie :
« Qui ça pouvait bien être, ce Walt Whitman ?

— Aucune idée, dit-elle en secouant la tête. Et Alan Turing ?

— Va savoir. »

Ils les photographièrent quand même tous les deux.

Et alors, avais-je envie de crier aux manifestants. Il y a eu des pédés célèbres ! Et il y a eu des gens célèbres qui étaient pédés. Quelle surprise ! Est-ce que c'est une raison pour qu'ils vous appartiennent ?

Bien sûr, je demeurai silencieux – tandis que tout autour de moi s'élevaient acclamations et applaudissements. Je me

demandai si le poseur de bombes était tout proche, et combien de temps il ou elle allait me laisser transpirer. Panopticon (l'entreprise de surveillance) filait toujours Mendelsohn et toutes ses relations signalées. La plupart se trouvaient sur le trajet du défilé, et distribuaient leurs tracts. Aucun d'entre eux ne semblait m'avoir suivi. Le poseur ne faisait très certainement pas partie du réseau d'amis que nous connaissions.

Un écran antiviral, antidroque ou antipollution, sans plus – ou une garantie que l'enfant sera hétérosexuel ? À votre avis, qu'est-ce qui rapporterait le plus d'argent ?

Au milieu des spectateurs qui applaudissaient et acclamaient le défilé – la moitié d'entre eux étant des couples hétéros accompagnés par des enfants –, il était presque possible de se rire des craintes de Mendelsohn. Lesquels d'entre eux seraient prêts à admettre qu'ils achèteraient la version du cocon qui participerait à l'éradication de ce qui faisait pour l'instant leur amusement ? Mais applaudir le défilé des monstres ne signifiait pas qu'on avait envie que sa chair et son sang en fassent partie.

Une heure après le départ du cortège, je décidai de quitter la zone de foule la plus dense. Si le poseur de bombes ne pouvait me repérer dans la cohue, ça ne servait pas à grand-chose que je reste là. Une centaine de femmes, vêtues de cuir et chevauchant des vélomoteurs électriques à pétarades incorporées passèrent en formation de crucifix en suivant une bannière qui annonçait LES GOUINES PÉDALENT POUR JÉSUS. Je me souvins du petit groupe de fondamentalistes que j'avais croisés un peu plus tôt. Ils avaient le dos tourné au trajet pour ne pas être transformés en statues de sel et tenaient des bougies en l'air tout en priant pour qu'il pleuve.

Je me frayai un chemin jusqu'à une baraque où j'achetai un hot-dog froid et un jus d'orange tiède, tout en essayant d'ignorer l'odeur du crottin de cheval. Les lieux semblaient attirer les forces de l'ordre. J. Edgar Hoover lui-même, à la manière d'un Humpty Dumpty malveillant, vint faire un tour pendant que je mangeais.

En me dépassant, il dit : « Vingt-neuf. Dix-sept. Cinq. »
Je finis mon sandwich et le suivis.

Il s'arrêta dans une petite rue déserte, derrière un garage de supermarché. Au moment où je le rattrapai, il sortit un scanner magnétique.

« Sans micro et sans arme », dis-je.

Il passa l'instrument sur moi. C'était la vérité.

« Vous pouvez parler à travers ce machin ?

— Oui. »

La tête géante monta et descendit de façon bizarre. Je ne pouvais voir aucun trou pour les yeux mais, de toute évidence, il n'était pas aveugle.

« OK. D'où venaient les explosifs ? Nous savons qu'ils sont partis de Singapour mais qui était votre fournisseur ici ? »

Hoover se mit à rire. Un rire profond et étouffé.

« Ça, je ne vais pas vous le dire. Je serais mort en moins d'une semaine.

— Alors, c'est quoi exactement ce que vous *voulez* me dire ?

— Que je n'ai été que l'exécuteur des basses œuvres. C'est Mendelsohn qui a tout organisé.

— Sans blague ! Vous avez des preuves ? Des coups de téléphone ? Des transactions financières ? »

Il se contenta de rire à nouveau. Je commençais à me demander combien de personnes dans le défilé sauraient qui avait joué J. Edgar Hoover. Même s'il ne disait plus un mot, il me serait peut-être possible de retrouver sa trace par la suite.

C'est alors que je me retournai et que je vis six autres Hoover parfaitement semblables au premier, en train de tourner au coin de la rue. Tous portaient des battes de base-ball.

Je fis mine de partir. Hoover Premier sortit une arme et la braqua sur mon visage.

« À genoux, lentement, et les mains sur la tête », dit-il.

J'obéis. Il maintint le pistolet sur moi. Je gardais les yeux fixés sur la détente, mais j'entendis les autres approcher et former un demi-cercle derrière moi.

« Tu sais ce qu'on leur fait, aux traîtres ? dit Hoover Premier. T'as une petite idée de ce qui va t'arriver ? »

Lentement, je secouai la tête. Je ne savais pas quoi répondre pour l'amadouer, aussi lui dis-je la vérité.

« Et comment pourrais-je donc être un traître ? Qu'y a-t-il à trahir ? Les Gouines qui pédalent pour Jésus ? Les Danseurs de William S. Burroughs ? »

Derrière moi, quelqu'un m'envoya sa batte au creux des reins. Pas aussi fort qu'il l'aurait pu. Je titubai en avant mais gardai mon équilibre.

« Alors, monsieur le Poulet, *Herr Polizei*, tu ne te rappelles plus tes cours d'histoire ? Les nazis nous ont mis dans leurs camps de la mort. Les reaganiens ont essayé de tous nous faire mourir du sida. Et te voilà maintenant, monsieur le Poulet, à travailler pour les salauds qui voudraient nous rayer de la surface de la planète. Pour moi, ça ressemble fort à une trahison. » Je restai à genoux, fixant le pistolet, incapable de parler. Je ne parvenais pas à trouver des mots pour me justifier. La vérité était trop pénible, trop blafarde, trop déroutante. Mes dents commencèrent à claquer. *Nazis. Sida. Génocide*. Peut-être avait-il raison. Peut-être méritais-je bien de mourir.

Je sentis des larmes rouler sur mes joues. Hoover Premier se mit à rire.

« Elle a un gros chagrin, la flicouille. »

Quelqu'un me balança sa batte au travers des épaules. Je tombai en avant, sur le visage, car j'avais trop peur de bouger les mains pour arrêter ma chute. J'essayai de me lever, mais une botte s'écrasa sur ma nuque.

Hoover Premier se pencha et pointa le pistolet sur mon crâne.

« Alors, tu vas abandonner l'affaire ? Tu vas éliminer les preuves que tu as accumulées contre Catherine ? murmura-t-il. Tu sais, ton petit copain fréquente des endroits dangereux ; il a besoin de se faire des amis. »

Je levai mon visage suffisamment au-dessus de l'asphalte pour répondre.

« Oui.

— C'est bien, poulet. »

C'est à ce moment-là que j'entendis l'hélicoptère.

Je clignai pour chasser le sable de mes yeux et vis que le sol était bien plus lumineux qu'il n'aurait dû l'être ; un projecteur était braqué sur nous. Je m'attendais à un mégaphone. Rien ne

vint. Je pensais que mes assaillants allaient prendre la fuite. Hoover Premier ôta son pied de ma nuque.

Et ils me tombèrent dessus avec leurs battes de baseball.

J'aurais dû me rouler en boule pour protéger ma tête, mais la curiosité eut raison de moi. Je me tournai et aperçus l'hélicoptère. C'était une équipe de journalistes, bien entendu, qui se refusaient à faire quoi que ce soit d'aussi peu éthique que de gâcher un si beau scoop juste au moment où il devenait télégénique. Ça au moins, c'était parfaitement compréhensible.

Mais le comportement du groupe de gros bras ne tenait pas debout. Pourquoi s'attardaient-ils là ? Uniquement pour le plaisir de me tabasser quelques secondes de plus ?

Personne n'est aussi stupide, aussi peu conscient de son image de marque.

Je crachai deux dents et dissimulai à nouveau mon visage. Mais alors, ce qu'ils *désiraient*, c'est que tout ça soit diffusé. Ils en *voulaient*, des gros titres, des réactions violentes, du scandale.

TERRORISTES NUCLÉAIRES ! EMPOISONNEURS DE BÉBÉS !
BRUTES SANGUINAIRES !

Ils souhaitaient diaboliser l'ennemi qu'ils prétendaient être.

Les Hoover finirent par laisser tomber leurs battes et partirent en courant. Je gisais sur le sol, bavant du sang, trop faible pour lever la tête et voir ce qui les avait fait déguerpir.

Quelque temps après, j'entendis des bruits de sabots. Quelqu'un sauta à terre à côté de moi et vérifia mon pouls.

« Je n'ai pas mal, dis-je. Je suis heureux. Je délire. »

Et je m'évanouis.

*

* *

Lors de sa deuxième visite, Martin amena Catherine Mendelsohn à l'hôpital. Ils me montrèrent un enregistrement de la conférence de presse que BioPlus avait donnée le lendemain du Carnaval – deux heures avant l'heure prévue pour celle de Mendelsohn.

« À la lumière des récents événements, dit Janet Lansing, nous n'avons pas d'autre choix que de tout dévoiler. Nous aurions préféré, pour des raisons commerciales, que cette technologie reste encore secrète, mais des vies innocentes sont en jeu. Et quand des gens s'en prennent aux leurs... »

Je ris tellement que je fis lâcher les points de suture de mes lèvres.

Les gens de BioPlus avaient fait sauter leur propre laboratoire. Ils avaient irradié leurs propres cellules. Et ils avaient espéré qu'après avoir suivi les indices qui conduisaient à Mendelsohn, je la couvre par sympathie pour sa cause. Plus tard, un ou deux journalistes un peu fouineurs auraient reçu un tuyau et cette dissimulation aurait été révélée au grand jour.

Ce qui aurait créé un parfait climat pour le lancement de leur produit.

Mais puisque j'avais poursuivi l'enquête, ils avaient dû s'adapter : envoyer les Hoover qui prétendaient avoir un lien avec Mendelsohn pour me punir de mon zèle.

« Toutes les histoires que BioPlus a répandues à mon sujet (le cobalt, ma clé de la chambre forte) étaient déjà expliquées en détail dans les tracts que j'ai fait imprimer, mais ça n'a pas l'air d'avoir la moindre influence sur les journaux à sensation. Me voilà donc la *Terroriste aux rayons gamma du pont du port*.

— Vous ne serez jamais inculpée.

— Bien sûr que non. Et je ne serai jamais disculpée non plus.

— Dès que je sors d'ici, dis-je, je m'occupe de leur cas. »

C'est de l'impartialité qu'ils voulaient ? Une enquête qui ne soit pas entachée de préjugés ? Ils allaient avoir exactement ce pour quoi ils avaient payé. Mais cette fois-ci sans les œillères.

« Qui va t'engager pour faire ça ? demanda doucement Martin.

— La compagnie d'assurances de BioPlus », dis-je dans un douloureux sourire.

Quand ils furent partis, je sombrai dans le sommeil.

Je m'éveillai en sursaut d'un rêve de suffocation.

Même si je prouvais que tout n'avait été qu'une opération de marketing menée par BioPlus – même si la moitié de leurs directeurs étaient jetés en prison, même si l'entreprise elle-

même était liquidée – leur technologie appartiendrait toujours à *quelqu'un*.

Et d'une façon ou d'une autre, elle finirait par être *vendue*.

Dans ma neutralité fanatique, c'est ce que je n'avais pas vu : on ne peut pas mettre un remède sur le marché s'il n'y a pas maladie. Alors, même si j'avais eu raison d'être neutre – même s'il n'existait pas de différence vraie pour laquelle se battre, rien à trahir, rien à préserver –, la meilleure façon de vendre le cocon serait toujours d'en inventer une. Et même s'il n'y aurait vraiment rien de tragique à ce que, dans un siècle, il n'y ait plus que des hétérosexuels, le seul chemin qui pourrait mener à une telle situation serait semé de mensonges, de meurtrissures et de calomnies.

Est-ce que les gens avaleraient de pareilles couleuvres ?

J'avais tout à coup terriblement peur que oui.

Rêves de transition

*Traduit de l'anglais par Sylvie Denis et Francis Valéry
harmonisé par Quarante-Deux*

« Nous ne pouvons pas vous dire à quoi ressembleront vos rêves de transition. La seule chose qui soit certaine, c'est que vous ne vous en souviendrez pas. »

Caroline Bausch sourit. D'un sourire qu'elle veut rassurant. Son bureau, au soixante-quatrième étage de la tour Gleisner, a tellement de style que ça en est douloureux – sa table de travail est une ellipse d'obsidienne soutenue par trois disques de Perspex ; les murs sont ornés d'un Monochrome euclidien dernier cri – mais elle n'est pourtant pas du tout le genre de robot que ce décor géométrique et plutôt froid semble appeler. Je ne doute pas que le contraste soit voulu et que son visage ait été soigneusement conçu pour paraître naturel et désarmant, à un point tel que même les plus cyniques de ses interlocuteurs ne pourraient s'imaginer que son apparence est entièrement due à la duplicité de ses employeurs.

Quelques rêves aisément oubliés ? Ça a l'air plutôt inoffensif. J'en reste presque là mais je suis néanmoins intrigué.

« Ma température sera proche de zéro quand je serai numérisé, non ?

— Oui. Un peu au-dessous, en fait. Après injection de disaccharides antigel, vos fluides, en refroidissant, ressembleront tous un peu à du verre sucré. » À ces mots, j'ai comme un picotement au niveau du cuir chevelu, mais c'est parce que je suis dans l'expectative, et non parce que j'ai peur. La perspective de mon corps sculpté en une sorte de confiserie glacée ne me paraît pas du tout menaçante. Plusieurs figurines de verre soufflé décorent élégamment la bibliothèque derrière le bureau de Bausch. « Non seulement cela suspend tous les processus métaboliques, mais cela rend également plus net le spectre RMN. Pour mesurer la force de chaque synapse avec précision, nous devons être en mesure, entre autres choses, d'apprécier des variations subtiles dans les différents types de récepteurs de neurotransmetteurs. Moins il y a de bruit thermique, mieux c'est.

— Je comprends. Mais si mon cerveau est inactivé par l'hypothermie... pourquoi est-ce que je vais rêver, alors ?

— Ce n'est pas votre cerveau qui va rêver. C'est le modèle informatique que nous allons en créer. Mais comme je viens de vous le dire, vous ne vous souviendrez de rien. À la fin, le logiciel sera une Copie parfaite de votre encéphale plongé dans un coma profond et, lors de son réveil, il se rappellera exactement ce que celui-ci aura vécu avant la numérisation. Ni plus, ni moins. Et comme le cerveau organique n'aura pas fait l'expérience des rêves de transition, le logiciel n'en aura aucun souvenir. »

Le logiciel ? Je m'étais attendu à une explication biologique simple : un effet secondaire des anesthésiques ou de l'antigel ; des neurones produisant quelques faibles signaux aléatoires avant de capituler devant le froid.

« Mais pourquoi programmer le cerveau du robot pour qu'il ait des rêves dont il ne se souviendra pas ?

— Nous ne le programmons pas. En tout cas, pas de façon explicite. » Bausch sourit à nouveau de son sourire par trop humain. Elle ne dissimule pas tout à fait le coup d'œil qui me jauge, l'instant où peut-être elle décide de ce que j'ai réellement besoin de savoir. À moins que, là aussi, il ne s'agisse d'un numéro calculé pour me rassurer. *Regardez, bien que je sois un robot, vous pouvez lire en moi à livre ouvert.*

« Pourquoi les robots Gleisner sont-ils conscients, d'après vous ? demande-t-elle.

— Pour la même raison que les humains le sont. » J'attends cette question depuis que l'entrevue a commencé. Bausch est conseillère-psychologue autant que vendeuse, et s'assurer que je suis à l'aise avec le nouveau mode d'existence que je suis en train d'acheter fait partie de son travail. « Ne me demandez pas quelles structures nerveuses sont impliquées dans le processus... mais quelles qu'elles soient, elles sont forcément capturées lors de la numérisation et recréées avec tout le reste dans le modèle. Les robots Gleisner sont conscients parce qu'ils traitent de l'information – sur le monde, sur eux-mêmes – exactement de la même façon que les humains le font.

— Alors vous acceptez l'idée qu'un programme informatique qui simule un cerveau humain conscient le soit lui-même, d'une manière strictement identique ?

— Bien sûr. Je ne serais pas ici si je ne le croyais pas. » *Je ne serais pas en train de discuter avec vous, non ?* Je ne vois pas la nécessité d'entrer dans les détails – d'avouer qu'il m'est mille fois plus facile d'envisager toute l'affaire depuis que les superordinateurs de dix tonnes situés dans les sous-sols de Dallas et de Tokyo ont commencé à laisser la place aux robots ambulatoires Gleisner, avec leurs processeurs compacts et leurs corps qui paraissent vivants. Quand les Copies ont finalement été libérées de leurs réalités virtuelles – aussi grandioses, aussi détaillées qu'elles aient pu être – et qu'on leur a donné la possibilité d'*habiter le monde* de la même façon que les gens de chair et de sang, j'ai enfin cessé de considérer la numérisation comme un destin équivalent à celui d'être enterré vivant.

« Alors vous convenez que pour *générer de l'expérience*, il suffise d'effectuer des calculs sur des blocs de données qui encodent les mêmes informations que les structures du cerveau ? »

Tout ce jargon me paraît gratuit ; je ne comprends pas pourquoi elle insiste si lourdement sur ce point mais je lui réponds sur un ton neutre : « Bien sûr que j'en conviens.

— Alors pensez à ce que cela implique ! Parce que *tout le processus* de création du logiciel final qui fait fonctionner un robot Gleisner – la Copie parfaite de la personne inconsciente qui a été numérisée – est une longue séquence de calculs sur des structures de données qui *représentent le cerveau humain*. »

Je digère cela en silence.

Bausch continue. « Ce n'est pas dans nos intentions de créer les rêves de transition mais ils sont probablement inévitables. D'une manière ou d'une autre, il faut *fabriquer* les Copies – elles ne peuvent pas jaillir de nulle part, entièrement terminées. Le scanneur doit explorer l'encéphale, mesurer le spectre RMN des milliards de coupes transversales, et puis traiter ces informations pour dresser une carte anatomique et biochimique à haute résolution. En d'autres termes : il doit mener à bien mille milliards d'opérations sur un vaste champ de données qui

représentent le cerveau. Cette carte doit ensuite servir à construire le modèle informatique opérationnel, la Copie par elle-même. Et ce sont encore des calculs. »

Je crois que je saisis presque ce qu'elle veut dire mais une partie de moi refuse tout net d'en accepter l'idée, d'admettre que le simple fait de *créer une représentation* du cerveau avec une résolution suffisante aboutisse à ce que cette image elle-même se mette à rêver.

« Tous ces calculs ne cherchent en rien à imiter le fonctionnement d'un cerveau humain, c'est bien ça ? dis-je. Ils ne font que préparer la voie à un programme qui, lui, sera conscient, quand il sera enfin en état de fonctionner.

— Oui. Et une fois qu'il sera opérationnel, que fera-t-il pour accéder à la conscience ? Il générera une séquence de changements dans une représentation numérique de l'encéphale – changements qui imitent l'activité normale des neurones. Mais la création de cette représentation elle-même implique au départ une *séquence de changements*. On ne peut pas passer d'une mémoire d'ordinateur complètement vierge à une simulation détaillée d'un cerveau humain particulier, sans plusieurs milliards d'étapes intermédiaires, dont la plupart représenteront, en partie ou en totalité, sous une forme ou une autre, des états possibles du même cerveau.

— Mais pourquoi cela devrait-il aboutir à une quelconque activité mentale ? Cette réorganisation des données s'effectue pour des raisons entièrement différentes ? »

Bausch est catégorique. « Ce n'est pas une histoire de raisons. Lorsque le cerveau vivant réorganise des souvenirs, c'est suffisant pour donner lieu à des rêves ordinaires. Et il suffit de planter une électrode dans les lobes temporaux pour générer une *activité mentale*. Je sais : ce que fait le cerveau est si complexe qu'on a du mal à penser qu'on puisse arriver au même résultat sans le vouloir spécifiquement. Mais toute sa complexité est encodée dans sa structure. Une fois qu'on commence à s'occuper de cette dernière, on a forcément affaire à ce qui constitue la conscience. Que cela plaise ou pas. »

Ça semble bien présenter une certaine logique. Presque tout ce qui arrive au cerveau *entraîne un ressenti* – pas

nécessairement le seul déroulement ordonné des pensées à l'état d'éveil. Si les effets aléatoires produits par des drogues ou des maladies peuvent engendrer des événements mentaux caractéristiques (un rêve causé par la fièvre, un épisode schizophrénique, un voyage au LSD), pourquoi ce processus élaboré qu'est la genèse d'une Copie n'en ferait-il pas de même ? Aucune carte RMN incomplète, aucune version inachevée du logiciel de simulation n'a le moyen de « savoir » qu'elle n'est pas encore *censée* être consciente.

Mais quand même...

« Comment pouvez-vous être sûre de quoi que ce soit dans tout ça ? Si personne ne se souvient des rêves ?

— Les mathématiques de la conscience en sont encore à leurs débuts, mais tout ce que nous savons déjà suggère fortement que le processus de construction d'une Copie a un *contenu subjectif* – bien qu'il ne reste aucune trace de l'expérience par la suite. »

Je ne suis pas encore tout à fait convaincu, mais je suppose que je vais devoir lui faire confiance. La société Gleisner n'a pas de raison d'inventer des effets secondaires qui n'existent pas et je suis assez impressionné qu'ils prennent même la peine d'avertir leurs clients pour les *rêves de transition*. Pour autant que je sache, les compagnies plus anciennes (les cliniques de numérisation fondées à l'époque où les Copies n'avaient pas de corps physique) n'ont même jamais évoqué le sujet.

Nous devrions avancer ; il y a d'autres points à traiter mais j'ai du mal à arracher mes pensées à cette troublante révélation.

« Si vous en savez assez pour être certains qu'il y aura toujours des rêves de transition, ne pouvez-vous pousser les mathématiques un peu plus loin, et me dire de quoi les miens seront faits ?

— Et comment pourrions-nous donc faire ça ? répond Bausch innocemment.

— Je ne sais pas. Examinez mon cerveau, puis faites une sorte de simulation du mécanisme de Copiage... » Je me reprends. « Ah oui, mais comment « simuler » un calcul sans le faire ?

— Exactement. La distinction n'a pas de sens. Si un programme pouvait prédire de façon fiable le contenu de ces rêves, *il en ferait lui-même l'expérience*, aussi complètement que le « vous » du processus de transition. Alors ça servirait à quoi ? S'ils se révélaient désagréables, il serait trop tard pour vous en « éviter » le traumatisme. »

Le traumatisme ? Je commence à regretter de ne pas m'être contenté d'un sourire rassurant et de la promesse d'une amnésie parfaite. *Quelques rêves aisément oubliés.*

Maintenant que je comprends – vaguement – la cause du phénomène, il est mille fois plus difficile d'accepter qu'il soit inéluctable. Des spasmes neuraux au début de l'hypothermie pourraient être inévitables – mais quelque chose qui se passe à *l'intérieur d'un ordinateur*, c'est censé être entièrement contrôlable.

« Ne pourriez-vous pas surveiller les rêves lorsqu'ils surviennent, et intervenir, si besoin était ?

— J'ai bien peur que non.

— Mais...

— Réfléchissez. Ce serait une sorte de prédiction, mais en pire. Surveiller les rêves impliquerait la duplication sous d'autres formes encore des données qui imitent la structure du cerveau, ce qui générerait de nouveaux rêves. Alors, même si nous pouvions prendre en main les premiers, les déchiffrer, les contrôler, le logiciel qui s'en occuperait aurait besoin *d'un autre programme pour l'observer lui*, pour voir quels seraient les effets secondaires de ses calculs à lui ? Et ainsi de suite. Ça n'aurait pas de fin.

« En l'état actuel, la Copie est construite de la façon la plus simple possible, par le processus le plus direct. Ce serait la dernière chose à faire que d'ajouter davantage de puissance de calcul, que d'introduire des algorithmes encore plus élaborés, des systèmes toujours plus nombreux qui reproduiraient l'arithmétique de l'expérience. »

Je m'agite sur ma chaise, essayant de me débarrasser d'une impression croissante de vertige. Plus je pose de questions, plus le sujet devient surréaliste, mais je n'arrive pas à cesser d'en parler.

« Si vous ne pouvez ni dire ce qu'il y aura dans ces rêves, ni les contrôler, ne peut-on pas au moins savoir combien de temps ils vont durer ? Subjectivement ?

— Pas sans faire tourner un programme qui rêverait les mêmes rêves. » Bausch a beau me répondre d'un air contrit, j'ai le sentiment qu'elle voit dans cette situation une certaine élégance, qu'elle la trouve même tout à fait appropriée. « C'est dans la nature des mathématiques : il n'existe aucun raccourci. Aucune réponse à des questions hypothétiques. Nous ne pouvons dire avec certitude ce qu'un système conscient donné pourra vivre... sans créer ce même système conscient au cours du processus qui répond à la question. »

J'ai un petit rire. *Des images du cerveau qui rêve. Des prédictions de rêves qui rêvent aussi. Des rêves qui infectent toute machine qui essaie de leur donner forme.* Je pensais que toute cette métaphysique vertigineuse de l'existence virtuelle avait été bannie maintenant qu'il était possible de choisir d'être une Copie évoluant complètement dans le monde physique. J'avais espéré pouvoir passer de mon corps à un robot Gleisner sans m'en apercevoir.

Rétrospectivement, bien sûr, c'est exactement ce que j'aurai fait. Une fois franchi le gouffre qui sépare l'humain de la machine, celui-ci s'évanouira derrière moi sans laisser de trace.

Je demande : « Alors, les rêves sont inconnaissables ? Et inévitables ? Ça s'approche d'une certitude mathématique ?

— Oui.

— Mais il est tout aussi certain que je ne m'en souviendrai pas ?

— Oui.

— Vous ne vous rappelez rien des vôtres ? Pas la moindre impression ? Pas la moindre image ? »

Bausch sourit avec indulgence. « Bien sûr que non. Je me suis réveillée d'un coma simulé. La dernière chose dont je me souviens, c'est d'avoir été anesthésiée avant la numérisation. Il n'y a pas de traces enfouies, pas de souvenirs cachés. Pas de cicatrices invisibles. *Il ne peut pas y en avoir.* Dans un sens très réel, *moi*, je n'ai même jamais eu de rêves de transition. »

Je trouve enfin une cible contre laquelle diriger ma frustration. « Alors, *pourquoi me prévenir ?* Pourquoi me parler d'une expérience dont l'oubli m'est garanti ? Dont je sortirai finalement *comme si je ne l'avais pas vécue* ? Ne croyez-vous pas que cela aurait été plus charitable de n'en rien dire ? »

Bausch hésite. Pour la première fois, on dirait que je l'ai décontenancée... et elle joue ça très bien. Mais on a déjà dû lui poser la question un millier de fois auparavant.

« Quand vous rêverez les rêves de transition, le fait d'être au courant de ce qui se passe, et du pourquoi, pourrait faire toute la différence. Savoir que ce n'est pas réel. Savoir que ça ne va pas durer.

— Peut-être. » Néanmoins, ce n'est pas si simple que ça et elle le sait. « Lorsque mon nouvel esprit sera assemblé, avez-vous la moindre idée *du moment précis* où cette information en fera partie ? Pouvez-vous me promettre que je me souviendrai de ces faits réconfortants quand j'en aurai besoin ? Pouvez-vous garantir qu'un seul mot de ce que vous m'avez dit aura alors le moindre sens pour moi ?

— Non, mais...

— Alors à quoi bon ?

— Pensez-vous, reprend-elle, que si nous nous étions tus, vous auriez eu la *moindre chance* de rêver en connaissance de cause ? »

*

* *

Dehors, dans la rue, sous le soleil hivernal, j'essaie de laisser mes doutes derrière moi. George Street est toujours jonchée des morceaux de papiers colorés qui témoignent des célébrations de la nuit précédente : après six ans de carnage, de bombardements et de villes assiégées, d'épidémies et de famines, la guerre civile chinoise semble enfin terminée. Le simple fait de baisser les yeux sur les restes déchiquetés des serpentins, et de penser à cette merveilleuse nouvelle m'emplit d'une bouffée d'allégresse.

Je me frotte les bras et me dirige vers la gare de Town Hall. Sydney traverse son mois de juin le plus froid depuis des années avec un ciel dégagé qui nous vaut des nuits où la température descend au-dessous de zéro, et des gelées blanches qui persistent longtemps dans la matinée. J'essaie de m'imaginer en robot Gleisner, marchant sur la même route mais en ayant choisi de ne pas ressentir la morsure du vent. C'est une perspective réjouissante – et je ne serai plus gêné par des choses aussi assommantes que ce gonflement au niveau de mes prothèses de genou et de hanche quand je serai entièrement et harmonieusement artificiel. Je n'aurai plus peur ni de la grippe ni de la pneumonie, ni même de cette dernière vague de diphtérie résistante qui balaye le globe.

J'arrive à peine à croire que j'aie enfin signé le contrat et mis le mécanisme en marche, après tant d'années passées à chercher des prétextes et à repousser l'échéance. Une série d'alertes m'a sorti de mon autosatisfaction béate : une bronchite, une infection rénale, un mélanome *sur la plante de mon pied droit*. Les injections de cytokine ne réveillent plus mon système immunitaire comme il y a vingt ans. *Cent sept ans, au mois d'août*. Ce nombre semble surréaliste. Mais *vingt-sept, quarante-trois* et *soixante et un* le paraissaient tout autant.

Dans le train, je passe une fois de plus en revue mes craintes dans l'espoir de les apaiser. Les rêves de transition ne peuvent être ni évités, ni prédits, ni contrôlés... tout comme les rêves ordinaires. Ils auront une origine radicalement autre, mais il n'y a pas de raison de croire qu'évoquer le contenu brouillé de mon cerveau par des moyens différents donnera lieu à une expérience plus troublante qu'aucune de celles que j'ai déjà vécues. *Quelles sont donc ces horreurs que j'imagine emprisonnées dans mon crâne, attendant de se déchaîner dans le flot de données qui passera d'un humain comateux à une machine qui ne le sera pas moins ?* Ça m'est arrivé de faire des cauchemars – quelques-uns m'ont même profondément perturbé, sur le moment – mais même lorsque j'étais enfant, je n'ai jamais craint le sommeil. Alors pourquoi devrais-je avoir peur de la transition ?

Je franchis le sommet de la colline, en rentrant de la gare de Meadow Bank, et j'aperçois Alice qui cueille des haricots verts dans le jardin. Elle se redresse et me salue de la main. J'ai toujours du mal me faire à l'idée que nous possédions un potager aussi grand, si près de la ville. Nous nous embrassons et rentrons ensemble à l'intérieur.

« Tu as pris rendez-vous pour la numérisation ?

— Oui, pour le dix juillet. » Ça ne semble pas une bien grosse affaire, présenté comme ça. De toutes les opérations que j'ai subies au cours des dix dernières années, ce sera certainement la moins dangereuse. Je commence à faire du café ; j'ai besoin de quelque chose pour me réchauffer. Le soleil illumine la cuisine mais il fait plus froid à l'intérieur que dehors.

« Et ils ont bien répondu à toutes tes questions ? Tu es content, maintenant ?

— Je crois, oui. » Il est inutile de tout garder pour moi ; je lui parle des rêves de transition.

« J'adore les quelques secondes qui suivent le réveil, après un rêve, dit-elle. Quand il est encore frais à l'esprit, mais qu'on peut finalement tout remettre en perspective. Quand on sait exactement ce par quoi on est passé.

— Tu veux parler du soulagement qu'on ressent lorsqu'on découvre que rien de tout ça n'était réel ? Que tu n'as pas vraiment massacré une centaine de personnes dans un centre commercial ? Et toute nue ? Que la police n'est pas en train de t'encercler ? Ça marche aussi dans l'autre sens, cependant. De magnifiques illusions qui se transforment en poussière.

— Si ça se transforme aussi facilement en poussière, ce n'est pas une bien grosse perte », dit-elle sur un ton méprisant.

Je nous sers deux cafés. Alice réfléchit à haute voix. « Les rêves de transition doivent s'achever bizarrement, en tout cas, si on ne sait rien d'eux avant qu'ils ne commencent et rien non plus après qu'ils sont finis. » Elle remue son café et je regarde le liquide qui clapote contre le rebord de la tasse. « Comment le temps pourrait-il bien s'écouler, dans un tel rêve ? Il ne peut pas aller tout droit, du début vers la fin. Plus les ordinateurs avancent dans la reconstruction du cerveau comateux, dans tous ses détails, moins il y a de place pour des informations

erronées. Mais au tout début, des informations, il n'y en a pas du tout. C'est quelque part au milieu qu'il doit y avoir la plus grande marge pour les « souvenirs » du rêve. Alors peut-être que le temps s'écoule depuis le début et à partir de la fin, et que le rêve paraît s'achever au milieu ? Qu'est-ce que tu en penses ? »

Je secoue la tête. « Je n'arrive même pas à imaginer à quoi ça pourrait ressembler.

— Peut-être qu'il y a deux rêves séparés. Un qui se déroule dans un sens, l'autre à l'envers. » Elle fronce les sourcils. « Mais s'ils se rencontrent au milieu, il faudrait qu'ils se terminent tous les deux de la même façon. Comment peuvent-ils avoir une fin strictement identique, avoir les mêmes souvenirs de tout ce qui s'est passé avant ? En plus, il y a le scanneur qui construit sa carte du cerveau... et un second stade, la transformation de cette carte en Copie. Deux cycles. Deux rêves ? Ou quatre ? Tu ne crois pas plutôt qu'ils soient tous entremêlés ?

— Ça m'est vraiment complètement égal, dis-je, irrité. Je vais me réveiller à l'intérieur d'un robot Gleisner, et cette question restera entièrement théorique. Je n'aurai finalement *rien rêvé du tout*. »

Alice a l'air dubitative. « Mais c'est de pensées et de sentiments que tu parles. Aussi réels que tout ce que la Copie ressentira jamais. Comment cela pourrait-il être purement théorique ?

— Je parle plutôt d'un tas de calculs arithmétiques. Et quand on additionnera tout ce qui m'aura été fait, ça va tout simplement s'annuler à la fin. D'un humain comateux on passera à une machine dans le même état.

— Les cendres retournent aux cendres, la poussière à la poussière. »

Parfois des mots sortent comme ça de sa bouche : des fragments de comptine, des paroles de vieilles chansons... qu'elle ne contrôle pas. Les poils se dressent néanmoins sur mes bras. Je regarde mes doigts flétris, mes poignets décharnés. *Mais ce n'est pas moi*. J'ai l'impression que la vieillesse n'est qu'une erreur, un détour, une mésaventure. Quand j'avais vingt

ans, j'étais immortel, non ? Il n'est pas trop tard pour retrouver le chemin du retour.

« Désolée », murmure Alice.

Je lève le regard vers elle. « N'en faisons pas toute une histoire. Il est temps que je devienne une machine. Tout ce que j'ai à faire, c'est de fermer les yeux et de franchir le pas. Et puis, dans quelques années, ce sera ton tour. C'est dans nos possibilités. Rien ne nous en empêche. C'est la chose la plus facile au monde. »

Je tends le bras au-dessus de la table et prends sa main dans la mienne. Quand je la touche, je me rends compte que je tremble de froid.

« Allons, allons », dit-elle.

*

* *

Je n'arrive pas à dormir. *Deux rêves ? Quatre ? Qui se rencontrent au milieu ? Qui se fondent en un seul ?* Comment saurai-je qu'ils sont enfin terminés ? Le robot Gleisner émergera de son coma, et reprendra sa vie avec allégresse ; mais si je ne peux repenser aux rêves de transition, les reconnaître pour tels, comment pourrai-je jamais espérer les remettre à leur place ?

Je fixe le plafond. *C'est de la folie.* J'ai dû faire des milliers de rêves dont je ne me suis pas souvenu au réveil – ils ont disparu à jamais, aussi sûrement que si mon amnésie était contrôlée par ordinateur et garantie par lui. Quelle importance si j'ai été terrifié par une apparition des plus absurdes, ou si j'ai cru avoir commis un crime innommable, quelle importance si je ne peux même pas me rire maintenant de toutes ces illusions ?

Je sors de mon lit et, une fois debout, il faut que je m'habille complètement pour ne pas geler sur place. La lumière de la Lune emplît la pièce ; je n'ai aucun mal à voir ce que je fais. Alice se retourne dans son sommeil et soupire. En la regardant, je me sens envahi par une vague de tendresse. *Au moins, c'est moi qui y vais le premier.* Au moins, je vais pouvoir la rassurer, lui dire qu'il n'y a rien à craindre.

Dans la cuisine, je m'aperçois que je n'ai ni faim ni soif. Je marche de long en large pour me tenir chaud.

De quoi ai-je donc peur ? Ce n'est pas comme si les rêves formaient une barrière à franchir, un test où échouer, une épreuve à laquelle je pouvais ne pas survivre. Tout le processus de transition sera déterminé d'avance et il me mènera sans encombre à ma nouvelle incarnation, je n'en doute pas. Même si je rêve d'une métaphore laborieuse de ce « redoutable » voyage de l'humain à la machine : la traversée pieds nus d'une étendue interminable de charbons ardents, l'ascension pénible, à travers un blizzard, d'une montagne infranchissable... *et même si je ne parviens pas au terme du parcours* – les ordinateurs poursuivront leur tâche et le robot Gleisner se réveillera, quoi qu'il advienne.

J'ai besoin de sortir de la maison. Je m'éclipse en silence et me dirige vers le supermarché ouvert à toute heure qui se trouve en face de la gare.

Les étoiles sont d'une netteté douloureuse ; l'air est immobile. Si j'ai plus froid encore que pendant la journée je suis bien trop engourdi pour m'en rendre vraiment compte. Il n'y a pas la moindre circulation, aucune lumière dans les maisons. Il doit être presque trois heures du matin ; je ne me suis pas retrouvé dehors aussi tard depuis... des dizaines d'années. Les tons gris des pelouses de banlieue sous la lune me paraissent pourtant tout à fait familiers. Quand j'avais dix-sept ans, j'avais l'impression de passer la moitié de ma vie à discuter jusqu'à l'aube avec des amis, pour me traîner ensuite jusque chez moi à travers des rues dépeuplées exactement comme celle-ci.

Les fenêtres du supermarché diffusent une lueur blanc bleu autour des teintes plus chaudes des panneaux publicitaires qu'elles contiennent. J'entre dans le bâtiment et explore les allées désertes. Rien ne me tente mais, comme je sens une pointe absurde de culpabilité à l'idée de ressortir les mains vides, je prends tout de même un carton de lait.

Un homme d'âge moyen qui bricole un des hologrammes publicitaires hoche la tête tandis que je passe le portique de sortie en emportant mon achat. Des champs magnétiques détectent et enregistrent la transaction.

« Alors, pour la guerre, c'est des bonnes nouvelles ? demande-t-il.

— Oh oui ! C'est merveilleux ! »

Je me détourne pour partir ; il paraît déçu. « Vous ne vous rappelez pas de moi, hein ? »

Je m'arrête et l'examine plus attentivement. Il a une calvitie naissante, des yeux marron, un regard bienveillant. « Je suis désolé.

— J'étais propriétaire de ce magasin quand vous étiez gamin. Je me rappelle que vous veniez faire des courses ici pour votre mère. J'ai vendu et j'ai quitté la ville – il y a quatre-vingt-cinq ans – mais maintenant me voilà de retour et j'ai racheté la vieille boutique. »

Je hoche la tête et souris, bien que je ne le reconnaisse toujours pas.

« J'ai vécu dans une cité virtuelle, pendant un moment. Il y avait une tour qui grimpait jusqu'à la Lune. Et j'ai monté les marches jusque tout en haut. »

Je m'imagine un escalier cristallin en colimaçon s'élançant dans la noirceur de l'espace.

« Et vous en êtes sorti, pourtant. Vous êtes revenu dans le monde.

— J'ai toujours voulu reprendre mon vieux magasin. »

Je crois me souvenir de son visage maintenant, bien que son nom m'échappe toujours, si même je l'ai jamais su.

« Avant de vous numériser, ne puis-je m'empêcher de demander, est-ce qu'on vous a prévenu de ce qu'ils appellent rêves de transition ? »

Il sourit, comme si je venais de prononcer le nom d'un ami commun. « Non. Pas à cette époque. Mais plus tard, j'en ai entendu parler. Vous savez, avant, les Copies passaient de machine en machine. Le logiciel de gestion nous segmentait et nous déplaçait en fonction des variations de la demande en puissance de calcul et des taux de change. Du Japon à la Californie, au Texas, à la Suisse. Il découpait nos données en milliards de paquets et nous envoyait dans le réseau par des milliers de routes différentes, avant de nous assembler à nouveau. Dix fois par jour, parfois. »

J'en ai la chair de poule. « Et... *ça se passait de la même manière ? Avec des rêves de transition ?* »

— C'est ce que j'ai entendu dire. Nous ne nous rendions même pas compte que nous avions été envoyés à l'autre bout de la planète ; nous ne sentions pas le temps s'écouler du tout. Mais il y a eu des rumeurs : des mathématiciens avaient mis des rêves en évidence dans les données, et ce à tous les stades. Dans la Copie abandonnée, pendant qu'ils l'effaçaient. Dans celles qu'ils reconstituaient, sur leur nouveau lieu de destination. Ces Copies n'avaient aucun moyen de savoir qu'elles n'étaient que des étapes intermédiaires dans le processus qui déplaçait une image instantanée d'un endroit à un autre. Et les modifications effectuées au niveau de leur cerveau numérisé n'étaient pas censées avoir la moindre *signification*.

— Alors, vous êtes intervenu, une fois que vous avez su ?

— Non ! » Il a un petit rire. « Ça n'aurait servi à rien. Parce que même dans un seul ordinateur, les Copies étaient tout le temps déplacées : réorganisées, installées à un endroit puis à un autre, pour permettre la défragmentation et la récupération de la mémoire. Des centaines de fois par seconde. »

Mon sang se glace. *Pas étonnant que les anciennes compagnies n'aient jamais fait mention des rêves de transition.* Finalement, avoir attendu l'arrivée des robots Gleisner, c'était plus judicieux que je ne l'imaginais. Changer l'emplacement d'une Copie en mémoire n'a rien de comparable à la cartographie de toutes les synapses d'un cerveau humain – les rêves produits doivent être bien plus courts et bien moins complexes –, mais le simple fait de savoir que ma vie était parsemée de minuscules détours mentaux, de tourbillons de conscience dans le sillage de chaque mouvement, ça n'aurait pas été supportable.

Je me dirige vers chez moi en serrant maladroitement le carton de lait dans mes doigts glacés et perclus d'arthrite.

En franchissant le sommet de la colline, je vois que la lumière est allumée au-dessus de la porte d'entrée alors que je suis certain d'avoir laissé la maison dans l'obscurité. Alice a dû se réveiller et constater mon absence. J'en frémis : vraiment, je

ne pensais à rien. J'aurais dû rester, ou lui écrire un mot. J'accélère le pas.

À cinquante mètres, une pointe de douleur me traverse la poitrine. Je baisse bêtement les yeux pour voir si je ne me suis pas cogné à une branche qui dépasse ; il n'y a rien mais la souffrance revient, aussi présente maintenant qu'une flèche plantée dans ma chair. Je m'effondre à genoux.

Le bracelet que je porte au poignet gauche tinte doucement pour m'informer qu'il appelle à l'aide. Je suis pourtant si proche de ma propre porte d'entrée que je ne peux résister à l'envie de me lever, pour voir si je suis capable de franchir la distance.

Au bout de deux pas, le sang reflue de ma tête et je retombe. J'écrase le lait contre ma poitrine ; le liquide froid se renverse et me gèle les doigts. Au loin, j'entends l'ambulance. Je sais qu'il vaudrait mieux que je me détende et que je me tienne tranquille – mais quelque chose me pousse à bouger.

Je rampe vers la lumière.

*

* *

On dirait que le garçon de salle vient juste de décider qu'il préférerait être ailleurs, n'importe où sur Terre mais certainement pas ici. Je l'approuve en silence et penche la tête en arrière pour ne plus voir sa grimace figée, mais la vue du plafond qui défile au-dessus de moi est encore plus déconcertante. Les panneaux lumineux qui tapissent le couloir sont tellement semblables et si régulièrement espacés que j'ai l'impression que nous tournons en rond.

« Où est Alice ? Ma femme ? dis-je.

— Pas de visites pour le moment. Vous aurez du temps pour ça plus tard.

— J'ai rendez-vous pour une numérisation. Chez Gleisner. Si je suis en danger, il faut les en informer. »

Tout est encodé dans mon bracelet, que les ordinateurs auront certainement interrogé ; il n'y a aucune raison de se tracasser. À l'idée d'avoir à affronter la transition dans quelques heures, voire quelques minutes, je ressens une impression de

claustrophobie terrifiante, mais c'est toujours mieux que d'avoir pris mes dispositions trop tard.

« Je crois que vous faites erreur, dit le garçon de salle.

— Comment ? » Je me contorsionne pour l'avoir à nouveau dans mon champ de vision. Il a un sourire méchant, comme un videur de boîte de nuit qui vient de remarquer quelqu'un dont les chaussures ne sont pas conformes.

« J'ai dit : « Je crois que vous faites erreur. » Nos dossiers n'ont aucune trace de paiement pour une numérisation. »

Mon indignation est telle que je commence à transpirer.

« J'ai signé les contrats ! Aujourd'hui même !

— C'est ça, c'est ça. » Il glisse la main dans une poche et en sort une poignée de longs bandages en coton, qu'il se met à me fourrer dans la bouche. Mes bras sont attachés de chaque côté. Tout ce que je peux faire, c'est pousser des grognements de protestation et m'étouffer avec la bande et ma propre salive.

Quelqu'un prend place devant le chariot roulant et marche à notre rythme tout en marmonnant en latin.

Le garçon de salle dit : « N'ayez aucuns regrets. Le niveau supérieur, c'est le sommet de l'iceberg, la crête de la vague. Combien d'entre nous peuvent bien appartenir à une telle élite ? »

Je tousse et m'étouffe pour reprendre mon souffle, je tremble sous l'effet de la panique ; puis je me calme et m'oblige à respirer par le nez, lentement, régulièrement.

« Le sommet de l'iceberg ! Vous croyez que le cerveau organique avance par une espèce de magie ? De lieu en lieu ? *D'instant en instant* ? Qu'une parcelle d'espace-temps inoccupée peut être transformée en un cerveau humain, en quelque chose d'aussi complexe *sans rêves de transition* ? Le monde physique a autant de mal à brasser les données que n'importe quel ordinateur. Vous savez ce que ça lui coûte rien que pour maintenir *un seul atome* à un endroit précis ? Vous pensez qu'un moi conscient et cohérent qui perdure dans le temps a été seul à exister, sans qu'un milliard d'esprits fragmentaires ne se forment et ne meurent tout autour de lui ? Sans que des rêves de transition ne fleurissent à qui mieux

mieux et ne disparaissent dans l'oubli ? Mais l'air en est tout imprégné. *Regardez !* »

Je me tourne et fixe le sol. Le chariot est entouré de volutes de lumière tourbillonnantes, de surfaces arc-en-ciel évoquant des circonvolutions cérébrales qui coulent, qui ondulent, qui génèrent des versions plus petites d'elles-mêmes.

« À quoi pensiez-vous donc ? Pour qui vous preniez-vous ? Pour l'exception ? Le sommet de la pyramide ? »

Un autre spasme de révulsion et de panique me traverse. Je m'étouffe avec ma salive. Je tremble de peur et de froid. Celui qui marche devant le chariot pose une main glacée sur mon front. Je m'en dégage d'un geste brusque.

Je m'efforce de reprendre un peu pied. *Le voilà donc, mon rêve de transition.* Soit. Je devrais être reconnaissant : au moins, je comprends ce qui se passe. L'avertissement de Bausch m'a aidé, après tout. Et je ne cours aucun danger ; le robot Gleisner va se réveiller de toute façon. J'aurai bientôt oublié ce cauchemar, et je reprendrai ma vie comme si de rien n'était. Invulnérable. Immortel.

Je reprendrai ma vie. *Avec Alice, dans la maison au potager géant ?* La sueur me coule dans mes yeux ; je cligne pour la chasser. Mais le jardin se trouvait chez mes parents. Et derrière le pavillon, pas devant. Cette maison qui a été démolie il y a longtemps.

De même que le supermarché en face de la gare.

Je vivais où, alors ?

Je faisais quoi ?

Avec qui étais-je marié ?

« La prétendue Alice était votre institutrice à l'école primaire, dit le garçon de salle sur un ton enjoué. Mam'zelle machin. Il était amoureux de son instit ; qui l'aurait cru ? »

Mais alors, est-ce que j'ai vraiment compris quelque chose à quoi que ce soit ? L'entretien avec Bausch... ?

« Ha ! Vous croyez réellement que les petits malins de chez Gleisner y seraient allés carrément en vous *racontant* tout ça ? Il va falloir chercher autre chose. »

Alors comment se fait-il que je sois au courant pour les rêves de transition ?

« Vous avez dû trouver ça tout seul. De l'intérieur. Félicitations. »

La main glacée touche à nouveau mon front. Le murmure du chant se fait plus fort. Dévoré par la peur, je ferme les yeux et serre les paupières de toutes mes forces.

« Mais quand j'y pense, reprend le garçon de salle, songeur, je pourrais bien faire une erreur au sujet de cette institutrice. Vous pourriez vous tromper à propos de cette maison. Il pourrait même ne pas y avoir de société Gleisner du tout. La Copie numérisée d'un cerveau humain ? Ça me paraît plutôt douteux, à moi. »

Des mains vigoureuses me saisissent par les épaules et les jambes, me soulèvent du chariot et me font tourner. Lorsque le tourbillon du mouvement s'arrête, je suis étendu sur le dos, les yeux fixés sur un lointain rectangle de ciel bleu pâle.

« Alice » se penche dans mon champ de vision et lance une motte de terre. J'ai désespérément envie de la réconforter mais je ne peux ni bouger ni parler. Comment pourrait-elle à ce point compter pour moi si je ne l'aimais pas, si elle n'avait jamais été réelle ? D'autres membres du cortège funèbre jettent un peu de déblai. Aucun fragment ne semble me toucher mais le ciel disparaît par morceaux.

Qui suis-je ? Que sais-je avec certitude de l'homme qui va se réveiller à l'intérieur du robot ? Je m'évertue à mettre le doigt sur un seul fait indéniable à son propos mais, soumis à un examen rigoureux, tout se dissout dans la confusion et le doute.

Quelqu'un psalmodie : « Les cendres retournent aux cendres, le coma au coma. »

J'attends dans l'obscurité et j'ai plus froid que jamais.

Il y a un scintillement de lumière et du mouvement autour de moi. Les volutes arc-en-ciel, les tourbillons des rêves de transition serpentent à travers le sol comme des vers lumineux – comme si des fragments de mon cerveau en décomposition pouvaient prendre leur propre putréfaction pour la chimie de la pensée. Comme s'ils réinterprétaient leur désintégration de l'intérieur, sans être dérangés ni par les sens, ni par la mémoire, ni par la vérité.

Se tissant de belles illusions et confondant la mort avec quelque chose d'autre complètement.

Vif Argent

*Traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

J'étais à la maison, dans mon bureau, en train de corriger des copies pour le cours d'épidémiologie avancée, lorsque l'appel de John Brecht me parvint du Maryland. En temps réel, pas un message courtoisement asynchrone dont j'aurais pu m'occuper quand bon me semblerait. Moi qui avais pris l'habitude de penser au colonel Brecht comme à « mon ancien patron »... C'était apparemment prématuré.

« Nous avons repéré une petite anomalie relative au Vif Argent, dit-il, et nous croyons que cela pourrait vous intéresser, Claire. Une petite déviation qui ne veut tout simplement pas disparaître, sur la transformée par auto-corrélation. Et comme j'ai vu que vous étiez en vacances...

— *Mes étudiants* sont en vacances. *Moi*, j'ai du travail.

— Oh, je pense que pour une ou deux semaines, Columbia trouvera bien quelqu'un pour se charger de ces tâches subalternes. »

Je l'observai un moment sans rien dire, en me demandant si j'allais ou non lui répondre de chercher quelqu'un d'autre pour se charger de ses *tâches subalternes* à lui.

« De quoi sommes-nous exactement en train de parler ? » dis-je.

Brecht sourit. « Une piste ténue. À la limite du non significatif. Votre spécialité. » Une carte apparut sur l'écran ; son visage se réduisit à un cartouche. « On a l'impression que ça commence en Caroline du Nord, du côté de Greensboro, et que ça se dirige vers l'ouest. » Le plan était criblé de points donnant la localisation de cas récents de Vif Argent. Leur couleur était fonction du temps écoulé depuis un « jour d'infection » théorique, tandis que leur position était celle du patient à cette époque. Bien que l'on m'eût précisément indiqué quoi rechercher, j'arrivais à peine à distinguer une vague progression spectrale coupant à travers les bouquets éparpillés de foyers localisés : une sorte de traînée arc-en-ciel, qui passait du rouge au violet pour se dissoudre dans l'incertitude juste à l'ouest de Knoxville, dans le Tennessee. Et puis..., si je plissais les yeux, je

parvenais à entrevoir un autre arrangement, à peu près aussi convaincant, qui descendait du Kentucky, selon un arc d'une stupéfiante perfection. Quelques minutes encore, et je verrais la face cachée de Groucho Marx. Le cerveau humain est bien trop apte à discerner des structures ; sans des outils statistiques rigoureux, nous sommes désarmés, tels des animistes attachant une signification au moindre souffle d'air.

« Et alors, que donnent les chiffres ? dis-je.

— La valeur statistique du test est limite, concéda Brecht, mais je pense néanmoins que cela vaut la peine de vérifier. »

La partie visible de cette piste hypothétique s'étendait sur au moins dix jours. Mais *trois jours* après une exposition au virus, une personne normale était soit morte soit en soins intensifs — pas en train de conduire avec insouciance à travers la campagne. Les cartes retraçant précisément les trajets de l'infection ressemblaient généralement à des marches aléatoires de cinq à dix kilomètres de parcours libre moyen ; même le transport aérien tendait, au pire, à engendrer une multitude de petits foyers dispersés. Si nous étions tombés sur quelqu'un de contagieux mais asymptomatique, cela valait *certainement la peine de vérifier*.

« Dès maintenant, dit Brecht, vous avez un accès illimité à la base de données des déclarations. Je vous offrirais bien notre analyse provisoire mais je suis sûr qu'à partir des données brutes vous ferez mieux toute seule.

— Sans aucun doute.

— Bon. Vous pouvez donc partir demain. »

*

* *

Je m'éveillai avant l'aube et me préparai en dix minutes pendant qu'Alex, allongé, me maudissait dans son sommeil. Puis je me rendis compte que j'avais trois heures à tuer et absolument rien à faire, de sorte que je me glissai à nouveau dans le lit. Quand je me levai pour la seconde fois, Alex et Laura étaient tous deux debout, devant leur petit-déjeuner.

Lorsque je m'assis en face de Laura, je me demandai cependant si je n'étais pas encore en train de rêver : l'un de ces rêves insidieusement rassurants du type « pas besoin de se réveiller puisque c'est déjà fait ». Le visage et les bras de ma fille de quatorze ans étaient recouverts de symboles zodiacaux et alchimiques dans les rouges, bleus et verts irisés. Elle ressemblait à un personnage défiguré par les effets spéciaux de ces films indigents qui faisaient rimer réalité virtuelle et univers psychédéliques.

Elle me regardait avec un air de défi, comme si j'avais d'une manière ou d'une autre exprimé ma désapprobation. En fait, je n'étais pas encore parvenu à une émotion aussi banale – et quand ce fut le cas, je la contins résolument. Connaissant Laura, ce n'étaient certainement pas des tatouages lavables, mais on pouvait toujours les effacer à l'aide de timbres transdermiques enzymatiques qui répandraient aussi peu de sang que ceux, porteurs de colorants, qui les avaient implantés. Je restai donc sage et ne dis pas un mot : pas de psychologie inversée à la petite semaine (« Oh, comme c'est mignon ! »), ni de récriminations (sincères) sur les tracasseries que m'infligerait son proviseur si les tatouages n'avaient pas disparu avant le début du trimestre.

« Savais-tu, dit-elle, qu'Isaac Newton avait consacré plus de temps à l'alchimie qu'à la théorie de la gravité ?

— Oui. Et toi, tu savais qu'il était mort puceau ? C'est chouette d'avoir un modèle, non ? »

Alex me glissa un regard d'avertissement, mais ne s'en mêla pas. « Il existe toute une histoire secrète de la science, continua Laura, censurée dans les comptes rendus officiels. Un savoir dissimulé qui ne refait surface que maintenant que tout le monde a accès aux sources originales. »

Il était difficile de répliquer franchement sans gémir ouvertement. « Je pense, dis-je calmement, que tu découvriras que tout cela a en fait déjà « refait surface » auparavant mais s'est révélé d'un intérêt limité. Il est néanmoins vrai qu'il est fascinant de voir certaines des impasses que les gens ont explorées. »

Laura me sourit avec condescendance. « *Des impasses !* » Elle finit de picorer les miettes de pain grillé autour de son assiette, puis se leva et quitta la pièce d'un pas souple, comme si elle avait gagné une sorte de bataille.

« J'ai raté quelque chose ? dis-je plaintivement. Quand tout cela a-t-il commencé ? »

Alex restait imperturbable. « Je pense que c'est principalement en rapport avec la musique et rien de plus. Ou plus précisément avec trois garçons de dix-sept ans à la peau d'une perfection surnaturelle et aux larges lentilles de contact marron appelés les Alchimistes...

— Oui, je *connais* ce groupe, mais l'Hermétique Nouvelle, ça va plus loin que leur guimauve, c'est un culte important... »

Il se mit à rire. « Allons ! Ta sœur n'entraîtrait-elle pas en transe devant le chanteur d'un groupe quasi satanique de *heavy metal* ? Je ne me rappelle pas qu'elle ait terminé en clouant des chats noirs sur des crucifix retournés.

— Elle n'était pas en transe ; elle voulait seulement découvrir le secret de ses soins capillaires.

— Laura va bien, dit fermement Alex. Détends-toi tout simplement et attends que ça se passe. À moins que tu ne veuilles lui acheter un exemplaire du *Pendule de Foucault* ?

— Elle ne saisisait probablement pas l'ironie. »

Il me donna une bourrade sur le bras ; fausse violence mais vraie colère. « Alors ça, ce n'est pas juste. Elle va ruminer l'Hermétique Nouvelle et la recracher dans... six mois, tout au plus. Combien de temps la Scientologie a-t-elle duré ? Une semaine ?

— La Scientologie, ça n'est qu'un charabia grossier et transparent, dis-je. L'Hermétique Nouvelle peut, elle, s'appuyer sur cinq millénaires d'élaboration culturelle. C'est tout aussi insidieux que le bouddhisme ou le catholicisme : il y a une tradition, une esthétique complète... »

Alex me coupa. « Oui... et dans six mois, elle aura compris : on peut apprécier l'esthétique sans avaler les conneries qui vont avec. Le fait que l'alchimie se soit révélée une impasse ne l'empêche pas d'être élégante et fascinante... qualités qui ne contribuent aucunement à la rendre vraie. »

Je réfléchis à cela un moment, puis me penchai pour l'embrasser. « Je déteste quand tu as raison : ça paraît si simple avec toi. Je la couve trop, n'est-ce pas ? Elle s'en sortira très bien toute seule.

— Tu le sais bien. »

Je jetai un coup d'œil à ma montre. « *Eh merde*. Est-ce que tu peux me conduire à La Guardia ? Je ne trouverai jamais un taxi, à cette heure. »

*
* *

Au début de la pandémie, j'avais usé de mon influence pour obtenir qu'un groupe de mes étudiants puisse observer de près un patient atteint de Vif Argent. Il m'avait semblé inacceptable de nous enfermer dans les abstractions offertes par les cartes, les graphiques, les modèles numériques et autres extrapolations – par ailleurs indispensables à notre combat – sans avoir constaté la réalité de l'état physique d'un individu particulier.

Le port des tenues de protection contre le risque biologique était inutile ; le jeune homme était couché dans une pièce hermétiquement scellée, aux murs de verre. Des tubes lui apportaient l'oxygène, l'eau, les électrolytes et les éléments nutritifs – de même que des antibiotiques, des antipyrétiques, des immunosuppresseurs et des analgésiques. Pas de lit, pas de matelas ; le patient était enchâssé dans un gel de polymère transparent. Le corps flottait dans cette sorte de semi-solide, qui limitait les risques d'escarres et absorbait le sang et le liquide lymphatique qui exsudaient à travers ce qui avait été sa peau.

Je me surpris à pleurer, brièvement et silencieusement, de chaudes larmes de colère. Une indignation qui se dissipait dans le vide ; je savais qu'il n'y avait personne à blâmer. La moitié des étudiants avaient des diplômes de médecine, mais ils semblaient plus secoués que les statisticiens inexpérimentés qui n'avaient jamais mis le pied dans un service de traumatologie ou dans une salle d'opération – probablement parce qu'ils

étaient mieux à même d'imaginer ce que l'homme aurait ressenti si son cerveau n'avait pas débordé d'opiacés.

L'appellation officielle était Sclérodermie Fibreuse Virale Généralisée, mais SFVG était imprononçable et apparemment le public décrochait quand un présentateur de journal télévisé épelaît quatre lettres à la suite l'une de l'autre. Comme tout le monde, j'utilisais la nouvelle dénomination mais je continuais à l'avoir en horreur. Cette saloperie de nom était bien trop poétique pour la circonstance.

Lorsque le Vif Argent infectait des fibroblastes dans le tissu conjonctif sous-cutané, ceux-ci devenaient hyperactifs et produisaient d'énormes quantités de collagène – dans une variante transcrite du gène normal mais imparfaitement constituée. Cette protéine dénaturée formait des plaques solides dans l'espace extracellulaire, qui interrompaient l'ascension du flux nutritif vers le derme et finissaient par devenir si grosses que ce dernier se détachait complètement. Le Vif Argent vous écorchait de l'intérieur. Sans aucun doute une excellente stratégie pour diffuser en masse des virus – mais personne ne savait encore quand le processus s'était établi. On n'avait toujours pas trouvé l'hôte animal présumé qui abritait la souche parente, à l'état bénin ou non.

Tandis que la teinte des plaques blanchâtres et luisantes de lymphe du collagène mis à nu vous faisait prendre la couleur de l'Argent, la fièvre et la réponse auto-immune vous brûlaient Vif. Miséricordieusement, la douleur ne pouvait de toute manière durer longtemps. Le traitement palliatif standard dans les pays riches incluait une anesthésie profonde et permanente – et sans ce niveau d'intervention technologique, vous entriez rapidement en état de choc, avant de mourir.

Deux ans après les premiers foyers, l'origine du virus demeurait inconnue, la mise au point d'un vaccin n'était qu'une perspective lointaine, et bien que les patients puissent être gardés en vie presque indéfiniment, toutes les tentatives de guérison visant à purger le corps du virus et à greffer des cultures de tissu cutané avaient échoué.

Quatre cent mille personnes dans le monde avaient été infectées ; neuf sur dix étaient mortes. Ironiquement, la

malnutrition favorisait un développement rapide, et le Vif Argent avait donc presque disparu des pays les plus pauvres ; la plupart des foyers africains s'étaient consumés sur place. Non seulement les États-Unis avaient-ils le nombre le plus élevé de victimes hospitalisées par habitant, mais ils s'acheminaient vers le sommet de la liste pour le taux de progression de l'infection.

Une poignée de main ou même un trajet dans un bus bondé suffisait à transmettre le virus – avec une faible probabilité à chaque contact, mais ça finissait par s'additionner. La seule chose utile, à moyen terme, était d'isoler les porteurs potentiels, et, à ce jour, il semblait impossible de rester longtemps contagieux et en bonne santé. Si la « piste » que les ordinateurs de Brecht avaient trouvée se révélait autre chose qu'un simple mirage, on pourrait sauver des douzaines de vies en l'interceptant – et des milliers en l'étudiant avec succès.

*

* *

Il était presque midi lorsque l'avion toucha le sol de l'aéroport de Triad, dans les faubourgs de Greensboro. Une voiture de location m'attendait. J'agitai mon assistant personnel devant le tableau de bord pour transmettre mon profil, puis patientai dans le bourdonnement des actionneurs piézoélectriques alors que les sièges et les commandes se réarrangeaient légèrement. Comme je sortais de ma place de stationnement en marche arrière, l'autoradio entama une improvisation lénifiante, en affichant de manière bien visible un titre pince-sans-rire : *Musique pour quitter un aéroport le 11 juin 2008*.

J'eus un choc en approchant de la ville : on voyait, de la route, de vastes plants de tabac par douzaines. En plein renouveau, celui-ci s'insinuait partout et même les faubourgs n'étaient pas épargnés. L'aspect ironique de la chose avait cédé place au cliché, mais cela faisait toujours quelque chose de constater le phénomène de visu : alors que la nicotine prenait enfin le chemin de l'absinthe, on cultivait plus de tabac que jamais auparavant – parce que le virus de la mosaïque du tabac

s'était révélé un vecteur aussi pratique qu'efficace pour l'introduction de nouveaux gènes. Les feuilles de ces plantes seraient chargées de produits pharmaceutiques ou d'antigènes servant de vaccins... et vaudraient vingt fois le prix atteint par leurs ancêtres non modifiées au plus fort de la demande.

Comme il me restait une heure avant mon premier rendez-vous, je me mis en quête d'un endroit où déjeuner. J'avais été si tendue, depuis l'appel de Brecht, que j'étais surprise de me sentir aussi satisfaite d'être arrivée. Peut-être n'était-ce rien de plus que le voyage vers le sud, avec son léger mais brutal écart dans l'angle d'incidence de la lumière – une sorte d'équivalent bénéfique, pour la latitude, du décalage horaire. Il était certain qu'après New York, tout paraissait absolument lumineux dans ce centre de Greensboro qui mariait de manière curieusement harmonieuse constructions modernes aux teintes pastel et bâtiments historiques préservés.

Je finis par manger des sandwiches dans une petite cafétéria, tout en reprenant de nouveau mes notes, de façon obsessionnelle. Cela faisait sept ans que je n'avais plus fait ça pour de vrai, et j'avais eu peu de temps pour repasser de la théorie à la pratique.

Il y avait eu quatre nouveaux cas de Vif Argent à Greensboro dans les quinze derniers jours. Les autorités sanitaires avaient depuis longtemps renoncé à établir le cheminement de l'infection à chaque manifestation ; étant donné la facilité de transmission et l'impossibilité de questionner les patients eux-mêmes, c'était un travail nécessitant une main-d'œuvre colossale pour des bénéfices tangibles bien maigres. La stratégie la plus immédiatement utile n'était pas la reconstitution systématique des faits mais plutôt la mise en quarantaine de la famille, des collègues et des autres relations connues pendant environ une semaine. Les porteurs étaient contagieux pendant au plus deux à trois jours avant de devenir eux-mêmes – très manifestement – malades ; ce n'était pas la peine de les rechercher. La piste arc-en-ciel de Brecht constituait soit une exception à cette règle... soit une cascade de nouveaux cas se propageant de ville en ville sans provenir d'un porteur unique.

La population de Greensboro était d'environ deux cent cinquante mille personnes, bien que cela dépendît du périmètre considéré. La Caroline du Nord n'avait jamais beaucoup pratiqué l'urbanisation implosive ; ces dernières années, la croissance des zones rurales avait en fait dépassé celle des grandes villes, et le mouvement des microvillages y avait pris dans des proportions importantes – au moins autant que sur la Côte ouest.

J'affichai sur mon assistant personnel une carte des niveaux de densité de population dans la région ; même Raleigh, Charlotte et Greensboro n'apparaissaient que comme de modestes sommets dans l'arrière-plan d'une campagne fluctuant doucement, et seules les Appalaches elles-mêmes creusaient une profonde tranchée à travers cette topographie inversée. Des centaines de nouvelles petites communautés étaient autant de menus points entre les villes bien établies, déjà assez nombreuses. Les microvillages, sans être à proprement parler autosuffisants, donnaient assurément dans le genre écolo high-tech et disposaient de photopiles, d'une petite station locale d'épuration et de liens satellites remplaçant les connexions aux services publics centralisés. La plus grande partie de leurs revenus provenait des industries de prestations à distance : logiciel, conception, musique, animation.

Je passai à un calque montrant l'amplitude estimée des flux de population à une échelle temporelle pertinente pour le Vif Argent. Les artères les plus importantes ressortaient d'un blanc étincelant, et les petites villes étaient reliées à l'écheveau par leurs propres capillaires filiformes... mais les microvillages disparaissaient de la scène : tout le monde y travaillait à domicile. De sorte qu'il n'était pas si improbable qu'une éruption de Vif Argent se répande tout droit par la nationale, plutôt que selon une classique marche aléatoire à travers cet environnement relativement peuplé.

Néanmoins... la raison de ma présence ici était de vérifier la seule chose que les modèles informatiques ne pouvaient me révéler : si oui ou non les hypothèses sur lesquelles ils étaient fondés présentaient des failles rédhibitoires.

*
* *

Je quittai la cafétéria et me mis au travail. Les quatre cas provenaient de familles différentes ; la journée allait être longue.

Tous les gens que j'interrogeai étaient sortis de quarantaine, mais se trouvaient toujours en état de choc à divers degrés. Le Vif Argent frappait comme l'éclair : pas le temps de comprendre ce qui arrivait et un enfant, un parent ou un conjoint en parfaite santé mourait pratiquement sous vos yeux. Dans ces conditions, on se passait bien d'un interrogatoire de deux heures infligé par une parfaite étrangère.

La nuit tombait lorsque je parvins à la dernière famille, et la joie que j'avais pu ressentir du fait de mon retour sur le terrain s'était depuis longtemps évanouie. Je m'attardai dans la voiture une minute, à contempler le jardin immaculé et les rideaux de dentelle, à écouter les criquets et à souhaiter ne pas avoir à entrer affronter ces gens.

Diane Clayton enseignait les mathématiques au lycée ; son mari Ed était ingénieur et travaillait avec l'équipe de nuit pour la compagnie locale d'électricité. Ils avaient une fille de treize ans, Cheryl. Mike, dix-huit ans, était à l'hôpital.

Je m'assis avec eux trois, mais c'est madame Clayton qui fit les frais de la conversation. Elle fit preuve envers moi d'une patience et d'une courtoisie exemplaires, mais après un moment, il devint clair qu'elle était encore dans une sorte de stupeur. Elle répondait aux questions lentement, d'un air pensif, mais je ne pouvais savoir si elle se rendait réellement compte de ce qu'elle me racontait ou si elle se contentait d'agir machinalement, au radar.

Le père de Mike ne fut pas d'une grande aide, car il était déphasé par rapport au reste de la famille en raison de son travail en trois-huit. Je tentai de renforcer le contact visuel avec Cheryl, de l'encourager à parler. C'était absurde, mais je me sentais coupable en faisant cela – comme si j'étais venu là pour vendre à cette famille une camelote quelconque et que je sois en train d'essayer de contourner la résistance des parents.

« Et alors... il est resté à la maison mardi soir, c'est sûr ? » Je remplissais un tableau des déplacements de Mike Clayton la semaine précédant l'apparition des symptômes – heure par heure. C'était une routine fastidieuse, faite de pinaillages à la Gestapo, à rendre idyllique le bon vieux temps où il suffisait de demander une liste des partenaires sexuels et des fluides échangés.

« Oui, c'est certain. » Diane Clayton ferma très fort les yeux et repassa une fois de plus la soirée dans sa mémoire. « J'ai regardé un peu la télévision, avec Cheryl, et puis je suis allée me coucher vers... onze heures. Mike devait être dans sa chambre pendant tout ce temps-là. » C'étaient les vacances scolaires à la fac et il n'avait aucune raison d'étudier tous les soirs, mais il aurait pu être sur un serveur à bavarder, ou en train de voir un film.

Cheryl me jeta un coup d'œil incertain, puis dit timidement : « Je pense qu'il est sorti. »

Sa mère se tourna vers elle en fronçant les sourcils. « Mardi soir ? Non !

— As-tu une idée de l'endroit ? demandai-je à Cheryl.

— Une boîte de nuit, je pense.

— C'est ce qu'il a dit ? »

Elle haussa les épaules. « Il était habillé pour.

— Mais il n'a pas précisé où ?

— Non.

— Est-ce que ça aurait pu être ailleurs ? Chez un ami ? Dans une soirée ? » D'après mes renseignements, aucune boîte de nuit n'était ouverte le mardi à Greensboro.

Cheryl réfléchit soigneusement. « Il a dit qu'il allait danser. Mais rien de plus. »

Je me tournai de nouveau vers Diane Clayton ; elle était manifestement mécontente d'avoir été évincée de la conversation. « Savez-vous avec qui il aurait pu sortir ? »

Si Mike voyait une fille régulièrement, il n'en avait rien dit, mais elle me donna les noms de trois anciennes amies d'école. Elle n'arrêtait pas de s'excuser pour sa « négligence ».

« Ce n'est pas grave, dis-je. Je vous assure. Personne ne peut tout se rappeler dans les moindres détails. »

Elle était toujours agitée quand je la quittai, une heure plus tard. Que son fils soit parti de la maison sans la prévenir – ou qu’il le lui ait dit et que cela lui soit sorti de la tête – constituait maintenant (d’une certaine façon) la cause de la tragédie.

Je me sentais moi-même partiellement responsable de sa détresse, mais je ne voyais pas comment j’aurais pu gérer les choses différemment. L’hôpital lui aurait proposé des conseils de spécialistes – ce qui n’était pas du tout de mon ressort. Et des situations similaires allaient très certainement se représenter d’ici peu ; si je commençais à le prendre personnellement, je serais bientôt transformée en loque.

Je parvins à localiser les trois amies avant onze heures – quasiment le plus tard que j’osais appeler – mais aucune n’était avec Mike mardi soir ni n’avait la moindre idée de l’endroit où il s’était rendu. Elles m’aidèrent cependant à vérifier certains détails par recoupement. Je finis par me retrouver dans ma voiture, à passer des coups de fil pendant presque deux heures.

Peut-être y avait-il eu une soirée, ou pas. Peut-être avait-ce été le prétexte à quelque chose d’autre ; l’éventail des possibilités était infini. Les cases vides des tableaux étaient inévitables, bien sûr ; j’aurais pu rester un mois à Greensboro à essayer de les remplir toutes, sans succès. Si l’hypothétique porteur avait bien participé à cette supposée soirée (et ce n’était certainement pas le cas pour les trois autres membres du Quatuor de Greensboro – on savait où ils avaient passé la nuit), je n’aurais qu’à reprendre la piste plus loin.

Je pris une chambre dans un motel et demeurai éveillée un moment, à l’écoute du trafic de la nationale. En pensant à Alex et à Laura – et en essayant d’envisager l’inimaginable.

Mais ça ne pouvait pas leur arriver. Ils étaient à moi. Je les protégerais.

Comment ? En déménageant dans l’Antarctique ?

Le Vif Argent était plus rare que le cancer, les maladies cardiaques et les accidents de la route mortels. Plus rare que les blessures par balle, dans certaines villes. Mais il n’existait aucune stratégie pour lui échapper – à part l’isolation totale.

Diane Clayton se torturait maintenant pour n’avoir pas réussi à garder son fils de dix-huit ans enfermé pendant les

vacances d'été. Et elle n'arrêtait pas de se demander : *Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Pourquoi est-ce arrivé ? Pour quelle faute suis-je punie ?*

J'aurais dû la prendre à part, la regarder droit dans les yeux et lui rappeler : « Ce n'est pas de votre faute ! Rien de ce que vous auriez pu faire ne l'aurait empêché ! »

« Il se trouve que c'est arrivé, aurais-je dû lui dire. Les gens souffrent comme ça, sans raison. Il n'y a aucune leçon à tirer de la vie gâchée de votre fils. Aucune signification à trouver. Ce n'est qu'une danse aléatoire de molécules. »

*
* *

Je me levai tôt et sautai le petit-déjeuner ; vers 7 h 30, j'étais sur la I-40 en direction de l'ouest. Je passai directement Winston-Salem ; quelques personnes y avaient été infectées, mais pas suffisamment récemment pour faire partie de la piste.

Le sommeil avait émoussé mon pessimisme. La matinée était fraîche et claire, et la campagne était merveilleuse – du moins là où elle n'avait pas cédé la place à de monotones cultures biotech ou, pire, à des terrains de golf.

Néanmoins, certaines choses avaient assurément changé pour le mieux. C'était sur la I-40 – plus de vingt années auparavant – que j'avais entendu pour la première fois un radioévangéliste prêcher le catéchisme de haine des années quatre-vingt : le SIDA comme instrument de Dieu, le VIH comme virus vertueux envoyé du ciel afin de châtier les adultérins, les camés et les pédés. (Jeune et impétueuse que j'étais, j'avais quitté la route à la première sortie, téléphoné à la station de radio et couvert d'injures une pauvre standardiste.) Mais les tenants de cette subtile théologie étaient curieusement muets depuis l'immortalisation d'une lignée de cellules issues de la moelle osseuse d'une prostituée kenyane, qui s'était révélée particulièrement capable de lutter contre l'arme secrète de la déité omnipotente. Et si le fondamentalisme chrétien n'était pas complètement mort et enterré, l'assise de son pouvoir avait certainement décliné ; il semblait que le type

d'ignorance et d'insularité sur lequel il reposait devenait impossible à maintenir face à la déferlante de l'information.

La radio locale avait depuis longtemps migré vers le net, bien sûr, emmenant avec elle évangélistes et le reste ; les anciennes fréquences s'étaient tues. Et j'étais hors de portée de contact cellulaire avec la bête aux vingt mille canaux... mais la voiture avait un lien satellite. J'allumai mon assistant, dans l'espoir d'y trouver un peu de réconfort.

J'avais programmé Ariadne, mon fureteur, pour qu'il parcoure toutes les sources d'information disponibles à la recherche de références au Vif Argent. C'était peut-être du pur masochisme, mais il y avait quelque chose de perversément fascinant dans l'ombre distordue que la pandémie réelle portait sur les bas-fonds de l'espace médiatique : rumeurs et désinformation, hystérie et exploitation.

Les points de vue des quotidiens populaires étaient, comme toujours, aussi ineptes que prévisibles : le Vif Argent était un mal venu du cosmos/le résultat inévitable de la fluorisation/la raison pour laquelle une demi-douzaine de célébrités avaient disparu de la scène publique. Trois modes de transmission erronés étaient à l'affiche : aujourd'hui, il s'agissait des tampons périodiques, du jus d'orange mexicain et des moustiques (une fois de plus). On avait comme il se doit débusqué plusieurs jeunes victimes permettant de combiner des photos attrayantes prises « avant » au spectacle de la famille s'effondrant obligeamment devant l'objectif. Le siècle était nouveau, mais c'était toujours la même merde.

Cependant, le truc le plus bizarre dans la récente moisson d'Ariadne n'était pas typique de cette veine. C'était un entretien dans une émission appelée *La Dernière Causerie* (23 h GMT, tous les jeudis sur Channel 4, la chaîne anglaise) avec un universitaire canadien, James Springer, qui parcourait l'Angleterre (en chair et en os) pour la promotion de son nouvel hypertexte, *Les Cybersoutras*.

Le crâne dégarni, Springer était un homme d'âge moyen à l'aspect débonnaire. Il était présenté comme Professeur Associé de Théorie à l'université McGill et apparemment, seuls les réductionnistes les plus irrécupérables demandaient sur quoi

portait la théorie en question. Son domaine d'expertise était décrit comme « informatique et spiritualité » – mais, pour des raisons que je n'arrivais pas tout à fait à saisir, on voulait connaître son opinion sur le Vif Argent.

« Le point crucial, insistait-il doucereusement, c'est que le Vif Argent est le tout premier fléau de l'Ère de l'information. Le SIDA était effectivement postindustriel et postmoderne, mais ses débuts étaient antérieurs à l'émergence des sensibilités culturelles de l'Ère de l'information. Pour moi, le SIDA incarne tout le climat spirituel négatif de cette époque du matérialisme occidental confronté à l'inévitable crise de confiance *fin de siècle*, mais avec le Vif Argent, je pense que nous sommes libres d'embrasser des métaphores bien plus positives de cette soi-disant « maladie ».

— Alors, demanda prudemment le journaliste, vous avez l'espoir que soient épargnées aux victimes du Vif Argent la stigmatisation et l'hystérie qui ont accompagné le SIDA ? »

Springer opina avec entrain. « Bien sûr ! Nous avons fait depuis ce temps-là des pas de géant dans l'analyse culturelle ! Je veux dire par là que si *Les Cités de la nuit écarlate*, le roman de Burroughs, avait seulement pénétré plus profondément l'inconscient collectif quand le SIDA est arrivé, le déroulement de l'épidémie aurait pu être radicalement différent – et ceci est un sujet de débat très actuel en Études uchroniques, en cours d'approfondissement par un de mes thésards. Mais il ne fait aucun doute que les formes culturelles de l'Ère de l'information nous ont pleinement préparés au Vif Argent. Lorsque je vois les délires techno-anarchistes globaux, les cartes-tatouages à échanger et les implémentations bon marché du Dalai-Lama sur PC... il est clair pour moi que le Vif Argent est une séquence d'ARN dont l'heure est venue. S'il n'existait pas, il faudrait le synthétiser ! »

*

* *

Mon arrêt suivant était une agglomération nommée Statesville. Un frère et une sœur de presque vingt ans, Ben et

Lisa Walker, et son petit ami à elle, Paul Scott, étaient à l'hôpital de Winston-Salem. Les familles venaient juste de retourner chez elles.

Lisa et Ben vivaient avec leur père veuf et un frère de neuf ans. Lisa avait travaillé dans une boutique du coin avec le propriétaire, qui n'affichait aucun des symptômes. Ben était employé dans une usine d'extraction de vaccins et Paul Scott, chômeur, habitait chez sa mère. Il semblait probable que Lisa avait été la première infectée des trois ; en théorie, il suffisait d'un frôlement peau contre peau lors de l'échange d'une carte de crédit – même si la probabilité de transmission n'était que de un pour cent. Dans les villes plus importantes, certaines personnes qui avaient directement affaire au public avaient pris l'habitude de porter des gants, et certains habitués du métro – peut-être un peu paranos – recouvraient chaque centimètre carré en dessous du cou, même en plein été ; mais le risque absolu était si faible que de telles stratégies étaient restées rares.

Je passai monsieur Walker à la question aussi gentiment que je le pus. Les déplacements de ses enfants étaient, pour la plus grande partie de la semaine, réglés comme du papier à musique ; le seul moment de la fenêtre d'infection où ils avaient été à un autre endroit qu'au travail ou à la maison était le jeudi soir. Tous deux étaient sortis jusqu'aux petites heures du matin, Lisa chez Paul, Ben chez sa petite amie, Martha Amos. Il ne savait pas trop si les couples étaient allés quelque part ou étaient restés enfermés, mais il ne se passait pas grand-chose dans le coin les soirs de semaine, et ils n'avaient mentionné aucun déplacement en dehors de la ville.

Je téléphonai à Martha Amos ; elle me dit qu'elle et Ben étaient demeurés seuls chez elle, jusqu'à environ deux heures. Comme elle n'avait pas été touchée, on pouvait présumer que Ben avait attrapé le virus par sa sœur un peu plus tard – et que Lisa avait été infectée par Paul cette nuit-là ou vice versa.

Selon la mère de Paul, celui-ci avait à peine quitté la maison de toute la semaine, ce qui faisait de lui un point d'entrée improbable. À Statesville, tout s'enchaînait très logiquement : client à Lisa à la boutique (jeudi après-midi), Lisa à Paul (jeudi soir), Lisa à Ben (vendredi matin). Au prochain arrêt, je

demanderais à la propriétaire du magasin ce dont elle se souvenait de ses clients étrangers à la ville ce jour-là.

Mais madame Scott dit alors : « Jeudi soir, Paul s'est attardé chez les Walker. C'est la seule fois qu'il est sorti, à ce que je me rappelle.

— Il est allé voir Lisa ? Elle n'est pas venue ici ?

— Non. Il est parti chez les Walker à huit heures environ.

— Et ils devaient juste rester là ? Ils n'avaient rien prévu de spécial ?

— Paul n'a pas beaucoup d'argent, vous savez. Ils ne peuvent se permettre de sortir souvent – ce n'est pas facile pour eux. » Elle parlait sur un ton détendu, ouvert, comme si la relation entre les adolescents, et toutes ses petites tribulations, avait simplement été temporairement interrompue. J'espérais que quelqu'un serait là pour lui offrir de l'aide quand, dans quelques jours, elle prendrait brutalement conscience de la réalité des choses.

Je passai chez Martha Amos. Je ne lui avais pas prêté suffisamment attention lorsque je lui avais téléphoné ; je voyais maintenant qu'elle n'était pas en grande forme.

« Est-ce que Ben vous aurait dit où sa sœur et Paul Scott sont allés jeudi soir ? »

Elle me fixa, le regard inexpressif.

« Écoutez. Je sais que je suis indiscrete, mais il semble bien que personne d'autre ne soit au courant. Si vous pouvez vous rappeler quelque chose qu'il aurait dit, cela pourrait se révéler d'une grande aide.

— Il m'a demandé de dire qu'il était avec moi, dit Martha. Je le couvrais toujours. Son père n'aurait pas... *approuvé*.

— Comment ? Ben n'était pas avec vous jeudi soir ?

— Je suis allée avec lui, deux ou trois fois. Mais ce n'est pas mon truc. Les gens sont convenables. Mais la musique est merdique.

— Où ? Vous voulez parler d'un bar ?

— Non ! *Des villages*. Ben, Paul et Lisa sont allés dans les villages, jeudi soir. » Tout à coup, son regard se fixa correctement sur moi, pour la première fois depuis que j'étais arrivée ; je pense qu'elle s'était enfin rendu compte que ce

qu'elle disait n'était pas d'une grande cohérence. « Ils organisent des « Évènements ». Qui ne sont que des soirées dansantes, en fait. Rien de plus. Simplement... le père de Ben aurait supposé qu'il s'agissait de *drogue*. Ce qui n'est pas le cas. » Elle se cacha le visage entre les mains. « Mais c'est là qu'ils ont attrapé le Vif Argent, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas. »

Elle tremblait ; je tendis la main et lui saisis le bras. Elle me regarda et dit d'un ton las : « Vous savez ce qui me fait le plus mal ?

— Eh bien.

— Je ne suis pas allée avec eux. Je n'arrête pas de me dire que *j'aurais dû, et que tout se serait bien passé*. Ils ne l'auraient pas attrapé. Je les en aurais empêchés. »

Elle examina mon visage, comme si elle y cherchait un indice de ce qu'elle aurait dû faire. *Je chassais le Vif Argent, après tout ? J'aurais dû pouvoir lui dire, précisément, comment écarter la malédiction : quelle formule magique elle n'avait pas utilisée, quel sacrifice elle n'avait pas fait.*

Et j'avais déjà vu cela mille fois auparavant mais je ne savais toujours pas quoi répondre. Il suffisait que le choc de la souffrance fasse sauter le vernis de la raison : *la vie n'est pas une pièce de théâtre morale. La maladie, c'est la maladie ; elle ne porte aucun message caché. Il n'y a pas de dieux que nous n'aurions su apaiser, pas d'esprits élémentaux avec lesquels nous n'aurions su négocier.* Un adulte raisonnable savait tout cela, mais cette connaissance restait superficielle. À un certain niveau, nous n'avions toujours pas réussi à avaler la vérité la plus chèrement acquise de toutes : *l'univers est indifférent.*

Martha s'enlaça elle-même tout en se balançant doucement. « Je sais bien que c'est idiot de penser ça. Mais ça fait quand même mal. »

*

* *

Je passai le reste de la journée à essayer de trouver quelqu'un qui pût m'en dire plus sur l'Évènement de jeudi soir

(comme par exemple où, exactement, il s'était tenu ; il n'y avait pas moins de quatre possibilités dans un rayon de vingt kilomètres). Je n'eus aucun coup de chance, cependant ; il semblait bien que l'intérêt pour la culture des microvillages se limitait à une petite minorité, et les trois seuls enthousiastes de Statesville étaient maintenant *injoignables*. Pour la plupart des gens à qui je parlai, ce n'était pas un problème de drogues ; ils paraissaient simplement penser que les villageois n'étaient que d'ennuyeux technos affublés de goûts musicaux affligeants.

Une autre nuit, un autre motel. Ça commençait à ressembler au bon vieux temps.

Mike Clayton était allé danser quelque part, mardi soir. *Dans les villages ?* Il n'avait probablement pas conduit aussi loin, mais un personnage inconnu – un touriste, peut-être – pourrait facilement avoir été présent aux deux Évènements : mardi soir près de Greensboro, jeudi soir près de Statesville. Si c'était vrai, cela réduirait considérablement les possibilités – au moins par comparaison au nombre de gens qui n'avaient fait que traverser les villes elles-mêmes.

Je me penchai un moment sur les cartes routières, en essayant de décider quelle commune il serait le plus facile d'ajouter à mon périple du lendemain. J'avais fouillé les annuaires à la recherche d'un quelconque site web sur la « vie nocturne dans les microvillages » – en vain, mais cela ne voulait rien dire. L'adresse avait sans doute fait son chemin, par diffusion électronique, vers tous les gens réellement intéressés ; et quel que soit le lieu où j'irais, j'étais sûre de trouver une demi-douzaine de personnes au fait de tout ce qui concernait les Évènements.

Je grimpai dans mon lit vers minuit mais repris aussitôt mon assistant pour examiner les découvertes d'Ariadne. Le Vif Argent avait fait l'heure de pointe avec un téléfilm. Il y avait une référence dans le dernier épisode de la série télé SF à succès qui passait sur NBC, *Les Mystiques empathes mutilées de l'espace Nada*.

J'en avais entendu parler mais ne l'avais jamais regardée auparavant. Aussi survolai-je rapidement le pilote. « Ne connaissez-vous donc pas la première loi de l'astronavigation !

Demandez à un *ordinateur* de résoudre des équations en *hypergéométrie à dix-sept dimensions*... et son esprit linéaire, déterministe et rigide volera en éclats comme un diamant lâché dans un trou noir ! Seules des *nonnes jumelles bouddhistes et télépathes*, ceintures noires septième dan de karaté et possédant suffisamment d'autodiscipline pour *s'auto-amputer des jambes*, peuvent espérer maîtriser les *talents intuitifs* nécessaires pour naviguer dans les traîtresses fluctuations quantiques de l'espace Nada et secourir la flotte échouée !

— Mon dieu, vous avez raison, mon capitaine – mais où allons-nous trouver... ? »

MEM se passait au XXII^e siècle, mais la référence au Vif Argent ne résultait pas d'un anachronisme maladroit. Nos héroïnes font une erreur de calcul lors d'un saut transgalactique un peu délicat (en ne respirant pas de la bonne manière pendant la récitation d'un mantra crucial) et se retrouvent dans le San Francisco d'aujourd'hui. Là, un petit garçon et son chien, qui fuient des tueurs de la mafia, les aident à réparer un composant vital de leur Source d'Énergie Tantrique. Après avoir humilié les assassins au cours d'une démonstration chorégraphiquement parfaite d'arts martiaux « sans les jambes » sur les échafaudages du site de construction d'une tour, elles repèrent la mère du petit dans un hôpital. Là, on apprend qu'elle est atteinte par le Vif Argent.

Les prises de vue de la caméra se font alors plus timides. Les quelques aperçus de chair réelle sont édulcorés et de pure fantaisie : de l'ivoire étincelant, lisse et sec.

Le petit garçon, à qui le père (dans le rôle de celui qui vient de se faire massacrer par la populace qui l'estime responsable) a caché les faits, éclate en sanglots lorsqu'il la voit. Mais les MEM se font philosophes :

« Ces médecins et ces infirmières bien intentionnés te diront que ta maman a souffert d'un terrible destin – mais tout le monde comprendra un jour la vérité. Le Vif Argent est ce qui nous rapproche le plus, en ce monde, de l'Extase du Non-Être. Tu ne vois que la carapace gelée de son corps... mais à l'intérieur, dans le domaine du shunyata, une grande et merveilleuse transformation est à l'œuvre.

— Vraiment ?

— Vraiment. »

Le petit garçon essuie ses larmes, le thème musical de la série gagne en volume, le chien fait des bonds et lèche les visages. Rire cathartique de tout le monde.

(Sauf, bien sûr, de la mère.)

*

* *

Le lendemain, j'avais des rendez-vous dans deux petites villes plus loin sur la grand-route. Le premier patient était un homme de quarante-cinq ans, divorcé, technicien dans une usine de textile. Ni son frère ni ses collègues ne me furent d'une grande aide ; pour ce qu'ils en savaient, il aurait pu s'être rendu en voiture dans une ville (ou un village) différente toutes les nuits de la période en question.

Dans l'agglomération suivante, un couple, dans les trente-cinq ans, était mort ainsi que leur fille de huit ans. Les symptômes devaient les avoir atteints tous les trois plus ou moins en même temps – et s'être intensifiés plus rapidement que d'habitude car personne n'avait pu appeler à l'aide.

La sœur de la femme me dit sans hésitation : « Vendredi soir, ils ont dû aller dans les villages. C'est ce qu'ils faisaient habituellement.

— Et ils auraient emmené leur fille ? »

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais se figea ensuite et me regarda, l'air mortifié, comme si je blâmais sa sœur d'avoir imprudemment exposé son enfant à quelque innommable danger. Il y avait des photos des trois morts sur le dessus de la cheminée. Et c'était cette femme qui avait découvert leurs corps en désintégration.

« Il n'y a pas d'endroit plus sûr qu'un autre, dis-je doucement. C'est seulement rétrospectivement qu'on a cette impression. Ils auraient pu attraper le Vif Argent n'importe où – et j'essaie simplement de retracer le cheminement de l'infection après les faits. »

Elle hocha lentement la tête. « Ils prenaient toujours Phoebe avec eux. Elle adorait les villages ; elle avait des amis dans la plupart d'entre eux.

— Savez-vous dans lequel ils sont allés, cette nuit-là ?

— Je crois qu'il s'agissait de Herodotus. »

De retour dans ma voiture, je le trouvai sur la carte. Il n'était pas beaucoup plus loin de la route que celui que j'avais choisi par pure commodité ; je pouvais sans doute y aller et arriver au prochain motel à une heure raisonnable.

Je cliquai sur le petit point ; la fenêtre d'information me dit : *Herodotus, Comté de Catawba, 106 habitants, fondé en 2004.*

« Quoi d'autre ? dis-je.

— C'est tout », répondit la carte.

*

* *

Panneaux solaires, deux antennes paraboliques, potagers, réservoirs d'eau, bâtiments parallélépipédiques préfabriqués... on aurait pu trouver n'importe lequel des composants du village dans une grande propriété rurale quelconque. C'était seulement de les voir tous rassemblés au milieu de la campagne qui était surprenant. Herodotus ressemblait surtout à la vision qu'aurait pu avoir un artiste du XX^e siècle de ce que pourrait être un campement de pionniers sur une planète de type terrestre – mais indéniablement étrangère.

Exception notable cependant, le parc de stationnement était discrètement caché derrière les énormes rangées de photopiles. Avec seulement un bus et deux autres voitures, c'était assez grand pour une bonne centaine de véhicules supplémentaires. Les visiteurs étaient manifestement les bienvenus à Herodotus ; il n'y avait même pas de parcmètres à alimenter.

Malgré les préfabriqués, la disposition des bâtiments, groupés autour d'une place centrale – mais pas en enfilade comme des baraquements –, n'avait rien de militaire. L'arrangement obéissait à une sorte de symétrie que je ne pouvais tout à fait décoder. Quand j'arrivai sur la place, je vis une partie de basket en cours sur un terrain latéral ; des

adolescents jouaient, et des enfants plus jeunes les regardaient. C'était le seul signe de vie évident. J'approchai, avec l'impression d'être une intruse, même si j'étais dans un espace aussi public que la grand-rue d'une ville ordinaire.

Je me tins près des autres spectateurs et assistai au match un moment. Aucun des enfants ne m'adressa la parole, mais il ne me semblait pas que j'étais activement tenue à l'écart. Les équipes étaient mixtes, et le jeu intense mais bon enfant. Les participants étaient anglo, africano ou sino-américains. J'avais entendu des rumeurs sur le fait que certains villages pratiquaient une « ségrégation efficace » – quoi que cela veuille dire – mais ce n'était peut-être que de la propagande.

Le mouvement des microvillages avait agité une controverse à ses débuts, mais leur mode de vie n'était pas vraiment radical. Une centaine de personnes ou à peu près – qui auraient de toute façon travaillé de chez elles dans des villes, grandes ou non – mettaient en commun leurs ressources pour acheter une petite superficie de terre bon marché à la campagne, et contrebalançaient le manque d'équipements collectifs par quelques astuces technologiques de pointe. Les résidents étaient aussi souvent des agents de change que des artistes ou des musiciens, et, bien que toute classification soit vouée à la caricature, la plupart des villages étaient certainement plus proches de sanctuaires yuppies que de communes anarchistes.

Je n'aurais personnellement pas pu affronter l'isolement physique – et aucune bande passante n'aurait pu le compenser – mais si les gens d'ici étaient heureux, tous mes vœux les accompagnaient. J'étais même prête à concéder que dans cinquante ans, le fait de vivre dans le Queens serait considéré comme infiniment plus pervers et inexplicable que dans un endroit comme Herodotus.

Une petite fille, de six ou sept ans, me donna une tape sur le bras. Je lui souris. « Salut.

— Êtes-vous sur le sentier du bonheur ? » dit-elle.

Avant que je n'aie pu lui demander ce qu'elle entendait par là, quelqu'un m'interpella : « Salut. »

Je me retournai ; c'était une femme, d'environ vingt-cinq ans d'après mon estimation, qui se protégeait les yeux du soleil. Elle approcha en souriant et me tendit la main.

« Je m'appelle Sally Grant.

— Claire Booth.

— Vous arrivez un peu tôt pour l'Évènement. Il ne commence qu'à 21 h 30.

— Je...

— Alors si vous désirez dîner chez moi, vous êtes la bienvenue. »

J'hésitai. « C'est très gentil de votre part.

— Dix dollars, ça vous irait ? C'est ce que je facturerais si j'ouvrais la cafétéria – à part qu'il n'y a pas de réservations ce soir, de sorte que je ne le ferai pas. »

Je hochai la tête affirmativement.

« Eh bien, venez vers sept heures. Je suis au numéro 23.

— Merci. Merci beaucoup. »

Je m'assis sur un banc de la place du village, abritée du soleil couchant par la salle des fêtes devant moi, au bruit des cris du terrain de basket. Je savais que j'aurais dû tout de suite dire à madame Grant ce que je faisais ici ; que j'aurais dû lui montrer ma carte, lui poser les questions auxquelles j'avais droit, puis me retirer. *Mais est-ce que je ne pourrais pas en apprendre plus en restant pour l'Évènement ? De manière informelle ?* Même quelques observations sommaires de première main sur les aspects démographiques de ce contact non modélisé entre les villageois et les autres populations locales pouvaient être utiles – et bien que le porteur fût manifestement parti depuis longtemps, j'avais encore une chance d'obtenir une description très approximative du type de personne que je recherchais.

Avec gêne, je pris ma décision. Il n'y avait aucune raison pour que je ne reste pas à la soirée et aucun besoin d'inquiéter les villageois ou de les mettre sur la défensive en leur disant pourquoi j'étais là.

*

* *

De l'intérieur, la maison des Grant ressemblait plus à un appartement spacieux et moderne qu'à une boîte fabriquée en usine et livrée par camion au milieu de nulle part. Je m'étais inconsciemment attendue à l'encombrement d'une grande caravane, tellement tout-confort qu'il ne restait pas de place pour respirer, mais je m'étais complètement trompée sur l'échelle.

Le mari de Sally, Oliver, était architecte. Dans la journée, elle travaillait sur des guides de voyage ; la cafétéria était un à-côté. Ils étaient des résidents fondateurs, originaires de Raleigh ; il n'y avait toujours que peu d'arrivées postérieures à la fondation. Herodotus, expliquèrent-ils, était autosuffisant en denrées (végétariennes) de base, mais il y avait des livraisons régulières de toutes les importations dont dépendait une petite ville. Ils effectuaient tous deux des voyages occasionnels à Greensboro ou dans un autre État, mais leur activité habituelle était strictement du télétravail.

« Et quand vous n'êtes pas en vacances, Claire ?

— Je suis administratrice à Columbia.

— Ça doit être fascinant. » Cela se révéla en tout cas un bon choix de réponse ; mes hôtes changèrent immédiatement de sujet pour revenir à eux-mêmes.

« Mais alors, qu'est-ce qui a déclenché ce déménagement, pour vous ? demandai-je à Sally. Raleigh n'a pas une réputation de capitale nationale du crime. » Je trouvais également difficile de croire que les prix de l'immobilier pouvaient les avoir chassés.

« Des critères spirituels, Claire », répondit-elle sans hésitation.

Je clignai les yeux.

Oliver se mit à rire aimablement. « Ne vous inquiétez pas, vous ne vous êtes pas trompée d'endroit ! » Il se tourna vers sa femme. « Tu n'as pas vu sa tête ? On aurait cru qu'elle était tombée dans une enclave de mormons ou de baptistes !

— J'utilisais bien sûr le mot dans son sens le plus large, expliqua Sally en s'excusant, une prise de conscience du fait que nous avons besoin de *nous resensibiliser* aux *dimensions morales* du monde qui nous entoure. »

Tout ça ne me renseignait pas beaucoup plus, mais elle s'attendait manifestement à une réaction bienveillante. « Et vous pensez, dis-je timidement, que vivre dans une petite communauté comme celle-ci rend vos responsabilités civiques plus claires, plus facilement identifiables ? »

C'était maintenant au tour de Sally d'être perplexe. « Eh bien... oui, je suppose que c'est un peu ça. Mais ce n'est que de la politique, dans ce cas. Pas de la *spiritualité*. Ce que je voulais dire... » Elle tendit les mains et leva vers moi un visage épanoui. « Je désirais simplement parler de la raison pour laquelle vous êtes ici, vous-même ! Nous sommes installés à Herodotus pour trouver une fois pour toutes ce que vous y êtes vous-même venue chercher, l'espace de quelques heures ! »

*

* *

J'entendis les autres voitures commencer à arriver pendant que j'étais assise à boire le café avec Sally dans la salle de séjour. Oliver s'était excusé : il avait une réunion urgente avec un chef de chantier à Tokyo. Je passai le temps à papoter sur Alex et Laura et à raconter des histoires d'horreur sur mes « pires expériences new-yorkaises » – dont certaines étaient vraies. Ce n'était pas par manque de curiosité que je me retenais de sonder Sally sur l'Évènement ; j'avais juste peur d'attirer son attention sur le fait que je n'avais aucune idée de ce à quoi je m'apprêtais à assister. Lorsqu'elle s'absenta une minute, j'examinai la pièce – sans quitter mon fauteuil – à la recherche du moindre indice de ce qu'elle aurait pu *venir trouver ici pour la vie*. Tout ce que j'eus le temps de remarquer, c'était quelques couvertures de CD, la demi-douzaine qui était visible sur un grand présentoir rotatif. La plupart ressemblaient à de la musique/vidéo moderne, de groupes dont je n'avais jamais entendu parler. Il y avait cependant un titre familier : *Les Cybersoutras* de James Springer.

Quand finalement nous traversâmes tous trois la place pour approcher de la salle des fêtes (à savoir une sorte de grange qui évoquait un très grand conteneur de fret), j'étais assez tendue. Il

y avait là trente ou quarante personnes, la plupart d'une vingtaine d'années mais pas toutes, vêtues dans le style pseudo-décontracté qu'on voit partout à la sortie des boîtes de nuit. Et alors, *que craignais-je donc qu'il arrive ?* Que Ben Walker n'eût pas voulu en parler à son père, ni Mike Clayton à sa mère, ne signifiait pas que je m'étais aventurée dans quelque remake sudiste de *Twin Peaks*. Peut-être que des gamins qui s'ennuyaient allaient en douce dans les villages pour se défoncer aux hallucinogènes dans des soirées dansantes – ce n'était que ma propre jeunesse ressuscitée sous mes yeux, avec des drogues plus sûres et de meilleurs effets lumineux.

Comme nous approchions de la salle, un petit groupe de gens s'introduisit par les portes automatiques, me donnant un bref aperçu de silhouettes dans des tourbillons de lumière, accompagné d'une éruption de musique. Mon anxiété commença à me paraître absurde. Sally et Oliver marchaient aux psychédéliques, voilà tout, et les fondateurs de Herodotus avaient apparemment décidé de créer un environnement agréable où les utiliser. Je payai le droit d'entrée de soixante dollars en souriant de soulagement.

À l'intérieur, les murs et le plafond flamboyaient de motifs complexes : des fractales multicolores aux contours flous, comme de vastes simulations en fausses couleurs de fluides turbulents tombant en cascade dans des tonneaux géants à Mach 5. Les danseurs ne projetaient pas d'ombre ; c'étaient des écrans muraux de haute puissance, pas des projections. Une résolution stupéfiante – et un coût astronomique.

Sally me mit une capsule rose fluorescent dans la main. Harmonie ou Sérénité, peut-être ; je ne savais plus ce qui était à la mode. Je tentai de la remercier et d'inventer un prétexte quelconque pour « la garder pour plus tard », mais elle n'entendit pas un mot, et nous échangeâmes juste un sourire sans signification. L'insonorisation de la salle était extraordinaire (heureusement pour les autres villageois) ; je n'aurais jamais deviné, de l'extérieur, que mon cerveau allait être réduit en purée.

Sally et Oliver disparurent dans la foule. Je décidai de m'attarder une demi-heure environ, puis de m'éclipser et de

rentrer en voiture au motel. Je restai debout à regarder les gens danser, en essayant de garder la tête claire malgré l'environnement abrutissant... bien qu'il fût fort improbable que je puisse apprendre quelque chose de nouveau sur mon porteur. *Probablement moins de vingt-cinq ans. Sans doute pas encombré avec de jeunes enfants.* Sally m'avait donné tous les détails dont j'avais besoin pour obtenir de l'information sur les Événements d'ici à Memphis – passés et futurs. La recherche serait toujours difficile, mais au moins je progressais.

Une bruyante acclamation de la foule éclata soudain à travers la musique – *et la pièce se transforma sous mes yeux.* Pendant un instant, je fus totalement désorientée, et même quand le monde commença à retrouver une signification visuelle, cela me prit un moment pour mettre de l'ordre dans les détails.

Les écrans muraux montraient maintenant d'autres danseurs dans des pièces identiques à celle où je me tenais ; seul le plafond continuait à afficher des animations abstraites. Ces salles avaient toutes elles-mêmes des écrans, qui affichaient également des lieux semblables pleins de danseurs... un peu comme la régression infinie entre une paire de miroirs.

Au début, je pensai que les « autres pièces » étaient seulement des reproductions en temps réel de la salle de danse de Herodotus. Mais... le motif du vortex tourbillonnant au-dessus de moi s'ajustait sans discontinuité à l'animation du plafond des pièces « adjacentes », pour se combiner en une seule image complexe ; il n'y avait pas de répétition, reflétée ou autre. Et les foules de danseurs n'étaient *pas* identiques, bien qu'elles fussent suffisamment semblables pour qu'il fût difficile d'en être sûr à une certaine distance. Tardivement, je me retournai et examinai le mur le plus proche, à quatre ou cinq mètres seulement. Un homme jeune, « derrière » l'écran, levait la main en signe de salut, et je renvoyai automatiquement le geste. Nous ne pouvions tout à fait entretenir un contact visuel convaincant – et où que les caméras fussent placées, cela aurait été beaucoup demander – mais il était déjà presque possible de croire que rien ne nous séparait vraiment qu'un mince mur de verre.

L'homme sourit rêveusement puis s'en alla.

J'avais la chair de poule. Ce n'était rien de nouveau sur le principe, mais la technologie avait ici été poussée à ses limites. La sensation d'être dans une salle de danse infinie était profondément exaltante ; je ne voyais pas de « dernière pièce », dans aucune direction (et s'ils étaient à court de lieux réels, ils pouvaient facilement les recycler). L'aspect plat des images, les défauts de mise à l'échelle lors des mouvements, le manque de parallaxe – qui culminaient lorsque j'essayais de suivre ce qui se passait dans les « pièces de côté », entre les quatre principales... ce qui « aurait dû » être possible, mais ne l'était pas – ne gênaient pas l'effet mais contribuaient au contraire à une distorsion exotique de l'espace au-delà des murs. Le cerveau luttait en fait pour compenser, pour couvrir ces défauts – et si j'avais avalé la capsule de Sally, je n'aurais sans doute pas chipoté. Tel quel, j'arborais déjà un large sourire, comme un enfant sur un manège de foire.

Je vis des gens danser face aux murs, former vaguement des couples ou des groupes par-delà le lien. J'étais hypnotisée ; j'oubliai toute pensée de départ. Peu après, je tombai sur Oliver, qui se déhanchait joyeusement tout seul. Je lui criai à l'oreille : « Ce sont tous les autres villages ? » Il acquiesça, et me répondit en hurlant : « L'est est à l'est, et l'ouest à l'ouest ! » Ce qui voulait dire que... la disposition virtuelle était conforme à la géographie réelle – se contentant d'abolir les distances intermédiaires ? Je me rappelai quelque chose que James Springer avait dit dans sa *Dernière Causerie* : « *Nous devons inventer une nouvelle cartographie, redessiner la planète renaissante, protéenne. Il n'y a pas de séparation, maintenant. Il n'y a pas de frontières.* »

Ouais... et le monde était simplement une fête gigantesque. Enfin, au moins n'établissaient-ils pas des connexions en temps réel dans des zones en guerre. Dans les années quatre-vingt-dix j'avais vu suffisamment, et pour le reste de mon existence, de « solidarité » du style « nous dansons »/« vous évitez les obus ».

Cela me vint soudainement à l'esprit : si le porteur voyageait vraiment d'Évènement en Évènement... alors, il ou

elle était « ici » avec moi, en ce moment. Ma proie devait être un des danseurs de cette salle géante imaginaire.

Et cela n'ouvrait aucune perspective, et présentait encore moins de dangers. Ce n'était pas comme si les porteurs du Vif Argent étaient fluorescents dans l'obscurité, ce qui aurait été pratique. Mais ce fut quand même pour moi le moment le plus bizarre de cette longue et étrange nuit : cet instant où je sentis que nous étions enfin tous deux « connectés », que j'avais « trouvé » l'objet de ma recherche.

Même si ça ne m'avancait à rien du tout.

*
* *

Juste après minuit – alors que la nouveauté s'émoussait et que je me décidais finalement à partir –, quelques-uns des danseurs se mirent de nouveau à pousser des cris de joie. Cette fois, je mis encore plus de temps à comprendre pourquoi. Les gens se tournaient vers l'est et, tout excités, se montraient mutuellement quelque chose du doigt.

À travers l'une des foules éloignées, dans un village à trois écrans de distance, plusieurs formes humaines se faufilaient. Elles auraient pu être nues, certaines mâles d'autres femelles, mais il était difficile d'en être sûr : on pouvait seulement les entrevoir... et elles brillaient si fort que la plupart des détails étaient tout simplement noyés dans leur éclat.

Elles étincelaient d'un blanc argenté intense. La lumière transformait leur environnement immédiat, bien que l'effet ressemblât plus à celui d'un halo de gaz lumineux, diffusant dans l'air, qu'à celui d'un projecteur pointé sur la foule. Les danseurs qui se trouvaient autour d'eux semblaient inconscients de leur présence, ainsi que ceux des salles intermédiaires ; seuls les gens de Herodotus leur accordaient l'attention que méritait leur apparence spectaculaire. Je ne pouvais cependant pas dire s'il s'agissait d'une pure animation, avec un calcul informatique des chemins crédibles dans les brèches laissées par la foule, ou bien d'acteurs quelconques (mais réels) améliorés par logiciel.

Ma gorge était sèche. Je ne pouvais pas croire que la présence de ces silhouettes argentées ne fût que simple coïncidence, mais qu'est-ce qu'elles étaient censées signifier ? Est-ce que les habitants de Herodotus étaient au courant de la série de foyers locaux ? Ce n'était pas impossible : une analyse indépendante aurait pu circuler sur le réseau. Peut-être cela représentait-il une sorte de « tribut » bizarre rendu aux victimes.

Je retrouvai Oliver. La musique s'était adoucie, comme par déférence envers l'apparition, et il semblait avoir un peu repris ses esprits ; nous parvînmes à tenir un semblant de conversation.

Je montrai du doigt les silhouettes – qui traversaient sans problème l'image de l'image d'un écran mural et se révélaient donc ainsi intégralement virtuelles.

« Ils suivent le sentier du bonheur ! » s'écria-t-il.

Je mimai l'incompréhension.

« Ils soignent la terre pour nous ! Réparent nos torts ! Défont le sentier de larmes ! »

Le sentier de larmes ? Un instant, je me trouvais perdue, jusqu'à ce qu'un souvenir de lycée refasse brusquement surface. Le « sentier de larmes » était l'impitoyable marche forcée des Cherokees, de ce qui était maintenant une partie de la Géorgie jusqu'en Oklahoma, dans les années 1830. Des milliers avaient péri en route ; certains s'étaient échappés et s'étaient cachés dans les Appalaches. Herodotus, j'en étais à peu près sûre, était à des centaines de kilomètres de l'itinéraire historique, mais ça n'était pas le sujet. Tandis que les formes argentées se déplaçaient sur la piste distante de deux écrans, je pouvais les voir écartier largement les bras, comme si elles accomplissaient une sorte de bénédiction.

« Mais qu'est-ce que le Vif Argent a à voir avec... !? criai-je.

— Leurs corps sont gelés... de sorte que leurs esprits sont libres de prendre pour nous le Sentier du Bonheur à travers le cyberspace ! Vous ne le saviez pas ? C'est à ça que sert le Vif Argent ! À tout renouveler ! À apporter la joie sur Terre ! À *réparer nos torts* ! » Il émanait d'Oliver une sincérité absolue, une bonne volonté qui rayonnait à l'état pur.

Je le fixai avec incrédulité. Manifestement, cet homme ne haïssait personne... mais ce qu'il venait juste de régurgiter, ce n'était rien d'autre que la version *new age* des divagations de ce radioévangéliste qui, vingt ans auparavant, avait sauté sur le SIDA pour en faire la preuve irréfutable de ses *croyances religieuses* personnelles.

« Le Vif Argent est inhumain, cruel... »

Oliver renversa la tête en arrière et se mit à rire aux éclats, sans la moindre trace de malice – comme si c'était moi qui racontais des histoires de fantômes.

Je me retournai et m'en allai.

Pendant la traversée de la salle directement à l'est, les marcheurs du Sentier du Bonheur se divisèrent en deux. La moitié d'entre eux vers le nord, l'autre vers le sud, ils contournaient Herodotus. Ils ne pouvaient pas évoluer parmi nous, mais, de cette manière, l'illusion demeurerait presque parfaite.

Et si j'avais été droguée jusqu'à la gueule ? Si j'avais embrassé toute cette mythologie du Sentier du Bonheur et étais venue ici pour la voir confirmée ? Au matin, aurais-je à moitié cru que les esprits vagabonds des malades du Vif Argent avaient marché tout près de moi ?

Dispensant leur lumineuse bénédiction sur la foule.

Assez près pour qu'on puisse les toucher.

*

* *

Je me faufilai vers l'entrée camouflée. Dehors, l'air frais et le silence étaient surréalistes ; le sentiment de désincarnation onirique était plus fort que jamais. Je titubai jusqu'au parc de stationnement et brandis mon assistant pour allumer les phares de la voiture de location.

Ma tête s'éclaircit un peu à l'approche de la grand-route. Je décidai de continuer à conduire toute la nuit ; j'étais tellement énervée que je croyais peu probable de trouver le sommeil. Je pourrais dénicher un motel dans la matinée, me doucher et faire un petit somme avant mon prochain rendez-vous.

Je ne savais toujours pas que penser de l'Évènement – quel lien concret il pouvait y avoir entre le porteur et le délirant cybercharabia globalisant des villageois. Si ce n'était qu'une coïncidence, il s'agissait d'un grotesque tour du destin, mais quelle était l'alternative ? *Un « pèlerin » sur le Sentier du Bonheur, répandant délibérément le virus ?* L'idée était ridicule – et pas seulement parce qu'elle était inimaginablement obscène. Un porteur ne pourrait savoir qu'il ou elle était atteint que si des symptômes caractéristiques étaient apparus... mais qui marquaient la cruelle phase finale de la maladie ; une infection légère prolongée – si une telle chose existait – ne pourrait être distinguée d'une grippe. Une fois que le Vif Argent avait suffisamment progressé pour affecter les couches visibles de la peau, les seules possibilités de voyages dans la campagne impliquaient toutes des gyrophares et des sirènes.

*
* *

Vers trois heures et demie du matin, j'allumai mon assistant. Je n'avais pas vraiment sommeil, mais j'avais besoin de quelque chose pour rester vigilante.

Ariadne avait tout ce qu'il fallait pour cela.

D'abord, un débat animé sur *Studio du Réel* – un programme du réseau interuniversitaire Idées. Un zoologiste indépendant de Seattle, du nom d'Andrew Feld, parla en premier pour soutenir que le Vif Argent « prouvait sans aucun doute » sa théorie de la Force S, « controversée mais qui subvertissait les paradigmes existants et combinait le génie d'Einstein et de Sheldrake avec les vues des Mayas et les plus récents développements dans le domaine des supercordes, pour créer une nouvelle biologie affirmant la primauté du vivant en lieu et place de la science occidentale, mécaniste et sans âme ».

En réponse, la virologue Margaret Ortega, de l'UCLA, exposait en détail pourquoi les idées de Feld étaient superflues, n'expliquaient pas – ou entraient en contradiction avec – de nombreux phénomènes biologiques observés... et n'étaient ni plus ni moins « mécanistes » que toute autre théorie qui ne

laissait pas la totalité de l'univers au caprice de Dieu. Elle hasardait également l'opinion que la plupart des gens étaient capables de *respecter la vie* sans pour autant se dépouiller avec désinvolture de toute la connaissance humaine.

Feld était un imbécile ignare qui prenait ses désirs pour des réalités. Ortega le réduisit en purée.

Mais quand le public national des étudiants avait voté, il avait été déclaré vainqueur par une majorité de deux contre un.

Article suivant : des manifestants bloquaient les laboratoires médicaux de l'institut Max Planck de Hambourg, demandant un arrêt des recherches sur le Vif Argent. Et il ne s'agissait pas d'un problème de sécurité. L'organisateur du rassemblement, le « célèbre agitateur culturel » Kid Ransom, avait tenu une conférence de presse impromptue :

« Nous devons retirer le Vif Argent des mains des scientifiques mornes à l'esprit étroit et apprendre à capter sa source de pouvoir mythique au bénéfice de toute l'espèce humaine ! Ces technocrates qui cherchent à tout *expliquer* sont comme des vandales dévastant un musée, griffonnant des équations sur les magnifiques œuvres d'art !

— Mais comment, sans recherche, l'humanité trouvera-t-elle jamais un remède contre cette maladie ?

— Ce n'est en rien une maladie ! Il n'y a que la transformation ! »

Les quatre autres titres étaient tous des communications (mutuellement exclusives) sur la « vérité secrète » (ou la secrète indicibilité) du Vif Argent, et peut-être que, prises isolément, chacune d'elles n'aurait semblé qu'une plaisanterie triste et écoeurante. Mais comme la campagne se matérialisait autour de moi – la crête gris-violet des Montagnes Noires au nord d'une beauté frappante dans l'aube naissante –, je commençai lentement à comprendre. *Ce monde n'était plus le mien*. Que ce soit à Herodotus, Seattle, Hambourg, Montréal ou Londres. Ni même à New York.

Chez moi, il n'y avait pas de nymphes dans les arbres et les ruisseaux. Pas de dieux, de fantômes ou d'esprits ancestraux. *Rien* – en dehors de nos propres cultures, de nos propres lois,

de nos propres passions – qui nous punisse ou nous réconforte, qui soutienne nos actes de haine ou d’amour.

Mes parents eux-mêmes avaient parfaitement compris cela, mais leur génération avait été la toute première à se libérer des chaînes de la superstition. Et après le bref épanouissement de cette compréhension, ma propre génération était devenue trop sûre d’elle. À un certain niveau, nous devions avoir commencé à considérer comme acquis *que la manière dont marchait l’univers* était maintenant complètement évidente pour n’importe quel enfant... même si cela contrevenait à tout l’inné de l’espèce, à cet amour sauvage et non maîtrisé des formes, à ce besoin profond d’extraire signification et réconfort dans tout ce qui nous entoure.

Nous pensions que nous transmettions à nos enfants tout ce qui importait : la science, l’histoire, la littérature, l’art. De vastes bibliothèques d’information se trouvaient à portée de leurs doigts. Mais nous ne nous étions pas suffisamment battus pour faire passer la vérité la plus chèrement acquise : *la morale ne peut venir que de l’intérieur. La signification ne peut surgir que du dedans. En dehors de nos crânes, l’univers est indifférent.*

Peut-être, à l’Ouest, avons-nous porté les coups fatals aux vieilles religions doctrinaires, aux vieux monolithes de l’illusion... mais cette victoire ne signifiait rien.

Parce que partout, le poison insidieux de la *spiritualité* prenait maintenant leur place.

*

* *

Je pris une chambre dans un motel d’Asheville. Le stationnement était plein de camping-cars, des gens qui se rendaient dans les parcs nationaux ; j’avais de la chance, il ne restait qu’une place.

Mon assistant sonna pendant que j’étais sous la douche. Une analyse des données les plus récentes en provenance des centres de contrôle sanitaire montrait que l’« anomalie » s’étendait sur presque deux cents kilomètres plus à l’ouest le long de la I-40, à peu près à mi-chemin de Nashville. *Cinq personnes de plus sur*

le Sentier du Bonheur. Je m'assis et regardai la carte un moment, puis m'habillai, fis mon sac et repartis.

Tandis que je m'engageais dans les montagnes, je donnai une dizaine de coups de téléphone pour annuler tous mes rendez-vous avec des parents, d'Asheville à Jefferson City, dans le Tennessee. Il n'était plus temps d'être prudente et méthodique, de tout rassembler dans les moindres détails. Je savais que la transmission devait avoir lieu pendant les Évènements ; restait à déterminer si c'était accidentel ou délibéré.

Délibéré, mais comment ? Avec une ampoule pleine de fibroblastes grouillant de Vif Argent ? Apprendre à cultiver le virus avait pris plus d'un an aux chercheurs du NIH – et ils n'y avaient réussi qu'en mars. Je ne pouvais croire que leur travail avait été reproduit par des amateurs en moins de trois mois.

La grand-route plongeait entre les riches pentes boisées des montagnes, les Great Smoky, en suivant la rivière Pigeon sur la plus grande partie du chemin. Tout en conduisant, je programmai – vocalement – un modèle prédictif. J'avais maintenant un calendrier des Évènements, et cinq dates approximatives d'infection. Les déclarations de cas arriveraient toujours trop tard ; la seule façon pour moi de refaire mon retard était d'extrapoler. Et je ne pouvais que supposer que le porteur continuerait à se déplacer invariablement vers l'ouest, sans jamais s'attarder, en allant à chaque fois à l'Évènement suivant.

J'atteignis Knoxville vers midi, m'arrêtai pour déjeuner puis repris la route.

Le modèle disait : *Pliny, samedi 14 janvier, 21 h 30*. Ma première chance de fouiller la salle de danse à la recherche du porteur sans qu'un mur infranchissable nous sépare.

Ma première chance d'être en présence du Vif Argent.

*

* *

J'arrivai tôt, mais pas trop pour ne pas attirer l'attention des homologues de Sally et Oliver à Pliny. Je restai dans la voiture

une heure, improvisant pour avoir l'air occupée tandis que j'enregistrais les plaques des véhicules qui se présentaient. Il y avait beaucoup de 4 × 4 et d'utilitaires, et quelques camping-cars. Beaucoup de villageois préféraient la bicyclette, mais le porteur aurait dû être un vrai fanatique – et très en forme – pour avoir pédalé depuis Greensboro.

L'Évènement suivait à peu de choses près le modèle de la nuit précédente à Herodotus, qui n'y prenait lui-même pas part. La foule était similaire, également : surtout des jeunes, mais avec suffisamment d'exceptions pour éviter que ma présence ne paraisse tout à fait déplacée. Je déambulai en essayant de me rappeler tous les visages sans trop attirer l'attention. *Tous ces gens avaient-ils gobé le mythe du Vif Argent tel que je l'avais entendu de la bouche d'Oliver ?* C'était presque trop amer à envisager. La seule chose qui me donnait de l'espoir était que lorsque j'avais rapporté le nombre de villages listés sur le calendrier des Évènements au total d'implantations dans la région, j'en avais trouvé moins d'un sur vingt. Le mouvement des microvillages n'avait en lui-même rien à voir avec cette insanité.

On m'offrit une capsule rose – pas gratuite, cette fois-ci. Je tendis vingt dollars et empochai la drogue pour la faire analyser. Il y avait une infime chance que quelqu'un fasse circuler des capsules trafiquées, même si les sucres digestifs réglaient en général rapidement son compte au virus.

Un beau garçon blond – vingt ans à peine – rôda autour de moi un moment pendant que les marcheurs du Sentier apparaissaient. Lorsqu'ils se furent évanouis à l'ouest, il m'approcha, me prit le coude et me fit une offre que je n'entendis pas bien en raison de la musique mais dont je pensais avoir saisi l'essentiel. J'étais trop perturbée pour me sentir surprise ou flattée – encore moins tentée –, et me débarrassai de lui en cinq secondes montre en main. Il s'éloigna, l'air froissé, mais je le vis peu de temps après partir avec une femme de la moitié de mon âge.

Je restai jusqu'à la fin – et les samedis soir, cela voulait dire cinq heures du matin. Je sortis en chancelant dans la lumière, découragée ; mais qu'avais-je sérieusement espéré ? *Quelqu'un*

qui se serait promené avec un atomiseur, administrant des doses de Vif Argent ? Lorsque je parvins au stationnement, je me rendis compte qu'un grand nombre de voitures étaient arrivées après mon entrée – et certaines pouvaient être venues et reparties sans que je les aie vues. Je notai les numéros des plaques que je n'avais pas, le plus discrètement possible mais ça m'était presque égal ; je n'avais pas dormi depuis trente-six heures.

*
* *

L'Évènement le plus proche à l'ouest de Pliny, le dimanche soir, était de l'autre côté du Mississippi, au mi lieu de l'Arkansas ; j'escomptai que le porteur en profiterait probablement pour se reposer.

Lundi soir, je me rendis à Eudoxus (165 habitants, fondé en 2002, à une heure environ de Nashville) prête à passer toute la nuit dans le parc de stationnement s'il le fallait. Je devais noter toutes les plaques, ou ça ne servait à rien que je sois là.

Je n'avais pas dit à Brecht ce que je faisais ; je n'avais toujours pas de preuve tangible, et je craignais d'avoir l'air paranoïaque. J'avais appelé Alex avant de quitter Nashville mais je ne lui avais pas raconté grand-chose non plus. Laura n'avait pas voulu me parler quand il lui avait dit que j'étais en ligne, mais ce n'était pas nouveau. Ils me manquaient déjà tous deux, plus que ce à quoi je m'étais attendue, mais je ne savais pas comment je me débrouillerais lorsque je serais finalement de retour à la maison, entre une fille qui se détournait de la raison et un mari qui tenait pour acquis que n'importe quelle adolescente intelligente retracerait en six mois cinq mille ans de progrès intellectuel.

Trente-cinq véhicules arrivèrent entre dix et onze heures – aucun de ceux que j'avais précédemment repérés – puis le flux se tarit brutalement. Je balayai les chaînes de divertissement sur mon assistant, me satisfaisant de tout ce qui comportait de la couleur et du mouvement ; j'avais eu ma dose de mauvaises nouvelles par Ariadne.

Juste avant minuit, un camping-car Ford bleu apparut et se rangea dans le coin opposé au mien. Un jeune homme et une jeune femme en sortirent ; ils semblaient assez excités, mais un peu précautionneux, comme s'ils ne pouvaient pas tout à fait croire que leurs parents n'étaient pas en train de les observer dans l'ombre.

Comme ils traversaient le stationnement, je constatai que le type était le gamin blond qui m'avait parlé à Pliny.

J'attendis cinq minutes puis allai vérifier leur plaque ; ils étaient immatriculés dans le Massachusetts. Je ne l'avais pas notée samedi soir et n'aurais donc pas vu qu'ils suivaient le Sentier, si l'un d'eux n'avait pas...

N'avait pas quoi ?

Je m'immobilisai à l'arrière de la camionnette, tentant de garder mon calme, repassant l'incident dans mon esprit. Je savais que je ne l'avais pas laissé me tripoter longtemps, *mais combien de temps cela aurait-il pris ?*

Je jetai un coup d'œil aux étoiles indifférentes et essayai de savourer l'ironie de la situation réelle, parce qu'elle avait meilleur goût que la peur. J'avais toujours su qu'il y aurait un risque, et les probabilités étaient encore largement en ma faveur. Je pouvais me faire mettre en quarantaine à Nashville dans la matinée ; rien de ce que je faisais en ce moment n'y changerait quoi que ce soit...

Mais je n'avais pas les idées claires. S'ils avaient *voyagé ensemble* depuis le Massachusetts, ou même de Greensboro, l'un avait dû infecter le second depuis longtemps. La probabilité que les deux partagent la même résistance anormale au virus était négligeable, même s'ils étaient frère et sœur.

Ils ne pouvaient être tous deux des porteurs involontaires et asymptomatiques. Alors soit ils n'avaient rien à voir avec les foyers d'infection...

... soit ils transportaient le virus en dehors de leurs corps, et le manipulaient avec grand soin.

Un autocollant proclamait : À LA POINTE DE LA SÉCURITÉ ! À titre d'expérience, je plaçai ma main contre la porte arrière ; la camionnette n'émit même pas un signal d'avertissement. J'essayai de secouer agressivement la poignée ; toujours rien. Si

le système était en train de contacter une société de surveillance à Nashville pour une réaction armée, j'avais tout le temps nécessaire. S'il tentait d'appeler ses propriétaires, la probabilité de faire traverser à un signal l'armature d'aluminium de la salle du village était faible.

Il n'y avait personne en vue. Je revins à ma voiture et pris la trousse à outils.

Je savais que c'était illégal. J'aurais pu demander les pouvoirs extraordinaires requis par l'état d'urgence, mais je n'avais pas l'intention d'appeler le Maryland et de passer la moitié de la nuit à démêler l'écheveau des formalités officielles. Et je n'ignorais pas qu'en viciant la procédure par une perquisition non autorisée, je prenais le risque de ne pouvoir poursuivre l'affaire en justice.

Ça m'était égal. Je ne leur laisserais pas la possibilité d'envoyer la moindre personne supplémentaire sur le Sentier du Bonheur, même si je devais réduire la camionnette en cendres.

Je délogeai une petite vitre teintée de son cadre de caoutchouc dans la portière. Toujours pas de sirène hurlante. J'introduisis la main à l'intérieur, tâtonnai puis ouvris.

J'avais pensé qu'ils devaient être des biochimistes à moitié éduqués, qui avaient appris suffisamment de cytologie pour reproduire les techniques publiques de culture des fibroblastes.

Je me trompais. C'étaient des étudiants en médecine, et ce qu'ils savaient à moitié correspondait à des compétences tout à fait différentes.

Ils avaient protégé leur amie en la plaçant dans un gel de polymère, contenu dans ce qui ressemblait à un énorme aquarium pour poissons tropicaux. Ils avaient mis de l'oxygène, un cathéter urétral et une demi-douzaine de perfusions. Je fis jouer ma torche sur les bouteilles retournées, pour voir quels médicaments ils utilisaient et à quelles concentrations. Je fis deux fois l'inventaire, dans l'espoir d'en avoir oublié un – mais ce n'était pas le cas.

Je braquai le faisceau sur le visage blanc et écorché de la fille, pour regarder à travers les délicats serpentins de rouge qui s'élevaient dans le gel. Le brouillard opiacé où elle était enfoncée était suffisamment profond pour qu'elle reste

immobile et silencieuse, mais elle était toujours consciente. Sa bouche était figée dans un rictus de douleur.

Et elle était comme ça depuis seize jours.

Je chancelai en sortant du véhicule, mon cœur battait à toute allure, ma vision s'obscurcissait. Je heurtai le gamin blond ; la fille était avec lui, et ils remorquaient un autre couple. Je me tournai vers lui et commençai à le frapper, en hurlant de manière incohérente ; je ne me rappelle plus ce que j'ai dit. Il mit ses mains vers le haut pour se protéger le visage et les autres vinrent à son aide, m'immobilisant doucement contre la camionnette, me maintenant sans délivrer un seul coup.

Je me mis à pleurer. « Chut ! Tout va bien, dit la fille du camping-car. Personne ne va vous faire de mal.

— Vous ne voyez pas ? l'implorai-je. Elle souffre ! *Pendant tout ce temps, elle a eu mal !* Que pensiez-vous qu'elle faisait ? *Quelle souriait ?*

— Mais oui, elle sourit. C'est ce qu'elle a toujours voulu. Elle nous a fait promettre que si jamais elle attrapait le Vif Argent, elle prendrait le Sentier. »

J'abandonnai ma tête contre la fraîcheur du métal, fermai un instant les yeux et essayai de trouver un moyen de les atteindre.

Mais je ne savais pas comment faire.

Lorsque j'ouvris les yeux, le garçon se tenait devant moi. Il avait le plus doux des visages, plein de compassion. Il n'était ni un bourreau, ni un bigot, ni même un imbécile. Il avait simplement gobé quelques mensonges magnifiques.

« Ne comprenez-vous donc pas ? dit-il. Tout ce que *vous* voyez là, c'est une femme souffrant à l'article de la mort, *mais nous devons tous apprendre à regarder un cran plus loin*. Le temps est venu de reconquérir les capacités perdues de nos ancêtres : celle de voir des apparitions, des anges et des démons. Celle d'apercevoir les esprits du vent et de la pluie. Celle de prendre le Sentier du Bonheur. »

Des raisons d'être heureux

*Traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

1.

En septembre 2004, peu après mon douzième anniversaire, j'entrai dans un état de bonheur presque constant. Il ne me vint jamais à l'idée de me demander pourquoi. L'école comportait bien sûr son lot habituel de cours ennuyeux, mais j'y réussissais suffisamment bien pour pouvoir m'échapper dans mes rêveries quand j'en avais envie. À la maison, j'étais libre de lire livres et pages web sur la biologie moléculaire, la physique des particules, les quaternions ou l'évolution de la galaxie, aussi bien que d'écrire moi-même des jeux d'une subtilité byzantine et de complexes animations abstraites. Et si j'étais un enfant maigrelet, qui manquait de coordination, que le moindre sport collectif dans sa futile complexité plongeait dans un état d'ennui quasi comateux, je me sentais assez bien dans mon corps, pour ce que j'en faisais. Quand je courais – et je courais partout –, j'étais bien.

Nourriture, gîte, sécurité, parents aimants, soutien, stimulation, j'avais tout cela. Pourquoi n'aurais-je pas été heureux ? Je ne pouvais certes pas avoir totalement oublié combien le travail scolaire et les relations dans la cour de récréation étaient étouffants et monotones, ni la facilité avec laquelle mes accès ordinaires d'enthousiasme étaient chamboulés par les problèmes les plus triviaux ; mais alors que tout allait vraiment bien pour moi je n'avais pas un tempérament à compter les jours dans l'attente du moment où cela se gâterait. Le bonheur a toujours amené avec lui le sentiment de sa durée éternelle, et bien que j'eusse probablement déjà vu mille fois cette prévision optimiste démentie, je n'étais pas encore suffisamment vieux et cynique pour m'étonner alors qu'elle paraissait en définitive se réaliser.

Lorsque je commençai à vomir de manière répétée, le docteur Ash, notre médecin généraliste, me prescrivit un

traitement antibiotique et une semaine de congé maladie. Ces vacances impromptues me remontèrent apparemment plus qu'une simple bactérie ne pouvait m'abattre, ce qui ne surprit pas particulièrement mes parents, et si je ne me donnais même pas la peine de feindre la détresse, ce qui les troubla plus, c'est que j'estimais pour ma part superflu de me plaindre constamment d'avoir mal à l'estomac alors que je vomissais déjà authentiquement trois ou quatre fois par jour.

Les antibiotiques ne firent aucun effet. Je commençai à perdre l'équilibre et à trébucher en marchant. De retour dans le cabinet du docteur Ash, je grimaçai devant l'optotype du test d'acuité visuelle. Elle m'envoya consulter un neurologue à l'hôpital Westmead, et celui-ci me fit faire immédiatement une IRM. Dans la journée, j'étais admis dans le service. Mes parents apprirent le diagnostic tout de suite, mais il me fallut trois jours de plus pour leur faire cracher toute la vérité.

J'avais une tumeur, un médulloblastome qui bloquait l'un des ventricules remplis de fluide du cerveau et élevait la pression intracrânienne, ce qui était potentiellement fatal mais, avec une opération chirurgicale suivie d'un traitement agressif aux rayons et d'une chimiothérapie, deux patients sur trois diagnostiqués à ce stade vivaient cinq années supplémentaires.

Je me représentais sur un pont de chemin de fer plein de traverses pourries, sans autre choix que de continuer à avancer, m'en remettant au sort pour le franchissement de chaque planche suspecte. Je comprenais très clairement le danger qui me guettait... et cependant je ne ressentais aucune panique, aucune peur réelle. Ce que je pouvais conjurer de plus proche de la terreur, c'était un accès de vertige presque grisant, comme si je n'affrontais rien de plus qu'un manège de foire singulièrement effrayant.

Il y avait une raison à cela.

La pression à l'intérieur de mon crâne expliquait la plupart de mes symptômes, mais des examens du liquide céphalo-rachidien avaient également révélé un niveau très élevé d'une substance appelée leu-enképhaline – une endorphine, un neuropeptide qui se fixait sur certains récepteurs des opiacées, comme la morphine ou l'héroïne. Quelque part sur le chemin de

la malignité, le facteur de transcription mutant, qui avait activé les gènes autorisant les cellules de la tumeur à se reproduire sans surveillance, avait aussi enclenché ceux qui étaient responsables de sa production.

C'était un imprévu bizarre, pas un effet secondaire systématique. Je ne savais pas grand-chose sur les endorphines, à cette époque, mais mes parents me répétèrent ce que le neurologue leur avait dit, et plus tard je le vérifiai par moi-même. La leu-enképhaline n'était pas un analgésique, sécrété en cas d'urgence lorsque la douleur menaçait la survie ; elle n'avait pas d'effets narcotiques abrutissants, destinés à immobiliser une créature pendant que ses blessures guérissaient. Libérée à chaque fois que le comportement ou les circonstances légitimaient du plaisir, elle constituait plutôt le principal processus d'expression du bonheur. D'innombrables autres activités cérébrales modulaient ce message simple pour créer une palette presque infinie d'émotions positives, et la fixation de la leu-enképhaline sur ses neurones cibles n'était que le premier maillon d'une longue chaîne d'évènements dont d'autres neurotransmetteurs étaient les médiateurs. Mais en dépit de toutes ces subtilités, je pouvais témoigner d'une vérité simple et sans ambiguïté : avec la leu-enképhaline, on se sentait bien.

Mes parents s'effondrèrent en m'apprenant tout cela, et ce fut moi qui les réconfortai, rayonnant tranquillement tel le petit martyr bienheureux d'une dramatique larmoyante sur le cancer. Ça n'avait rien à voir avec des réserves cachées de force, ou de la maturité ; j'étais physiquement incapable de me lamenter sur mon sort. Et les effets de la leu-enképhaline étaient si spécifiques que je pouvais regarder sans broncher la vérité, ce qui m'aurait été impossible si j'avais été assommé par des médicaments opiacés rudimentaires. J'avais la tête claire, mais j'étais émotionnellement invincible, rayonnant véritablement de courage.

*

* *

On m'installa une déviation ventriculaire, un fin tube inséré dans les profondeurs de mon crâne afin de réduire la pression en attendant l'intervention, plus invasive et plus risquée, pour l'ablation de la tumeur principale ; cette opération fut planifiée pour la fin de la semaine. Le docteur Maitland, mon oncologue, m'avait expliqué en détail le déroulement du traitement, et m'avait prévenu du danger et de l'inconfort que je devrais affronter dans les mois à venir. Maintenant, j'étais paré pour le voyage et prêt à partir.

Une fois le choc dissipé, mes parents qui eux, par contre, ne nageaient pas dans l'euphorie, décidèrent qu'ils n'avaient aucunement l'intention de rester là à se croiser les bras en acceptant une probabilité de deux contre un que je parvienne jamais à l'âge adulte. Ils téléphonèrent un peu partout à Sydney, puis plus loin, à la recherche de quelques autres avis.

Ma mère trouva une clinique privée sur la Côte dorée – la seule franchise australienne de la chaîne Health Palace, originaire du Nevada – où le service de oncologie offrait un nouveau traitement des médulloblastomes. Un virus herpétique, génétiquement modifié, serait introduit dans le liquide céphalo-rachidien où il n'infesterait que les cellules répliquantes de la tumeur, puis un puissant cytotoxique, uniquement activé par ce virus, tuerait les cellules contaminées. Cette thérapeutique avait un taux de survie à cinq ans de quatre-vingts pour cent, sans aucun des risques liés à la chirurgie. Je regardai moi-même le tarif dans la brochure web de la clinique. Ils offraient un forfait : logement en pension complète pour trois mois, examens de laboratoire et de radiologie, et tous les médicaments pour soixante mille dollars.

Mon père était électricien sur des chantiers de construction. Ma mère vendeuse dans un grand magasin. J'étais leur enfant unique, de sorte que nous étions loin d'être dans la misère, mais ils avaient dû prendre une seconde hypothèque pour se procurer de quoi payer les honoraires et en reprendre ainsi pour quinze ou vingt ans de remboursement. Les deux espérances de survie n'étaient pas si différentes, et j'entendis le docteur Maitland les prévenir que les chiffres étaient difficilement comparables en raison de la nouveauté du traitement viral. Il

aurait été tout à fait justifié de suivre son conseil et de s'en tenir à la méthode traditionnelle.

Peut-être ma béatitude dopée à l'enképhaline les influença-t-elle d'une façon ou d'une autre. Peut-être n'auraient-ils pas fait un sacrifice aussi important si j'avais été la personne maussade et difficile que j'étais habituellement, ou même si j'avais été ouvertement terrifié plutôt que plein d'un courage confinant au surnaturel. Je n'en serai jamais sûr – et, de toute façon, ça n'aurait pas diminué l'estime que j'avais pour eux. Mais ce n'est pas parce que la molécule ne saturait pas leur crâne qu'ils furent à l'abri de son influence.

Je tins la main de mon père tout au long de notre vol vers le nord. Nous avions toujours été un peu distants, un peu déçus l'un de l'autre. Je savais qu'il aurait préféré un fils plus dur, plus athlétique, plus extraverti, tandis que lui m'avait toujours semblé d'un conformisme paresseux, se reposant sur une vision du monde bâtie à base de slogans et de platitudes qu'il n'avait jamais remis en cause. Mais durant ce voyage, pendant lequel nous n'échangeâmes pratiquement pas un mot, je sentis que sa déception se muait en une sorte d'amour féroce, protecteur et intraitable, et je fus pris de honte devant mon propre manque de respect pour lui. Je laissai la leu-enképhaline me convaincre que les choses s'amélioreraient entre nous, lorsque tout cela serait terminé.

*

* *

De la rue, le Health Palace de la Côte dorée aurait pu passer pour un hôtel de plus du bord de mer, en forme de tour – et même de l'intérieur il n'était pas bien différent des établissements que j'avais pu voir dans des vidéos. J'avais une chambre particulière, avec une télévision plus large que le lit et entièrement équipée, du terminal informatique à la liaison modem par câble. Si l'objectif était de me distraire, ce fut un succès. Après une semaine de tests, ils me plantèrent une perfusion dans ma déviation ventriculaire, puis introduisirent tout d'abord le virus et, trois jours plus tard, le médicament.

La tumeur commença à décroître presque immédiatement ; ils me montrèrent les numérisations. Mes parents semblaient heureux mais stupéfaits, comme s'ils n'avaient jamais vraiment cru qu'un endroit où des promoteurs millionnaires venaient se faire dérider le scrotum pouvait parvenir à autre chose que les soulager de leur argent en leur offrant une langue de bois de première classe tandis que je continuerais à décliner. Mais la tumeur persista à se réduire et, lorsqu'elle parut deux jours de suite s'interrompre dans son évolution, le cancérologue réitéra promptement toute la procédure de sorte que les vrilles et les taches visibles sur l'IRM se mirent à rétrécir et à s'estomper encore plus rapidement que précédemment.

J'avais maintenant toutes les raisons de ressentir une joie inconditionnelle, mais quand au lieu de cela je souffris d'un sentiment de malaise croissant, je le mis sur le compte du manque de leu-enképhaline. Il était même possible que la tumeur ait libéré une dose si élevée de la substance que rien, littéralement, n'aurait pu me faire *me sentir mieux* : j'avais été propulsé au pinacle du bonheur ; il n'y avait donc aucune autre possibilité que d'en redescendre. Mais dans ce cas, toute ombre à ma nature enjouée ne ferait que confirmer les bonnes nouvelles des IRM.

Un matin, je m'éveillai d'un cauchemar – le premier depuis des mois – dans lequel j'avais des visions de tumeur comme d'un parasite agitant ses griffes sous mon crâne. J'entendais encore le claquement de la carapace contre l'os, comme le bruit de cliquet d'un scorpion pris au piège dans un pot de confiture. J'étais terrifié, trempé de sueur... *libéré*. Ma peur fit bientôt place à une fureur brûlante : en me droguant, la chose m'avait rendu docile, mais j'étais maintenant libre de lui résister, de hurler des obscénités dans ma tête, d'exorciser le démon d'une juste colère.

Je me sentais quand même un peu dupé ; la traque de ma némésis aux abois ne correspondait pas à mes attentes et je ne pouvais complètement ignorer le fait qu'en imaginant ma rage extirpant mon cancer, j'opérais un renversement total de la cause et de l'effet – un peu comme si j'avais observé un chariot de levage retirant un rocher pesant de ma poitrine, puis

prétendais l'avoir moi-même fait bouger d'une puissante inspiration. Mais je justifiai comme je le pouvais ces émotions à retardement et en restai là.

Six semaines après mon admission, on ne voyait plus rien sur les numérisations et mon sang, mon liquide céphalo-rachidien et ma lymphe ne contenaient plus aucune des protéines caractéristiques des cellules en métastase. Mais il subsistait un risque qu'il reste quelques-unes des cellules tumorales, plus résistantes, aussi m'infligèrent-ils un court et violent traitement à base de produits complètement différents, sans liens avec l'infection herpétique. On me fit tout d'abord une biopsie des testicules – sous anesthésie locale, plus embarrassante que douloureuse – puis on préleva un échantillon de moelle sur ma hanche, de sorte que mon potentiel de production de sperme et mes réserves en nouvelles cellules sanguines pouvaient être restaurés si les médicaments les anéantissaient à la source. Je perdis temporairement des cheveux, de la paroi gastrique, et vomis plus souvent, de manière bien pire qu'à la période du diagnostic initial. Mais lorsque je commençai à m'apitoyer bruyamment sur moi-même, l'une des infirmières m'expliqua durement que des enfants deux fois plus jeunes enduraient le même traitement pendant des mois.

Cette médication classique n'aurait pu me guérir seule mais, pour une opération de nettoyage, elle diminuait notablement les chances de récurrence. Je découvris un mot magnifique : *apoptose* – suicide cellulaire, mort programmée – et me le répétais sans me lasser. J'en vins presque à savourer la nausée et la fatigue ; plus je me sentais misérable, plus il m'était facile d'imaginer le sort des cellules tumorales, leur membrane éclatant et se ratatinant comme des ballons au fur et à mesure que les médicaments leur ordonnaient de mettre un terme à leurs propres vies. *Meurs dans la douleur, infâme zombie !* Peut-être écrirais-je un jeu sur le sujet, ou même une série complète, culminant dans le spectaculaire *Chimio III : la bataille du cerveau*. Je serais riche et célèbre, je pourrais rembourser mes parents et la vie serait aussi parfaite dans la

réalité qu'elle m'avait semblé l'être sous l'influence de la tumeur.

*
* *

Je sortis au début du mois de décembre, sans la moindre trace de la maladie. Mes parents étaient tour à tour circonspects ou débordants de joie, comme s'ils s'affranchissaient lentement de la peur d'être punis pour optimisme prématuré. Les effets secondaires de la chimiothérapie étaient terminés ; mes cheveux repoussaient, à l'exception d'une petite tonsure à l'emplacement de la déviation, et je n'avais aucune difficulté à garder ce que j'avalais. Je n'avais aucune raison de retourner à l'école maintenant, deux semaines avant la fin de l'année scolaire, de sorte que mes vacances d'été commencèrent immédiatement. Sous l'impulsion du professeur, toute la classe m'envoya un courrier électronique ringard et hypocrite pour me souhaiter ses vœux de bon rétablissement, mais mes amis me rendirent visite chez moi, un peu gênés et intimidés de m'accueillir au retour du seuil de la mort.

Alors pourquoi me sentais-je si mal ? Pourquoi la vue du ciel bleu et clair par la fenêtre lorsque j'ouvrais les yeux chaque matin – libre de faire la grasse matinée aussi longtemps que je le désirais, mon père ou ma mère à la maison toute la journée me traitant comme un roi mais gardant leurs distances et me laissant sans faire de remarques m'asseoir devant l'écran de mon ordinateur seize heures de suite si je le voulais –, pourquoi ce premier aperçu de la lumière du jour me donnait-il envie d'enfouir la tête dans mon oreiller, de serrer les dents et de murmurer : « *J'aurais dû mourir, j'aurais dû mourir* » ?

Rien ne me procurait le moindre plaisir. Rien – ni mes netzines ni mes sites web favoris, ni la musique *njari* dont je m'étais naguère délecté, ni les plus riches, les plus sucrées ou les plus salées des cochonneries que je pouvais maintenant dévorer à satiété. Je n'arrivais pas à me résoudre à lire une page entière d'un quelconque livre, ni à écrire dix lignes de code. Je ne

parvenais pas à regarder mes amis du monde réel dans les yeux et je n'avais pas le courage d'aller sur le réseau.

Tout ce que je faisais, tout ce que j'imaginai était imprégné d'un sentiment accablant d'effroi et de honte. La seule image avec laquelle je pouvais établir une comparaison venait d'un documentaire sur Auschwitz que j'avais vu à l'école. Il s'ouvrait sur un long travelling, une caméra des actualités avançant implacablement vers les portes du camp, et j'avais regardé cette scène le cœur serré car je savais déjà parfaitement ce qui s'était passé à l'intérieur. Je ne délirais pas ; je ne croyais pas un instant qu'une source d'horreur indicible était tapie derrière chacune des surfaces brillantes qui m'entouraient. Mais quand je m'éveillais et que je voyais le ciel, j'avais le type d'appréhension malsaine que je n'aurais rationnellement pu avoir qu'à la vision des portes d'Auschwitz.

Peut-être avais-je peur que la tumeur ne revienne, mais pas à *ce point*. La victoire rapide du virus lors de la première manche aurait dû compter beaucoup plus, et à un certain niveau je m'estimais chanceux, et normalement reconnaissant. Mais je ne pouvais pas plus me réjouir de m'en être tiré, maintenant, que je n'aurais réussi à me trouver au bord du suicide au plus haut de ma béatitude à l'enképhaline.

Mes parents commencèrent à s'inquiéter et m'amènèrent chez un psychologue pour une « assistance à la convalescence ». L'idée me semblait aussi exécrationnelle que le reste, mais je n'avais pas l'énergie de résister. Nous « examinâmes la possibilité », le docteur Bright et moi-même, que j'aie subconsciemment choisi de me sentir malheureux parce que j'avais appris à associer le bonheur avec le risque de mort et que je redoutais secrètement que la recreation du symptôme principal de la tumeur ne ressuscite cette dernière. Une partie de moi-même méprisait cette explication facile mais une autre s'en empara, dans l'espoir qu'admettre une telle gymnastique mentale souterraine fasse remonter tout le processus à la lumière du jour, où sa logique déficiente le rendrait inopérant. Mais la tristesse et le dégoût qu'induisait en moi toute chose (un chant d'oiseau, le motif de nos carreaux de salle de bain, l'odeur des toasts, la forme de mes mains) ne faisaient qu'augmenter.

Je me demandai si les hauts niveaux de leu-enképhaline occasionnés par la tumeur auraient pu inciter mes neurones à réduire leur population de récepteurs correspondants, ou bien si je n'étais pas devenu « tolérant » comme un drogué à l'héroïne vis-à-vis des opiacés lorsqu'il produisait une molécule régulatrice naturelle qui bloquait ces récepteurs. Quand je fis part de ces idées à mon père, il insista pour que j'en discute avec le docteur Bright, qui feignit un intense intérêt mais ne fit rien qui montrât qu'il me prenait au sérieux. Il n'arrêtait pas de dire à mes parents que tout ce que je ressentais constituait une réaction parfaitement normale au traumatisme que j'avais subi, et que tout ce dont j'avais réellement besoin c'était de temps, de patience et de compréhension.

*
* *

On m'expédia au lycée dès le début de la nouvelle année, mais comme je n'y fis rien d'autre que de rester assis toute une semaine à regarder mon bureau, on prit des dispositions pour que je puisse étudier en ligne. À la maison, je parvins à avancer lentement dans le programme, pendant les périodes où une torpeur de zombie se substituait à des accès de tristesse profonde et paralysante. Au cours de ces mêmes intervalles de relative lucidité, je continuais à réfléchir aux causes possibles de mon affliction. Je cherchai dans la littérature biomédicale et dénichai une étude sur les effets de la leu-enképhaline en fortes doses sur les chats, mais elle semblait montrer que les réactions de tolérance ne duraient pas.

Et puis, une après-midi de mars – comme je regardais la micrographie électronique d'une cellule de tumeur infectée par le virus de l'herpès alors que j'aurais dû étudier la vie de quelque explorateur décédé – je parvins enfin à une théorie qui tenait debout. Le virus avait besoin de protéines spéciales pour le laisser s'amarrer aux cellules qu'il contaminait et s'attacher à elles suffisamment longtemps pour pouvoir utiliser d'autres outils afin de pénétrer la membrane cellulaire. Mais s'il avait acquis une copie du gène de la leu-enképhaline à partir des

nombreuses transcriptions de l'ARN de la tumeur, il aurait pu développer l'aptitude à s'accrocher non seulement aux cellules répliquantes mais en fait à n'importe quel neurone de mon cerveau doté du récepteur correspondant.

Et alors le cytotoxique, exclusivement déclenché au niveau des cellules infectées, serait arrivé et les aurait toutes tuées.

Privés de stimulation, les chemins que ces neurones morts activaient en temps normal s'atrophiaient. Les parties de mon cerveau capables d'éprouver du plaisir étaient en train de mourir. Et bien que je puisse encore simplement, parfois, ne rien ressentir du tout, l'équilibre des forces dont dépendait mon humeur s'apprêtait à basculer. Sans rien pour le contrebalancer, le plus léger soupçon de dépression prenait l'avantage sans rencontrer la moindre résistance.

Je ne dis rien à mes parents. Je ne pouvais supporter de leur apprendre que la bataille qu'ils avaient livrée pour me donner la meilleure chance possible de survie avait peut-être abouti à me rendre maintenant infirme. J'essayai de contacter le cancérologue qui m'avait traité sur la Côte dorée, mais mes appels téléphoniques s'enlisèrent dans le marais de musique préenregistrée du système de filtrage automatique, et on ignora mon courrier électronique. Je parvins à voir seul le docteur Ash, qui écouta poliment ma théorie, mais elle refusa de m'envoyer à un neurologue alors que mes symptômes étaient uniquement psychologiques : les tests d'urine et de sang ne révélaient aucun des signes classiques de la dépression clinique.

Les périodes de lucidité se firent plus courtes. Je passais de plus en plus de temps chaque jour dans mon lit, à fixer l'autre bout de ma chambre plongée dans l'obscurité. Mon désespoir était si monotone et si totalement déconnecté de la réalité qu'il était, dans une certaine mesure, émoussé par sa propre absurdité : personne, parmi ceux que j'aimais, ne venait d'être massacré, mon cancer avait presque certainement été vaincu, et je pouvais toujours faire la différence entre ce que j'éprouvais et la logique incontestable du chagrin réel, ou de la peur véritable.

Mais je n'avais aucun moyen de me défaire de cette mélancolie et de ressentir ce que je voulais précisément. Ma seule liberté se ramenait à un choix entre la recherche de

justifications à ma tristesse – en me berçant de l'illusion qu'il s'agissait d'une réaction personnelle parfaitement naturelle face à quelque plainte complètement artificielle – ou le reniement de celle-ci comme d'un corps étranger, imposé de l'extérieur, qui m'enfermait dans une coquille émotionnelle aussi inutile et peu réceptive qu'un corps paralysé.

Jamais mon père ne m'accusa de faiblesse ou d'ingratitude ; il se contenta de se retirer silencieusement de ma vie. Ma mère continua à tenter de m'atteindre, de me réconforter ou de me provoquer, mais je parvins à un point où je pouvais à peine serrer sa main en guise de réponse. Je n'étais pas à proprement parler paralysé ou aveugle, muet ou simple d'esprit. Mais tous ces mondes flamboyants que j'avais autrefois habités – physiques et virtuels, réels et imaginaires, intellectuels et émotionnels – m'étaient devenus invisibles et impénétrables. Plongés dans le brouillard, dans les excréments, dans la cendre.

Le temps que je sois admis dans un service de neurologie, et les régions mortes de mon cerveau étaient clairement visibles à l'IRM. Mais rien n'aurait probablement pu stopper le processus, même s'il avait été diagnostiqué plus tôt.

Et il était certain que personne n'avait le pouvoir de s'infiltrer dans mon crâne pour y restaurer la machinerie du bonheur.

2.

Le réveil me tira du sommeil à dix heures, mais il me fallut trois heures de plus pour conjurer assez d'énergie pour remuer. Je rejetai les draps et m'assis sur le bord du lit, en marmonnant sans conviction des obscénités et en essayant de dépasser l'inéluctable conclusion que ça n'en valait pas la peine. J'aurais beau me hisser aujourd'hui sur les plus hautes cimes du succès (réussir à aller faire des courses, et en plus à acheter autre chose qu'un repas surgelé) et bénéficier de la meilleure des fortunes (le virement de mon allocation par la compagnie d'assurances avant la date d'exigibilité du loyer), je me réveillerais le lendemain dans les mêmes dispositions.

Pas de remède, pas d'avenir. Ma vie résumée en six mots. Mais j'avais accepté cela depuis longtemps ; pour éprouver une déception, encore y fallait-il un sujet. Et je n'avais aucune raison de rester assis ici à ressasser des vieilles lunes pour la millième fois.

Pas vrai ?

Et merde. Circulez ! Rien à voir !

J'avalai ma médication « matinale », les six capsules que j'avais sorties la veille sur ma table de nuit, puis allai dans les toilettes pour uriner d'un jet jaune vif, principalement composé des métabolites de la dose précédente. Aucun antidépresseur ne pouvait m'envoyer au Paradis du Prozac, mais cette merde maintenait ma dopamine et ma sérotonine à des niveaux suffisants pour m'épargner la catatonie totale – ainsi que la nourriture liquide, les bassins et les bains à l'éponge.

Je m'aspergeai le visage avec de l'eau et essayai de trouver une excuse pour sortir de l'appartement alors que le congélateur était toujours à moitié plein. Si je restais à l'intérieur toute la journée, sans me laver ni me raser, je me sentirais encore plus mal : visqueux et léthargique, comme une sorte de pâle sangsue

parasite. Mais cela pouvait bien prendre une semaine ou plus avant que la pression du dégoût ne soit assez forte pour me faire bouger.

Je regardai dans le miroir. Le manque d'appétit faisait plus que compenser l'absence d'exercice – j'étais aussi insensible au réconfort des féculents qu'au bien-être de la course à pied – et je pouvais compter mes côtes sous la peau flasque de ma poitrine. J'avais trente ans et l'air d'un vieil homme décharné. Je pressai mon front contre la fraîcheur de la glace, en réponse à un ancien instinct atrophié suggérant qu'il pourrait y avoir quelque miette de plaisir à extraire de la sensation. Mais non.

Dans la cuisine, j'aperçus de la lumière sur le téléphone : un message m'attendait. Je retournai dans la salle de bains, m'assis par terre et tentai de me convaincre que ce n'était pas forcément de mauvaises nouvelles. Que personne n'était mort. Et que mes parents ne pouvaient pas se séparer une deuxième fois.

Je m'approchai du téléphone et allumai l'écran d'un signe de main. En médaillon apparut l'image d'une femme d'âge moyen, d'aspect sévère, que je ne connaissais pas. L'expéditeur était un certain docteur Z. Durrani, du département de génie biomédical de l'université du Cap, et le sujet, « Nouvelles techniques de neuroplastie prothétique reconstructive ». Ça changeait ; la plupart des gens feuilletaient les rapports sur mon état clinique en leur accordant si peu d'attention qu'ils supposaient que j'étais légèrement débile. Je ressentis un rafraîchissant manque d'antipathie – ce que je pouvais éprouver de plus proche du respect – pour le docteur Durrani. Mais tout le zèle qu'elle pourrait déployer n'empêcherait pas le traitement lui-même d'être un mirage.

L'absence de faute du Health Palace avait été reconnue dans un compromis qui me laissait avec une allocation égale au salaire minimum, plus le remboursement des dépenses médicales approuvées ; je n'avais pas reçu d'un coup une somme astronomique que je pouvais dépenser comme je le voulais. Néanmoins, la compagnie d'assurances pouvait décider de prendre en charge intégralement les soins susceptibles de me rendre financièrement autosuffisant. La valeur d'une telle procédure pour Global Assurance – le coût total pour subvenir à

mes besoins jusqu'à ma mort – ne cessait de diminuer, mais c'était aussi vrai des financements pour la recherche médicale, dans le monde entier. La nouvelle de l'existence de mon cas avait circulé.

La plupart des traitements qu'on m'avait proposés jusqu'ici mettaient en œuvre des produits pharmaceutiques nouveaux. Les médicaments *m'avaient* libéré de l'hospice, mais quant à escompter qu'ils me transforment en un gentil petit salarié heureux de l'être, autant espérer qu'un onguent fasse repousser des membres amputés. Du point de vue de Global Assurance, cependant, aligner de l'argent pour quoi que ce fût de plus sophistiqué signifiait jouer une somme bien plus importante – et à cette pensée mon gestionnaire de sinistre se ruait sans aucun doute vers sa base de données actuarielle. Pourquoi engager des dépenses irréfléchies quand il y avait toujours de bonnes chances que je me suicide avant cinquante ans ? Ça valait encore la peine d'essayer les combines bon marché, même si elles étaient très aléatoires, mais une proposition suffisamment radicale pour avoir une perspective de résultat ne pouvait certainement pas passer l'analyse coûts/bénéfices.

Je m'agenouillai près de l'écran, la tête dans les mains. Je pouvais effacer le message sans le lire et m'épargner la frustration de savoir exactement ce que j'avais laissé passer... mais demeurer dans l'ignorance ne serait alors guère mieux. J'appuyai sur le bouton LECTURE et regardai ailleurs ; rencontrer le regard de quelqu'un, même sur un enregistrement, me remplissait d'une honte intense. J'en comprenais la raison : la signalisation des signifiés non verbaux positifs nécessitait un câblage neural qui avait disparu depuis longtemps, mais celle des réactions de rejet ou d'hostilité empruntait des canaux qui étaient non seulement restés intacts mais avaient gagné du terrain et développé une hypersensibilité qui comblait le vide d'un signal fortement négatif, indépendamment de la réalité.

J'écoutai aussi attentivement que possible le docteur Durrani expliquer son travail sur des patients victimes d'attaque. La procédure standard consistait en des greffes neurales à base de cultures tissulaires, mais elle y avait

substitué l'injection d'une mousse de polymère soigneusement adaptée dans la région endommagée. La mousse relâchait des facteurs de croissance qui attiraient les axones et les dendrites des neurones voisins, et le polymère lui-même était conçu pour fonctionner comme un réseau d'interrupteurs électrochimiques. Par l'intermédiaire de microprocesseurs éparpillés dans la mousse, le réseau initialement amorphe était tout d'abord programmé pour reproduire génériquement les actions des neurones perdus, puis réglé plus finement pour le rendre compatible avec le bénéficiaire du traitement.

Le docteur Durrani énuméra ses triomphes : restauration de la vue, de la parole, de la mobilité, de la continence, des capacités musicales. Mon propre déficit, mesuré en nombre de neurones perdus, ou de synapses, ou en centimètres cubes bruts – était d'un ordre de grandeur bien plus important que ceux qu'elle avait pu jusque-là combler. Mais cela ne faisait que rendre le défi plus intéressant.

J'attendais presque stoïquement le petit hic, de six ou sept chiffres. « Si vous pouvez payer votre voyage et le coût d'un séjour de trois semaines à l'hôpital, mes crédits de recherche couvriront le traitement proprement dit », fit la voix venant de l'écran.

Je me repassai ces mots une douzaine de fois, en essayant de leur trouver une interprétation moins favorable – une tâche à laquelle j'excellais d'habitude. Comme j'y échouai, je m'armai de courage et envoyai un courrier électronique à l'assistant de Durrani au Cap, pour demander des éclaircissements.

Il n'y avait pas erreur. Pour le coût annuel des médicaments qui me maintenaient à peine conscient, on m'offrait une chance de retrouver mon intégrité pour le reste de mon existence.

*

* *

L'organisation d'un voyage en Afrique du Sud dépassait complètement mes possibilités mais une fois que Global Assurance eut compris l'occasion qui s'offrait à eux, la machinerie se mit en branle sur deux continents pour suppléer

à mes lacunes. Tout ce que j'avais à faire, c'était de résister à l'impulsion de tout annuler. J'étais déjà suffisamment préoccupé à la pensée d'être hospitalisé, de me retrouver de nouveau impuissant, mais quand je songeais au potentiel de la prothèse neurale elle-même, c'était comme d'avoir le regard fixé sur le calendrier à la date d'un Jugement Dernier séculier. Le 7 mars 2023, je serais admis dans un monde infiniment plus grand, plus riche, meilleur... ou bien la preuve serait faite que mes lésions étaient irréversibles. Et d'une certaine manière, même la disparition définitive de l'espoir était une perspective bien moins terrifiante que son alternative ; elle était tellement plus proche de ma situation actuelle, tellement plus facile à imaginer. La seule vision de *bonheur* que je parvenais à conjurer était celle de moi enfant, en train de courir joyeusement, de me volatiliser dans la lumière du soleil – ce qui était très mignon et évocateur mais manquait un peu de détails réalistes. Si j'avais voulu être un rayon de soleil, j'aurais pu me trancher les poignets n'importe quand. Je souhaitais un travail, une famille. J'aspirais à un amour ordinaire et à des ambitions modestes – parce que je savais que c'était cela qui m'avait été dénié. Mais je ne pouvais pas plus imaginer cet avènement que me représenter la vie quotidienne dans un espace à vingt-six dimensions.

Je ne dormis pas de la nuit précédant mon envol, à l'aube, de Sydney. Une infirmière psychiatrique m'escorta à l'aéroport, mais on m'épargna l'humiliation d'un surveillant assis à mes côtés durant tout le voyage vers le Cap. Pendant le vol, je passai mes moments de veille à lutter contre la paranoïa, à résister à la tentation d'inventer des raisons pour toute la tristesse et l'anxiété qui déferlaient dans mon crâne. *Personne dans l'avion ne me regardait avec dédain. La technique de Durrani ne se révélerait pas une supercherie.* Je réussis à couper court à ces délires « explicatifs »... mais comme toujours, il me restait impossible d'altérer mes sentiments, ou même de définir une limite claire entre ma tristesse purement pathologique et l'anxiété parfaitement raisonnable que n'importe qui ressentirait à la veille d'une opération chirurgicale radicale du cerveau.

Ne serait-ce pas la félicité absolue que de ne pas avoir à lutter tout le temps pour faire la différence ? Au diable le bonheur ; même un avenir de souffrance misérable serait un triomphe, à condition de savoir que celle-ci avait toujours une raison.

*
* *

Luke De Vries, l'un des post-doctorants de Durrani, vint me chercher à l'aéroport. Il paraissait vingt-cinq ans, et il émanait de lui cette sorte d'assurance qu'il m'était très difficile de ne pas prendre pour du mépris. Je me sentis immédiatement pris au piège et sans défense ; il avait tout arrangé et c'était comme de s'engager sur un tapis roulant. Mais je savais que si j'avais été laissé à moi-même, tout le processus se serait enrayé.

Il était minuit passé lorsque nous parvînmes à l'hôpital, situé dans les faubourgs du Cap. Lors de la traversée du parc de stationnement, le bruit des insectes sonnait faux, l'air exhalait d'une manière indéfinissable une senteur étrangère, les constellations semblaient d'astucieuses contrefaçons. Je m'affaissai à l'approche de l'entrée et me retrouvai à genoux.

« Eh ! » De Vries s'arrêta et m'aida à me relever. Je tremblais de peur, et aussi de honte au spectacle que j'offrais de moi-même.

« C'est contraire à ma thérapie d'évitement.

— D'évitement ?

— Fuir les hôpitaux à tout prix. »

De Vries rit, mais je n'avais aucun moyen de savoir si ce n'était pas simplement pour me flatter. Reconnaître qu'on a déclenché une réelle hilarité provoque du plaisir, les canaux correspondants étaient donc tous morts.

« Nous avons dû amener la dernière patiente sur un brancard, dit-il. Elle est ressortie à peu près aussi assurée sur ses jambes que vous l'êtes actuellement.

— C'était si grave ?

— Sa hanche artificielle lui causait des problèmes. Mais pas de notre fait. »

Nous montâmes les marches et pénétrâmes dans le hall vivement éclairé.

*
* *

Le lendemain matin – lundi 6 mars, la veille de l’opération – , je rencontrai la majorité de l’équipe chirurgicale qui accomplirait la première partie, purement mécanique, de la procédure : le nettoyage complet des cavités inutiles laissées par les neurones morts, l’ouverture forcée, à l’aide de bulles minuscules, des espaces vides qui auraient été comprimés et fermés, puis le remplissage de cet ensemble de forme bizarre avec la mousse de Durrani. En plus du trou déjà réalisé dans mon crâne pour la dérivation, dix-huit années auparavant, ils devraient probablement en percer deux autres.

Une infirmière me rasa les cheveux et colla cinq points de repère sur la peau nue, puis je passai mon après-midi au scanner. L’image tridimensionnelle finale des espaces morts de mon cerveau ressemblait à une carte de spéléo, un enchaînement de cavernes avec chutes de pierres et tunnels éboulés en prime.

Durrani elle-même vint me voir dans la soirée. « Pendant que vous serez encore sous anesthésie, expliqua-t-elle, la mousse durcira et les premières connexions s’établiront avec le tissu environnant. Puis les microprocesseurs donneront l’instruction au polymère de former le réseau que nous avons sélectionné, et qui servira de point de départ. »

Je dus me forcer pour parler ; toutes les questions que je posais – quelle que soit la politesse avec laquelle je les énonçais, quelles que soient leur limpidité et leur pertinence – me semblaient aussi douloureuses et dégradantes que si je m’étais tenu nu devant elle en lui demandant d’ôter la merde collée dans mes cheveux. « Comment avez-vous déterminé le réseau ? Avez-vous numérisé un volontaire ? » Est-ce que j’allais commencer ma nouvelle vie en clone de Luke De Vries, hériter de ses goûts, de ses ambitions, de ses émotions ?

« Non, non. Il existe une base de données internationale de structures neurales saines – vingt mille cadavres de personnes décédées sans blessure à la tête. Elles sont plus détaillées qu’une tomographie ; ils ont congelé les cerveaux dans l’azote liquide, les ont tronçonnés à l’aide d’un microtome à pointe de diamant, puis ont coloré les coupes et les ont photographiées au microscope électronique. »

Mon esprit recula à la pensée du nombre d’exaoctets qu’elle évoquait en passant ; j’avais totalement perdu contact avec l’informatique. « Vous utiliserez donc une sorte de composite extrait de la base de données ? Vous me donnerez une sélection de structures typiques, prises chez diverses personnes ? »

C’était suffisamment proche de la vérité et Durrani faillit laisser passer, mais elle était visiblement à cheval sur les détails et n’avait pas jusque-là insulté mon intelligence. « Pas tout à fait. Ce sera plus une exposition multiple qu’un composite. Nous avons utilisé environ quatre mille enregistrements de la base de données – tous les hommes entre vingt et trente ans – et toutes les fois qu’on a observé qu’un neurone A possédait une connexion vers un neurone B chez un individu et vers C chez un autre... votre A sera connecté à la fois à B et à C. De sorte que vous vous retrouverez avec un réseau qui pourrait théoriquement être ramené à n’importe lequel de ceux qui ont servi à le construire – mais que vous réduirez en réalité à votre unique variante personnelle. »

Ça paraissait mieux que la version clonage émotionnel ou collage à la Frankenstein ; je serais une sculpture tout juste dégrossie, avec des traits restant à affiner. Mais...

« Réduire comment ? Comment passerai-je de la potentialité d’être pratiquement n’importe qui à... ? » À quoi ? La résurrection de la personne que j’étais à douze ans ? Ou celle de trente ans que j’aurais dû être, appelée à l’existence sous la forme d’un nouveau mixage des quatre mille inconnus décédés ? Je perdais le fil, en même temps que le peu de foi que j’avais eu de tenir des propos sensés.

Durrani semblait elle-même envahie par un léger malaise – pour ce que mon jugement valait en la matière. « Il devrait y avoir des parties encore intactes de votre cerveau, dit-elle, qui

portent une trace de ce qui a disparu. Des souvenirs d'expériences formatrices, la mémoire de choses qui vous faisaient plaisir, des fragments de structures innées qui ont survécu au virus. La prothèse sera automatiquement conduite vers un état compatible avec tout le reste de votre cerveau – elle va se trouver en interaction avec tous ces autres systèmes, et les connexions qui fonctionnent le mieux dans ce contexte seront renforcées. » Elle réfléchit un instant. « Imaginez une sorte de membre artificiel, imparfaitement modelé au début, qui s'ajusterait au fur et à mesure de son utilisation par vous : s'étirant quand il n'arrive pas à attraper ce que vous essayez d'atteindre, se rétractant quand il rencontre quelque chose de manière inattendue... jusqu'à ce qu'il prenne la taille et la forme précises du membre fantôme que vos mouvements impliquent. Qui n'est lui-même rien d'autre que l'image de la chair et des os perdus. »

C'était une métaphore attrayante, bien qu'il fût difficile de croire que mes souvenirs jaunis contenaient suffisamment d'information pour reconstruire leur fantôme de propriétaire dans le moindre détail – que tout le puzzle de ma personnalité passée et potentielle pouvait être reconstitué à partir de quelques indices éparpillés et des pièces en vrac de quatre mille autres portraits du bonheur. Mais le sujet gênait au moins l'un de nous deux, et je n'insistai pas.

Je réussis à poser une dernière question. « À quoi cela va-t-il ressembler, avant que tout ceci n'arrive ? Lorsque je me réveillerai après l'anesthésie et que toutes les connexions seront encore intactes ?

— Ça, je n'ai aucun moyen de le savoir, confessa-t-elle, avant que vous ne me le disiez. »

*

* *

Quelqu'un répétait mon nom, d'une manière rassurante mais insistante. Je m'éveillai un peu plus. Mon cou, mes jambes, mon dos me faisaient souffrir, et mon estomac était contracté par la nausée.

Mais le lit était chaud et les draps moelleux. C'était bon de rester allongé comme ça.

« Nous sommes mercredi après-midi. L'opération s'est bien passée. »

J'ouvris les yeux. Durrani et quatre de ses étudiants étaient rassemblés au pied de mon lit. Je les fixai, surpris : son visage que j'avais un jour considéré comme « sévère » et « rébarbatif » était... fascinant, magnétique. J'aurais pu la contempler pendant des heures. Puis je jetai un coup d'œil à Luke De Vries, qui se tenait à côté d'elle. Il était tout aussi extraordinaire. Je me tournai tour à tour vers chacun des trois autres étudiants. Chacun d'eux était également ensorcelant ; je ne savais plus où donner de la tête.

« Comment vous sentez-vous ? »

J'avais perdu la parole. Le visage de ces gens était si lourd de sens, si fascinant que je n'avais aucun moyen d'isoler un quelconque facteur : ils paraissaient tous sages, extatiques, beaux, réfléchis, attentifs, compatissants, tranquilles, vibrants... un bruit blanc de qualités, toutes positives mais en dernier ressort incohérentes.

Et comme je sautais sans pouvoir m'en empêcher d'un visage à l'autre, luttant pour en faire émerger une signification, celle-ci commença finalement à se cristalliser – comme des mots sur lesquels on effectuerait une mise au point, bien que ma vue n'eût jamais été troublée.

« Est-ce que vous souriez ? demandai-je à Durrani.

— Légèrement. » Elle hésita. « Il existe des tests standard, des images modèles pour cela, mais... décrivez-moi s'il vous plaît mon expression. Dites-moi ce que je suis en train de penser. »

Je répondis naturellement, comme si elle m'avait demandé de déchiffrer un optotype. « Vous êtes... curieuse ? Vous écoutez attentivement, vous êtes intéressée, et vous... espérez que quelque chose de bon va se produire. Et vous souriez parce que vous pensez que c'est ce qui va se passer. Ou parce que vous ne pouvez tout à fait croire que c'est déjà arrivé. »

Elle opina, avec un sourire plus catégorique. « Bien. » Je n'ajoutai pas que je la trouvais maintenant d'une beauté

renversante, presque douloureuse. Mais j'éprouvais la même chose pour toutes les personnes présentes, hommes ou femmes : la brume d'humeurs contradictoires que j'avais déchiffrée dans leurs visages s'était estompée, mais avait laissé derrière elle un éclat à couper le souffle. J'estimais cela légèrement alarmant – c'était trop général, trop intense – bien que d'une certaine manière cela parût presque une réponse aussi naturelle que l'éblouissement d'un œil adapté à l'obscurité. Et après dix-huit années pendant lesquelles tout visage avait été synonyme de laideur, je n'étais pas disposé à me plaindre de la présence de cinq personnes qui ressemblaient à des anges.

« Est-ce que vous avez faim ? » me demanda Durrani.

Je dus faire un effort de réflexion. « Oui. »

L'un des étudiants alla chercher un repas préparé, plus ou moins la même chose que le déjeuner que j'avais eu le lundi : de la salade, un petit pain, du fromage. J'attrapai le pain et en pris une bouchée. La texture m'en était parfaitement familière ; le goût n'avait pas changé. Deux jours auparavant, j'aurais mâché et avalé la même chose avec l'habituel dégoût léger que toute nourriture induisait en moi.

Des larmes chaudes roulèrent sur mon visage. Ce n'était pas d'extase ; l'expérience était aussi étrange et douloureuse que de boire dans une fontaine avec des lèvres si parcheminées que leur peau se serait transformée en sel et en sang séché.

Aussi douloureuse, et aussi irrésistible. Lorsque j'eus vidé le plateau, j'en demandai un autre. *Il était bon de manger, c'était normal, c'était nécessaire.* « C'est assez », dit fermement Durrani après le troisième. Je frissonnais sous l'emprise du besoin d'en avoir encore ; elle était toujours surnaturellement belle, mais je hurlai contre elle, outré.

Elle me prit les bras, me fit tenir tranquille. « Cela va être difficile pour vous. Il y aura des crises comme celles-ci, des mouvements erratiques, jusqu'à ce que le réseau se stabilise. Vous devez essayer de rester calme, réfléchi. Vous n'êtes pas habitué à tout ce que la prothèse rend possible... mais c'est toujours vous qui gardez le contrôle. »

Je grinçai des dents et détournai le regard. À son contact, j'avais instantanément souffert d'une érection qui me mettait au supplice.

« C'est vrai. Je garde le contrôle. »

*
* *

Dans les jours qui suivirent, mes expériences avec la prothèse devinrent beaucoup moins crues, beaucoup moins violentes. Je pouvais presque me représenter les arêtes les plus dures, les moins adaptées du réseau en train de – métaphoriquement – s'éroder à l'usage. Manger, dormir, être avec d'autres personnes, tout cela restait intensément agréable mais ressemblait plus à un de ces impossibles rêves d'enfance à l'eau de rose qu'au résultat d'un bidouillage de mon cerveau à l'aide d'un fil électrique à haut voltage.

Bien sûr, la prothèse n'envoyait pas de signaux à mon cerveau pour lui faire éprouver du plaisir. *C'était* la partie de moi qui le ressentait – aussi parfaite que soit l'intégration du processus avec tout le reste : la perception, le langage, la cognition... le reste de moi-même. M'appesantir sur le sujet était dérangeant au premier abord, mais à la réflexion pas plus que l'expérience de pensée consistant à colorer en bleu toutes les régions organiques correspondantes d'un cerveau en bonne santé pour déclarer : « Ce sont *elles* qui ressentent le plaisir, pas vous ! »

On me fit passer toute une batterie de tests psychologiques – que j'avais pour la plupart déjà tous faits un grand nombre de fois auparavant, pour les évaluations annuelles de l'assurance – afin que l'équipe de Durrani puisse quantifier son succès. Peut-être la précision du contrôle de la main précédemment paralysée de la victime d'une attaque était-elle plus facile à mesurer objectivement, mais je dus faire exploser toutes les échelles de mesure de positivité d'affect. Et loin de constituer une source d'irritation, ces tests m'offrirent ma première opportunité d'utiliser la prothèse dans de nouvelles sphères – de ressentir le bonheur selon des modalités que je me souvenais

à peine avoir expérimentées auparavant. On me demandait aussi bien d'interpréter des scènes, banalement rendues, de la vie domestique – qu'est-ce qui vient de se passer entre cet enfant, cette femme et cet homme ; qui se sent bien, qui mal ? – que des images renversantes de grandes œuvres d'art, de toiles complexes, allégoriques et narratives, ou d'élégants essais minimalistes de géométrie. J'écoutais aussi bien des fragments de conversation courante, et même de simples cris de joie ou de douleur, que des extraits de musique et de chansons de toutes les traditions, toutes les époques et tous les styles.

C'est alors que je me rendis finalement compte que quelque chose ne tournait pas rond.

Jacob Tsela me faisait entendre les fichiers audio et notait les réponses. Il était resté de marbre pendant la plus grande partie de la séance, évitant soigneusement tout risque de corruption des données qui aurait pu résulter de l'exposition de ses opinions. Mais après qu'il m'eut passé un morceau divin de musique classique européenne, à qui j'avais donné 20 sur 20, je saisis un éclair de désarroi dans son expression.

« Qu'y a-t-il ? Vous n'avez pas apprécié ? »

Tsela sourit sans se compromettre. « Ce que j'aime n'a aucune importance. Ce n'est pas cela que nous sommes en train de mesurer.

— J'ai déjà donné ma note ; vous ne pouvez plus m'influencer. »

Je l'implorai du regard ; j'avais désespérément besoin de communication, et de toute sorte. « J'ai été en dehors du monde pendant dix-huit années. Je ne sais même pas qui est le compositeur. »

Il hésita. « Bach. Et je suis entièrement d'accord avec vous : c'est sublime. » Il tendit la main vers l'écran tactile et continua l'expérience.

Qu'est-ce qui avait bien pu le désemparer ainsi ? Je sus immédiatement quelle était la réponse. J'avais été un imbécile de ne pas le remarquer auparavant, mais j'avais été trop absorbé par la musique elle-même.

Je n'avais pas mis une seule note en dessous de 18. Et le phénomène s'était déjà produit pour les arts visuels. J'avais

hérité de mes quatre mille donneurs virtuels non pas le plus petit dénominateur, mais le spectre de goûts le plus large possible – et en dix jours, je n'avais toujours imposé aucune contrainte, aucune préférence personnelle.

Je trouvais sublime n'importe quelle œuvre d'art, n'importe quelle pièce de musique ; délicieuse n'importe quelle nourriture ; parfaite l'image qu'offrait quiconque à ma vue.

Peut-être qu'après un si long sevrage, j'absorbais toute parcelle de plaisir disponible mais que ce n'était qu'une question de temps avant que je ne sois parvenu à satiété et que je commence à discriminer, à concentrer mon intérêt, à *le particulariser*, comme tout le monde.

« C'est normal que je sois encore comme ça ? *Omnivore ?* » Je laissai échapper la question avec au début un ton de simple curiosité et à la fin une pointe de panique.

Tsela arrêta l'extrait qu'il était en train de passer – un chant qui aurait pu être albanais, marocain ou mongol pour ce que j'en savais, mais qui faisait se dresser mes cheveux dans le cou et m'envoyait au septième ciel. Comme tout ce qui l'avait précédé.

Il resta silencieux un instant, mettant en balance des obligations contradictoires. Puis il dit, avec un soupir : « Vous feriez mieux d'avoir une conversation avec Durrani. »

*
* *

Sur l'écran mural de son bureau, Durrani m'afficha l'histogramme, sur les dix derniers jours, du nombre quotidien de synapses artificielles de la prothèse ayant changé d'état – soit par formation de nouvelles connexions soit par rupture, affaiblissement ou renforcement de liaisons existantes. Les microprocesseurs incrustés gardaient la trace de ce type d'évènements et une antenne agitée au-dessus de ma tête chaque matin recueillait les données.

Le premier jour avait été spectaculaire, avec l'adaptation de la prothèse à son environnement ; les quatre mille réseaux contributifs avaient beau avoir été parfaitement stables dans le

crâne de leurs propriétaires, la version monsieur Tout-le-Monde dont on m'avait équipé n'avait jamais été reliée au cerveau de quiconque auparavant.

Le deuxième jour avait vu environ la moitié de cette activité, le troisième à peu près un dixième.

À partir du quatrième jour, cependant, il n'y avait plus rien que du bruit de fond. Mes souvenirs épisodiques, pour plaisants qu'ils fussent, étaient apparemment stockés ailleurs – puisque je ne souffrais manifestement pas d'amnésie – mais après la vague d'activité initiale, le câblage qui définissait ce qu'*était* le plaisir n'avait plus subi le moindre changement, la moindre amélioration.

« Si une tendance se dessine dans les prochains jours, nous devrions pouvoir l'amplifier, la pousser comme quand on fait s'écrouler un bâtiment instable une fois qu'on connaît la direction dans laquelle il a commencé à s'effondrer. » Durrani n'avait pas l'air d'y croire. Il s'était déjà écoulé trop de temps et le réseau ne montrait pas le moindre signe de vacillement.

« *Quid* des facteurs génétiques ? dis-je. Ne pouvez-vous lire mon génome et vous servir de cela pour restreindre le champ des possibilités ? »

Elle secoua la tête. « Ce sont au moins deux mille gènes qui jouent un rôle dans le développement neural. Ce n'est pas comme d'adapter un groupe sanguin ou un type de tissu ; n'importe qui dans la base de données aurait à peu près la même faible proportion de ces gènes en commun avec vous. Certaines personnes doivent bien sûr avoir été plus proches sur le plan du caractère – mais nous n'avons aucun moyen de les identifier génétiquement.

— Je vois.

— Nous pouvons arrêter complètement la prothèse, si vous le désirez, dit prudemment Durrani. Cela ne nécessiterait pas de chirurgie – nous nous contenterions de l'éteindre, et vous vous retrouveriez à votre point de départ. »

Je contemplai son visage radieux. *Comment ferais-je marche arrière ?* Quoi que pussent dire les tests et les histogrammes... *Comment cela pouvait-il être un échec ?* En dépit de toute la beauté inutile qui me submergeait, je n'étais

pas aussi détraqué que je l'avais été lorsque ma tête débordait de leu-enképhaline. J'étais toujours capable d'éprouver de la peur, de l'anxiété, du chagrin ; les tests avaient mis en évidence des zones de ténèbres génériques, communes à tous les donneurs. Détester Bach ou Chuck Berry, Chagall ou Paul Klee m'était impossible, mais j'avais réagi aussi sainement que quiconque à des images de maladie, de famine ou de mort.

Et je n'étais pas insensible à mon destin, comme je l'avais été à mon cancer.

Mais quel allait être mon sort si je continuais à utiliser la prothèse ? Un bonheur générique, des ténèbres standard... la moitié de la race humaine me dictant mes émotions ? Pendant toutes les années que j'avais passées dans l'obscurité, ne m'étais-je pas avant tout raccroché à l'éventualité que je porte en moi une sorte de graine : une version de moi-même qui pourrait croître et se développer de nouveau en une personne vivante, si on lui en donnait la possibilité ? *Et cet espoir ne s'était-il pas révélé infondé ?* On m'avait offert l'étoffe dont sont faites les personnalités – et bien que je l'aie entièrement testée, bien que j'en aie admiré toutes les facettes, je ne m'étais rien approprié du tout. Toute la joie que j'avais éprouvée ces dix derniers jours avait été sans objet. J'étais tout juste une enveloppe morte, virevoltant dans la lumière des autres.

« Je pense que c'est ce que vous devriez faire. L'arrêter. »

Durrani leva la main. « Attendez. Si vous le désirez, nous pouvons encore essayer quelque chose. J'en ai discuté avec notre comité d'éthique, et Luke a commencé un travail préliminaire sur le logiciel... mais au final, ce sera à vous de décider.

— De faire quoi ?

— Le réseau peut être orienté dans n'importe quelle direction. Nous savons comment intervenir pour cela – pour briser la symétrie, faire en sorte que certaines choses deviennent une plus grande source de plaisir que d'autres. Ce n'est pas parce que cela ne s'est pas produit spontanément qu'on ne peut pas y arriver par d'autres moyens. »

Je ris, soudain pris de vertige. « Alors si j'accepte... *votre comité d'éthique* choisira la musique que j'aime, mes

nourritures favorites et ma nouvelle vocation ? Ils décideront de qui je deviendrai ? » Serait-ce si terrible ? Alors que moi j'étais mort depuis longtemps, de donner maintenant la vie à une personne entièrement nouvelle ? D'offrir non pas simplement un poumon ou un rein, mais tout mon corps, des souvenirs sans importance et tout le reste, à un être humain construit arbitrairement de zéro – mais tout à fait fonctionnel ?

Durrani était scandalisée. « Non ! Nous ne songerions même pas à faire une chose pareille ! Nous pourrions programmer les microprocesseurs pour *vous* laisser contrôler l'enrichissement du réseau. Vous donner la faculté de choisir pour vous-même, consciemment et délibérément, ce qui vous rend heureux. »

*
* *

« Essayez de vous représenter les commandes », dit De Vries.

Je fermai les yeux. « Mauvaise idée, dit-il. Si vous en prenez l'habitude, cela limitera votre accès.

— D'accord. » Je regardai dans le vide. On entendait un passage grandiose de Beethoven sur le système audio du laboratoire ; il était difficile de se concentrer. Je luttai afin de visualiser la règle graduée stylisée, horizontale et rouge cerise, que De Vries avait construite ligne à ligne dans ma tête cinq minutes plus tôt. Et soudain, du statut de vague souvenir elle émergea de nouveau, en superposition à la pièce, aussi distincte qu'un objet réel, en bas de mon champ visuel.

« C'est bon. » Le curseur flottait aux environs du 19.

De Vries jeta un œil à un écran caché à ma vue. « Bien. Maintenant, essayez de baisser votre niveau d'appréciation. »

Je ris faiblement. *Pousse-toi, Beethoven, comme avait dit Chuck Berry.* « Mais comment ? Comment faire pour moins aimer quelque chose ?

— N'essayez même pas. Contentez-vous de déplacer le curseur vers la gauche. Visualisez le mouvement. Le logiciel surveille de près votre cortex visuel et repère vos perceptions

imaginaires les plus fugaces. Persuadez-vous que vous le voyez bouger – et l'image obtempérera. »

C'est ce qui se passa. Je n'arrêtais pas de perdre brièvement le contrôle du curseur, comme s'il collait, mais je parvins à le manœuvrer jusqu'au 10 avant de cesser pour évaluer le résultat.

« Putain.

— Dois-je en déduire que ça marche ? »

J'opinaï stupidement. La musique était toujours... *agréable*... mais le charme était complètement rompu. C'était comme d'écouter un discours galvanisant, et de se rendre compte à mi-chemin que l'orateur ne pense pas un mot de ce qu'il raconte – gardant intactes la poésie et l'éloquence originales, mais dépouillant l'ensemble de tout ce qui faisait sa force.

Je sentis la sueur perler sur mon front. Lorsque Durrani l'avait expliqué, tout ce projet m'avait paru trop bizarre pour être vrai. Et comme j'avais déjà échoué à m'imposer à la prothèse – malgré des milliards de connexions neurales directes et d'innombrables occasions laissées aux vestiges de mon identité pour interagir avec elle et la sculpter à mon image – j'avais craint d'être paralysé d'indécision lorsque le temps serait venu de faire un choix.

Mais je savais, sans l'ombre d'un doute, que je n'aurais pas dû me trouver dans un tel état de béatitude pour un morceau de musique classique que je n'avais jamais entendu auparavant ou tout au plus – puisqu'il était, paraît-il, connu et qu'on le passait partout – accidentellement une fois ou deux, sans qu'il m'ait le moins du monde ému.

Et maintenant, en quelques secondes, j'avais extirpé cette réaction incorrecte.

Il y avait toujours de l'espoir. J'avais encore une chance de me ressusciter. Simplement, je devrais le faire consciemment, d'un bout à l'autre.

De Vries, qui bricolait avec son clavier, dit d'un air réjoui : « Je vais coder avec des couleurs différentes des gadgets virtuels pour les principaux systèmes de la prothèse. Avec quelques jours de pratique, ça deviendra une seconde nature. Rappelez-vous seulement que certaines expériences impliqueront deux ou

trois systèmes en même temps... alors si vous êtes en train de faire l'amour au son d'une musique qui retient trop l'attention à votre goût, assurez-vous de baisser le contrôle rouge, pas le bleu. » Il leva la tête et vit mon visage. « Hé, ne vous inquiétez pas. Vous pouvez toujours le remonter après, si vous faites une erreur. Ou si vous changez d'avis. »

3.

Il était neuf heures à Sydney lorsque l'avion toucha le sol. Un samedi soir. Je pris un train pour le centre-ville, avec l'intention d'attraper la correspondance pour rentrer, mais quand je vis la multitude de gens qui descendaient à la gare de Town Hall, je mis ma valise dans une consigne automatique et les suivis dans la rue.

Il m'était arrivé quelques fois d'aller en ville, depuis le virus, mais jamais la nuit. Je me sentais comme revenu chez moi après avoir passé la moitié de mon existence dans un autre pays, après une réclusion solitaire dans une prison étrangère. Tout me désorientait d'une manière ou d'une autre. J'avais une impression troublante de *déjà-vu* à l'aspect de bâtiments qui semblaient avoir été fidèlement préservés mais n'étaient néanmoins pas tout à fait comme je me les rappelais, et un sentiment de vide à chaque fois que je tournais le coin d'une rue pour découvrir qu'un de mes points de repère personnels, une boutique ou une enseigne de mon enfance, avait disparu.

Je me tins à l'extérieur d'un pub, suffisamment près pour sentir mes tympanes palpiter au rythme de la musique. Je voyais des gens à l'intérieur, qui riaient et dansaient, s'envoyaient de larges lampées de liquide, leurs visages brillant d'alcool et de camaraderie. Certains tout excités à la perspective d'une bagarre, d'autres à l'espoir de relations sexuelles.

Je pouvais m'introduire dans ce tableau, moi-même, maintenant. La cendre qui avait enseveli le monde s'était retirée ; j'étais libre de marcher où bon me semblait. Et je pouvais presque sentir les défunts cousins de ces fêtards – rendus à la vie comme harmoniques du réseau, résonnant au son de la musique et à la vue de leurs camarades – qui vociféraient sous mon crâne et réclamaient à grands cris que je les ramène au pays des vivants.

J'avancaï d'un pas ou deux, puis fus distrait par quelque chose dans l'angle de mon champ visuel. Dans l'allée jouxtant le pub, un garçon de dix ou douze ans était assis, recroquevillé contre le mur, enfouissant son visage dans un sac en plastique. Après quelques inhalations, il releva la tête, les yeux morts et brillants, le sourire béat d'un chef d'orchestre aux lèvres.

Je reculai.

Quelqu'un me toucha l'épaule. Je pivotai et aperçus un homme à la figure radieuse. « Jésus t'aime, mon frère ! Ta quête est terminée. » Il me mit brusquement un prospectus dans la main. Je fixai son visage, et son état m'apparut dans toute sa transparence : il avait découvert par hasard un moyen de produire la leu-enképhaline à volonté – mais il l'ignorait, alors il avait décidé que la responsabilité en incombait à quelque source divine. Je ressentis un serrement de cœur, d'horreur et de pitié. Moi, j'avais au moins eu connaissance de ma tumeur. Et même le gamin défoncé de l'allée savait qu'il ne faisait rien d'autre que respirer de la colle.

Et les gens dans le pub ? Est-ce qu'ils savaient ce qu'ils faisaient ? La musique, la camaraderie, l'alcool, le sexe... où se trouvait la limite ? Quand un bonheur justifié se transformait-il en quelque chose d'aussi vide, d'aussi pathologique que cela l'était pour cet homme ?

Je trébuchai en m'éloignant et me dirigeai vers la gare. Tout autour de moi, les gens riaient et criaient, se tenaient la main, s'embrassaient... et je les regardais comme s'ils étaient des mannequins d'anatomie écorchés, révélant des milliers de muscles imbriqués dans un fonctionnement commun alliant fluidité et précision. Enfouie tout au fond de moi, la machinerie du bonheur reconnaissait ses semblables, encore et toujours.

Je ne doutais plus maintenant que Durrani ait réellement rassemblé dans mon cerveau jusqu'au plus petit lambeau de l'aptitude humaine à la joie. Mais pour en revendiquer la moindre parcelle, je devrais digérer – plus profondément que la tumeur ne m'y avait forcé – le fait que le bonheur en lui-même ne signifiait rien. Sans lui, la vie était insupportable, mais il était insuffisant comme fin en soi. J'étais libre de choisir ses causes – et de vivre heureux avec mes choix – mais quoi que je ressente

une fois que j'aurais amorcé la naissance de ma nouvelle personnalité, il resterait la possibilité que toutes mes décisions aient été erronées.

*
* *

Global Assurance m'avait donné jusqu'à la fin de l'année pour me reprendre en mains. Si mon évaluation psychologique annuelle montrait que le traitement de Durrani avait réussi – que j'eusse réellement un emploi ou non –, je serais livré aux bons soins encore plus parcimonieux des derniers vestiges privatisés de la sécurité sociale. Je m'avançai donc en vacillant dans la lumière, pour essayer de me repérer.

Le jour de mon retour, je m'éveillai à l'aube. Je m'installai au téléphone et commençai à fouiller. Mon ancien espace de travail sur le réseau avait été archivé : aux prix actuels, les frais de stockage ne représentaient qu'une dizaine de cents par an et j'avais toujours un crédit de trente-six dollars et vingt cents sur mon compte. Ce fossile informationnel avait traversé sans dommages, d'une entreprise à l'autre, quatre fusions-acquisitions. En décodant les formats de données obsolètes à l'aide d'un éventail d'outils divers, j'exhumai dans le présent des fragments de ma vie révolue et les examinai, jusqu'à ce que cela devienne trop douloureux pour continuer.

Le jour suivant, je passai douze heures à nettoyer l'appartement, briquant le moindre recoin – en écoutant mes téléchargements *njari* et en ne m'arrêtant que pour manger avec voracité. Et bien que j'eusse pu réformer mon goût pour le ramener à celui d'un enfant de douze ans accro à tout ce qui était salé, je choisis – aux antipodes du masochisme et avec plus de pragmatisme que de vertu – de n'avoir de faiblesse que pour les fruits, et rien de plus toxique.

Dans les semaines qui suivirent, je pris du poids à une vitesse réconfortante même si, en me regardant dans le miroir ou en utilisant un logiciel de déformation fonctionnant sur le téléphone, je m'étais aperçu que je pourrais être heureux avec presque n'importe quel type de corps. La base de données devait

avoir contenu des gens possédant une palette étendue d'images idéales d'eux-mêmes, ou qui étaient morts parfaitement satisfaits de leur apparence.

De nouveau, je choisis le pragmatisme. J'avais pas mal de choses à rattraper, et je ne voulais pas mourir à cinquante-cinq ans d'un infarctus si je pouvais l'éviter. Il ne servait à rien non plus de se fixer un objectif inaccessible ou absurde, de sorte qu'après m'être graphiquement transformé en obèse et y avoir mis un zéro pointé, je fis de même pour le style Schwarzenegger. Je choisis un corps mince, solidement charpenté – tout à fait dans les limites du possible selon le logiciel – et lui mis 16 sur 20. Puis je commençai à courir.

Je m'y attelai tout d'abord lentement, et si je me raccrochais à l'image de moi-même enfant, fonçant sans effort à travers les rues, je fis tout de même attention à ne jamais amplifier le plaisir de la course au point de masquer les blessures qui en résultaient. Lorsque j'allai à la pharmacie en traînant la jambe pour y chercher une pommade, je découvris qu'ils vendaient des modulateurs de prostaglandine, des composés anti-inflammatoires censés minimiser les dégâts sans empêcher les processus vitaux de réparation. J'étais sceptique, mais le truc avait l'air de faire du bien ; le premier mois fut quand même douloureux, mais je ne me retrouvai ni handicapé par un œdème naturel ni suffisamment indifférent aux signaux d'alarme pour me froisser ne fût-ce qu'un muscle.

Et une fois mon cœur, mes poumons et mes jambes sortis à la dure de leur état d'atrophie, *cela devint agréable*. Je courais une heure tous les matins, en me faufilant à travers les petites rues du quartier, et le dimanche après-midi je faisais le tour de la ville elle-même. Je n'essayais pas d'améliorer constamment mes temps ; je n'avais aucune ambition dans l'athlétisme. Je voulais simplement exercer ma liberté.

Bientôt, l'acte de courir se fondit en une sorte de tout sans défaut. Je pouvais savourer le bruit sourd de mon cœur et la sensation de mes membres en mouvement, ou laisser ces détails s'estomper en un murmure de satisfaction et me contenter de regarder le paysage, comme dans un train. Et la reconquête de mon corps amorça celle des faubourgs, un par un. Des bouts de

forêt accrochés à la rivière Lane Cove à la laideur éternelle de Parramatta Road, je sillonnai Sydney comme un arpenteur dément, revêtant le décor de géodésiques invisibles pour le dessiner ensuite dans ma tête. Mes pas martelaient la traversée des ponts de Gladesville et d'Iron Cove, de Pyrmont, de Meadow Bank et du port lui-même, dont je défiais les planches de se dérober sous mes pieds.

J'endurai des moments de doute. Je n'étais pas grisé par les endorphines – je ne me poussais pas si fort – mais ça semblait néanmoins trop beau pour être vrai. *Est-ce que c'était comme sniffer de la colle ?* Peut-être mes ancêtres sur dix mille générations avaient-ils été récompensés par le même type de plaisir lorsqu'ils poursuivaient leur gibier, fuyaient le danger et traçaient la carte de leur territoire pour survivre, mais pour moi ce n'était qu'un passe-temps formidable.

Néanmoins, je ne me mentais pas à moi-même et je ne faisais de mal à personne. Je récupérai ces deux règles au cœur de l'enfant défunt qui se trouvait en moi, et continuai de courir.

*
* *

Trente ans était un âge intéressant pour faire sa puberté. Le virus ne m'avait pas littéralement castré, mais en éliminant le plaisir de l'imagerie sexuelle, de la stimulation génitale et de l'orgasme – et en ayant partiellement détruit les chemins de régulation hormonale qui descendaient de l'hypothalamus –, il ne m'avait rien laissé qui vaille la peine d'être décrit en matière de fonction sexuelle. Mon corps expulsait de la semence en spasmes sporadiques et dépourvus de jouissance – et sans les lubrifiants normalement sécrétés par l'excitation au niveau de la prostate, chaque éjaculation non désirée déchirait la paroi urétrale.

Lorsque tout cela changea, ce fut un choc violent – même dans mon état de relative décrépitude sexuelle. Par comparaison aux rêves humides de verre brisé, la masturbation était incroyablement formidable, et je n'avais aucune envie d'intervenir sur les contrôles pour en baisser l'intensité. Mais je

n'aurais pas dû craindre que cela fasse disparaître le désir de la chose réelle ; je continuai à fixer ouvertement les gens dans la rue, les boutiques ou les trains, jusqu'à ce que par une combinaison de volonté, de pure terreur et d'ajustement de la prothèse, je réussisse à éliminer cette habitude.

Le réseau m'avait rendu bisexuel, et bien que j'eusse rapidement revu à la baisse mon niveau de désir par rapport à celui des membres les plus priapiques de la base de données, lorsqu'il s'agit de choisir entre homo et hétéro-sexualité, je me retrouvai en terrain mouvant. Le réseau ne se comportait pas comme une sorte de moyenne pondérée de sa population ; si cela avait été le cas, l'espoir originel de Durrani que les restes de mon architecture neurale personnelle pussent exercer une influence déterminante aurait été brisé à chaque fois que le vote se serait exprimé contre elle. De sorte que je n'étais pas simplement homosexuel à dix ou quinze pour cent ; les deux possibilités étaient présentes avec la même force, et la perspective d'éliminer *l'une ou l'autre* m'inquiétait autant, me semblait autant synonyme d'amputation que si j'avais vécu avec depuis des décennies.

Mais n'était-ce que la prothèse qui se défendait, ou en partie une réaction personnelle ? Je n'en avais pas la moindre idée. J'avais été un garçon de douze ans totalement asexué, même avant le virus ; j'avais toujours supposé que j'étais hétéro, et j'avais certainement trouvé quelques filles attrayantes, mais sans coups de foudre ou pelotages furtifs pour renforcer cette opinion purement esthétique. Je consultai les recherches les plus récentes mais toutes les affirmations de déterminisme génétique dont je me rappelais les gros titres avaient depuis été discréditées – de sorte que même si ma sexualité avait été déterminée à la naissance, aucun test sanguin ne pouvait me révéler maintenant ce qui serait advenu. Je recherchai même mes examens par RMN réalisés avant le traitement, mais ils n'avaient pas une résolution suffisante pour fournir une réponse neuroanatomique directe.

Je ne désirais pas être bisexuel. J'étais trop âgé pour faire des expériences comme un adolescent ; il me fallait des certitudes, des fondations solides. Je voulais être monogame –

et même si la monogamie est rarement un état atteint sans effort, je n'avais aucune raison de m'imposer des obstacles superflus. *Alors qui allais-je assassiner ?* Je connaissais le choix le plus simple... mais si tout se ramenait à savoir lequel, parmi ces quatre mille donneurs, me porterait sur le chemin de moindre résistance, quelle sorte de vie m'apprêtais-je à vivre ?

Peut-être était-ce une question sans intérêt. J'étais un puceau de trente ans avec un passé de maladie mentale, sans argent, sans perspectives d'avenir, sans entregent – et je pouvais toujours relever le niveau de satisfaction de mon seul choix actuel, et laisser tout le reste s'enfoncer dans le fantasme. Je ne me mentais pas à moi-même, je ne faisais de mal à personne. Il était en mon pouvoir de ne rien vouloir d'autre.

*
* *

J'avais remarqué la librairie, perdue dans une petite rue de Leichhardt, de nombreuses fois auparavant. Mais un dimanche de juin, alors que je passais devant pendant ma course, je vis un exemplaire de *l'Homme sans qualités* de Robert Musil dans l'étalage et je me sentis forcé de m'arrêter pour éclater de rire.

J'étais trempé de sueur dans l'humidité de l'hiver et n'entrai donc pas pour acheter le livre. Mais je jetai un coup d'œil au comptoir, par la vitrine, et repérai un panneau « OFFRE D'EMPLOI ».

Rechercher du travail non qualifié m'avait semblé futile ; le taux de chômage total était de quinze pour cent, celui des jeunes trois fois plus élevé, j'avais donc supposé qu'il y aurait mille autres candidats pour n'importe quel boulot : plus jeunes, moins coûteux, plus solides, et pouvant prouver leur santé mentale. J'avais certes repris mes études en ligne et ce n'était pas que je n'arrivais à rien rapidement, mais plutôt que je progressais partout lentement. Tous les domaines de connaissance qui m'avaient accroché lorsque j'étais enfant s'étaient développés d'un facteur cent, et bien que la prothèse m'accordât le bénéfice d'une énergie et d'un enthousiasme sans limites, une vie n'y aurait pas suffi. Je savais que si je voulais un

jour choisir une carrière, je devrais sacrifier quatre-vingt-dix pour cent de mes centres d'intérêt, mais je n'avais pas encore trouvé le courage de porter le fer.

Je retournai à la boutique le lundi, à pied depuis la gare de Petersham. J'avais réglé mon niveau d'optimisme pour l'occasion, mais il crût spontanément quand j'appris qu'il n'y avait pas eu d'autres candidats. Le propriétaire était dans la soixantaine et venait de s'esquinter le dos ; il voulait quelqu'un pour déplacer les caisses et prendre le comptoir lorsqu'il était occupé à autre chose. Je lui dis la vérité : j'avais souffert d'une atteinte neurologique pendant mon enfance et ne m'étais rétabli que récemment.

Il m'engagea sur-le-champ, avec une période d'essai d'un mois. Le salaire de départ était exactement ce que j'obtenais de Global Assurance mais, si j'étais recruté de manière permanente, je recevrais légèrement plus.

Le travail n'était pas dur, et le propriétaire ne voyait pas d'inconvénient à ce que je lise dans l'arrière-boutique quand je n'avais rien à faire. J'aurais pu considérer que j'étais au paradis – dix mille ouvrages et pas de droits d'accès – mais je sentais parfois revenir la peur de la dissolution. Je dévorais tout et, à un certain niveau, je pouvais effectuer des jugements clairs : je savais distinguer les écrivains maladroits de ceux qui avaient du talent, ceux qui étaient honnêtes des faiseurs, ceux qui prenaient des sentiers battus de ceux qui avaient de l'inspiration. Mais la prothèse voulait toujours me faire tout apprécier, tout connaître, m'éparpiller sur toutes les étagères poussiéreuses jusqu'à ce que je ne sois plus personne, un fantôme dans la bibliothèque de Babel.

*

* *

Elle entra dans la librairie deux minutes après l'ouverture, le premier jour du printemps. En la regardant feuilleter les livres, je tentai de réfléchir clairement aux conséquences de ce que j'étais sur le point de faire. Des semaines durant, j'avais été au comptoir cinq heures par jour et avec tous ces contacts, j'avais

espéré... *quelque chose*. Pas un amour sauvage et réciproque au premier regard, seulement une lueur minimale d'intérêt mutuel, la preuve la plus légère que je pourrais réellement désirer un être humain plus que les autres.

Ce n'était pas arrivé. Certains clients avaient superficiellement flirté, mais je voyais bien que ça ne voulait rien dire, que c'était simplement leur forme de politesse – et je n'avais rien ressenti de plus que s'ils avaient été d'une courtoisie inhabituelle mais néanmoins formelle. J'aurais pu tomber d'accord avec n'importe quel passant sur qui, selon les conventions en cours, avait belle allure, qui paraissait animé ou mystérieux, spirituel ou charmant, resplendissant de jeunesse ou rayonnant de sophistication... mais ça ne m'intéressait tout bonnement pas. Les quatre mille avaient tous aimé des personnes très différentes, et l'enveloppe des caractéristiques variées de ces dernières englobait l'espèce humaine tout entière. Cela ne changerait jamais, à moins que je ne fasse moi-même quelque chose pour briser la symétrie.

Alors, pendant la semaine qui venait de s'écouler, j'avais réglé tous les systèmes correspondants de la prothèse à trois ou quatre. Les gens étaient devenus à peine plus intéressants à regarder que des morceaux de bois. Maintenant, seul dans la boutique avec cette étrangère choisie au hasard, je remontai lentement le niveau sur les instruments de contrôle. Je dus lutter contre la boucle de rétroaction positive ; plus l'intensité était élevée, plus je voulais l'accroître mais je m'étais fixé des limites à l'avance et je m'y tins.

Le temps qu'elle choisisse deux livres et s'approche du comptoir, j'étais à moitié ivre de triomphe, à moitié malade de honte. J'avais enfin réussi à tirer un son pur du réseau ; ce que je ressentais à la vue de cette femme sonnait juste. Pour atteindre ce résultat, j'avais dû me livrer à des activités calculées, artificielles, bizarres et détestables... mais je n'avais pas trouvé d'autre solution.

Je lui adressai un sourire comme elle réglait les livres, qu'elle me rendit chaleureusement. Pas de bague ou d'alliance – mais je m'étais promis que je ne tenterais rien quoi qu'il arrive. C'était juste la première étape : remarquer quelqu'un, le faire

ressortir au milieu de la foule. Je pourrais proposer quelque chose à la dixième, à la centième femme qui lui ressemblerait vaguement.

« Ça vous dirait d'aller prendre un café un de ces jours ? » dis-je.

Elle parut surprise, mais pas choquée. Hésitante, mais au moins un peu flattée de la proposition. Ma langue avait fourché et je me disais que ce ne serait pas si grave si cela ne menait nulle part, quand un trait de douleur me transperça la poitrine en provenance du tréfonds de ma personnalité déliquescence alors que je la regardais prendre sa décision. Il aurait sans doute suffi qu'une infime partie de tout cela transpire sur mon visage pour qu'elle m'amène en courant chez le vétérinaire le plus proche et m'y fasse abattre.

« Ce serait sympa, dit-elle. Au fait, je m'appelle Julia.

— Et moi Mark. » Nous nous serrâmes la main.

« Quand terminez-vous ?

— Ce soir ? À neuf heures.

— Ah.

— Et que diriez-vous de déjeuner ? C'est à quelle heure pour vous ?

— Une heure. » Elle hésita. « Il y a cet endroit juste au bout de la rue... près de la quincaillerie ?

— Ce serait parfait. »

Julia sourit. « Alors je vous y attendrai. Vers une heure dix. D'accord ? »

J'acquiesçai. Elle se retourna et sortit. Je la fixai, abasourdi, terrifié, euphorique. *C'est simple*, pensai-je. *N'importe qui peut le faire. C'est comme de respirer.*

Je me mis à hyperventiler. J'étais un adolescent émotionnellement attardé, et elle s'en apercevrait dans les cinq minutes. Ou pire, elle repérerait les quatre mille adultes cachés sous mon crâne à m'offrir leurs conseils.

J'allai aux toilettes pour vomir.

*

* *

Julia me dit qu'elle gérait une boutique de vêtements à quelques pâtés de maison de là. « Vous êtes nouveau à la librairie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que vous faisiez auparavant ?

— J'étais au chômage. Depuis longtemps.

— Combien de temps ?

— Depuis la fin de mes études. »

Elle fit la grimace. « C'est criminel, non ? Eh bien, je fais ce que je peux. Je partage un poste, à mi-temps.

— Ah oui ? Et vous trouvez ça comment ?

— C'est merveilleux. Je veux dire que j'ai de la chance, c'est suffisamment bien payé pour que je puisse me débrouiller avec un demi-salaire. » Elle rit. « La plupart des gens supposent que j'ai une famille à élever. Comme si c'était la seule raison envisageable.

— Vous avez simplement envie d'avoir du temps ?

— Oui. C'est important, le temps. Je n'aime pas être bousculée. »

Nous déjeunâmes de nouveau ensemble deux jours plus tard, puis deux fois la semaine suivante. Elle parlait de la boutique, d'un voyage qu'elle avait fait en Amérique du Sud, d'une sœur qui se remettait d'un cancer du sein. Je faillis mentionner ma vieille némésis vaincue, la tumeur, mais je risquais de m'aventurer en terrain glissant et surtout de donner l'impression que je recherchais sa sollicitude. Chez moi, je restais rivé près du téléphone – je n'attendais pas un appel, mais je regardais les informations, pour être sûr d'avoir un autre sujet de conversation que moi-même. *Qui est votre chanteur/auteur/artiste/acteur favori ? Je n'en ai aucune idée.*

Des visions de Julia me remplissaient la tête. Je voulais savoir ce qu'elle faisait à chaque seconde de la journée ; je désirais qu'elle soit heureuse, qu'elle soit en sécurité. *Pourquoi ?* Parce que je l'avais choisie elle. Mais... pourquoi m'étais-je senti forcé de trancher en faveur de qui que ce soit ? Parce qu'en définitive, la plupart des donneurs devaient avoir partagé cette caractéristique, avoir focalisé leur désir sur un individu particulier qui avait compté pour eux plus que tout autre.

Pourquoi ? Ça se réduisait à une question d'évolution. Vous ne pouviez pas plus aimer et protéger toutes les personnes qui vous entouraient que vous ne pouviez coucher avec elles, et une combinaison judicieuse des deux attitudes s'était clairement montrée efficace pour la transmission des gènes. De sorte que mes émotions avaient la même ascendance que celles de tout le monde ; que pouvais-je demander de plus ?

Mais comment pouvais-je prétendre ressentir réellement quoi que ce soit pour Julia, alors qu'il me suffisait de déplacer quelques curseurs dans ma tête, à n'importe quel moment, pour faire disparaître ces sentiments ? Même si ce que j'éprouvais était suffisamment fort pour me retenir de vouloir toucher à ce cadran...

Certains jours, je pensais que ce devait être pareil pour tout le monde. Les gens décidaient, à moitié par hasard, de mieux connaître quelqu'un ; tout partait de là. Certaines nuits, je restais assis des heures, éveillé, à me demander si j'étais en train de me transformer en un esclave pathétique ou en un dangereux obsédé. Pouvais-je découvrir sur Julia la moindre chose de nature à m'éloigner d'elle, maintenant que je l'avais choisie ? Ou qui déclenche seulement la plus minime désapprobation ? Et si elle décidait, ou quand elle déciderait, de rompre, comment le prendrais-je ?

Nous allâmes dîner, puis partageâmes un taxi pour le retour. Je l'embrassai en lui souhaitant une bonne nuit sur le pas de sa porte. De retour dans mon appartement, j'ouvris quelques manuels d'éducation sexuelle sur le réseau, en me demandant comment je pouvais espérer cacher mon manque complet d'expérience. Tout semblait anatomiquement impossible ; j'aurais besoin de six années de gym rien que pour la position du missionnaire. Je m'étais refusé à me masturber depuis que je l'avais rencontrée ; fantasmer sur elle, *l'imaginer* sans son consentement me paraissait scandaleux, impardonnable. Après avoir succombé, je restai éveillé jusqu'à l'aube, à essayer de comprendre le piège dans lequel je m'étais moi-même enfermé et à déterminer pourquoi je ne voulais pas en être libéré.

*

Julia se pencha pour m'embrasser, toute transpirante. « C'était une bonne idée. » Elle s'enleva de dessus moi pour s'affaler sur le lit.

J'avais passé les dix dernières minutes à chevaucher le contrôle bleu, en essayant de m'empêcher de jouir sans perdre mon érection. J'avais entendu parler de jeux sur ordinateur sur le même thème. Maintenant, j'augmentais l'indigo pour une lueur d'intimité plus intense – et quand je la regardai dans les yeux, je sus qu'elle en voyait le résultat. Elle effleura ma joue de sa main. « Tu es quelqu'un de gentil. Tu le savais ?

— Je dois t'avouer quelque chose », dis-je. *Gentil ? Je suis une marionnette, un robot, un phénomène de foire.*

« Quoi ? »

Je ne pouvais pas parler. Cela parut l'amuser, puis elle m'embrassa. « Je sais que tu es homosexuel. Ce n'est pas un problème ; ça ne me dérange pas.

— Je ne suis pas homosexuel. » *Ou plus ?* « Quoique j'aurais pu l'être. »

Julia fronça les sourcils. « Homosexuel, bisexuel... ça m'est égal. Honnêtement. »

Je n'aurais plus longtemps à manipuler mes réactions, la prothèse était façonnée par tout ce qui se passait et dans quelques semaines, je pourrais la laisser se débrouiller. Je ressentirais alors, aussi naturellement que quiconque, toutes les choses que je devais actuellement choisir.

« À douze ans, j'ai eu un cancer », dis-je.

Je lui avouai tout. Je regardai son visage et y vis de l'horreur, puis un doute croissant. « Tu ne me crois pas ?

— Tu parais tellement détaché, fit-elle de façon hésitante. *Dix-huit années ?* Comment peux-tu dire « j'ai perdu dix-huit années » aussi simplement ?

— Comment voudrais-tu que je le dise ? Je n'essaie pas de me faire plaindre. Je veux juste que tu comprennes. »

Lorsque j'arrivai au jour de ma rencontre avec elle, mon estomac se noua de peur, mais je continuai de parler. Après

quelques secondes, je vis des larmes dans ses yeux, et je me sentis comme poignardé.

« Je suis désolé. Je ne voulais pas te faire de peine. » Je ne savais pas si je devais essayer de l'étreindre ou m'en aller tout de suite. Je maintenais mon regard fixé sur elle mais la pièce flottait.

Elle sourit. « De quoi es-tu désolé ? Tu m'as choisie, je t'ai choisi. Cela aurait pu tourner de manière différente pour chacun de nous. Mais ça n'a pas été le cas. » Elle alla chercher ma main sous les draps. « Ça n'a pas été le cas. »

*
* *

Julia ne travaillait pas le samedi, mais moi je commençais à huit heures. Elle me dit au revoir en m'embrassant, ensommeillée, lorsque je partis à six ; je rentrai chez moi, en état d'apesanteur.

Tous ceux qui vinrent dans la boutique durent me voir arborer un large sourire niais, mais je les vis à peine. Je me représentais le futur. Je n'avais plus parlé à mes parents depuis neuf ans ; ils n'avaient même pas connaissance du traitement de Durrani. Mais maintenant, il semblait possible de tout réparer. Je pouvais aller les voir et leur dire : *voici votre fils, de retour de chez les morts. Vous m'avez effectivement sauvé la vie, il y a bien des années.*

J'avais un message de Julia sur le répondeur lorsque j'arrivai chez moi. Je résistai à l'envie de le visionner jusqu'à ce que j'aie commencé à faire cuire quelque chose sur la cuisinière ; il y avait une impression délicieusement perverse à me forcer à attendre, à imaginer par anticipation son visage et sa voix.

Je pressai le bouton LECTURE. Sa figure ne ressemblait pas tout à fait à ce que j'escomptais.

Je n'arrêtais pas de rater des choses et de stopper pour rembobiner. Des phrases isolées se fixèrent dans ma tête. *Trop étrange. Trop pathologique. La faute de personne.* Elle n'avait pas pris toute la mesure de mes explications la nuit dernière. Mais maintenant, elle avait eu le temps d'y réfléchir et ne

désirait pas continuer une liaison avec quatre mille hommes morts.

Je m'assis par terre, essayant de décider quoi ressentir : la vague de douleur qui déferlait sur moi ou quelque chose de plus agréable, par choix. Je savais que je pouvais invoquer les contrôles de ma prothèse et me rendre heureux – heureux parce que j'étais de nouveau « libre », parce que j'étais mieux sans elle... parce que Julia était mieux sans moi. Ou même simplement parce que le bonheur ne signifiait rien, et que tout ce que j'avais à faire pour l'atteindre était d'inonder mon cerveau de leu-enképhaline.

Je restai assis à essuyer larmes et morve de mon visage, tandis que les légumes brûlaient. L'odeur me faisait penser à une cautérisation, une blessure que l'on referme.

Je laissai les choses suivre leur cours, ne touchai pas aux contrôles – mais savoir que j'aurais pu le faire changeait tout. Et je me rendis compte alors, même si j'allais voir Luke De Vries pour lui dire : « Je suis guéri maintenant ; reprenez votre logiciel ; je ne veux plus du pouvoir de choisir... », que je serais incapable d'oublier d'où provenait tout ce que je ressentais.

*

* *

Mon père est venu hier à l'appartement. Nous n'avons pas beaucoup parlé, mais il ne s'est pas encore remarié et il a plaisanté sur une virée à deux dans les boîtes de nuit.

J'espère du moins que c'était une plaisanterie.

En le regardant, je pensai : il est là dans ma tête, et ma mère aussi, et dix millions d'ancêtres, humains, protohumains, éloignés au-delà de l'imaginable. Quelle différence quatre mille de plus faisaient-ils ? Chacun devait se forger sa vie à partir de cet héritage commun : mi-universel, mi-particulier ; endurci par une sélection naturelle sans répit, tempéré par l'arbitraire du hasard. J'en avais seulement vu les détails d'un peu plus près.

Et je pouvais continuer à le faire, à marcher sur la frontière sinueuse entre un bonheur vide de sens et un désespoir tout aussi dénué de signification. Peut-être avais-je eu de la chance ;

peut-être la meilleure façon de se maintenir dans cette zone étroite était-elle de voir clairement ce qui se trouvait de chaque côté.

Quand mon père fut sur le point de s'en aller, il regarda par le balcon à travers les faubourgs denses de monde, jusqu'à la rivière Parramatta dans laquelle une gouttière déversait un magma visible d'essence et de détritiques en provenance des rues et jardins environnants.

« Tu es content de ce quartier ? demanda-t-il d'un ton incertain.

— Je me sens bien, ici », dis-je.

Notre-Dame de Tchernobyl

*Traduit de l'anglais par Sylvie Denis et Francis Valéry
harmonisé par Quarante-Deux*

*Nous ne savions pas si nous étions au Paradis ou sur Terre,
car tant de beauté et de splendeur ne peuvent sûrement exister
où que ce soit ici-bas.*

L'envoyé du prince Vladimir de Kiev, décrivant l'église de la
Sagesse Divine à Constantinople en 987.

C'est l'étable la plus vétuste du monde païen.
Mark Twain, dans les mêmes circonstances, en 1867¹.

Luciano Masini avait l'allure hantée et le visage bouffi d'un insomniaque. Il m'avait l'air d'un homme qui s'était mis à se demander, toutes les nuits vers deux heures du matin, si sa femme, âgée de vingt ans, avait vraiment trouvé l'amant de ses rêves en la personne d'un industriel trois fois plus vieux qu'elle – aussi spirituel, érudit, fortuné fût-il. Je n'avais pas suivi sa carrière en détail mais son action la plus célèbre avait été le rachat en bloc du département des câbles supraconducteur de Pirelli, quand la société mère avait été démantelée en 2009. Impeccable dans un costume de soie grise, dont la coupe présentait juste ce qu'il fallait de démodé pour avoir du style, il donnait l'impression d'avoir été autrefois remarquablement beau. Le type même, pensai-je, du vaniteux, plein d'illusions et de doutes tardifs.

Mais j'avais tort, car il me dit : « Je veux que vous me retrouviez un colis.

— Un colis ? » Je fis de mon mieux pour avoir l'air intéressé – si l'adultère est assommant, les objets perdus le sont davantage encore.

« Disparu au départ de...

— Zurich.

— À destination de Milan ?

— Évidemment. »

¹ Et selon la traduction de Fanchita Gonzalez-Batlle. (N. d. E.)

Masini avait presque tressailli. Comme si l'idée qu'il ait pu envoyer volontairement son précieux chargement vers une autre destination lui causait une douleur physique.

« Rien ne se perd jamais vraiment, dis-je avec précaution. Une lettre suffisamment ferme adressée par vos avocats au coursier pourrait suffire à faire des miracles. »

Masini sourit sans humour : « Je ne crois pas. Le coursier est mort. »

La lumière de l'après-midi emplissait la pièce. La fenêtre faisait face à l'est, à l'opposé du soleil, mais le ciel lui-même était éblouissant. Je ressentis un instant de clarté étrange, la sensation indéniable que j'émergeais tout juste d'une somnolence persistante, comme si j'avais entrepris cette conversation dans un état de demi-sommeil et m'étais réveillé seulement maintenant. Masini laissa battre deux fois le planétaire en cuivre qui se trouvait au mur derrière moi ; à chaque coup, se devinait le doux engrènement d'un millier de roues dentées minuscules. Puis il dit : « On l'a retrouvée dans une chambre d'hôtel à Vienne, il y a trois jours. Avec une balle dans la tête, tirée à bout portant. Et non, elle n'était pas censée faire un tel détour.

— Qu'y avait-il dans le colis ?

— Une petite icône. » Un mouvement des mains indiqua une hauteur d'environ trente centimètres. « Une représentation de la Madone datant du XVIII^e siècle. D'origine ukrainienne.

— D'Ukraine ? Savez-vous comment elle s'est retrouvée à Zurich ? »

J'avais entendu dire que le gouvernement ukrainien avait relancé récemment la campagne destinée à persuader certains pays de s'occuper effectivement de la restitution des œuvres d'art volées. Des caisses entières avaient été sorties en contrebande pendant la période de troubles et de corruption des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix.

« Elle faisait partie de la succession d'un collectionneur célèbre, un homme à la réputation sans tache. Mon propre marchand d'art a examiné tous les papiers, les actes de vente, les permis d'exportation, avant de donner son aval.

— On peut en fabriquer des faux. »

Masini fit un effort visible pour contenir son agacement.

« On peut faire des faux de n'importe quoi. Que voulez-vous que je vous dise ? Je n'ai aucune raison de penser qu'il s'agissait d'un objet volé. Je ne suis pas un criminel, signor Fabrizio.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Donc... l'argent et l'objet ont changé de main à Zurich ? L'icône était à vous quand elle a été volée ?

— Oui.

— Puis-je vous demander combien vous l'aviez payée ?

— Cinq millions de francs suisses. »

J'ai laissé passer sans faire de commentaires, bien que pendant un moment je me sois tout de même demandé si j'avais bien entendu. Je n'avais rien d'un expert mais je savais que les icônes orthodoxes étaient habituellement peintes par des artistes anonymes, et qu'elles étaient censées être aussi peu rares qu'un exemplaire de la bible. Il y avait des exceptions, bien entendu (quelques spécimens précieux et aboutis de chaque type de représentation), mais ils dataient d'époques bien plus anciennes que le XVIII^e siècle. Quels qu'aient été sa beauté et son état de préservation, ces cinq millions paraissaient bien trop cher.

« Vous avez certainement dû l'assurer... dis-je.

— Bien sûr. Et il se pourrait même que je récupère mon argent, dans un an ou deux. Mais je préférerais de loin avoir l'icône. C'est d'ailleurs pour ça que je l'ai achetée.

— Vos assureurs seront du même avis. Ils feront de leur mieux pour la retrouver. » Si un autre enquêteur avait déjà une longueur d'avance, je ne voulais pas perdre mon temps, et encore moins s'il s'agissait d'entrer en compétition avec un assureur suisse sur son propre terrain.

Masini fixa sur moi son regard injecté de sang. « Leur *mieux*, ce n'est pas suffisant ! Certes, ils voudront éviter de déboursier l'argent et ils traiteront cette perte potentielle avec le plus grand sérieux... comme les bons comptables qu'ils sont. Et la police autrichienne fera, sans aucun doute, tout son possible pour trouver le meurtrier. Mais cela étant, ni les uns ni les autres ne sont motivés par un quelconque sentiment d'urgence. Ils ne

seraient aucunement perturbés si rien n'était résolu pendant des mois. Ou pendant des années. »

Si je m'étais trompé sur Masini pour les visions nocturnes d'adultère, j'avais cependant eu raison sur un point : il était mû par une passion, une obsession, aussi farouche que la jalousie, aussi profonde que la fierté, aussi fondamentale que le sexe. Il se pencha en avant, au-dessus du bureau, se retenant de saisir le devant de ma chemise, mais il me commandait et m'implorait avec autant d'arrogance et de pathos que si c'était effectivement le cas.

« Deux semaines ! Je vous donne deux semaines – et votre prix sera le mien ! Livrez-moi l'icône sous quinzaine... et vous pourrez me demander tout ce que j'ai ! »

*
* *

L'offre de Masini était extravagante et je l'ai traitée avec le sérieux qu'elle méritait, mais j'ai néanmoins accepté l'affaire. Il y a pire pour occuper deux semaines, me suis-je dit, que de rencontrer des indicateurs opérant aux frontières du marché noir tout en déjeunant longuement dans des restaurants dignes des amateurs d'art.

Le point de départ le plus évident, cependant, c'était le coursier. Elle s'appelait Gianna De Angelis. À vingt-sept ans, elle était dans le métier depuis cinq ans et avait un dossier professionnel sans tache. Selon les autorités, pas une seule plainte n'avait été déposée contre elle, que ce soit par des clients ou par son employeur. Elle travaillait pour une petite entreprise milanaise dont la réputation était tout aussi bonne. C'était leur première perte en vingt ans, tant en marchandise qu'en personnel.

J'ai parlé à deux de ses collègues ; ils m'ont livré les faits bruts mais n'ont pas voulu se laisser entraîner à des suppositions. La transaction avait eu lieu dans la salle des coffres d'une banque de Zurich puis De Angelis était allée en taxi droit à l'aéroport. Elle avait téléphoné au siège pour dire que tout se passait bien, moins de cinq minutes avant l'heure

prévue pour son embarquement. L'avion était parti à l'heure mais elle n'était pas à bord. Elle avait acheté un ticket à la Tyrolean Airlines – avec sa carte de crédit personnelle – et avait pris un vol direct pour Vienne, en portant la mallette contenant l'icône comme bagage à main. Six heures plus tard, elle était morte.

Son fiancé travaillait comme ingénieur du son pour la télé. Je l'ai retrouvé dans l'appartement qu'ils partageaient, pas rasé, les yeux rouges et avec la gueule de bois. Il était encore sous le choc, sinon je ne crois pas qu'il m'aurait laissé passer la porte. Je lui ai présenté mes condoléances, l'ai aidé à finir une bouteille de vin puis, avec douceur, je lui ai demandé si Gianna avait reçu des coups de téléphone inhabituels, fait des projets de dépenses extravagantes, ou avait paru anormalement nerveuse ou excitée durant les semaines précédentes. J'ai dû abréger l'entretien quand il a essayé de m'ouvrir le crâne avec la bouteille vide.

Je suis revenu au bureau pour ratisser les bases de données, en partant des archives officielles jusqu'aux ramassis de listes de diffusions et de fragments électroniques grossièrement assemblés que fournissaient diverses crapules faisant dans le cyber. Un de ces systèmes, basé à Tokyo, pouvait fouiller tous les journaux numériques de la planète, ainsi que les images-clés des reportages télévisés, afin de retrouver un visage – que le nom du sujet soit ou non mentionné dans la légende ou le commentaire. J'ai localisé une quasi-jumelle, marchant bras dessus bras dessous avec un gangster à la sortie d'un tribunal de Buenos Aires en 2007, et une autre pleurant dans les ruines d'un village des Philippines, sa famille ayant été tuée lors d'un typhon en 2010. Mais d'elle, il n'y avait aucune véritable image. Une recherche textuelle dans les médias locaux donna en tout et pour tout deux réponses ; elle n'avait eu son nom dans le journal qu'à sa naissance et à sa mort.

D'après ce que j'avais pu découvrir, sa situation financière était parfaitement saine. Personne ne disposait à son sujet de la moindre information compromettante – et il n'y avait pas l'ombre d'un indice de collusion avec le crime organisé. L'icône n'était certainement pas l'objet le plus précieux qu'elle avait eu

en main – je continuais d’ailleurs à penser que Masini l’avait payée bien trop cher. Anonymes ou pas, les œuvres d’art ne représentent pas le plus liquide des avoirs. Pourquoi, dans ces conditions, s’était-elle laissée acheter cette fois-là justement, alors qu’elle avait dû croiser précédemment mille occasions bien plus tentantes ?

Peut-être n’était-elle pas allée à Vienne dans le but de vendre l’icône. Peut-être avait-elle été contrainte de s’y rendre. Je n’arrivais pas à imaginer qu’elle ait pu être « kidnappée » au beau milieu de l’aéroport, puis traînée à un guichet, passée contre son gré sous les scanners de la sécurité et conduite de force jusqu’à l’avion. Elle était armée, bien entraînée et disposait de tout l’attirail électronique dont elle pouvait avoir besoin pour obtenir une aide immédiate. Même si elle n’avait pas eu un pistolet radiotransparent braqué sur son cœur pendant tout le trajet, une menace plus subtile l’avait peut-être convaincue d’obtempérer.

Alors que le soir tombait sur le premier des quatorze jours qui m’avaient été alloués, je marchais, irrité, de long en large dans le bureau, déjà d’humeur pessimiste. L’image de De Angelis souriait calmement sur mon terminal ; le vin de son amant éploré m’avait laissé un goût amer dans la bouche. Cette femme était morte, *c’était ça le crime*, et moi j’étais payé pour retrouver la trace d’un bout de kitsch défraîchi. Si j’identifiais les tueurs, ce serait à titre tout à fait annexe. À dire vrai, j’espérais bien que ce ne serait pas le cas.

J’ai ouvert les stores et ai regardé en bas vers le centre-ville. Des points de la taille d’une puce filaient à travers la Piazza del Duomo, écrasés par la forêt insensée des flèches gothiques de la cathédrale. En général, je ne la remarquais pas : ce n’était qu’un élément dans le luxe du panorama – au même titre que les Alpes que l’on apercevait depuis la réception – et cette vue n’était qu’une partie d’un tout, d’une image « haut de gamme » qui me permettait d’avoir des tarifs vingt fois supérieurs à ceux de n’importe quel détective de seconde zone. Mais voilà qu’en la découvrant je clignais des yeux, comme s’il s’agissait d’une hallucination : elle paraissait si étrangère, si peu à sa place à côté des bâtiments milanais chatoyants de céramique sombre en

ce XXI^e siècle. Des statues de saints, d'anges, ou peut-être des gargouilles – je ne m'en souvenais pas bien et, à cette distance, je ne pouvais pas vraiment les distinguer –, se tenaient au sommet de chaque pinacle, comme un millier de stylites déments. Sur toute sa surface, le toit était incrusté de marbre teinté de rose, orné de façon étourdissante et surréaliste : cela ressemblait par endroits à la plus fine des dentelles ; à d'autres, on aurait dit des barbelés. Bon athée ou pas, j'étais entré une fois ou deux dans l'édifice, même si j'avais du mal à me rappeler quand et pourquoi ; sans doute à l'occasion de cérémonies auxquelles je n'avais pu échapper. De toute façon, c'était une vision avec laquelle j'avais grandi ; elle n'aurait dû représenter à mes yeux qu'un point de repère familier, rien de plus. Mais en cet instant précis, toute la structure me paraissait complètement étrangère, absolument bizarre. C'était comme si les montagnes du nord s'étaient dépouillées de leur neige, de leur verdure et de leurs terres arables, pour révéler leur état d'artefacts géants, de pyramides d'Amérique centrale, de reliques d'une civilisation disparue.

J'ai fermé les stores et effacé le visage du coursier mort de l'écran de mon ordinateur.

Puis j'ai acheté un ticket pour Zurich.

*

* *

Les bases de données s'étaient révélées très bavardes au sujet de Rolf Hengartner. Il avait travaillé dans l'édition électronique et conclu des affaires dans cette dimension éthérée où les plus gros fournisseurs de logiciels européens découpaient le marché à leur convenance mutuelle. Je l'imaginais en train de skier – sur la neige et sur l'eau – en compagnie de ministres de la culture et de magnats des satellites... mais sans doute pas ces dernières années, à plus de soixante-dix ans et atteint d'un lymphome aigu. Il avait commencé sa carrière dans la production cinématographique, en orchestrant le financement de coproductions multinationales. Dans le salon de réception de ce qui était maintenant le bureau de son adjoint, une photo le

montrait, poing levé, aux côtés d'un Depardieu encore jeune, au cours d'une manifestation anti-Hollywood qui avait eu lieu à Paris vingt ans auparavant.

Max Reif, son bras droit, avait été désigné comme exécuteur testamentaire. J'avais téléchargé sur mon assistant la dernière version de *Schweitzerdeutsch* – logiciel toujours aussi coûteux – dans l'espoir qu'il m'aiderait à mener l'entretien sans faire trop de gaffes, mais Reif insista pour s'en tenir à l'italien, qu'il s'avéra parler tout à fait couramment.

La femme de Hengartner était décédée avant lui, mais il avait laissé trois enfants et dix petits-enfants. Comme personne dans la famille n'avait jamais manifesté beaucoup d'intérêt pour la collection, Reif avait été chargé de vendre l'ensemble des œuvres d'art.

« Pour quoi se passionnait-il plus particulièrement ? Pour les icônes orthodoxes ?

— Pas du tout. Herr Hengartner avait des goûts très éclectiques, mais cette icône a pourtant été une surprise totale pour moi. Une sorte d'anomalie. Il possédait quelques pièces gothiques françaises et d'autres de la Renaissance italienne comportant des thèmes religieux, mais il ne s'était en aucune façon spécialisé dans la madone. Et encore moins dans la tradition orientale. »

Reif me montra une photo de l'icône reproduite sur papier glacé dans le catalogue de la vente aux enchères. Masini avait perdu le sien, aussi était-ce la première fois que j'avais l'occasion de voir précisément ce que je cherchais. Je lus la partie rédigée en italien dans le commentaire en cinq langues de la page qui lui faisait face :

Un exemple étonnant d'icône connue sous le nom de Mère de Dieu de Vladimir, ce dernier étant probablement le type le plus ancien de la variété « tendresse » (en grec eleousa, en russe umileniye). Elle dépeint la Vierge tenant l'Enfant dans ses bras, Son visage tendrement serré contre la joue de Sa Mère, dans un puissant symbole de compassion à la fois humaine et divine pour toute la création. Selon la tradition, cette icône est une variation d'un tableau de l'évangéliste Luc. L'exemplaire survivant – duquel ce type tire son nom – fut

amené à Kiev de Constantinople au XII^e siècle et se trouve désormais dans la galerie Tretyakov à Moscou. Certains considèrent qu'il représente le plus grand trésor sacré de la nation russe.

Artiste inconnu. Ukrainien. Début du XVIII^e siècle.

Panneau de cyprès, 293 × 204 mm, détrempe à l'œuf sur toile, délicatement décorée d'argent battu.

Le prix de réserve était de quatre-vingt mille francs suisses. Moins d'un cinquantième de ce que Masini avait payé.

Je ne voyais pas en quoi l'œuvre pouvait avoir un quelconque attrait esthétique : ça n'avait vraiment rien d'un Caravage. Les couleurs étaient ternes, l'exécution grossière – délibérément réalisée en deux dimensions – et même l'argent était très terni. La peinture elle-même semblait en assez bon état ; un instant, j'ai cru qu'il y avait une fente de l'épaisseur d'un cheveu sur toute la largeur de l'icône mais à y regarder de plus près, cela ressemblait plutôt à un défaut de la reproduction : une éraflure sur la plaque d'impression, ou sur l'un ou l'autre intermédiaire photographique.

Bien entendu, cet objet n'était pas censé être du « grand art » dans la tradition occidentale. Aucune expression de l'ego de l'artiste, aucune complaisance pour ses particularités stylistiques. Il s'agissait, vraisemblablement, d'une copie fidèle de l'original byzantin qui devait jouer un rôle dans la pratique de la religion orthodoxe et je n'étais pas en position de juger de sa valeur dans ce contexte. J'avais toutefois quelques difficultés à imaginer Rolf Hengartner ou Luciano Masini se convertissant en secret à l'Église d'Orient. N'y avait-il donc là qu'une simple histoire d'investissement, même judicieux ? N'était-ce rien d'autre, pour eux, qu'une carte de baseball du XVIII^e siècle ? Si le seul intérêt de Masini était d'ordre financier, pourquoi alors avait-il payé tellement plus que la valeur marchande ? Et pourquoi voulait-il à tout prix la récupérer ?

« Pouvez-vous m'indiquer qui a participé aux enchères en dehors du signor Masini ?

— Les mêmes marchands, les mêmes courtiers que d'habitude. J'ai bien peur de ne pas être en mesure de vous dire pour qui ils travaillaient.

— Mais c'est vous qui avez mené la vente ? » Un certain nombre d'acheteurs potentiels, ou leurs agents, étaient venus à Zurich pour voir la collection en personne – Masini était parmi eux – mais l'affaire elle-même s'était déroulée par téléphone et par ordinateurs interposés.

« Bien sûr.

— S'est-il dégagé un consensus sur un prix proche de la dernière offre de Masini ? Ou a-t-il été contraint de faire grimper les enchères pour contrer un seul de ses rivaux anonymes ? »

Reif se raidit et je réalisai tout à coup ce que ma question impliquait.

« Je ne voulais surtout pas dire...

— *Au moins* trois des autres enchérisseurs, coupa-t-il sur un ton glacé, étaient à quelques centaines de milliers de francs du signor Masini, pendant toute la durée de la vente. Je suis sûr qu'il vous le confirmera, si vous prenez la peine de le lui demander. » Il hésita, puis ajouta un peu moins sur la défensive : « De toute évidence, le prix de réserve avait été largement sous-estimé. Mais Herr Hengartner avait prévu que la salle des ventes sous-évaluerait cette pièce ».

J'en tombai des nues. « Je croyais que vous n'étiez pas au courant de l'existence de l'icône avant sa mort. Si vous aviez parlé de sa valeur avec lui...

— Pas du tout. Mais Herr Hengartner a laissé un mot à côté de l'objet, dans le coffre-fort. » Reif hésita comme s'il se demandait si je méritais ou non d'être dans la confidence des intuitions du grand homme.

Je n'osai pas le supplier, et encore moins insister ; j'attendis simplement en silence qu'il veuille bien continuer. Ça n'a pas dû durer plus de dix ou quinze secondes, mais je crois bien que je me suis mis à transpirer.

Reif sourit et mit fin à mes souffrances. « Le mot disait : *“Préparez-vous à une surprise.”* »

*

* *

Au début de la soirée, j'ai quitté ma chambre d'hôtel pour aller errer dans le centre-ville. Je n'avais jamais eu l'occasion de visiter Zurich auparavant mais, en dehors du problème de la langue, je commençais déjà à me sentir chez moi. Tout était pratiquement identique : les chaînes de restauration rapide qui avaient colonisé la ville, les publicités sur les panneaux électroniques, les jeux d'où provenaient les images étincelantes affichées sur les vitrines des salons de réalité virtuelle, la regrettable mode texane adoptée par les gamins de douze ans qui se trouvaient à l'intérieur. Même l'odeur était exactement celle de Milan un samedi soir : frites, pop-corn, Reebok et Coca.

Les services secrets ukrainiens ont-ils assassiné De Angelis pour récupérer l'icône ? S'agissait-il de l'envers de la médaille, du pendant des efforts diplomatiques pour recouvrer des œuvres d'art volées ? Cela paraissait peu probable. S'il y avait eu le moindre motif justifiant le retour de l'icône, porter l'affaire devant les tribunaux aurait constitué une bien meilleure publicité en faveur de la cause. Massacrer des citoyens étrangers ne pouvait que remettre gravement en question l'aide internationale et l'Ukraine était justement en train de négocier une amélioration de ses relations commerciales avec l'Europe. Je ne pouvais pas croire qu'un gouvernement puisse risquer tant pour une seule œuvre d'art, dans un pays plein de copies plus ou moins interchangeables de la même pièce. Ce n'était pas comme si Hengartner avait mis la main sur l'original du XII^e siècle.

Qui, alors ? Un autre amateur, un autre accumulateur obsessionnel sur qui Masini avait emporté l'enchère ? Peut-être quelqu'un, contrairement à Hengartner, qui possédait déjà plusieurs autres cartes de baseball, et voulait la série complète ? Les assureurs de Masini avaient sans doute le bras assez long pour découvrir l'identité des véritables enchérisseurs – ce n'était certainement pas mon cas. Un collectionneur rival n'était pas la seule hypothèse possible. Ce pouvait aussi être un marchand assez impressionné par le prix atteint par l'icône pour voir un intérêt à l'acquérir par d'autres moyens.

L'atmosphère se rafraîchissait plus vite que je ne l'avais prévu ; je décidai de rentrer à l'hôtel. J'avais cheminé le long de

la Limmat, en direction du lac ; je pris le premier pont pour retraverser puis, à mi-chemin, m'arrêtai pour me situer. Deux cathédrales se faisaient face de part et d'autre de la rivière, des structures peu impressionnantes par rapport au château géant de Nosferatu, à Milan. Un frisson – certes ridicule – de malaise m'a pourtant parcouru comme si les deux compères avaient comploté pour me tendre une embuscade.

La suite logicielle *Schweitzerdeutsch* comprenait en bonus des cartes et des guides touristiques. Je pressai sur le bouton OÙ SUIS-JE ?, et l'unité GPS de l'assistant fournit les coordonnées au programme, qui se mit en devoir de démystifier mon environnement. Les deux bâtiments en question étaient la Großmünster (qui ressemblait à une forteresse avec ses deux tours aux silhouettes brutales situées côte à côte, pas tout à fait en face de la rive est), et la Fraumünster (qui autrefois avait été une abbaye, et ne comportait qu'une seule flèche élancée). Les deux dataient du XIII^e siècle, bien que des modifications diverses eussent été apportées pratiquement jusqu'à l'époque moderne. Les vitraux étaient, pour l'une, de Giacometti, pour l'autre de Chagall. Et Ulrich Zwingli avait lancé la Réforme suisse depuis la chaire de la Großmünster, en 1523.

J'étais en train de fixer l'un des lieux de naissance d'une secte qui avait perduré cinq cents ans, et c'était bien plus étrange que de se tenir à l'ombre du plus ancien des temples romains. *Le christianisme a modelé le paysage physique et culturel de l'Europe pendant deux mille ans, aussi inexorablement qu'un glacier, aussi implacablement que l'affrontement de deux plaques tectoniques* ; l'affirmer revenait à enfoncer une porte ouverte. Mais j'avais beau avoir été toute ma vie entouré par la démonstration de cet état de choses, ce n'était que maintenant – au moment où l'héritage de ces millénaires commençait à me paraître de plus en plus bizarre – que je comprenais vraiment ce que cela signifiait. Des querelles ésotériques sur des points de théologie entre des gens qui m'étaient aussi étrangers que les Égyptiens de l'antiquité avaient transformé tout le continent ; certes, elles l'avaient fait en association avec un millier de forces purement politiques et économiques, mais à un niveau ou à un autre, elles avaient

néanmoins façonné le développement de presque toutes les activités humaines, de l'architecture à la musique, du commerce à la guerre.

Il n'y avait aucune raison de croire que le processus s'était interrompu. Que les Alpes aient cessé de s'élever n'impliquait en rien la fin de tout mouvement géologique.

« Voulez-vous en savoir plus ? me demanda le guide.

— Non, sauf si je peux avoir le mot qui désigne la peur pathologique des cathédrales. »

Il hésita avant de répondre, avec une logique floue impeccable : « Il y a des cathédrales partout en Europe. Auxquelles en particulier pensiez-vous ? »

*

* *

Des collègues de De Angelis m'avaient fourni le nom de la compagnie de taxis qu'elle avait utilisée pour se rendre de la banque à l'aéroport – c'était ce qu'elle avait payé en dernier avec sa carte de crédit professionnelle. J'en avais eu la directrice au téléphone depuis Milan et, de retour à l'hôtel, j'ai trouvé un message dans lequel celle-ci me donnait le nom du chauffeur qui avait conduit lors de ce trajet. Il était loin d'être la dernière personne à l'avoir vue en vie, mais c'était peut-être juste avant qu'on la persuade, d'une manière ou d'une autre, d'amener l'icône à Vienne. Il devait se présenter au dépôt à neuf heures ce soir-là pour prendre son service. J'ai mangé rapidement avant de ressortir dans le froid. Les seuls taxis à se trouver près de l'hôtel appartenaient à une compagnie rivale. J'ai fait le trajet à pied.

Phan Anh Tuan buvait du café dans un coin du garage. Après un bref échange en allemand, il me demanda si je ne préférais pas parler français. Je changeai de langue avec gratitude. Il me dit qu'au moment de la chute du Mur, il faisait des études d'ingénieur à Berlin Est. « J'ai toujours eu dans l'idée de finir mon cursus et de retourner chez moi. Mais je me suis laissé détourner quelque part. » Il dirigea son regard vers la rue sombre et glacée d'un air perplexe.

Je mis une photo de De Angelis sur la table, en face de lui. Il l'examina un bon moment. « Non, je suis désolé. Je n'ai emmené cette femme nulle part. »

Je n'avais pas été optimiste ; pourtant, j'aurais aimé pouvoir recueillir un petit indice sur son état d'esprit à ce moment-là. Est-ce qu'elle fredonnait la musique de *Prends l'oseille et tire-toi* tout le long du chemin de l'aéroport, ou quelque chose comme ça ?

« Vous devez avoir une centaine de clients par jour, dis-je. Merci quand même d'avoir essayé. » J'ai fait mine de reprendre la photo ; il retint ma main.

« Je n'ai pas dit que j'avais dû l'oublier. Mais plutôt que je suis sûr de ne jamais l'avoir vue auparavant.

— Lundi dernier à 14 h 12. De la Banque Intercontinentale à l'aéroport. Le registre de la centrale montre... »

Il fronça les sourcils. « Lundi ? Non. J'ai eu des problèmes de moteur. J'ai interrompu mon service pendant près d'une heure. Presque jusqu'à trois heures.

— Vous êtes sûr ? »

Il alla chercher un livre de bord manuscrit dans son véhicule et me montra l'entrée.

« Pourquoi la centrale se serait-elle trompée, alors ? »

Il haussa les épaules. « Probablement un problème de logiciel. Un ordinateur prend les appels et les répartit... tout est automatisé. On bascule un interrupteur sur la radio quand on n'est pas libre – et je ne peux pas avoir oublié car je l'ai laissée allumée tout le temps où je travaillais sur la voiture, et il n'y a eu aucun client pour moi.

— Est-ce que quelqu'un d'autre aurait pu accepter une course en se faisant passer pour vous ? »

Il rit. « Volontairement ? Non. Pas sans changer l'identifiant du récepteur.

— Ça serait difficile à faire ? Il faudrait une fausse puce, avec une copie du numéro de série ?

— Non. Mais ça implique d'extraire le poste, de l'ouvrir et de régler trente-deux micro-interrupteurs. Pourquoi quelqu'un se serait-il fatigué à faire ça ? »

C'est là que je vis une lueur de compréhension s'allumer dans son regard.

« Savez-vous si quelqu'un d'ici s'est fait voler sa radio, récemment ? L'émetteur-récepteur, pas le bloc musique ? »

Il hocha la tête avec tristesse. « Les deux. Quelqu'un s'est fait voler les deux. Il y a un mois environ. »

*
* *

Je suis revenu au dépôt le matin suivant et me suis fait confirmer par quelques autres chauffeurs l'essentiel de ce que Phan m'avait dit. Il ne serait pas facile de prouver qu'il n'avait pas menti pour son problème de moteur et n'avait pas conduit De Angelis lui-même, mais je ne voyais pas pourquoi il aurait inventé un « alibi » alors qu'il n'en avait nul besoin. Il aurait pu se contenter de dire : « Oui, c'est bien moi qui l'ai prise ; elle a à peine prononcé un mot. », et personne n'aurait eu le moindre motif de douter de lui.

Donc, quelqu'un s'était donné beaucoup de mal pour se retrouver seul avec De Angelis dans un faux taxi... et puis ils l'avaient laissée entrer dans l'aéroport et téléphoner au siège central. Sans doute pour repousser un peu le moment où ce dernier se rendrait compte que quelque chose clochait, mais pourquoi avait-elle accepté ? *Qu'avait alors dit le conducteur, dans l'espace de ces quelques minutes, pour quelle soit aussi coopérative ?* Avait-il menacé sa famille, son amant ? S'agissait-il d'un pot-de-vin, d'une somme suffisamment importante pour la convaincre de se décider sur le champ ? Et puis, elle ne s'était pas fatiguée à masquer ses traces parce qu'elle savait qu'il n'y avait aucun moyen de le faire de façon convaincante ? Elle avait accepté le fait que sa culpabilité serait évidente et qu'elle serait obligée de prendre la fuite ?

Il fallait que ce soit une sacrée enveloppe. Et même, comment avait-elle pu être assez naïve pour croire qu'on la paierait effectivement ?

Devant la Banque Intercontinentale, je sortis sa photo de mon portefeuille et la levai vers les portes à tambour en verre

blindé, essayant d'imaginer la scène : *Le taxi arrive, elle monte, ils se mêlent à la circulation. Le chauffeur dit : « Beau temps, hein ? Au fait, je sais ce qu'il y a dans votre mallette. Si vous venez à Vienne avec moi, je ferai de vous une femme riche. »*

Elle me lança un coup d'œil accusateur. « Bon, d'accord, je suis désolé, De Angelis, dis-je. Non, je ne crois pas que tu aies été à ce point stupide. »

Je fixai l'image, un tirage laser. Quelque chose me titillait. *Des radios numériques avec des identifiants pour chaque voiture ?* Cela m'avait surpris, sans que je sache trop pourquoi. Ça n'aurait pas dû, pourtant. Peut-être que des scènes extraites de film où chauffeurs de taxi et policiers communiquaient par coassements incompréhensibles traînaient encore dans mon subconscient et, à un certain niveau, donnaient forme à mes attentes, en dépit des technologies que j'utilisais moi-même tous les jours. Le mot « enchères » faisait toujours surgir l'image d'un homme ou d'une femme tenant un marteau, criant des offres dans une salle bondée, bien que je n'aie jamais assisté à quoi que ce soit y ressemblant de près ou de loin, sauf au cinéma. Dans la vraie vie, tout était informatisé, tout était numérique. Cette « photographie » n'échappait pas à la règle. La pellicule chimique avait commencé à disparaître des magasins quand j'avais quatorze ou quinze ans et même dans mon enfance, c'était un matériau strictement réservé aux amateurs ; la plupart des photographes professionnels se servaient de capteurs numériques depuis presque vingt ans.

Alors pour l'icône, pourquoi semblait-il y avoir une fine égratignure en travers de la photographie ? Les quelques centaines d'exemplaires du catalogue avaient certainement été fabriqués sans qu'on n'utilise un seul intermédiaire analogique ; tout avait dû être fait à partir d'un appareil photo numérique, puis d'un ordinateur, et enfin d'une imprimante laser. Le produit fini, sur papier glacé, était le seul anachronisme – et une salle des ventes moins conservatrice aurait offert à ses clients une version en ligne ou un CD interactif.

Reif m'avait laissé le catalogue. De retour dans ma chambre d'hôtel, je l'inspectai à nouveau. L'« égratignure » n'était à l'évidence pas une craquelure de la peinture ; elle traversait

l'image, ligne blanche parfaitement droite, d'épaisseur constante qui passait sans la moindre déviation de la partie peinte au relief argenté.

Un dysfonctionnement de l'appareil photo ? L'opérateur s'en serait sûrement aperçu, et aurait refait une prise. Et même si le défaut n'avait été remarqué que trop tard, n'importe quel bon logiciel de traitement aurait permis de l'enlever instantanément en pressant sur une seule touche.

J'essayai de téléphoner à Reif ; cela me prit presque une heure pour l'avoir.

« Pouvez-vous me donner le nom des maquettistes qui ont réalisé le catalogue de la vente ? »

Il me regarda comme si je l'avais appelé pendant qu'il faisait l'amour pour lui demander qui avait assassiné Elvis.

« Pourquoi avez-vous besoin de savoir ça ? »

— Je veux simplement poser une question à leur photographe...

— Leur photographe ?

— Oui, ou la personne qui a photographié les objets de la collection, qui que ça puisse être.

— Ça n'a pas été nécessaire. Herr Hengartner avait déjà des photos de tout, pour l'assurance. Il avait laissé un disque contenant les fichiers image, et des instructions détaillées pour la maquette du catalogue. Il savait qu'il était mourant. Il avait tout organisé, tout préparé. Est-ce que cela répond à votre question ? Est-ce que cela satisfait votre curiosité ? »

Pas tout à fait. Je rassemblai mes forces et me mis à plat ventre : pouvais-je espérer obtenir une copie du document original ? Je voulais avoir l'avis d'un historien d'art de Moscou, et les meilleures télécopies couleur du catalogue ne rendaient pas justice à l'icône. À contrecœur, Reif demanda à un assistant de retrouver les données et de me les transmettre.

La ligne, l'« égratignure », était là, dans le fichier.

Hengartner – qui avait chéri cette icône en secret, et qui avait su, d'une façon ou d'une autre, qu'elle atteindrait un prix extraordinaire – avait laissé une image d'elle comportant un défaut minuscule mais immanquable, et avait fait en sorte qu'il soit vu par tous les acheteurs potentiels.

Cela devait signifier quelque chose, mais quoi ? Je n'en avais pas la moindre idée.

*
* *

Une liste des dates auxquelles la Lombardie était tombée aux mains de l'Autriche ou en était sortie, apprise par cœur à l'âge de seize ans, était à peu près tout ce que je savais de l'empire des Habsbourg. Ce qui, en 2013, n'aurait pas dû avoir la moindre importance mais, de manière surprenante, je me sentais malgré tout fort mal préparé.

Une fois dans ma chambre d'hôtel, je défis mes bagages, puis jetai un coup d'œil méfiant par-dessus les toits de Vienne. Au loin, je voyais la cathédrale Saint-Étienne ; la tour sud, presque détachée du bâtiment principal, était surmontée d'une flèche semblable à une antenne radio en filigrane. Le décor de la toiture de la nef attirait le regard avec ses tuiles aux couleurs riches formant un motif en zigzag de chevrons et de losanges – comme si quelqu'un avait lancé un immense tapis mongol sur l'édifice pour le tenir au chaud. J'aurais certainement été déçu par quelque chose de moins exotique.

De Angelis était morte dans ce même hôtel, dans la chambre juste au-dessus de la mienne, de laquelle on avait à peu près la même vue. Elle avait réservé sous son vrai nom. Avait payé avec sa propre carte, alors qu'elle aurait pu utiliser du liquide et rester anonyme. *Cela prouvait-il qu'elle n'avait aucune raison d'avoir honte – qu'elle avait été menacée et pas achetée ?*

J'ai passé la moitié de la matinée à tenter de convaincre le patron de l'établissement que la police locale n'allait pas l'enfermer s'il me permettait de parler du meurtre à ses employés. Il avait l'air de considérer qu'il s'agissait là d'un acte de trahison.

« Si un citoyen viennois venait à décéder à Milan, ai-je argumenté avec patience, ne vous attendriez-vous pas à ce qu'un enquêteur autrichien accrédité soit reçu là-bas avec toute la courtoisie nécessaire ?

— On enverrait une délégation de la police qui contacterait les autorités milanaïses, pas un détective privé agissant par lui-même. »

Je n'arrivais à rien ; je laissai donc tomber. D'ailleurs, je devais me rendre à un rendez-vous.

Ce fameux déjeuner avec un agent du marché noir – à passer en note de frais – auquel j'aspirais depuis le début, eut en fait lieu dans un restaurant diététique. À Milan, j'avais versé plusieurs millions de lires à une « agence de mise en relations » du net pour qu'elle me mette en rapport avec un certain « Anton ». Il était bien plus jeune que ce à quoi je m'attendais : il semblait avoir environ vingt ans, et il émanait de lui le genre de confiance en soi que je n'avais rencontrée, jusqu'à présent, que chez des revendeurs de drogue adolescents aux poches pleines à craquer. Je me débrouillai à nouveau pour ne pas utiliser mon épouvantable allemand. Anton parlait anglais comme sur CNN, avait un accent qui me parut hongrois.

Je lui tendis le catalogue de la vente aux enchères, ouvert à la bonne page ; il jeta un coup d'œil à l'image de l'icône.

« Ah ouais. La Vladimir. Je peux vous en avoir une pareille. Dix mille dollars US.

— Je ne veux pas d'une copie factice. » L'idée paraissait bien séduisante, mais Masini n'aurait jamais marché. « Ni d'une œuvre contemporaine similaire. Je désire savoir qui a voulu *cette icône-là*. Qui a signalé qu'elle allait changer de mains à Zurich, et qu'on était prêt à payer pour la passer à l'est.

Je devais faire un effort délibéré pour ne pas baisser les yeux et regarder où il avait placé les pieds. Avant son arrivée, j'avais discrètement semé sous la table une pincée de microsphères en silice sur le sol. Chacune d'entre elles contenait un minuscule accéléromètre (un ensemble de faisceaux de silicium élastiques de quelques microns de diamètre, fabriqués sur le même type de puces qu'un microprocesseur de faible puissance). Si une seule, parmi les cinquante mille que j'avais saupoudrées, adhérerait encore à ses chaussures lors de notre prochaine rencontre, je pourrais l'interroger en mode infrarouge, et apprendre exactement où il était allé. Ou bien l'endroit où il avait entreposé cette paire quand il en avait changé.

« Les icônes vont vers l'ouest, dit Anton comme s'il avait énoncé une loi naturelle. Par Prague ou Budapest, vers Vienne, Salzbourg, Munich. C'est comme ça que tout est organisé.

— Mais pour cinq millions de francs suisses, ne croyez-vous pas que quelqu'un ait pu faire l'effort de s'écarter des circuits traditionnels d'approvisionnement ? »

Il se renfroga. « *Cinq millions !* Je n'en crois rien. En quoi peut-elle bien valoir cinq millions ? »

— C'est vous l'expert. À vous de me le dire. »

Il me lança un regard furieux, comme s'il me soupçonnait de me moquer de lui, puis il baissa de nouveau les yeux vers le catalogue. Cette fois, il lut même le commentaire. Il dit prudemment : « Peut-être est-elle plus vieille que les vendeurs ne le croyaient. Si elle date en réalité, disons, du XV^e siècle, le prix serait presque logique. Votre client aurait deviné son âge réel... et quelqu'un d'autre l'a fait de son côté. » Il soupira. « Ça reviendra très cher pour trouver de qui il s'agit. Les gens n'auront pas très envie de parler.

— Vous savez où je loge. Dès que vous aurez mis la main sur quelqu'un ayant besoin d'être persuadé, faites-moi signe. »

Il hocha la tête d'un air maussade, comme s'il s'était sérieusement attendu à ce que je lui donne un gros paquet de billets à distribuer en guise de pots-de-vin. Je faillis lui poser une question sur l'« égratignure ». *Est-ce que ça pourrait être une espèce de message codé, entre initiés, indiquant que l'icône est plus vieille qu'elle ne semble ?* Mais je ne voulais pas me ridiculiser. Il l'avait vue et n'avait rien dit. Peut-être ne s'agissait-il après tout que d'une erreur informatique sans signification.

Une fois l'addition réglée par mes soins il se leva pour partir, puis se pencha vers moi et dit doucement : « Si tu parles de mes activités à qui que ce soit, je te ferai tuer. »

Sans broncher, je répondis : « C'est réciproque. »

Après son départ, j'essayai d'en rire. *Jeune con, petit frimeur*. Mais je n'arrivais pas à émettre le son qu'il fallait. Je ne pensais pas qu'il serait très content s'il découvrait ce dans quoi il avait marché. Je pris mon assistant et consultai mon carnet de rendez-vous, puis je laissai mon bras droit pendre à mon côté

pendant une seconde pour arroser le sol d'un code qui enjoignait aux microsphères restantes de s'autodétruire.

Je sortis ensuite l'image de De Angelis de mon portefeuille et la posai en face de moi, sur la table.

« Alors, je suis en danger ? demandai-je. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Elle me fixa avec un demi-sourire. Son regard aurait pu exprimer de l'amusement, ou bien de l'inquiétude. Mais pas de l'indifférence ; j'en étais sûr. Elle ne semblait cependant pas sur le point de me dispenser quoi que ce soit, ni prédictions ni conseils.

*
* *

Je me préparais psychologiquement à affronter à nouveau le gérant de l'hôtel, lorsque le fonctionnaire municipal chargé de ces sortes de choses finit par consentir à lui télécopier une déclaration dans les règles qui reconnaissait la validité de ma licence dans toute la juridiction. Cela sembla le satisfaire, bien que le document en question ne dise rien de plus que ceux que je lui avais déjà montrés.

Le réceptionniste se souvenait à peine de De Angelis ; il était incapable de dire si elle était de bonne humeur ou nerveuse, amicale ou laconique. Elle avait porté elle-même ses bagages ; un portier se rappelait l'avoir vue avec la mallette et un sac de voyage (elle avait passé la nuit à Zurich avant de récupérer l'icône). Elle n'avait pas fait appel au service de chambre, et ne s'était rendue dans aucun des restaurants de l'hôtel.

L'homme de ménage qui avait découvert le corps était né à Turin selon les dires de son chef. Je ne savais cependant pas si ce point m'apporterait une aide ou se révélerait plutôt une gêne. Quand je finis par le trouver, dans une réserve située au sous-sol, il me dit sur un ton têtu et en allemand : « J'ai tout raconté à la police. Pourquoi êtes-vous venu m'embêter ? Si vous voulez des détails sur l'affaire, allez leur demander à eux ! »

Il me tourna le dos. Apparemment, il faisait l'inventaire des shampooings pour moquette et des désinfectants, mais il se comportait comme si c'était urgent.

« Ça a dû vous causer un choc, quelqu'un d'aussi jeune. Une cliente de quatre-vingts ans qui meurt dans son sommeil, vous n'auriez sans doute pas trop de mal à l'accepter. Mais Gianna avait vingt-sept ans. C'est une tragédie. »

Il se crispa en entendant son nom. Je vis ses épaules se contracter. *Six jours après ? Une femme qu'il n'avait même pas rencontrée ?*

« Vous ne l'aviez pas vue auparavant, dites-moi ? Vous ne lui aviez pas parlé ?

— Non. »

Je ne le crus pas. Le patron était un crétin à l'esprit étroit ; fricoter avec les clients était sans doute strictement interdit. Ce type avait une vingtaine d'années, était beau gosse et parlait la même langue. Qu'avait-il fait ? Flirté avec elle dans un couloir pendant trente secondes ? Et maintenant, il avait peur de perdre son emploi s'il l'admettait ?

« Personne ne le saura si vous me répétez ce qu'elle a dit. Vous avez ma parole. Ce n'est pas comme avec les flics, ici ; rien n'a besoin d'être officiel. Tout ce que je veux, c'est arriver à faire enfermer les salauds qui l'ont tuée. »

Il posa son lecteur de code à barres et se retourna pour me faire face.

« Je lui ai simplement demandé d'où elle était. Ce qu'elle faisait en ville. »

Je sentis les poils se hérissier sur ma nuque. Ça m'avait pris tellement longtemps pour m'approcher d'elle ne serait-ce qu'un peu que je n'arrivais pas tout à fait à y croire.

« Comment a-t-elle réagi ?

— Elle a été polie. Amicale. Mais elle avait cependant l'air nerveuse. Préoccupée.

— Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Qu'elle était de Milan.

— Quoi d'autre ?

— Quand je lui ai demandé pourquoi elle était à Vienne, elle a répondu qu'elle jouait les chaperons.

- Les quoi ?
— Elle a dit qu'elle n'était pas là pour longtemps. Et que c'était pour chaperonner une dame plus âgée qu'elle. »

*
* *

Un chaperon ? Je suis resté éveillé la moitié de la nuit, essayant de comprendre ce que ça pouvait bien vouloir dire. Est-ce que cela signifiait que l'icône était toujours sous sa protection ? Qu'elle veillait encore dessus au moment où elle était morte ? Qu'elle considérait qu'il s'agissait de la propriété de Luciano Masini, et qu'elle gardait la ferme intention de la lui livrer, et ce jusqu'à la fin ?

Que lui avait dit le « chauffeur de taxi » ? « Amenez l'icône à Vienne pour une journée » ? « Vous pourrez ne pas la quitter des yeux » ? « Nous ne voulons pas la voler... simplement l'emprunter » ? « Pour prier devant elle une dernière fois avant qu'elle ne disparaisse dans le coffre d'une autre banque occidentale » ? Mais qu'avait de tellement spécial cette copie particulière de la Mère de Dieu de Vladimir pour qu'elle mérite qu'on se donne tant de mal ? Peut-être ce qui faisait aussi que Masini était prêt à payer cinq millions de francs suisses pour l'obtenir... mais quoi au juste ?

Et pourquoi De Angelis avait-elle sacrifié son emploi et risqué la prison pour participer à cette opération ? Même si elle ne s'était pas rendu compte qu'il s'agissait de toute évidence d'un coup monté, qu'avaient-ils bien pu lui offrir pour qu'elle foute en l'air sa carrière et sa réputation ?

Je dormais depuis seulement dix ou vingt minutes quand j'ai été réveillé par de grands coups frappés contre la porte de ma chambre. Le temps que je m'extirpe péniblement de mon lit et que j'enfile mon pantalon, les policiers avaient perdu patience et étaient entrés en utilisant leur passe. Il n'était pas tout à fait deux heures du matin.

Ils étaient quatre, dont deux en uniforme. L'un d'entre eux agita une photographie sous mon nez. Je plissai les yeux pour la regarder.

« Avez-vous parlé à cet homme ? Hier ? »

C'était Anton. Je hochai la tête. S'ils n'avaient pas déjà connu la réponse, ils n'auraient pas posé la question.

« Voulez-vous nous suivre, s'il vous plaît ?

— Pourquoi ?

— Parce que votre ami est mort. »

Ils m'ont montré le corps, pour que je puisse confirmer qu'il s'agissait bien du même homme. On lui avait tiré une balle dans la poitrine avant de le balancer près du canal. Près, mais pas dedans ; les tueurs avaient peut-être été dérangés. À la morgue, c'est sûr, le cadavre n'avait plus ses chaussures, mais ça aurait quand même valu le coup d'envoyer le code des microsphères ; on ne savait jamais avec ces trucs-là : ils pouvaient atterrir dans les endroits les plus invraisemblables – à commencer par les narines. Mais avant que j'aie eu le temps de trouver un prétexte pour sortir le lecteur de ma poche, ils avaient replacé le drap sur sa tête et m'avaient emmené pour me questionner.

La police avait récupéré mon nom et mon numéro dans l'assistant d'« Anton » – s'ils connaissaient sa véritable identité, ils la gardaient pour eux... avec deux ou trois autres choses que j'aurais pourtant bien aimé apprendre : par exemple, l'empreinte balistique correspondait-elle à celle de la balle utilisée pour De Angelis ? Je leur ai répété toute la conversation que nous avons eue au restaurant, sans mentionner les microsphères... qui étaient illégales. Ils les trouveraient bien assez tôt, et je n'avais rien à gagner en en parlant spontanément.

On m'a traité avec le dédain approprié à ce genre de situations, mais en vérité je n'ai même pas été insulté. Un interrogatoire cinq étoiles. On m'avait cassé des côtes à Seveso, et écrasé un testicule à Marseille. À quatre heures et demie, j'étais libre de repartir.

En allant de la salle où j'avais été interrogé à l'ascenseur, je passai devant une demi-douzaine de petits bureaux. Ils étaient séparés par des cloisons, mais pas complètement fermés. Sur une table se trouvait une boîte en carton remplie de vêtements dans des sacs en plastique.

Je les dépassai et ne m'arrêtai qu'une fois hors de vue. Dans la pièce, un homme et une femme que je n'avais pas aperçus auparavant discutaient et prenaient des notes.

Je revins sur mes pas et risquai une tête à l'intérieur.

« Excusez-moi... pouvez-vous me dire... s'il vous plaît... ? » J'avais parlé en allemand, avec le pire accent dont j'étais capable. En la matière, j'avais de l'avance ; le résultat a dû être abominable. Ils me regardèrent, atterrés. Ostensiblement à court de vocabulaire, je sortis mon assistant et tapai sur quelques touches, tâtonnant maladroitement avec le logiciel de conversation, tout en m'avançant à l'intérieur du bureau. Du coin de l'œil, il me sembla voir une paire de chaussures, mais je n'en étais pas sûr.

« Pourriez-vous, s'il vous plaît, me dire où je pourrais trouver les toilettes publiques les plus proches ?

— Dégage avant que je te casse la tête », dit l'homme.

Je reculai, un sourire incertain aux lèvres.

« *Grazie, signore ! Danke schön !* »

Il y avait une caméra de télésurveillance dans l'ascenseur ; je n'ai même pas jeté un coup d'œil à l'assistant. Même chose dans le hall. Une fois dans la rue, j'ai enfin baissé les yeux.

J'avais les données récoltées par deux cent sept microsphères. Le logiciel s'activait déjà à reconstruire la piste d'Anton.

J'étais sur le point de crier de joie quand il me vint à l'esprit qu'il aurait peut-être mieux valu pour moi de ne pas être en mesure de le suivre.

*

* *

Le premier endroit où il s'était rendu en revenant du restaurant me parut être son domicile. Personne n'a répondu quand j'ai sonné, mais à travers les fenêtres, je pouvais apercevoir des affiches de plusieurs groupes rock, parmi les plus prétentieux du continent. Si ce n'était pas chez lui, c'était le logement d'un copain, ou celui d'une petite amie. Assis à la terrasse d'un café, de l'autre côté de la rue, j'ai fait des croquis

des contours visibles de l'appartement, essayant de deviner l'emplacement des murs et des meubles en repassant l'enregistrement de la trace qu'il avait laissée pendant les quelques heures qu'il avait passées ici, puis en modifiant mes hypothèses pour faire de nouveaux essais.

Le serveur regarda par-dessus mon épaule les multiples superpositions de bâtons qui symbolisaient les personnages qui remplissaient l'écran.

« Vous êtes chorégraphe ?

— Oui.

— C'est super ! C'est quoi le nom de la danse ?

— *Coups de fil et attente impatiente*. C'est un hommage à mes deux idoles, qui sont aussi mes maîtres, Twyla Tharp et Pina Bausch. » Il était impressionné.

Au bout de trois heures sans aucun signe de vie, je suis parti. Anton s'était arrêté un instant à un autre appartement. Celui-ci était occupé par une femme blonde et mince d'une vingtaine d'années.

« Je suis un ami d'Anton, dis-je. Savez-vous où je pourrais le trouver ? »

On voyait qu'elle avait pleuré. « Je ne connais personne de ce nom. » Elle claqua la porte. Je suis resté debout un moment dans le hall d'entrée en me demandant : *Est-ce que je l'ai tué ? Est-ce que quelqu'un a détecté les sphères et lui a collé une balle dans le cœur à cause d'elles ?* Mais s'ils les avaient trouvées, ils les auraient alors détruites ; il n'y aurait pas eu de piste à suivre.

Il ne s'était rendu qu'à un seul autre endroit avant d'aller en voiture jusqu'au canal, immobile et en position allongée. C'était une maison indépendante de deux étages, dans un quartier plutôt chic. Je n'ai pas sonné. Il n'y avait aucun poste d'observation pratique, aussi me suis-je contenté de passer devant une fois, à pied. Les rideaux étaient tirés, aucun véhicule n'était garé à proximité.

Quelques rues plus loin, je me suis assis sur un banc dans un petit parc pour appeler des bases de données. La maison avait été louée à peine trois jours auparavant. Je n'ai eu aucun mal à trouver des renseignements sur le propriétaire, un avocat spécialisé dans le droit des entreprises, qui possédait des

propriétés dans toute la ville – mais je n’ai pas pu mettre la main sur l’identité du nouveau locataire.

Vienne dispose d’une carte centralisée des installations publiques, afin d’éviter que les gens ne creusent par accident à l’emplacement des câbles électriques et des lignes de téléphone enterrées. Ces lignes ne m’étaient d’aucune utilité ; un simple petit effort suffisait pour ne pas être placé sur écoute de cette façon. Mais les maisons avaient le gaz naturel, un milieu bien plus facile à traverser que l’eau, et beaucoup moins bruyant.

J’ai acheté une pelle, des bottes, des gants, une combinaison blanche et un casque de sécurité. J’ai récupéré une image du logo de la compagnie du gaz sur l’annuaire électronique, et l’ai bombé sur le casque. De loin, ça avait l’air tout à fait authentique. J’ai rassemblé tout le courage qui me restait et je suis retourné dans la rue – hors de vue de la maison, mais aussi près que je l’osai. J’ai déplacé quelques dalles puis j’ai commencé à creuser. On était au début de l’après-midi ; il y avait un semblant de circulation, mais très peu de piétons. Un vieil homme m’a regardé furtivement par une fenêtre du bâtiment le plus proche. J’ai résisté à l’envie de le saluer ; ça n’aurait pas eu l’air vrai.

J’ai atteint la principale conduite de gaz et me suis glissé dans le trou. J’ai pressé un petit paquet contre le PVC ; il a extrudé une aiguille creuse qui a fait fondre le plastique par un procédé chimique, tout en maintenant l’étanchéité alors qu’elle pénétrait la paroi. Quelqu’un est passé sur le trottoir en promenant deux grands chiens bavants. Je n’ai pas levé les yeux.

L’appareil de contrôle a émis un doux carillon, me signalant que l’opération avait réussi. J’ai comblé le trou et remplacé les dalles puis je suis revenu à l’hôtel pour dormir un peu.

*
* *

J’avais laissé un mince câble à fibre optique qui allait du boîtier de commande enterré jusqu’à une zone de sol non pavé sous un arbre tout proche, placé de telle sorte que son extrémité

était à quelques millimètres à peine sous la surface. Le matin suivant, j'ai recueilli toutes les données enregistrées, puis je suis retourné à l'hôtel pour les passer en revue.

Des centaines de puces avaient réussi à atteindre à plusieurs reprises les conduites de gaz de la maison et à repartir jusqu'au boîtier. Elles se relayaient à l'écoute par périodes d'une heure qui se chevauchaient, et revenaient se défausser du résultat. Les bandes-son individuelles étaient souvent abominables, mais en les traitant dans leur ensemble, le logiciel parvenait la plupart du temps à reconstituer des paroles intelligibles.

Il y avait cinq voix, trois hommes, deux femmes. Toutes parlaient français mais je n'aurais pas juré qu'il s'agissait de la langue maternelle de tout le monde.

Peu à peu, j'ai réussi à reconstruire le puzzle. Ils n'avaient pas l'icône – un type nommé Katulski les avait engagés pour la trouver. Apparemment, ils avaient payé Anton pour qu'il garde les oreilles ouvertes, mais ce dernier était revenu les voir en demandant davantage d'argent, pour qu'il ne se mette pas à travailler pour moi. L'ennui, c'était qu'il n'avait en fait rien de tangible à proposer... et que de leur côté, ils venaient d'obtenir un tuyau par une autre source. Ils ne faisaient référence à son assassinat que de manière indirecte, mais peut-être avait-il essayé de les faire chanter d'une manière ou d'une autre, après qu'ils lui avaient signifié qu'ils n'avaient plus besoin de lui. Une chose cependant était tout à fait claire ; ils surveillaient à tour de rôle un appartement situé de l'autre côté de la ville, persuadés que l'homme qui avait tué De Angelis finirait par s'y montrer.

Avec une voiture de location, j'ai suivi deux des membres du groupe lorsqu'ils sont partis relever ceux qui montaient la garde. Ils avaient loué une chambre en face de la maison où se trouvait leur cible. Avec mes jumelles infrarouges, je pouvais voir où ils pointaient les leurs. Les locaux qu'ils observaient avaient l'air vides. Tout ce que je pouvais distinguer à travers les rideaux défraîchis, c'était de la peinture écaillée.

J'ai appelé la police d'une cabine publique ; la voix synthétique de mon assistant a parlé à ma place. J'ai laissé un message anonyme pour le policier qui m'avait interrogé avec le

code de déverrouillage des données stockées dans les microsphères. Les enquêteurs avaient dû les trouver presque immédiatement – mais extraire les informations de force par des procédés de microscopie leur aurait pris des jours.

Ensuite, j'ai attendu.

Cinq heures plus tard, vers trois heures du matin, les deux hommes que j'avais suivis sont partis à toute vitesse, sans être remplacés. J'ai sorti ma photo de De Angelis et l'ai examinée à la lueur de la lune. Je ne comprenais toujours pas ce qui, en elle, me maintenait sous son emprise ; elle était soit une voleuse, soit une imbécile. Peut-être même les deux. Et dans tous les cas, elle en était morte.

« Ne reste pas là avec ce petit sourire narquois, comme si tu connaissais toutes les réponses. Souhaite-moi plutôt bonne chance », lui dis-je.

*

* *

Le bâtiment était vieux et en mauvais état. Je n'eus aucun mal à crocheter la serrure de l'entrée et, malgré le grincement des escaliers jusqu'au dernier étage, je ne rencontrai personne.

Les champs électriques détectables à travers la porte de l'appartement 712 étaient révélateurs ; il avait l'air d'être équipé de dix systèmes d'alarme différents. Je forçai le verrou du logement voisin. Il y avait une ouverture dans le plafond, placée par un heureux hasard juste au-dessus du sofa. Quelqu'un, en dessous, gémit dans son sommeil alors que je ramenaï mes jambes vers le haut et refermaï la trappe. Mon cœur battait la chamade sous l'effet de l'adrénaline et de la claustrophobie, de ce jeu de monte-en-l'air dans une ville étrangère, de la peur et de l'excitation. Je promenai le faisceau d'une torche électrique autour de moi : des souris filèrent dans toutes les directions.

Dans l'appartement 712, la trappe était protégée de la même façon que la porte. Je me déplaçai vers une autre partie du plafond et, après avoir retiré le matériau isolant et découpé un trou dans le plâtre, je me laissai descendre dans la pièce.

Je ne sais pas ce que je m'attendais à trouver. Un autel couvert d'icônes et de bougies votives ? Du petit matériel pour occultiste et une pile de livres poussiéreux sur les enseignements des mystiques slaves ?

Il n'y avait rien dans la chambre, à part un lit, une chaise et une installation de Réalité Virtuelle branchée sur la prise de téléphone. Vienne vivait avec son temps ; même cet appartement délabré était équipé du dernier cri en matière de liaison à haut débit.

Je jetai un coup d'œil dans la rue ; il n'y avait personne en vue. Je posai mon oreille contre le battant de la porte ; si quelqu'un montait les escaliers, il était bien plus silencieux que moi.

Je glissai le casque sur ma tête.

La simulation montrait un bâtiment plus vaste que tout ce que j'avais jamais vu auparavant, et qui s'étendait autour de moi comme un stade, comme un colisée. Au loin, peut-être à deux cents mètres de là, s'élevaient de gigantesques colonnes de marbre surmontées par des arches qui soutenaient un balcon bordé d'une balustrade en métal orné, ainsi qu'une autre colonnade qui portaient le balcon suivant... et ainsi de suite, sur six niveaux. Le sol était carrelé ou parqueté avec de délicates tresses angulaires soulignant un motif hexagonal complexe en rouge et or. Je levai les yeux et, ébloui, ramenai les bras devant mon visage, mais en vain. Le chœur de cette cathédrale impossible était couronné d'un dôme massif, dont l'échelle défiait l'entendement. La lumière du soleil se déversait par des douzaines de fenêtres en ogives qui se découpaient tout autour de sa base. Au-dessus, recouvrant le dôme, se déployait une mosaïque de type figuratif dont les couleurs étaient d'une incroyable délicatesse. La clarté me faisait larmoyer. En clignant des yeux pour en chasser les larmes, je pus commencer à distinguer la scène. Une femme entourée d'un halo a tendu la main...

Quelqu'un appuya le canon d'un pistolet sur ma gorge.

Je me figeai, en attendant que mon ravisseur parle. Au bout de quelques secondes, je dis en allemand : « J'aimerais bien qu'on m'apprenne à me déplacer aussi discrètement. »

Une voix d'homme jeune répondit en anglais, avec un fort accent : « “Celui qui possède la vérité de la parole de Jésus peut entendre son silence.” Saint Ignace d'Antioche. » Puis il dut étendre la main vers les commandes de l'installation et baissa le son. J'avais eu l'intention de le faire moi-même, mais ça m'avait semblé inutile : je réalisai soudain que tout ce que j'entendais n'était qu'une nappe de bruit blanc.

« Est-ce que vous aimez ce que nous sommes en train de construire ? demanda-t-il. Nous nous sommes inspirés de la Hagia Sophia de Constantinople, l'Église de la Sagesse Divine de Justinien, mais ce n'est pas une copie servile. La nouvelle architecture n'a nul besoin de faire des concessions aux trivialités de la matière. L'original, à Istanbul, est actuellement un musée et il a bien sûr servi de mosquée pendant cinq siècles auparavant. Mais il n'y a aucun risque que ce lieu sacré-là subisse l'un ou l'autre de ces sorts.

— Non.

— Vous travaillez pour Luciano Masini, n'est-ce pas ? »

Je n'ai pas trouvé de mensonge plausible susceptible de me rendre plus sympathique à ses yeux.

« Exact.

— Laissez-moi vous montrer quelque chose. »

Je me tenais droit, tétanisé, prêt à tout, espérant qu'il allait finir par m'enlever le casque. Je sentis qu'il bougeait, de par le léger déplacement du canon du pistolet, puis je compris qu'il enfilait le gant de RV.

D'un geste de la main, il déplaça mon point de vue. Il le fit en aveugle, ce qui m'en imposa. J'eus l'impression de glisser sur le sol de la cathédrale, droit vers le sanctuaire séparé de la nef par une gigantesque cloison dorée, dont le treillis était couvert de centaines d'icônes. Vue de loin, la paroi étincelante était somptueuse ; les sujets des peintures n'étaient pas discernables et les panneaux de couleur composaient une mosaïque abstraite d'une étrange beauté.

À mesure que je me rapprochais, l'effet produit devenait bouleversant.

Les images étaient exécutées dans le même style « grossier », bidimensionnel, dont je m'étais moqué en voyant la carte de

baseball manquante de Masini. Mais là, réunies en masse, elles semblaient mille fois plus expressives que n'importe quel chef-d'œuvre ampoulé de la Renaissance. Ce n'était pas simplement dû au fait que les couleurs avaient été « restaurées » à un niveau de richesse qu'aucun pigment physique n'avait jamais possédée : des rouges et des bleus semblables à du velours lumineux, de l'argent pareil à de l'acier chauffé à blanc. La géométrie humaine des figures, simple et stylisée – l'angle d'une tête penchée et souffrante, l'étrange plaidoyer sans passion d'un regard levé vers les cieux –, semblait constituer tout un langage d'émotions, avec une clarté et une précision capables de balayer toutes les barrières pour être comprises. C'était comme l'écriture avant Babel, comme la télépathie, comme la musique.

Ou peut-être le pistolet posé contre ma gorge favorisait-il l'élargissement du spectre de ma sensibilité esthétique. Rien ne vaut une bonne dose d'endorphines pour ouvrir en grand les portes de la perception.

Mon ravisseur me pointa le regard sur un espace resté libre entre deux icônes.

« C'est à *Notre-Dame de Tchernobyl* que cette place revient.

— Tchernobyl ? C'est là qu'elle a été peinte ?

— Masini ne vous a vraiment rien dit ?

— Ne m'a rien dit à propos de quoi ? Que l'icône est en réalité du XV^e siècle ?

— Pas du XV^e. Du XX^e. De 1986. »

Mes pensées s'emballèrent, mais je ne dis rien.

Il me raconta toute l'histoire sur un ton neutre, comme s'il en avait été témoin.

« Un des fondateurs de l'Église Véritable travaillait au réacteur numéro quatre. Quand l'accident s'est produit, il a reçu une dose mortelle de radiations dans les premières heures. Mais il n'est pas mort tout de suite. Deux semaines plus tard, il avait vraiment compris l'étendue de la tragédie – il avait réalisé que ce n'était pas seulement des centaines de volontaires, de pompiers et de soldats qui allaient mourir dans d'atroces souffrances dans les mois qui suivraient, mais *des dizaines de milliers de personnes* qui allaient succomber dans les années à venir ; que la terre et l'eau seraient contaminées pendant des

décennies ; que la maladie frapperait pendant des générations. C'est alors que Notre-Dame est venue à lui au cours d'une vision et qu'Elle lui a dit ce qu'il devait faire.

« Il devait la peindre sous les traits de la Mère de Dieu de Vladimir, la copier jusque dans les moindres détails en respectant la tradition. Mais en réalité, il serait l'instrument de la création d'une nouvelle icône qu'Elle sanctifierait en y déversant toute la compassion de Son Fils pour les souffrances qui s'étaient déroulées, Sa joie devant le courage et le sacrifice dont Son peuple avait fait preuve, Sa volonté de partager le fardeau du chagrin et de la douleur qui restaient encore à venir.

« Elle lui a dit de mélanger un peu du combustible renversé dans les pigments qu'il utiliserait, et de cacher l'icône, une fois terminée, jusqu'à ce qu'elle puisse prendre la place qui lui revenait sur l'iconostase de l'Église Unique et Véritable. »

J'ai fermé les yeux, et j'ai revu une scène d'un documentaire télévisé : on y voyait des séquences d'un film sur celluloïd prises juste après l'accident, et l'image était couverte de lueurs et de traces fantomatiques. C'était l'enregistrement du sillage de particules dans l'émulsion, les dommages causés par les radiations sur le film lui-même. *Voilà ce que signifiait l'« égratignure » de Hengartner.* Qu'elle eût été un effet réel apparu quand il avait photographié l'icône avec un appareil moderne, ou qu'elle n'ait été qu'un ajout stylisé fait avec un ordinateur. C'était un message adressé à tous les acheteurs potentiels qui savaient en lire le code : ceci n'est pas ce que prétend le commentaire. C'est un objet rare, une icône toute récente, un original. *Notre-Dame de Tchernobyl.* Ukraine, 1986.

« Je m'étonne qu'on ait réussi à l'introduire dans un avion.

— Les radiations sont à peine détectables, à présent. La plupart des produits de fission les plus chauds se sont désintégrés depuis des années. Néanmoins, je ne vous conseillerais pas de l'embrasser. Et il se peut qu'à cause d'elle, ce vieil homme superstitieux soit mort un petit peu plus tôt qu'il ne l'aurait dû. »

Superstitieux ? « Hengartner... pensait qu'elle guérirait son cancer ?

— Pour quelle autre raison l'aurait-il achetée ? Elle a été volée en 93, et a disparu pendant assez longtemps, mais des rumeurs ont continué de circuler à propos de ses *pouvoirs miraculeux*. » Il avait dit cela sur un ton méprisant. « Je ne sais pas à quelle religion ce vieux schnoque croyait. *L'homéopathie*, peut-être. Une petite dose de ce qui le rendait malade pour le guérir. Les meilleurs des scanners corps entier peuvent détecter les plus infimes traces de strontium 90, et les dater par rapport au jour de l'accident ; si Tchernobyl avait provoqué son cancer, il l'aurait su. Mais j'imagine que votre patron, lui, n'est qu'un Mariolâtre à l'ancienne mode, qui croit pouvoir sauver la vie de sa petite fille s'il brûle tout son argent sur un autel à la Vierge. »

Peut-être pensait-il m'aiguillonner avec ça ; je me foutais complètement de ce que Masini croyait mais une bouffée de colère imprudente m'envahit.

« Et la coursière ? *Qu'est-ce que vous faites d'elle ?* Est-ce qu'elle n'était aussi pour vous qu'une paysanne stupide et superstitieuse ? »

Il resta silencieux un moment ; je sentis qu'il changeait le pistolet de main. Je savais maintenant exactement où il se trouvait ; les yeux fermés, je le voyais devant moi.

« Mon frère lui a dit qu'il y avait un petit garçon de Kiev, en train de mourir d'une leucémie à Vienne, qui voulait avoir l'occasion de prier Notre-Dame de Tchernobyl. » Tout le mépris avait disparu de sa voix, à présent. Et toute la pompeuse assurance des écritures. « Masini lui avait parlé de sa petite fille. Elle savait à quel point il était obsédé, et qu'il ne consentirait jamais à se séparer de l'icône, ne serait-ce que pour quelques heures. Alors, elle a accepté de l'amener à Vienne. De la livrer avec un jour de retard. Elle ne pensait pas que ça pouvait guérir qui que ce soit. Il ne me semble pas qu'elle croyait le moins du monde en Dieu. Mais mon frère l'a convaincue que le petit garçon avait le droit de prier l'icône et d'en retirer un certain réconfort. Même s'il n'avait pas cinq millions de francs suisses. »

Je balançai un coup de poing, le plus brutal de toute ma vie. Il percuta de la chair et de l'os. Tout mon corps en fut ébranlé,

comme sous l'effet d'un choc électrique. Un instant, je fus tellement sonné que je me demandai s'il n'avait pas appuyé sur la détente et arraché la moitié de mon visage. Je titubai et repoussai le casque, tandis que de la sueur glacée s'égouttait de ma figure. Il gisait sur le sol, tremblant de douleur, le pistolet toujours à la main. Je fis un pas en avant et posai un pied sur son poignet, puis me penchai et saisis l'arme, sans difficulté. Il avait quatorze ou quinze ans, était élancé mais très émacié, et son crâne était chauve. Je lui balançai un coup de pied dans les côtes, bien vicieux.

« Et c'est toi qui as joué la pieuse petite victime du cancer, hein ? »

— Oui. » Il pleurait, mais je ne pouvais pas dire si c'était de remords ou de douleur.

Je lui donnai un autre coup de pied. « Et puis tu l'as tuée ? Pour mettre la main sur cette putain de Vierge de Tchernobyl qui n'est même pas capable du moindre putain de miracle ? »

— Je ne l'ai pas tuée ! » Il braillait comme un nourrisson. « C'est mon frère qui l'a fait, et maintenant il est mort aussi. »

Son frère était mort ?

« Anton ? »

— Il est allé parler de vous aux gros bras de Katulski. » Les mots jaillissaient entre deux sanglots. « Il pensait qu'ils vous accapareraient... il espérait que s'ils étaient occupés à se bagarrer avec vous, nous aurions une chance de faire sortir l'icône de la ville. »

J'aurais dû deviner. Quel meilleur moyen de rechercher une icône volée que d'en faire le trafic soi-même ? Et comment mieux garder l'œil sur ses rivaux que de prétendre être leur informateur ?

« Alors où est-elle maintenant ? »

Il ne répondit pas. Je glissai le canon du pistolet dans ma poche arrière, puis me penchai et le pris sous les bras. Il devait peser dans les trente kilos tout au plus. Peut-être était-il vraiment en train de mourir d'une leucémie ; sur le moment, je m'en fichais complètement. Je le balançai contre le mur, le laissai retomber, puis je le ramassai à nouveau et recommençai. Du sang coulait de son nez ; il s'est mis à crachoter et à

s'étrangler. Je le soulevai une troisième fois, puis m'arrêtai pour examiner mon travail. Je réalisai que je lui avais brisé la mâchoire en le frappant, et sans doute un de mes doigts aussi.

Il dit : « Vous ne représentez rien. Rien du tout. Vous n'êtes qu'un hoquet de l'Histoire. Le temps engloutira l'ère séculière – et tous ces cultes et superstitions insensés et blasphématoires – comme un grain de sable dans une tempête. Seule l'Église Véritable subsistera. » Il souriait à travers le sang, mais son ton n'était ni arrogant, ni triomphant. Il formulait simplement une opinion.

Le pistolet avait dû atteindre la température corporelle dans la poche de mon jean ; quand il en appuya le canon sur ma nuque, je crus d'abord que c'était son pouce. Je plongeai mon regard dans le sien et cherchai à lire ses intentions, mais tout ce que je voyais, c'était du désespoir. En fin de compte, ce n'était qu'un enfant, seul dans une ville étrangère, dépassé par des événements tragiques.

Il glissa le canon autour de ma tête, jusqu'à ce qu'il soit dirigé sur ma tempe. Je fermai les yeux, le serrant involontairement dans mes bras.

« S'il te plaît... » dis-je.

Il éloigna le pistolet. J'ouvris les yeux juste à temps pour le voir se brûler la cervelle.

*

* *

Tout ce que j'avais envie de faire, c'était de me rouler en boule sur le sol et de dormir, puis de me réveiller pour m'apercevoir que tout ça n'avait été qu'un rêve. Mais une sorte d'instinct mécanique me maintint en mouvement. Je lavai tout le sang que je pus. Je tendis l'oreille pour savoir si les voisins avaient été tirés du sommeil. Le pistolet était une arme suédoise illégale avec un silencieux intégral : le coup n'avait produit qu'un sifflement à peine audible, mais je ne me rappelais plus très bien à quel point j'avais hurlé ou pas.

Je portais des gants depuis le début, bien sûr. L'étude balistique confirmerait le suicide. Mais le trou au plafond, la

mâchoire brisée et les côtes meurtries devraient être expliqués, et j'avais probablement éparpillé des cheveux et des squames de peau un peu partout dans la pièce. Il finirait par y avoir un procès. Et je devrais aller en prison.

J'étais presque prêt à appeler la police. Je me sentais trop fatigué pour penser à m'enfuir, trop écoeuré par ce que j'avais fait. Je n'avais pas véritablement tué le gamin – je l'avais simplement battu et terrorisé. J'étais encore en colère contre lui, même à ce moment-là ; il était en partie responsable de la mort de De Angelis. Au moins autant que moi de la sienne.

C'est alors que la mécanique qui était en moi a dit :

Anton est son frère. Ils ont pu se rencontrer le jour où il a été tué – chez Anton ou dans l'appartement de la petite blonde toute mince. Marcher sur le même sol pendant un moment. Essuyer leurs pieds sur le même paillason. Et depuis, il se peut qu'il ait déplacé l'icône d'une cachette à une autre.

Je sortis mon assistant, m'agenouillai aux pieds du cadavre et envoyai le code.

Trois sphères répondirent.

*

* *

Je l'ai trouvée juste avant l'aube, enterrée sous des gravats dans un bâtiment à moitié démoli, aux abords de la ville. Elle était encore dans la mallette mais toutes les serrures et les alarmes en avaient été neutralisées. J'ouvris la valise, et je fixai cette chose pendant un moment. Elle ressemblait à la photo du catalogue, aussi terne, aussi laide.

J'eus envie de la casser en deux. D'allumer un feu de joie et de la brûler. Trois personnes étaient mortes à cause d'elle.

Mais ce n'était pas aussi simple que ça.

La tête entre les mains, je suis resté assis sur le tas de gravats. Je ne pouvais pas faire comme si j'ignorais ce que signifiait l'icône pour ses propriétaires légitimes. J'avais vu l'église qu'ils étaient en train de construire – l'emplacement qui lui était réservé. On m'avait raconté l'histoire de sa création – aussi apocryphe fût-elle. Les discours sur la compassion divine

envers les morts de Tchernobyl qui serait canalisée vers une carte de Noël radioactive n'étaient pour moi que des foutaises ridicules sans la moindre signification. Mais là n'était pas le problème. De Angelis n'avait rien cru de tout cela, mais elle avait pourtant fichu en l'air son boulot, elle s'était tout de même rendue à Vienne de son plein gré. Je pouvais rêver autant que je voulais d'un monde parfait, laïque et rationnel ; il me fallait néanmoins vivre et agir dans la réalité.

J'étais sûr de pouvoir ramener l'icône à Masini avant d'être arrêté. Il n'allait sans doute pas me remettre tous ses biens matériels, comme il l'avait promis, mais j'arriverais certainement à lui extraire plusieurs milliards de lires – avant que la gamine ne meure et que sa gratitude ne s'estompe. Suffisamment en tout cas pour me payer quelques très bons avocats. Assez doués, peut-être, pour m'éviter la prison.

Ou bien je pouvais agir comme De Angelis aurait dû le faire quand la situation était devenue critique, au lieu de défendre jusqu'à la mort ces saloperies de droits de propriété pour Masini.

Je retournai à l'appartement. J'avais débranché toutes les alarmes avant de sortir ; cette fois, je pouvais entrer par la porte. Je mis le casque de RV et enfilai le gant, puis j'écrivis un message invisible avec mon index dans l'espace vide de l'iconostase.

Je retirai ensuite la prise de téléphone, coupant la connexion, et je partis chercher un endroit où me cacher jusqu'à la tombée de la nuit.

*

* *

Nous nous sommes rencontrés juste avant minuit, près de la fête foraine installée au nord-est de la ville. De là, on voyait la Grande Roue. C'était encore un gamin effrayé, un pion jetable qui essayait de faire bonne figure. J'aurais pu être de la police. J'aurais pu être n'importe qui.

Lorsque je lui donnai la mallette, il l'ouvrit et jeta un coup d'œil à l'intérieur, puis il leva les yeux sur moi comme si j'étais une espèce d'apparition divine.

« Qu'est-ce que vous allez en faire ? demandai-je.

— Extraire la véritable icône de sa représentation physique. Puis la détruire. »

Je faillis répondre : *Vous auriez dû voler le fichier de Hengartner sur son ordinateur, et épargner ainsi beaucoup d'ennuis à tout le monde.* Mais je n'en ai pas eu le cœur.

Il me fourra un pamphlet multilingue dans les mains. Je le lus en me dirigeant vers le métro. Il exposait les différences théologiques entre l'Église Véritable et les diverses versions nationales de l'Orthodoxie. Apparemment, tout revenait à la question de l'incarnation. Dieu n'avait pas été fait chair mais information. Et tous ceux qui avaient négligé cette importante distinction devaient être remis dans le droit chemin aussitôt que possible. Venaient ensuite des explications sur la manière dont l'Église Véritable unifierait le monde orthodoxe d'Orient – et en fin de compte toute la chrétienté – tout en éradiquant les superstitions, les cultes apocalyptiques, le nationalisme virulent et le matérialisme athée. Ils ne disaient rien, ni dans un sens, ni dans l'autre, sur l'antisémitisme ou les attentats contre les mosquées.

Les lettres ont disparu de la page quelques minutes après que je les ai lues. Un effacement déclenché par le gaz carbonique produit par ma respiration ? Ces gens-là s'étaient approprié les méthodes de quelques gourous bien étranges !

Je sortis ma photo de De Angelis.

« C'est ça que tu attendais de moi ? Tu es satisfaite ? »

Elle ne répondit pas. Je déchirai l'image et laissai les morceaux tomber à terre en tourbillonnant.

Je ne pris pas le métro. J'avais besoin d'air froid pour m'éclaircir les idées. Alors, je repartis à pied jusqu'à la ville, cherchant mon chemin entre les ruines de l'incompréhensible passé et les hérauts de l'avenir inconcevable.

La Plongée de Planck

*Traduit de l'anglais par Francis Lustman
et Quarante-Deux*

Gisela réfléchissait aux avantages d'être écrasée – une mort quasi certaine même si elle était aussi lente que possible –, quand le messenger apparut dans son paysage personnel. Elle nota sa présence mais lui donna l'instruction d'attendre. C'était un élégant coursier doré aux sandales ailées, immobilisé à vingt deltas en pleine foulée, qui tendait une main impatiente.

Son décor était actuellement composé d'une étendue de dunes jaunes sous un ciel bleu pâle, ni trop austère ni trop perturbant. Gisela, allongée sur le sable frais, était absorbée par l'étude d'un gigantesque triangle irrégulier qui planait obliquement au-dessus du relief, et dont les bords ressemblaient à des bottes de paille peu serrées. C'était une collection de diagrammes de Feynman, qui n'illustraient que quelques-unes des multiples manières dont une particule pouvait se déplacer entre trois événements dans l'espace-temps. De nature quantique, celle-ci ne pouvait être réduite à un chemin unique mais il était possible de la considérer comme une somme de composantes localisées, chacune suivant une trajectoire différente et participant à un ensemble d'interactions particulières en cours de route.

Dans l'espace-temps « vide », les corrélations entre particules virtuelles provoquaient une rotation constante de la phase de chacune des composantes, comme s'il s'agissait de l'aiguille d'une montre. Mais le temps mesuré par une horloge voyageant entre deux événements d'un espace-temps plat était maximal lorsque le chemin emprunté était direct – tout détour entraînait une dilatation temporelle qui réduisait le temps du trajet –, de sorte qu'en traçant une courbe avec la variation de phase en abscisse et la taille du détour en ordonnée, on obtenait un maximum pour la ligne droite. Et comme ce maximum était plat et régulier, un ensemble de chemins presque droits qui s'y groupaient avaient tous des changements de phase similaires, et ces parcours-là permettaient à beaucoup plus de composantes d'arriver en phase les unes avec les autres en se renforçant, que dans tous les autres groupes équivalents sur le reste du

diagramme. Trois lignes droites, rougeoyantes au centre de chacune des « bottes de paille », illustraient le résultat : les chemins classiques, les chemins de plus forte probabilité, étaient tous des lignes droites.

En présence de matière, tous ces processus étaient légèrement gauchis. Gisela rajouta quelques nanogrammes de plomb au modèle – quelques milliards d’atomes dont les lignes d’univers passaient verticalement par le centre du triangle, et qui faisaient pousser leurs propres fourrés de particules virtuelles. Ces atomes étaient neutres en charge et en couleur, mais leurs électrons et leurs quarks émettaient néanmoins des photons et des gluons virtuels. Tous les types de matière interféraient avec une partie quelconque de cet essaim et la perturbation initiale se propageait dans l’espace-temps avec un amortissement à peu près inversement proportionnel au carré de la distance, en émettant elle-même des particules virtuelles, effaçant ainsi rapidement toute différence entre l’effet d’une tonne de rochers et celle d’une tonne de neutrinos. Avec la pluie de particules virtuelles, variant en fonction de la localisation – et les changements de phase que celles-ci occasionnaient –, les chemins de probabilité maximale n’étaient plus régis par la géométrie de l’espace-temps plat. On voyait que le triangle rouge lumineux des trajectoires les plus probables était maintenant courbe.

L’idée fondamentale remontait à Sakharov : la gravitation n’est rien d’autre que la résultante de l’annulation imparfaite des autres forces. Exercez suffisamment de pression sur le vide quantique et vous obtenez les équations d’Einstein. Après lui, cependant, toute théorie de la gravitation est aussi une conception du temps. La relativité exige que la rotation de phase d’une particule en chute libre soit identique pour toutes les horloges suivant la même trajectoire, et une fois que la dilatation temporelle due à la gravitation est liée aux modifications de la densité des particules virtuelles, toute mesure du temps – de la demi-vie d’une désintégration radioactive (stimulée par les fluctuations du vide) aux modes de vibration d’une mince tranche de quartz (en dernière analyse dus aux mêmes effets de phase qui aboutissent aux trajectoires

classiques) – peut être réinterprétée comme un comptage d'interactions avec des particules virtuelles.

C'était ce type de raisonnement qui avait conduit Kumar – cent ans après Sakharov, et en s'appuyant sur les travaux de Penrose, Smolin et Rovelli – à concevoir un modèle qui voyait l'espace-temps comme la somme quantique de tous les réseaux possibles des lignes d'univers des particules, avec un « temps » classique émergeant du nombre d'intersections le long d'une branche donnée de l'ensemble. Ce modèle avait eu un grand succès, et avait survécu aux vérifications théoriques et aux tests expérimentaux pendant des siècles. Mais il n'avait jamais été validé aux échelles les plus petites, uniquement accessibles à des niveaux d'énergie absurdelement élevés, et il ne cherchait pas à expliquer la structure de base des réseaux ni les règles qui les régissaient. C'était l'origine de ces détails qui intéressait Gisela. Elle voulait comprendre l'univers à son niveau le plus profond, toucher du doigt la beauté et la simplicité qui se cachait derrière tout ça.

C'était la raison pour laquelle elle se lançait dans la Plongée de Planck.

Le messenger parvint à capter de nouveau son regard. Il projetait des balises indiquant qu'il représentait le maire de Cartan ; c'était un logiciel non doué de conscience, chargé de maintenir de bonnes relations entre polis, en respectant les subtilités protocolaires et en réglant des conflits mineurs lorsqu'il n'y avait pas de connexion réelle entre citoyens. Comme Cartan était en orbite autour de Chandrasekhar depuis près de trois siècles, à quatre-vingt-dix-sept années-lumière de la Terre – et se trouvait à l'heure actuelle encore plus loin de toutes les autres polis qui voyageaient à travers l'espace –, Gisela ne voyait absolument pas dans quelle tâche diplomatique urgente le maire pouvait être engagé, et encore moins pourquoi il voudrait la consulter, elle.

Elle envoya une balise d'activation au messenger. Pour respecter l'esthétique de continuité du décor, celui-ci traversa les dunes en courant et vint s'arrêter devant elle dans un nuage de fine poussière. « Nous sommes en train de recevoir deux visiteurs de la Terre. »

Gisela s'en étonna. « De la Terre ? Quelle polis ?

— Athéna. Le premier arrive à peine ; le second restera en transit pendant encore quatre-vingt-dix minutes. » Gisela n'avait jamais entendu parler d'Athéna, mais quatre-vingt-dix minutes par personne, ça ne présageait rien de bon. L'ensemble des données significatives d'un citoyen quelconque pouvaient être compressées en moins d'un exaotet et envoyées par une impulsion gamma de quelques millisecondes. Vouloir simuler l'intégralité d'un corps d'organique – cellule par cellule, viscères superflus et tout le reste – pouvait passer pour une excentricité inoffensive, mais traîner les détails microscopiques de son propre intestin grêle « à soi » sur quatre-vingt-dix-sept années-lumière, c'était carrément prétentieux.

« Qu'est-ce que tu sais d'Athéna ? En résumé.

— Elle a été fondée en 2312, autour d'une charte ayant pour but exprimé de « retrouver les vertus oubliées des organiques ». Dans les fora publics, ses citoyens ont montré peu d'intérêt pour la réalité exopolitaine – en dehors des faits historiques et des formes d'art propres aux organiques – mais ils participent quand même à certaines activités culturelles contemporaines interpolis.

— Et pourquoi ces deux-là sont-ils donc venus ici ? » Gisela éclata de rire. « Si c'est l'ennui qui les a fait fuir, ils auraient pu demander asile un peu plus près de chez eux, non ? »

Le maire lui répondit au premier degré. « Ils n'ont pas adopté la citoyenneté cartanne ; ils ne sont entrés dans la polis qu'avec des privilèges de visiteur. Dans le préambule de leur transmission, ils déclarent que l'objectif de leur venue est d'assister à la Plongée de Planck.

— D'assister, pas de participer ?

— C'est ce qu'ils ont dit. »

Ils auraient pu tout observer de chez eux, aussi bien que n'importe quel spectateur non impliqué, ici à Cartan. L'équipe de Plongée avait tout retransmis (les études, les schémas, les simulations, les discussions techniques, les débats métaphysiques), et ce depuis que l'idée avait émergé de ce qui n'était au départ que simples plaisanteries et expériences de pensée, quelques années après qu'ils s'étaient mis en orbite

autour du trou noir. Mais au moins, Gisela savait maintenant pourquoi le maire s'était adressé à elle ; elle s'était portée volontaire pour répondre à toute demande d'information sur la Plongée qui ne pouvait être obtenue automatiquement à partir de sources publiques. Apparemment, personne n'avait jamais trouvé qu'il manquait quelque détail intéressant dans leurs rapports, du moins jusqu'à présent.

« Alors le premier est en suspension ?

— Non. Elle s'est réveillée dès son arrivée. »

Voilà qui était encore plus bizarre que leurs excédents de bagages. Quand vous voyagez avec quelqu'un, pourquoi ne pas retarder votre activation jusqu'à ce que votre compagnon vous rattrape ? Ou mieux, vous encapsuler ensemble dans des trames de données entrelacées ?

« Mais elle est quand même toujours dans le salon d'accueil ?

— Oui. »

Gisela hésita. « Ne devrais-je pas plutôt attendre que l'autre soit complètement arrivé ? De manière à pouvoir les recevoir ensemble ?

— Non. » Le maire semblait sûr de son fait. Gisela aurait préféré que le protocole interpolis autorise les logiciens non doués de conscience à jouer les hôtes ; elle ne se sentait absolument pas préparée à assumer ce rôle. Mais si elle se mettait à demander conseil autour d'elle et à étudier sérieusement la culture d'Athéna, les visiteurs auraient probablement eu le temps de faire le tour de Cartan et de retourner chez eux avant qu'elle ne soit prête.

Elle s'arma de courage et se lança.

La dernière personne à avoir redessiné à sa guise le salon d'arrivée en avait fait une jetée en bois entourée d'un océan gris balayé par les vents. Le premier des deux visiteurs attendait toujours patiemment au bout du ponton, ce qui était finalement préférable ; il n'y avait pas de limite dans l'autre direction, et marcher quelques kilodeltas sans arriver nulle part aurait pu être un peu décourageant. Son compagnon de voyage, encore en transit, était représenté par un substitut immobile. Les deux icônes étaient parfaitement réalistes du point de vue

anatomique ; elles étaient vêtues mais manifestement des deux sexes, la femelle activée étant d'apparence beaucoup plus jeune. L'icône de Gisela était plus stylisée et sa surface, « peau » ou « vêtement » – les deux pouvaient acquérir une propriété sensorielle tactile si elle le désirait –, était texturée avec des règles de réflexion diffuse qui ne correspondaient pas aux caractéristiques optiques d'une quelconque substance réelle.

« Bienvenue à Cartan. Je m'appelle Gisela. » Elle tendit la main et la visiteuse s'avança pour la lui serrer, mais il était possible que celle-ci ait perçu et exécuté une action totalement différente, traduite grâce à l'interlingua gestuelle.

« Je m'appelle Cordelia. Et voici mon père, Prospero. Nous arrivons directement de la Terre. » Elle semblait légèrement hébétée, une réaction que Gisela estimait tout à fait compréhensible. Là-bas à Athéna, quel qu'ait été le processus métaphorique complexe qu'ils avaient utilisé pour dire au logiciel de communication de les suspendre, d'adjoindre des entêtes explicatifs et des sommes de contrôle appropriées, puis de transformer le tout, bit par bit, en un flux de rayonnement gamma modulé, celui-ci n'aurait jamais pu les préparer complètement à la réalité des choses, au fait qu'en un instant subjectif ils allaient se propulser quatre-vingt-dix-sept années dans le futur, et à quatre-vingt-dix-sept années-lumière de chez eux.

« Vous êtes venus observer la Plongée de Planck ? » Gisela préféra ne laisser paraître aucun soupçon de perplexité ; il aurait été inutilement cruel de souligner qu'ils auraient très bien pu assister à tout sans quitter Athéna. Même si l'on a un attachement fétichiste aux données en temps réel – par opposition aux transmissions luminiques –, ça ne justifie sans doute pas de se retrouver désynchronisé de cent quatre-vingt-quatorze années par rapport à ses propres concitoyens.

Cordelia approuva timidement et jeta un regard vers la statue qui se tenait à côté d'elle : « Mon père, en réalité... »

Ce qui signifiait ? Que c'était son idée à lui ? Gisela lui adressa un sourire d'encouragement, dans l'espoir d'une clarification, mais aucune ne lui fut proposée. Elle s'était demandé pourquoi un Prospero avait appelé sa fille Cordelia,

mais elle voyait soudain que ce n'était que par prudence – s'il fallait succomber à une mode et donner des noms shakespeariens, il valait mieux ne pas mettre plusieurs personnages d'une même pièce ensemble dans la même famille.

« Voulez-vous faire un tour ? En attendant qu'il arrive ? »

Cordelia regarda ses pieds, comme si la question l'embarrassait profondément.

« C'est comme vous voulez. » Gisela éclata de rire. « Je n'ai pas la moindre idée de la manière courtoise avec laquelle il convient de traiter des parents à demi réceptionnés. » Cordelia n'en avait probablement pas non plus ; les citoyens d'Athéna n'étaient de toute évidence pas des habitués en matière de traversées interstellaires, et les connexions sur Terre avaient toutes une telle bande passante que le problème ne se posait sans doute jamais. « Mais si c'était moi le passager en transit, ça ne me dérangerait pas du tout. »

Cordelia eut une hésitation. « Pourrais-je voir le trou noir, s'il vous plaît ? »

— Bien sûr. » Chandrasekhar ne possédait pas de disque d'accrétion incandescent – il était vieux de six milliards d'années et avait depuis longtemps nettoyé la région de tous ses gaz et de toutes ses poussières – mais il ne faisait pas de doute qu'il marquait de sa présence la lumière ordinaire des étoiles qui l'entouraient. « Je vais vous faire faire le circuit court, et nous serons de retour bien avant le réveil de votre père. » Gisela examina l'icône barbue ; avec son regard fixé sur l'horizon et ses bras le long du corps, on avait l'impression qu'elle allait se mettre à chanter. « À supposer qu'il ne tourne pas déjà partiellement. Je jurerais avoir vu ses yeux bouger. »

Cordelia sourit légèrement avant de relever la tête et de dire d'un ton solennel : « Ce n'est pas comme ça que nous avons été encapsulés. »

Gisela lui envoya une balise d'adresse. « Alors il ne s'apercevra de rien. Suivez-moi donc. »

*

* *

Elles se tenaient sur une plateforme circulaire dans le vide spatial. Gisela avait modifié l'adresse de cet environnement pour donner au lieu une « gravité artificielle » (un g uniforme, indépendamment du mouvement) et un dôme transparent rempli d'air dans les conditions standard de température et de pression. Les citoyens d'Athéna étaient sans doute tous réglés pour ignorer les paramètres susceptibles de les incommoder, mais un excès de prudence ne pouvait nuire. La plateforme elle-même était un compromis : cinq deltas de large, offrant un certain degré de protection contre le vertige tout en restant assez petite pour que ses occupants puissent voir jusqu'à environ quarante degrés sous « l'horizontale ».

Gisela tendit le doigt. « Voilà Chandrasekhar et ses douze masses solaires. Nous sommes à dix-sept mille kilomètres. Ça vous prendra peut-être un moment pour l'apercevoir. Il ressemble un peu à la nouvelle lune vue de la Terre. » Elle avait soigneusement choisi leurs coordonnées et leur vitesse : tandis qu'elle parlait, une étoile brillante se coupa en deux puis s'illumina en un petit anneau parfait le temps de son passage derrière le trou noir. « Sauf bien sûr en ce qui concerne les effets de lentilles gravitationnelles. »

Cordelia sourit, visiblement ravie. « C'est une vue réelle ? »

— En partie. Elle est basée sur l'ensemble des images que nous avons reçues jusqu'ici, en provenance de tout un essaim de sondes, mais il y a encore des angles de vue qui n'ont pas été couverts et qui nécessitent une interpolation. Il y a aussi que nous nous déplaçons presque certainement à une vitesse distincte de celle de la sonde qui a bien pu passer à cet endroit, de sorte que nous voyons les choses autrement, avec des décalages Doppler et un effet d'aberration différents. »

Cordelia absorba tout cela sans paraître le moins du monde déçue. « Est-ce qu'on peut se rapprocher ? »

— Autant que vous le désirez. »

Gisela émit des balises de contrôle vers la plateforme, et ils entamèrent une spirale d'approche. Pendant un certain temps, il sembla bien qu'il n'y avait rien de plus à voir ; le disque noir uniforme grandissait devant eux peu à peu mais, de toute évidence, il n'allait pas s'orner soudain d'une floraison de

détails. Progressivement, cependant, il s'entoura d'un halo touffu produit par l'effet de lentille gravitationnelle. On n'avait pas besoin de l'éclat d'un anneau d'Einstein pour voir que la lumière se comportait bizarrement.

« À quelle distance sommes-nous, maintenant ?

— À environ trente-quatre M. » Cordelia parut ne pas trop comprendre. « À six cents kilomètres, ajouta Gisela, mais si vous convertissez la masse en distance de la manière habituelle, cela correspond à trente-quatre fois celle de Chandrasekhar. C'est une convention bien utile ; lorsqu'un trou noir n'a pas de charge ni de moment angulaire, sa masse donne l'échelle de toute la géométrie : l'horizon événementiel se trouve toujours à deux M, la lumière forme des orbites circulaires à trois M, et ainsi de suite. » Elle invoqua une carte espace-temps de la région proche du trou noir, et donna l'ordre à l'environnement virtuel d'y tracer la ligne d'univers de la plateforme. « Les distances réelles parcourues dépendent du chemin que vous suivez, mais si l'on se représente le trou noir comme entouré de coques sphériques à la surface desquelles les forces de marée sont constantes – c'est-à-dire en prenant quelque chose de tangible, que l'on peut mesurer sur place –, on peut donner à ces enveloppes un rayon de courbure sans se soucier de la manière dont on pourrait se rendre à leur centre. » Avec une dimension spatiale omise pour faire place à la composante temporelle, les sphères se transformèrent en cercles, et leurs historiques sur la carte furent figurés par des cylindres translucides concentriques.

Tandis que la taille du disque augmentait, la distorsion à son pourtour s'étendait d'autant plus rapidement. À dix M, Chandrasekhar avait moins de soixante degrés de largeur, mais même les constellations de la moitié opposée du ciel étaient visiblement regroupées, du fait de la courbure des rayons lumineux incidents selon des trajectoires plus radiales. Le décalage gravitationnel, uniforme à travers tout le ciel, était suffisamment important pour donner aux étoiles un reflet bleuté, évoquant plus des points brûlants qu'une étendue glacée. Sur la carte, les cônes de lumière, représentés en pointillés le long de leurs lignes d'univers (des structures en

forme de sabliers coniques stylisés constituées de tous les rayons lumineux passant par un endroit spécifique à un instant donné), commençaient à s'incliner vers le trou noir. Ces cônes marquaient les limites des mouvements physiquement possibles ; croiser le sien propre aurait voulu dire qu'on allait plus vite que la lumière.

Gisela généra des jumelles et les offrit à Cordelia. « Essayez de regarder le halo. »

Cordelia obtempéra. « Oh ! d'où viennent donc toutes ces étoiles ?

— L'effet de lentille vous permet de voir celles qui sont situées derrière le trou, mais ça ne s'arrête pas là. La lumière qui effleure la coque figurée à trois M décrit une orbite partielle avant de s'envoler dans une nouvelle direction... et il n'y a pas de limite à la distance qu'elle peut parcourir en tournoyant ainsi, si elle frôle l'enveloppe de suffisamment près. » Sur la carte, Gisela esquissa une demi-douzaine de rayons lumineux s'approchant du trou noir selon des angles distincts. Après s'être enroulés en hélice à des distances légèrement différentes du cylindre trois-M, ils repartaient tous à peu près dans la même direction. « Si vous regardez la lumière qui s'échappe de ces orbites, vous voyez une image du ciel tout entier, comprimée en un anneau étroit. Et sur le bord intérieur de celui-ci, on en trouve un autre plus petit et ainsi de suite. Chacun provient de la lumière qui a fait un tour supplémentaire du trou noir. »

Cordelia réfléchit un instant. « Mais ça ne peut pas continuer indéfiniment, il me semble ? Est-ce que les effets de diffraction ne vont pas finir par rendre flou le motif ? »

Gisela approuva, en cachant sa surprise. « Oui. Mais je ne peux pas vous montrer ça ici. Cet environnement ne fonctionne pas à un niveau de détail suffisant ! »

Elles s'arrêtèrent juste au niveau de la coque située à trois M. Le ciel y était divisé en deux parties égales : un hémisphère de ténèbres absolues, l'autre rempli d'étoiles bleu vif. Le long de la frontière, le halo s'incurvait au-dessus du dôme comme une Voie lactée à la géométrie improbable. Peu après l'arrivée de Cartan à cet endroit, Gisela avait réalisé un hommage à Escher basé sur cette vue, en pavant la moitié du ciel de constellations

emboîtées qui se répétaient au bord en copies de plus en plus petites. Avec les jumelles sur un grossissement mille, elles purent distinguer « au loin » une sorte de silhouette de la plateforme elle-même : une bande de ténèbres qui bloquait une minuscule partie du halo dans toutes les directions.

Puis elles poursuivirent leur chemin vers l'horizon évènementiel, en faisant complètement abstraction et des forces de marée et de la puissance de propulsion qu'il leur aurait fallu pour maintenir une allure aussi tranquille dans la réalité.

La luminosité des étoiles était maintenant à son maximum dans l'ultraviolet, mais Gisela avait pris ses dispositions pour que le dôme ne laisse passer que la lumière du spectre visible par les organiques, au cas où la peau simulée de Cordelia aurait pris la description des rayonnements un peu trop à la lettre. Tandis que ce qui avait été la sphère céleste se rétrécissait pour devenir un petit disque, Chandrasekhar semblait les envelopper en se repliant autour d'eux... c'était une illusion d'optique qui avait du mordant. S'ils avaient émis un rayon lumineux dans la direction opposée au trou noir, mais n'avaient pas réussi à viser cette minuscule fenêtre bleue, il se serait aussitôt incurvé comme la trajectoire d'un caillou qu'on lance et aurait replongé dans le trou. Aucun objet matériel ne pouvait faire mieux ; le choix des chemins d'évasion se rétrécissait. Gisela ressentit un frisson de claustrophobie... bientôt, elle y serait pour de vrai.

Ils firent encore une pause pour planer – de façon peu plausible – juste au-dessus de l'horizon, avec pour seule illumination un point minuscule d'ondes radio fortement décalées vers le bleu derrière elles. Sur la carte, leur cône de lumière future menait presque entièrement dans le trou, à l'exception d'une esquille miniature qui dépassait du cylindre deux-M.

« On entre dedans ? » demanda Gisela.

Le visage de Cordelia était nimbé de violet. « Et comment donc ? »

« En pure simulation. Aussi authentique que possible, mais pas suffisamment pour qu'on se retrouve coincées, je vous le promets. »

Cordelia écarta les bras, ferma les yeux, et mima une chute en arrière dans le trou noir. Gisela donna l'ordre à la plateforme de traverser l'horizon.

La petite tache de ciel disparut puis se remit à grossir rapidement. Gisela ralentissait les événements d'un facteur un million ; dans la réalité, elles auraient atteint la singularité en une fraction de milliseconde.

« Pouvons-nous faire une halte ici ? demanda Cordelia.

— Vous voulez dire arrêter le temps ?

— Non, simplement faire du surplace.

— C'est ce que nous faisons déjà. Nous ne nous déplaçons pas. » Gisela suspendit l'évolution de l'environnement. « J'ai stoppé le temps, je pense que c'est ce que vous vouliez. »

Cordelia semblait sur le point de lui objecter quelque chose, mais elle fit un geste en direction du cercle d'étoiles désormais immobiles. « À l'extérieur, le décalage vers le bleu était le même partout dans le ciel... mais maintenant les astres sont beaucoup plus bleus sur les côtés. Je ne comprends pas.

— Dans un sens, ça n'a rien de nouveau, répondit Gisela. Si nous nous étions laissées tomber en chute libre vers le trou noir, nous nous serions déplacées suffisamment vite pour voir une vaste gamme de décalages Doppler superposés à la dérive gravitationnelle vers le bleu, bien avant la traversée de l'horizon. Vous connaissez l'effet d'arc-en-ciel stellaire ?

— Oui. » Cordelia scruta le ciel une fois de plus, et Gisela pouvait presque la voir mettre à l'épreuve son explication, imaginer à quoi devrait ressembler un arc-en-ciel décalé vers le bleu. « Mais cela n'a de sens que si nous bougeons, et vous avez dit que ce n'était pas le cas.

— Tout à fait, selon une définition parfaitement correcte. Mais ce n'est pas celle qui s'appliquait à l'extérieur. » Gisela illumina une section verticale de leur ligne d'univers, là où elles avaient survolé la coque trois-M. « À l'extérieur de l'horizon événementiel – et avec un moteur assez puissant –, on peut toujours rester en un point fixe d'une enveloppe sur laquelle les forces de marée sont constantes. Il est donc logique de choisir ça comme définition de « l'immobilité » et de rendre ainsi le temps strictement vertical sur cette carte. Mais à l'intérieur du

trou noir, cela devient complètement incompatible avec l'expérience ; votre cône de lumière est tellement incliné que votre ligne d'univers *ne peut que* couper les coques. Et la nouvelle définition, la plus simple, de l'immobilité revient à se frayer un chemin tout droit à travers celles-ci – exactement le contraire que d'essayer de s'y accrocher – et de rendre le « temps de la carte » rigoureusement horizontal, dirigé vers le centre du trou noir. » Elle surligna une section de leur ligne d'univers, maintenant horizontale.

La perplexité qui s'était emparée de Cordelia fit place à la stupéfaction. « Alors quand les cônes de lumière se renversent suffisamment... les définitions de l'« espace » et du « temps » doivent basculer avec eux ?

— C'est ça ! Le centre du trou noir se trouve désormais dans notre avenir. Nous ne heurterons plus la singularité en pleine face, mais en plein futur, comme pour le *big crunch*. Et la direction, sur cette plateforme, qui pointait vers la singularité est maintenant dirigée vers le bas sur la carte, vers ce qui semble, vu de l'extérieur, être le passé du trou noir, mais est en fait une vaste étendue d'espace. Des milliards d'années-lumière s'étalent devant nous – toute l'histoire de l'intérieur du trou noir convertie en espace – et ça s'accroît au fur et à mesure que nous approchons de la singularité. Le seul problème, c'est qu'il n'y a pas beaucoup de place dans les deux autres dimensions. Sans parler de la composante temporelle. »

Cordelia fixait la carte, subjuguée. « L'intérieur du trou noir n'est donc pas du tout une sphère ? C'est une coque sphérique dans deux dimensions, dont l'histoire est transformée en espace pour tenir lieu de troisième... l'ensemble formant la surface d'un hypercylindre ? Qui s'allonge tandis que son rayon diminue. » Son visage s'illumina soudainement. « Et le décalage vers le bleu est similaire à celui de l'univers qui commence à se contracter ? » Elle se tourna vers le ciel gelé. « Sauf que cet espace ne rétrécit que dans deux dimensions, de sorte que plus l'angle fait par la lumière privilégie ces directions, plus elle est déviée vers le bleu ?

— C'est tout à fait ça. » Gisela ne s'étonnait plus de la rapidité avec laquelle Cordelia comprenait les choses ; qu'elle

n'ait pas appris depuis longtemps tout ce qu'il y avait à savoir sur les trous noirs restait cependant mystérieux. Avec un accès libre à une bibliothèque à peu près correcte et un logiciel de tutorat rudimentaire, elle aurait comblé ses lacunes en très peu de temps. Mais si son père l'avait tramée jusqu'à Cartan rien que pour assister à la Plongée, comment avait-il pu accepter sans réagir que la culture d'Athéna entrave son éducation ? Cela n'avait aucun sens.

Cordelia prit les jumelles et regarda sur les côtés, tout autour du trou noir. « Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à nous voir ?

— Bonne question. » Gisela traça sur la carte un rayon lumineux dirigé latéralement et quittant la plateforme juste après qu'elles avaient dépassé l'horizon. « Au niveau de la coque trois-M, un tel faisceau aurait suivi une trajectoire hélicoïdale dans l'espace-temps, revenant sur notre ligne d'univers après une révolution. Mais ici, l'hélice a été retournée et compressée en une spirale – et elle n'a au mieux le temps que de faire la moitié du chemin autour du trou avant de rencontrer la singularité. Pas un seul des rayons que nous avons émis depuis notre traversée de l'horizon ne peut nous revenir.

« Tout cela en supposant que nous ayons affaire à un trou noir de Schwarzschild, parfaitement symétrique, ce qui est bien ce que nous simulons. Et un corps ancien, comme Chandrasekhar, a probablement fini par adopter une bonne approximation de la géométrie de Schwarzschild. Mais près de la singularité, même la lumière stellaire incidente serait suffisamment décalée vers le bleu pour apporter des perturbations, et quelque chose de plus massif – comme nous, si nous étions vraiment ici – provoquerait des changements chaotiques plus rapidement encore. » Elle ordonna à l'environnement de passer à la géométrie Belinsky-Khalatnikov-Lifshitz puis redémarra le temps. Les étoiles se mirent à scintiller sous l'effet de la distorsion, comme si on les voyait au travers d'une atmosphère turbulente, puis le ciel lui-même sembla bouillir, balayé par une succession de vagues tumultueuses décalées tantôt vers le rouge tantôt vers le bleu. « Si nous avons des corps, et qu'ils étaient suffisamment solides pour survivre aux forces de marée, nous les sentirions

osciller de manière effrénée en traversant des régions en effondrement et en expansion dans des directions différentes. » Elle modifia la carte de l'espace-temps en conséquence et l'agrandit pour améliorer la visibilité. Près de la singularité, les cylindres précédemment réguliers des forces de marée constantes se désintégraient maintenant en une écume aléatoire faite de bulles de plus en plus fines, de plus en plus déformées.

Cordelia examina la carte d'un air consterné. « Comment allez-vous pouvoir faire des calculs dans un tel environnement ?

— Nous, nous n'en ferons pas. C'est du chaos qu'il s'agit – mais les systèmes chaotiques sont extrêmement sensibles à la moindre manipulation. Vous connaissez la théologie tiplérienne ? La doctrine selon laquelle nous devrions tenter de restructurer l'univers pour permettre à un calcul infini d'avoir lieu avant le *big crunch* ?

— Oui. »

Gisela écarta les bras pour embrasser l'ensemble de Chandrasekhar. « C'est plus facile de restructurer un trou noir. Avec un univers fermé, on ne peut rien faire d'autre que de réarranger ce qui s'y trouve déjà. Mais dans un trou noir, on peut verser de la matière et du rayonnement provenant de toutes les directions. Ce faisant, nous espérons orienter la géométrie vers un effondrement plus ordonné – pas la version Schwarzschild, mais quelque chose qui laisse la lumière faire plusieurs fois le tour de l'intérieur du trou. Cartan Zéro sera constituée de faisceaux lumineux tournant dans les deux sens, modulés par des impulsions comme des perles sur un collier. Quand elles passeront l'une à travers l'autre, ces impulsions interagiront ; elles seront décalées vers le bleu à des énergies suffisamment élevées pour produire des paires, et même assez pour obtenir des effets gravitationnels. Ces faisceaux seront notre mémoire, et leurs interactions le moteur de nos calculs qui, avec un peu de chance, descendront presque jusqu'à l'échelle de Planck : dix à la puissance moins trente-cinq mètres. »

Cordelia considéra tout cela en silence, puis demanda d'une voix hésitante : « Mais quelle quantité de calcul allez-vous pouvoir faire ?

— En tout ? » Gisela haussa les épaules. « Ça dépend de la structure de l'espace-temps à l'échelle de Planck, détails que nous ne connaissons pas avant d'être à l'intérieur. Il y a des modèles qui nous permettraient d'appliquer la recette tiplérienne en miniature, pour un calcul infini. Mais la plupart donnent une variété de réponses finies, parfois petites parfois grandes. »

La mine de Cordelia commençait à se faire carrément lugubre. Elle ne pouvait pourtant pas avoir ignoré le sort promis aux Plongeurs ?

« Vous avez bien conscience, précisa Gisela, que ce sont des clones que nous envoyons ? Personne ne va transférer sa version unique dans Cartan Zéro !

— Je sais. » Cordelia détourna son regard. « Mais une fois que vous *serez* le clone... n'aurez-vous pas peur de la mort ? »

Gisela fut émue par cette question. « Un peu seulement. Et pas du tout, à la fin. Tant qu'il y aura une petite chance de calcul infini – ou même d'une découverte inattendue qui pourrait nous permettre de nous échapper –, nous maintiendrons la peur de la mort. Ça devrait nous motiver pour examiner toutes les possibilités ! Mais s'il devient clair qu'elle est inévitable, nous supprimerons la vieille réaction instinctive et nous l'accepterons tout simplement. »

Cordelia hocha poliment la tête mais ne semblait pas du tout convaincue. Pour quelqu'un qui avait été élevé dans une polis célébrant les « vertus oubliées de la chair », cela ressemblait probablement à de la tricherie au mieux, et au pire à de l'automutilation.

« Pouvons-nous rentrer maintenant, s'il vous plaît ? Mon père va bientôt se réveiller.

— Bien sûr. » Gisela cherchait ce qu'elle pouvait dire à cette enfant étrange et solennelle pour la rassurer, mais n'avait pas la moindre idée de par où commencer. Elles sortirent donc ensemble de l'environnement, quittant leurs cônes de lumière fictifs et abandonnant la simulation avant que celle-ci ne soit forcée d'admettre qu'elle n'offrait ni une opportunité de connaissances nouvelles, ni une possibilité de mort.

*
* *

Quand Prospero se réveilla, Gisela se présenta et lui demanda ce qu'il désirait voir. Elle suggéra une présentation schématique de Cartan Zéro. Il ne lui semblait pas très délicat de mentionner que Cordelia avait déjà visité Chandrasekhar, et proposer un environnement qu'ils n'avaient vu ni l'un ni l'autre lui parut une façon diplomatique de contourner le problème.

Prospero lui adressa un sourire indulgent. « Je suis sûr que votre « Cité en chute » est d'une conception fort ingénieuse, mais cela ne m'intéresse en rien. Je suis ici pour comprendre vos motivations, pas vos machines.

— Nos motivations ? » Gisela se demanda s'il n'y avait pas eu erreur de traduction. « La structure de l'espace-temps nous intrigue. Pour quelle autre raison voudrait-on plonger dans un trou noir ? »

Le sourire de Prospero s'élargit. « C'est bien ce que je suis venu élucider. Il existe une quantité de possibilités en dehors du mythe de Pandore : celui de Prométhée, du Quichotte, le Graal bien sûr... peut-être même celui d'Orphée. Est-ce que vous espérez secourir les morts ?

— Secourir les morts ? » Gisela était abasourdie. « Oh, vous parlez sans doute de la résurrection tiplérienne ? Non, nous n'avons rien prévu en ce sens. Même si nous obtenions une capacité infinie de calcul, ce qui est peu probable, nous aurions bien trop peu d'informations pour recréer un quelconque organique décédé. Et pour ce qui est de ressusciter tout le monde par la force brute, en simulant tous les êtres conscients possibles... il n'y aurait aucun moyen fiable de filtrer par avance les modèles qui endureraient d'atroces souffrances – et, statistiquement, il y a de fortes chances qu'ils soient au moins dix mille fois plus nombreux que les autres. Toute l'affaire serait fort peu éthique.

— Nous verrons. » Prospero balaya ses objections. « Ce qui est important, c'est que je puisse rencontrer tous les passagers de Charon aussitôt que possible.

— Les passagers de... Vous voulez parler de l'équipe de Plongée. »

Prospero secoua la tête avec une expression d'angoisse, comme s'il n'avait pas été compris, mais il déclara : « Oui, rassemblez votre « équipe de plongée ». Laissez-moi leur parler à tous. Je vois à quel point on a besoin de moi ici ! »

La perplexité de Gisela augmentait. « Besoin de vous ? Vous êtes le bienvenu, c'est certain... mais en quoi aurions-nous besoin de vous ? »

Cordelia prit le bras de son père pour le tirer. « Pouvons-nous attendre au château ? Je suis tellement fatiguée. » Elle évitait de croiser le regard de Gisela.

« Bien sûr, ma chérie ! » Prospero se baissa pour l'embrasser sur le front. Il tira un parchemin enroulé de sous sa robe et le lança en l'air. Il se déploya pour former, au-dessus de l'océan près de la jetée, une porte donnant sur un paysage ensoleillé. Gisela distinguait de vastes jardins envahis par la végétation, des bâtiments de pierre, des chevaux ailés dans les airs. Encore une chance qu'ils aient compressé leur lieu de résidence plus efficacement que leurs propres corps, sinon ils auraient embouteillé la liaison gamma pendant une bonne dizaine d'années.

Cordelia franchit le seuil en tenant Prospero par la main pour essayer de l'entraîner avec elle. Pour tenter, comprit enfin Gisela, de le faire taire avant qu'il ne la mette encore plus dans l'embarras.

Mais sans succès. Un pied sur la jetée, Prospero se retourna vers Gisela. « En quoi auriez-vous besoin de moi ? Je suis ici pour être votre Homère, votre Virgile, votre Dante, votre Dickens ! Pour extraire l'essence mythique de cette entreprise tragique et glorieuse ! Pour vous faire un cadeau infiniment supérieur à l'immortalité que vous recherchez ! »

Gisela ne se donna pas la peine de lui préciser une fois de plus que son espérance de vie serait très certainement bien inférieure à l'intérieur du trou noir qu'à l'extérieur. « Et lequel, plus précisément ?

— Je suis venu pour vous faire *entrer dans la légende* ! » Prospero quitta la jetée, et l'ouverture se rétracta derrière lui.

Gisela fixa l'océan sans le voir pendant un moment, puis s'assit lentement et laissa ses pieds se balancer dans l'eau glacée.

Certaines pièces commençaient à se mettre doucement en place.

*
* *

« Soyez gentil, plaida Gisela. Faites-le pour Cordelia. »

Timon fit comme s'il était perplexe et offusqué. « Qu'est-ce qui te fait penser que je ne le serai pas ? Je suis toujours gentil. » Il avait morphé brièvement son anguleuse icône habituelle, toute en armature géométrique et en tiges articulées, en un ours en peluche avec des boutons à la place des yeux.

Gisela grogna doucement. « Écoutez. Si j'ai raison, si elle a bien l'intention de migrer vers Cartan, ce sera la décision la plus dure qu'elle a jamais eu à prendre. Si elle avait pu tout simplement quitter Athéna, elle l'aurait déjà fait au lieu de se donner tout ce mal pour que son père croie que c'était son idée à lui de venir ici.

— Qu'est-ce qui te fait penser que ce n'est pas le cas ?

— Prospero ne s'intéresse pas à la réalité. La seule manière dont il a pu entendre parler de la Plongée, c'est par Cordelia. Elle a dû choisir Cartan en raison de son éloignement de la Terre, qui permet une rupture nette, et la Plongée lui a fourni l'excuse dont elle avait besoin, un sujet tout à fait adapté aux « talents » de son père et qu'elle a donc pu lui faire miroiter. Mais jusqu'à ce qu'elle soit prête à lui annoncer qu'elle ne rentrera pas, nous ne devons pas nous brouiller avec lui. Nous ne devons pas rendre les choses plus difficiles pour Cordelia qu'elles ne le sont déjà. »

Timon réintégra ses yeux dans son crâne anodisé. « D'accord ! Je veux bien jouer le jeu ! Il se peut que tu aies vu juste, je suppose. Mais si tu te trompes... »

Prospero choisit ce moment pour faire son entrée, sa robe volant au vent, sa fille dans son sillage. L'environnement avait été conçu pour l'occasion, selon ses propres spécifications : une

pièce formée de deux pyramides carrées tronquées et jointes par leurs bases, aux murs recouverts de panneaux blancs avec, par une fenêtre trapézoïdale, une vue sur Chandrasekhar à vingt M. Gisela n'avait jamais vu un tel style auparavant ; Timon l'avait baptisé « Astrokitsch athénien ».

Les cinq membres de l'équipe de Plongée étaient assis autour d'une table semi-circulaire. Prospero se tint debout devant eux tandis que Gisela faisait les présentations : Sachio, Tiet, Vikram, Timon. Elle leur avait parlé à tous, plaidant en faveur de Cordelia, mais la concession mitigée de Timon était ce qu'elle avait obtenu de mieux comme garantie. Cordelia se fit toute petite dans un coin de la pièce, yeux baissés.

Prospero commença sobrement. « Depuis près d'un millénaire, nous, les descendants de la chair, avons vécu nos vies à songer aux exploits épiques du lointain passé. Mais c'est en vain que nous avons rêvé d'une nouvelle Odyssée pour nous inspirer, à des héros neufs pour se tenir aux côtés des anciens, à des façons inouïes de reraconter les mythes éternels. Trois jours de plus, et votre voyage aurait eu lieu en pure perte, hors de notre portée à tout jamais. » Il sourit fièrement. « Mais je suis arrivé à temps pour arracher votre fable aux dents même de la gravité.

— Il n'y avait aucun risque de perdre quoi que ce soit, répondit Tiet. Les informations sur la Plongée sont retransmises à toutes les polis, entreposées dans toutes les bibliothèques. » L'icône de Tiet ressemblait à une gracieuse statue d'ébène ornée de pierres précieuses.

Prospero fit un signe dédaigneux de la main. « Un flot de jargon technique. À Athéna, cela aurait tout aussi bien pu passer pour le murmure des vagues. »

Tiet leva un sourcil. « Si votre vocabulaire est trop limité, enrichissez-le – n'attendez pas de nous que nous appauvrissions le nôtre. Vous parleriez de la Grèce antique sans mentionner le nom d'une seule cité-état ?

— Non, mais ce sont des termes universels, qui font partie de notre héritage commun...

— Ils n'ont de signification que dans une minuscule zone d'espace, durant un très bref intervalle de temps. Au contraire

de la terminologie requise pour décrire la Plongée qui est, elle, applicable à chaque femtomètre quartique de l'espace-temps.

— Quoi qu'il en soit, reprit un peu sèchement Prospero, nous préférons à Athéna la poésie aux équations. Et je suis venu rendre honneur à votre voyage dans un langage qui résonnera des millénaires durant le long des corridors de l'imagination.

— Vous vous estimez donc plus qualifié, pour parler de la Plongée, que ses participants ? » dit Sachio, personnifié par un hibou perché dans la tête d'une cage en fer forgé pleine d'étourneaux représentant un organique.

« Je suis narratologiste.

— Vous avez eu une formation spéciale ? »

Prospero hocha fièrement la tête. « Bien qu'à dire vrai, ce soit plutôt une vocation. Quand les anciens organiques se rassemblaient autour de leurs feux de camp, c'était moi qui racontais, jusque tard dans la nuit, comment les dieux se battaient entre eux, et comment même les guerriers, simples mortels, se voyaient élevés aux cieux pour donner naissance aux constellations.

— Et moi, j'étais celui qui, assis de l'autre côté du feu, vous disait que vous débitiez des âneries », répliqua Timon d'un air pince-sans-rire. Gisela était sur le point de s'en prendre à lui, de le fustiger pour avoir rompu sa promesse, quand elle se rendit compte qu'il lui avait parlé en privé, en routant les données par l'extérieur de l'environnement. Elle lui décocha un regard empoisonné.

Le hibou de Sachio cligna des yeux en signe de perplexité. « Mais vous trouvez la Plongée elle-même incompréhensible. Alors, qu'est-ce qui vous rend apte à l'expliquer à d'autres ? »

Prospero secoua la tête. « Je suis venu créer des énigmes, pas donner des explications. Je suis venu façonner l'histoire de votre descente sous une forme qui survivra bien après que vos bibliothèques seront tombées en poussière.

— La façonner comment ? » Quand il le désirait, Vikram était d'une grande précision anatomique, comme un croquis de Léonard De Vinci, mais il lui manquait les signes révélateurs de la simulation physiologique : pas de sueur, pas de

desquamation, pas de perte de cheveux. « Vous voulez dire en changeant les choses ?

— Pour extraire l'essence du mythe, il est nécessaire de passer sur les détails pour atteindre à une vérité plus profonde.

— Je suppose qu'il faut comprendre que c'est oui », dit Timon.

Vikram fronça les sourcils de manière aimable. « Alors qu'allez-vous modifier exactement ? » Il étendit les bras, les étira pour entourer ses camarades de l'équipe. « Si nous devons être améliorés, dites-nous donc comment, je vous en prie.

— Pour commencer, répondit prudemment Prospero, avec cinq le compte n'y est pas. Sept peut-être, ou bien douze.

— Ouf ! » Vikram sourit de toutes ses dents. « Il va falloir quelques ombres comme figurants, mais personne ne passe à la trappe.

— Quant au nom de votre vaisseau...

— Cartan Zéro ? Où est le problème ? Cartan était un grand mathématicien organique. C'est lui qui a clarifié la signification et les conséquences des travaux d'Einstein. Et zéro, c'est parce que c'est construit à partir de géodésiques nulles, les chemins suivis par les rayons lumineux.

— La postérité, déclara Prospero, préférera penser à la « Cité en chute » ; son essence sera ainsi affranchie de votre appellation malheureuse.

— Nous avons donné à cette polis le nom d'Élie Cartan, répondit Tiet en restant impassible. Et c'est comme ça que s'appellera aussi son clone à l'intérieur de Chandrasekhar. Si vous ne voulez pas respecter ce choix, vous feriez aussi bien de repartir pour Athéna tout de suite, parce que personne ici ne fera le moindre effort pour coopérer avec vous. »

Prospero se tourna vers les autres, espérant peut-être entrevoir quelque dissension. Gisela était partagée ; la vérité des faits survivrait dans les bibliothèques largement au-delà du blabla mythopoiétique de Prospero, quoi qu'il semble en penser, de sorte que ce qu'il pouvait en dire n'avait d'une certaine manière aucune importance. Mais s'ils ne fixaient pas de limites, elle se rendait bien compte que sa présence deviendrait rapidement insupportable.

« Soit, reprit-il. Cartan Zéro. Je suis un artisan autant qu'un artiste ; je peux travailler avec une argile imparfaite. »

À la fin de la réunion, Timon prit Gisela à part. Avant qu'il ne commence à se plaindre, elle dit : « Si tu penses que supporter ça pendant trois jours encore est trop horrible comme perspective, imagine un peu ce que doit être la vie de Cordelia. »

Timon secoua la tête. « Je tiendrai parole. Mais maintenant que j'ai vu à quoi elle est confrontée, je ne crois vraiment pas qu'elle y arrivera. Si elle n'a connu toute sa vie que cette sorte de propagande sur l'âge d'or des organiques, comment peux-tu espérer qu'elle s'en sorte jamais ? Une polis comme Athéna constitue une surface mémétique fermée : rassemble suffisamment de Prospero au même endroit, et toute évasion devient impossible. »

Gisela le regarda d'un œil torve. « Elle est ici, non ? N'essaie pas de me dire qu'elle est liée à Athéna pour toujours uniquement parce qu'elle y a été créée. Les choses ne sont pas aussi simples. Même les trous noirs émettent la radiation de Hawking.

— Qui ne transporte pas d'information. C'est du bruit thermique, tu ne peux pas t'en servir pour t'évader. » Timon traça une diagonale dans l'air avec deux doigts, le geste pour « CQFD ».

« Ce n'était qu'une métaphore, espèce d'imbécile, pas un isomorphisme, répliqua Gisela. Si tu ne perçois pas la différence, peut-être que tu devrais aller toi-même te faire voir à Athéna. »

Timon retira brusquement sa main comme s'il s'était fait mordre, puis il disparut.

Gisela balaya du regard l'environnement désert, furieuse contre elle-même de s'être emportée ainsi. Par la fenêtre, Chandrasekhar continuait tranquillement à réduire l'espace-temps à néant, comme il le faisait depuis six milliards d'années.

« Pourvu que tu aies tort », dit-elle.

*

* *

Cinquante heures avant la Plongée, Vikram donna l'ordre aux sondes placées sur les orbites les plus basses de commencer à déverser des nanomachines à travers l'horizon évènementiel. Gisela et Cordelia le rejoignirent dans l'environnement de contrôle, une grande salle pleine de cartes et de gadgets permettant de manipuler les différents matériels éparpillés autour de Chandrasekhar. Prospero était parti interroger Timon, une épreuve que Vikram lui-même venait juste de subir. Les « pulsions œdipiennes » et le « symbolisme de l'utérus et du vagin » avaient tenu une place centrale, bien que Vikram eût allègrement informé Prospero que personne à Cartan, pour ce qu'il en savait, n'avait jamais montré beaucoup d'intérêt pour aucun de ces deux organes. Gisela se mit à se demander comment, exactement, Cordelia avait été créée ; l'idée d'une simulation fidèle de l'accouchement organique était hors de propos.

Les nanomachines ne représentaient qu'un mince filet de matière, quelques tonnes par seconde. Loin à l'intérieur du trou, cependant, elles mesureraient la courbure de l'espace qui les entourait – en observant à la fois la lumière des étoiles et les signaux de celles qui suivaient – puis modifieraient la distribution collective de leur masse de manière à rapprocher de l'objectif la géométrie future du trou. Toute déviation par rapport à la chute libre impliquait le largage de fragments de molécules et un sacrifice d'énergie chimique, mais avant de s'être totalement réduites en morceaux elles donneraient naissance à des machines photoniques conçues pour faire la même chose à une échelle plus petite.

Il était impossible de savoir si tout cela fonctionnait comme prévu, mais une carte dans l'environnement montrait les résultats espérés. Vikram rajouta l'esquisse de deux faisceaux de rayons lumineux tournant en sens contraire. « Nous ne pouvons éviter que l'espace s'effondre sur deux dimensions et s'étende dans la troisième, à moins d'apporter suffisamment de matière pour qu'il s'affaisse dans les trois axes, ce qui serait encore pire. Mais il est possible de modifier continuellement la direction d'expansion, de la faire basculer sans cesse de quatre-vingt-dix degrés pour égaliser le phénomène. Cela permet à la lumière

d'exécuter une série d'orbites complètes, prenant chacune environ un centième du temps de la précédente, et cela signifie aussi que tous les rayons ont des périodes de contraction, ce qui contrebalance les effets de défocalisation des phases d'expansion. »

La section des deux faisceaux lumineux oscillait entre le circulaire et l'elliptique selon que la courbure les étirait ou les compressait. Cordelia généra une loupe et les suivit « à l'intérieur », en avant dans le temps et vers la singularité. « Si les périodes orbitales forment une série géométrique, dit-elle, le nombre de révolutions qu'il est possible d'accomplir avant de rencontrer la singularité n'a pas de limite. Et la longueur d'onde est décalée vers le bleu en proportion de la taille de l'orbite, de sorte que les effets de diffraction ne prédominent jamais. Qu'est-ce qui vous empêche alors de faire un calcul infini ?

— Tout d'abord, répondit prudemment Vikram, une fois que les photons qui rentrent en collision se mettront à créer des paires particule-antiparticule, il y aura un intervalle d'énergies où chaque type voyagera si lentement par rapport à la vitesse de la lumière que les impulsions commenceront à s'étaler. Nous pensons que nous avons organisé et espacé ces impulsions de manière à ce que toutes les données survivent, mais il suffirait d'une seule particule massive inconnue pour transformer tout le flot en charabia. »

Cordelia leva les yeux vers lui avec une expression d'espoir. « Et s'il n'y a pas de particules inconnues ? »

Vikram haussa les épaules. « Dans le modèle de Kumar, le temps est quantifié, de sorte que la fréquence des rayons ne peut pas continuer d'augmenter indéfiniment. Et la plupart des théories alternatives impliquent de même que tout le dispositif finira par lâcher pour une raison ou pour une autre. J'espère seulement qu'il le fera suffisamment lentement pour que nous comprenions *pourquoi* avant d'être rendus incapables de réfléchir à quoi que ce soit. » Il éclata de rire. « Ne prenez pas cette mine d'enterrement ! Ce sera comme... la mort d'une branche d'un arbre. Et nous aurons peut-être acquis pour quelques instants une connaissance que nous ne pouvons même pas envisager à l'extérieur du trou.

— Mais vous ne pourrez rien en faire, protesta Cordelia, ni le dire à qui que ce soit.

— Ah, la technologie et la gloire. Pfft ! fit Vikram. Écoutez, si mon Plongeur de clone disparaît sans avoir rien appris, il mourra quand même heureux en sachant que je me perpétue à l'extérieur. Et s'il découvre tout ce que j'espère, son ravissement sera tel qu'il ne pourra continuer à vivre. » Vikram recomposa son visage, lui donnant un air sérieux tellement exagéré qu'il coupa l'herbe sous le pied à sa propre grandiloquence, et Cordelia finit par sourire. Gisela commençait à se demander si cette affliction morbide face au sort des Plongeurs serait suffisante pour la dégoûter complètement de Cartan.

« Qu'est-ce qui ferait que ça aura valu la peine, alors ? Qu'est-ce que vous espérez, idéalement ? »

Vikram esquissa un diagramme de Feynman dans l'intervalle qui les séparait. « Si on tient l'espace-temps pour acquis, la symétrie de rotation et la mécanique quantique permettent de dégager un ensemble de règles relatives au spin des particules. Penrose a pris ça à l'envers et a montré que dans un réseau de lignes d'univers, du moment que celles-ci respectent les règles de spin, on peut créer le concept d'« angle entre deux directions » à partir de rien. Supposons qu'un système de particules avec un certain spin envoie un électron à un autre système et que ce faisant le spin du premier baisse. Si l'on connaissait l'angle entre les deux vecteurs de spin, on pourrait calculer la probabilité d'obtenir une augmentation au lieu d'une baisse... mais si le concept d'« angle » n'existe même pas encore, on peut travailler dans l'autre sens et *le définir* en partant de la probabilité qu'on obtient en regardant tous les réseaux pour lesquels le second spin a augmenté.

« Kumar et d'autres ont étendu cette idée pour traiter d'autres symétries plus abstraites. Il suffit d'une liste de règles décrivant un réseau valide, avec la manière d'attribuer une phase à chacun d'eux, et toute la physique connue en découle. Mais je veux savoir s'il existe une explication plus profonde pour ces règles. Le spin et les autres nombres quantiques sont-ils vraiment élémentaires, ou bien le résultat de quelque chose de plus fondamental encore ? Et quand les réseaux se renforcent

ou s'annulent les uns les autres en fonction de leur différence de phase, s'agit-il d'un comportement de base que nous ne pouvons qu'accepter, ou bien y a-t-il des mécanismes cachés derrière les mathématiques ? »

Timon apparut dans l'environnement et prit Gisela à part. « J'ai commis une petite infraction et, te connaissant, je sais que tu finiras par la découvrir. J'avoue donc dans l'espoir d'obtenir ton indulgence.

— Qu'est-ce que tu as fait ? »

Timon la considéra nerveusement. « Prospero était en train de radoter sur la culture organique en tant que chemin vers toute connaissance. » Il se transforma en une parfaite imitation et rejoua la scène avec la voix de l'original : « La clef de l'astronomie se loge dans l'étude des grands astrologues égyptiens, et le cœur des mathématiques est révélé dans les rituels des mystiques pythagoriciens... »

Gisela se cacha le visage entre les mains. Elle aurait eu elle-même du mal à ne pas réagir. « Et tu as dit... ?

— Que s'il lui arrivait un jour de se trouver en chair et en os à l'intérieur d'une combinaison spatiale, à flotter entre les étoiles, il devrait essayer d'éternuer sur la visière pour améliorer le paysage. »

Gisela ne put s'empêcher d'éclater de rire. « Est-ce que ça veut dire que tu me pardonnes ? demanda Timon avec optimisme.

— Non. Comment a-t-il réagi ?

— Difficile à dire. » Simon fronça les sourcils. « Je ne suis pas certain qu'il soit capable de percevoir les insultes. Pour cela, il lui faudrait imaginer qu'on puisse ne pas le croire absolument essentiel à l'avenir de la civilisation.

— Plus que deux jours. Fais un effort supplémentaire, répondit Gisela sérieusement.

— Fais-en un toi-même. C'est ton tour.

— Quoi ?

— Prospero veut te voir. » Timon fit un grand sourire malicieux. « C'est au tour de ta propre essence *mythique* de se faire extraire. »

Gisela jeta un coup d'œil à Cordelia ; elle était en pleine discussion animée avec Vikram. Athéna, et Prospero, l'avaient étouffée. Ce n'était qu'éloignée de l'un et de l'autre qu'elle prenait vie. La décision d'émigrer ne dépendait que d'elle mais Gisela ne se le pardonnerait jamais si elle faisait quoi que ce soit qui aille à l'encontre.

« Sois gentille », reprit Timon.

*
* *

L'équipe de Plongée s'était prononcée contre toute forme de participation au départ des clones. Leurs enregistrements seraient incorporés dans le plan de Cartan Zéro sans avoir jamais été activés en dehors de Chandrasekhar. Quand Gisela avait annoncé cela à Prospero, il avait été horrifié mais s'était presque immédiatement ressaisi ; cela lui laissait d'autant plus de latitude pour inventer à sa guise un rituel d'adieu aux voyageurs sans être perturbé par la réalité des faits.

Toute l'équipe se rassembla néanmoins dans l'environnement de contrôle avec Prospero, Cordelia et quelques dizaines d'amis. Gisela resta en marge de l'assemblée tandis que Vikram scandait le compte à rebours. À « dix », elle donna l'ordre à son exosoi de la cloner. À « neuf », elle envoya l'enregistrement à l'adresse diffusée par l'icône du fichier Cartan Zéro suspendue au milieu de l'environnement (un ensemble stylisé de rayons lumineux tournant en sens opposés). Quand la balise de confirmation de la transaction arriva, elle ressentit un grand vide ; la Plongée ne faisait plus partie de son avenir linéaire à elle, même si elle considérait le clone comme une composante de sa personnalité étendue.

Vikram hurla joyeusement : « Trois ! Deux ! Un ! » Il saisit l'icône de Cartan Zéro et la lança sur une carte de l'espace-temps tel qu'autour de Chandrasekhar. Cela provoqua une impulsion gamma de la polis vers une sonde sur orbite huit-M ; là, les données furent encodées dans des nanomachines conçues pour les recréer plus tard sous forme photonique active, et celles-ci rejoignirent le flot qui plongeait dans le trou.

Sur la carte, la chute de l'icône s'incurva selon une ligne d'univers verticale « immobile » à l'approche de la coque deux-M. Les coupes successives de temps constant dans le référentiel statique de l'extérieur du trou ne franchissaient jamais l'horizon, elles ne faisaient que s'y accrocher. Selon une certaine définition des choses, les nanomachines mettraient un temps infini pour entrer dans Chandrasekhar.

D'après une autre, la Plongée était terminée. Dans leur propre référentiel, les nanomachines auraient mis moins d'une milliseconde et demie pour tomber de la sonde jusqu'à l'horizon, et pas beaucoup plus pour atteindre le point de lancement de Cartan Zéro. Et quel qu'ait été le temps subjectif ressenti par les Plongeurs, quelle qu'ait été la quantité de calculs réalisés en chemin, la région de l'espace contenant la polis aurait été broyée au sein de la singularité quelques microsecondes plus tard.

« Si les Plongeurs ressortaient du trou, on aurait un paradoxe, non ? » Gisela se retourna ; elle n'avait pas remarqué Cordelia derrière elle. « Quel que soit l'instant de leur émergence, ils ne seraient pas encore tombés à l'intérieur, de sorte qu'ils pourraient se précipiter pour attraper les nanomachines en plein vol et empêcher leur propre naissance. » L'idée semblait la troubler.

« Seulement s'ils ressortaient près de l'horizon, répliqua Gisela. S'ils faisaient leur apparition plus loin, par exemple ici à Cartan, à l'instant même, il serait déjà trop tard. Les nanomachines ont pris trop d'avance ; le fait qu'elles soient presque immobiles dans notre référentiel n'en fait pas pour autant une cible facile si on se lance effectivement à leur poursuite. Même à la vitesse de la lumière, rien ne pourrait les rattraper à partir d'ici. »

Cordelia sembla reprendre espoir à cette idée. « Alors l'évasion n'est pas impossible ?

— Eh bien... » Gisela envisagea d'énumérer quelques-uns des obstacles restants, mais elle commença à se demander si la question ne concernait pas en réalité tout autre chose. « Non, ce n'est pas impossible. » Gisela lui adressa un sourire entendu. « Tant mieux. » Prospero poussa un cri. « Rassemblez-vous !

Venez autour de moi et oyez *la Ballade de Cartan Zéro* ! » Il généra une estrade qui s'éleva sous ses pieds. Timon se faufila tout près de Gisela et chuchota : « S'il y a du luth, j'envoie mes sens ailleurs. »

Il n'y en avait pas. Les vers furent récités tels quels, sans accompagnement musical. Leur contenu était cependant encore pire que ce que craignait Gisela. Prospero avait ignoré tout ce qu'elle et les autres lui avaient expliqué. Dans sa version des événements, les « passagers de Charon » avaient pénétré dans « l'abîme de la gravité » pour des motifs qu'il avait purement et simplement inventés : pour fuir respectivement un amour déçu/une vengeance suscitée par un crime épouvantable/l'ennui engendré par la longévité ; pour ressusciter un ancêtre organique perdu ; pour rechercher le contact avec « les dieux ». Les questions universelles auxquelles les Plongeurs avaient effectivement espéré pouvoir répondre (la structure de l'espace-temps à l'échelle de Planck, les fondements de la mécanique quantique) n'étaient même pas mentionnées.

Gisela jeta un coup d'œil à Timon, mais celui-ci semblait ne pas se formaliser d'apprendre ainsi que sa version unique venait de s'enfuir dans Chandrasekhar afin d'éviter le châtement encouru pour une atrocité imprécisée ; son visage exprimait l'incrédulité mais pas la colère. « Cet homme vit en Enfer. » dit-il doucement. « Il ne verra jamais rien d'autre que les mucosités sur sa visière. »

L'auditoire restait silencieux tandis que Prospero commençait à « décrire » la Plongée elle-même. Timon fixait le sol avec un sourire perplexe. Tiet arborait une expression d'ennui détaché. Vikram jetait sans cesse des coups d'œil à un affichage derrière lui, pour voir si le faible rayonnement gravitationnel émis par les nanomachines qui coulaient vers l'intérieur était toujours conforme à ses prévisions.

Ce fut Sachio qui perdit finalement tout contrôle et s'écria avec fureur : « Alors, Cartan Zéro n'est que l'image spectrale d'un environnement, pleine d'icônes fantomatiques et dérivant dans le vide pour finir dans le trou ? »

Prospero parut plus surpris qu'indigné par cette interruption. « C'est une cité de lumière. Translucide, éthérée... »

Le hibou dans le crâne de Sachio fit gonfler ses plumes.

« Aucun état photonique ne ressemblerait jamais à ça. Ce que vous décrivez ne pourrait exister, et même si c'était possible, ça ne serait jamais conscient. » Sachio avait travaillé des décennies durant pour donner à Cartan Zéro la possibilité de traiter les données sans perturber la géométrie locale.

Prospero étendit les bras en un geste de conciliation. « Le récit archétypal d'une quête doit rester simple. L'encombrer de *détails techniques*... »

Sachio inclina brièvement la tête, le bout des doigts sur le front, pour indiquer qu'il téléchargeait des informations depuis la bibliothèque de la polis. « Avez-vous la moindre *idée* de ce que sont réellement les récits archétypaux ?

— Des messages des dieux, ou des profondeurs de l'âme, qui peut le dire ? Mais ils représentent le plus profond et le plus mystérieux des... »

Sachio l'interrompit avec impatience. « C'est le produit de quelques attracteurs aléatoires de la neurophysiologie organique. À chaque fois qu'une histoire plus complexe ou plus subtile était disséminée par transmission orale, elle finissait par dégénérer en un récit archétypal. Une fois l'écriture inventée, de telles narrations n'ont plus été créées délibérément que par des organiques qui n'avaient pas compris de quoi il s'agissait. Si les plus belles statues de l'antiquité avaient été lâchées sur un glacier, elles seraient à présent réduites à un spectre prévisible de cailloux sphéroïdaux, ce qui ne fait pas pour autant desdits cailloux le pinacle de la forme artistique. Votre création n'est pas seulement dénuée de vérité, elle l'est aussi de toute valeur esthétique. » Prospero était abasourdi. Il parcourut la pièce du regard, s'attendant à ce que quelqu'un prenne la défense de sa *Ballade*.

Personne n'émit le moindre son.

Et voilà, c'en était fini de la diplomatie. Gisela parla en privé à Cordelia, en chuchotant avec insistance : « Restez à Cartan ! Personne ne peut vous forcer à partir ! » Cordelia se tourna vers

elle avec une expression de franche surprise : « Mais je pensais... » Elle se tut, réévaluant quelque chose, cachant son étonnement.

Puis elle reprit : « Je ne peux pas rester.

— *Pourquoi donc ?* Qu'est-ce qui vous arrête ? Vous ne pouvez pas vous enterrer à Athéna... » Gisela se reprit ; quelle que soit l'emprise que ce lieu exerçait sur elle, le dénigrer n'arrangerait rien.

Prospero n'arrivait pas à y croire et maugréait. « Quelle ingratitude ! Quelle basse ingratitude ! » Cordelia le considérait avec une tendresse affligée. « Il n'est pas prêt. » Elle fit face à Gisela et parla franchement : « Athéna ne durera pas éternellement. Ce genre de polis se forme et se décompose ; il y a trop de possibilités réelles pour que les gens s'accrochent à une culture unique, arbitrairement sanctifiée, siècle après siècle. Mais il n'est pas mûr pour la transition ; il ne se rend même pas compte qu'elle arrive. Je ne peux pas l'abandonner à ça. Il va avoir besoin de quelqu'un pour l'aider à traverser cette période. » Elle sourit soudain malicieusement : « Mais j'ai gagné deux cents ans. Ce voyage aura au moins servi à ça. »

Gisela resta un moment sans voix, honteuse devant la force de l'amour exprimé par cette enfant. Puis elle envoya un flot de balises à Cordelia. « Ce sont des liens vers les meilleures bibliothèques de la Terre. Là, vous trouverez de la physique, de la vraie, pas la version édulcorée des organiques. »

Prospero redescendit au niveau du sol en faisant disparaître l'estrade. « Cordelia ! Viens avec moi, maintenant ! Nous laissons ces barbares à l'obscurité qu'ils méritent ! »

Malgré l'admiration que lui inspirait la loyauté de Cordelia, Gisela était néanmoins attristée par sa décision. Elle dit lentement : « Votre place est à Cartan. Cela aurait dû être possible. Nous aurions dû pouvoir trouver une solution. »

Cordelia secoua la tête : pas d'échec, pas de regrets. « Ne vous inquiétez pas pour moi. J'ai survécu à Athéna jusqu'à maintenant ; je pense que je peux tenir jusqu'à la fin. Ce que vous m'avez montré, ce que j'ai fait ici, tout cela m'aidera. » Elle pressa la main de Gisela. « Merci. »

Elle rejoignit son père. Prospero créa un portail qui s'ouvrait sur une route de briques jaunes à travers les étoiles. Il l'enjamba et Cordelia le suivit.

Vikram cessa d'examiner la trace de l'onde gravitationnelle et demanda doucement : « Bon, vous pouvez avouer maintenant : qui est-ce qui a mis l'exaocet supplémentaire ? »

*
* *

« *Liiiiiii-bre !* » Cordelia bondit à travers l'environnement de contrôle de Cartan Zéro, une longue plateforme flottant dans un tunnel composé de diagrammes de Feynman codés par couleur qui s'écoulaient dans l'obscurité comme les sillages de la collision et de la désintégration d'un milliard d'étincelles.

Le premier instinct de Gisela fut de la coincer et de lui crier au visage : « *Suicidez-vous tout de suite ! Arrêtez tout maintenant !* » Un bref embranchement latéral, interrompu ainsi avant toute divergence de personnalité, ça ne revenait pas à une vraie vie et une mort véritable. Ce serait un rêve oublié, rien de plus.

Pourtant, cette analyse ne tenait pas. Dès l'instant où elle était devenue consciente, cette Cordelia avait été une personne à part entière : celle qui avait quitté Athéna pour toujours, celle qui s'était échappée. Sa personnalité étendue avait beaucoup trop investi dans ce clone pour le traiter comme une erreur et pour tout laisser tomber. Au-delà de ce qu'il espérait pour lui-même, le clone savait exactement ce que son existence signifiait pour l'original. Une telle trahison, même si elle ne pourrait jamais être révélée, était donc impensable.

« Tu ne lui as pas donné de faux espoirs, je suppose ? » dit sèchement Tiet.

Gisela repensa à leurs conversations. « Je ne pense pas. Elle doit savoir qu'il n'y a presque aucune chance de survie. »

Vikram semblait troublé. « J'ai peut-être présenté notre propre position avec trop de conviction. Elle pourrait croire que les découvertes envisagées lui suffiront à elle aussi, mais je n'en suis pas si sûr. »

Timon laissa échapper un soupir d'impatience. « Elle est ici. C'est irréversible ; il est donc inutile de se tourmenter à ce propos. Tout ce que nous pouvons faire, c'est lui donner une chance de profiter au mieux de ce qu'elle va vivre. »

Gisela fut frappé par une pensée horrible. « Les données supplémentaires ne nous ont pas surchargés, au moins ? Elles ne vont pas nous interdire l'accès à une partie du domaine de calcul ? » Cordelia s'était compressée en un programme bien plus léger que la version qu'elle avait envoyée de la Terre, mais c'était tout de même une charge inattendue.

Sachio émit un bruit indigné : « Tu crois vraiment que j'ai salopé le boulot ! Je savais bien que quelqu'un emmènerait plus que promis ; j'ai prévu une marge de sécurité d'un facteur cent. Un passager clandestin ne change rien du tout. »

Timon toucha le bras de Gisela. « Regarde. » Cordelia avait fini par ralentir suffisamment pour commencer à examiner ce qui l'entourait. Les faisceaux primaires, l'infrastructure pour tous leurs calculs, étaient déjà décalés vers le bleu et transformés en rayons gamma durs ; les photons entrant en collision produisaient des paires d'électrons et de positons relativistes. De plus, un ensemble de faisceaux expérimentaux de longueurs d'onde plus courtes testaient les états physiques à des échelles dix mille fois plus petites, états qui s'appliqueraient aux faisceaux primaires dans environ une heure subjective. Cordelia trouva la fenêtre affichant les principaux résultats annoncés. Elle se retourna et leur cria : « Beaucoup de mésons pleins de quarks vérité et beauté droit devant, mais rien d'inattendu !

— Bien ! » Gisela sentit le nœud de culpabilité et d'anxiété qui la rongait commencer à se défaire. Cordelia avait choisi librement de participer à la Plongée, exactement comme les autres. Ce n'était pas parce que la décision avait été difficile pour elle qu'on devait supposer qu'elle la regretterait.

« Eh bien, tu avais raison, dit Timon. Et j'avais tort. Elle s'est bel et bien évadée d'Athéna.

— Oui. Et tant pis pour ta théorie des surfaces mémétiques fermées. » Gisela éclata de rire. « Hélas, ce n'était qu'une métaphore.

— Pourquoi hélas ? Je pensais que tu serais folle de joie qu'elle ait réussi.

— Mais je le suis. C'est seulement dommage que ça ne nous dise rien du tout sur nos propres chances de nous en tirer. »

*
* *

Chaque orbite leur donnait trente minutes de temps subjectif, alors que la longueur et l'échelle de temps réelles de Cartan Zéro se réduisaient d'un facteur cent. Sachio et Tiet surveillaient le fonctionnement de la polis, vérifiaient et revérifiaient l'intégrité du « matériel » tandis que de nouvelles sortes de particules arrivaient dans les trains d'impulsions. Timon étudiait diverses méthodes pour aiguiller l'information selon des modes nouveaux, au cas où l'occasion se présenterait. Gisela se démenait pour mettre Cordelia à niveau, aidée par Vikram dont le travail principal avait été les nanomachines.

Les faisceaux de longueurs d'onde les plus courtes étaient toujours en train de réitérer les résultats des expériences menées sur les vieux accélérateurs de particules ; ils en étudiaient tous trois soigneusement les données. Gisela les résumait du mieux qu'elle pouvait. « La charge et les autres nombres quantiques génèrent une sorte d'angle entre les lignes d'univers des réseaux, comme fait le spin sauf qu'il s'agit ici d'angles dans un espace à cinq dimensions. Aux basses énergies, on voit trois sous-espaces distincts, pour l'électromagnétisme, l'interaction forte et l'interaction faible.

— Pourquoi ?

— Un accident avec les bosons de Higgs au tout début de l'univers. Je vais te faire un croquis... »

Le temps manquait pour s'attarder sur toutes les subtilités de la physique des particules mais, de toute façon, nombre de questions cruciales à l'extérieur de Chandrasekhar n'avaient plus la moindre portée pratique pour Cartan Zéro. Des symétries brisées étaient rétablies alors même qu'ils en discutaient, et l'accroissement de l'énergie cinétique diluait les différences de masse inertielle jusqu'à les rendre négligeables.

La polis était en train de se transformer rapidement en hybride de tous les types possibles de particules ; ce qui régirait leur avenir ne serait pas la théorie portant sur une force particulière mais la nature de la mécanique quantique elle-même.

« Qu'y a-t-il derrière la fréquence et la longueur d'onde d'une particule ? » Vikram esquaissa l'instantané d'un paquet d'ondes sur un diagramme d'espace-temps. « Dans son référentiel propre, la phase d'un électron tourne à vitesse constante : environ une fois toutes les dix puissance moins vingt secondes. S'il se déplace, on voit le ralentissement de cette fréquence par la dilatation du temps, mais ça ne s'arrête pas là. » Il dessina un amas de composantes se déployant à différentes vitesses à partir du même point de l'onde, puis marqua pour chacune d'elles les endroits successifs où la phase se répétait. Le lieu de ces points formait un ensemble de fronts d'ondes hyperboliques dans l'espace-temps, comme un empilement de bols coniques, plus dense à la fois en temps et en espace quand la vitesse des composantes augmentait. « L'espacement de l'onde initiale n'est reproduit que par les composantes qui vont précisément à la bonne vitesse ; elles dessinent des copies à l'identique – mais à des instants postérieurs – qui se superposent parfaitement. Les composantes qui n'ont pas la bonne vitesse brouillent la phase, de sorte que leurs copies finissent par s'annuler. » Il répéta sa construction pour une centaine de points de l'onde, et elle se propagea sans faille dans le futur. « Dans un espace-temps courbe, tout ce processus se trouve déformé, mais étant donné les bonnes symétries on peut préserver la *forme* de l'onde tandis que sa longueur décroît et que sa fréquence augmente. » Vikram courba le diagramme pour montrer ce que ça donnait. « Et voilà où nous en sommes. »

Cordelia absorbait tout, griffonnait des calculs, vérifiait chaque point pour sa satisfaction personnelle. « D'accord. Alors pourquoi tout cela s'arrêterait-il de fonctionner ? Pourquoi ne pouvons-nous continuer à nous décaler vers le bleu ? »

Vikram zooma sur le diagramme. « Tous les décalages de phase se ramènent en dernière analyse à des *interactions*, à des intersections entre lignes d'univers. Dans le modèle de Kumar,

chaque réseau de lignes a une trame finie. À chaque intersection, on a un décalage de phase minuscule qui fait avancer le temps d'environ dix puissance moins quarante-trois secondes. Un décalage plus réduit, ou une échelle de temps plus petite, ça n'a aucune signification. De sorte que si l'on essaie de décaler une onde vers le bleu indéfiniment, on en vient à atteindre un point où le système n'a plus une résolution suffisante pour continuer à se reproduire. » Tandis que le paquet d'ondes poursuivait sa trajectoire en spirale, il se mit à prendre un aspect qui n'était plus qu'une approximation floue et déchiquetée de sa forme initiale. Puis il se désintégra, ne laissant subsister qu'un bruit méconnaissable.

Cordelia examina soigneusement le diagramme et traça des composantes individuelles pour les suivre le long des phases finales du processus. « Combien de temps reste-t-il avant que nous ne commencions à voir apparaître ces effets ? demanda-t-elle finalement. En supposant le modèle correct. »

Vikram ne dit rien, il semblait avoir des doutes sur l'opportunité de toute sa démonstration. « Dans environ deux heures, répondit Gisela, nous devrions pouvoir détecter la quantification de la phase dans les faisceaux expérimentaux. Puis nous aurons encore à peu près une heure avant... » Vikram lui adressa un regard éloquent – il avait agi en privé, mais Cordelia devait avoir deviné pourquoi la phrase était restée en suspens car elle se tourna vers lui.

« Que penses-tu donc que je vais faire ? demanda-t-elle, indignée. M'effondrer et piquer une crise d'hystérie au premier soupçon de mortalité ? »

Vikram sembla touché au vif. « Il faut nous comprendre, intervint Gisela. Nous ne te connaissons que depuis trois jours. Nous ne savons pas à quoi nous attendre.

— Non. » Cordelia contempla l'image stylisée du faisceau qui les encodait, fourmillant maintenant de toutes sortes de particules, des photons aux mésons les plus lourds. « Mais je ne vais pas gâcher votre Plongée. Si j'avais voulu ruminer sur la mort, je serais restée chez moi à lire de la mauvaise poésie organique. » Elle sourit. « Baudelaire peut aller se faire foutre. Je suis là pour la physique. »

*
* *

Tout le monde se rassembla autour d'une fenêtre à l'approche du moment de vérité pour le modèle de Kumar. Les données qu'elle affichait provenaient de ce qui n'était fondamentalement qu'une expérience d'interférence à deux fentes, compliquée néanmoins par l'impossibilité de la réaliser avec une quelconque forme de matière solide. Un motif sinusoïdal montrait le nombre de particules détectées dans une région où un faisceau d'électrons se recombinaient avec lui-même après avoir emprunté deux chemins différents ; comme il n'y avait qu'un nombre fini de sites de détection, et que chaque comptage devait donner un nombre entier, le motif était déjà « quantifié » mais le programme d'analyse en tenait compte et les nombres étaient assez grands pour que l'image paraisse lisse. À une certaine longueur d'onde, tout effet réel lié à l'échelle de Planck prendrait le pas sur ces artefacts, et une fois présent ne ferait que croître.

« J'ai trouvé quelque chose », dit le logiciel, et il zooma pour montrer un léger effet d'escalier sur la courbe. Au début, c'était tellement subtil que Gisela ne pouvait que croire le programme sur parole et admettre que ce qu'il leur affichait n'était pas simplement le crénelage habituel et inévitable. Et puis les marches minuscules s'élargirent visiblement, de deux pixels à trois en horizontal. Des ensembles de trois sites de détection adjacents qui, quelques instants auparavant, enregistraient des comptages différents de particules, voyaient maintenant des résultats identiques. L'entier appareil de mesure avait rétréci au point où les électrons ne pouvaient plus dire si les longueurs impliquées étaient dissemblables ou non.

Gisela ressentit un frisson de pur plaisir, puis un arrière-goût de peur. Ils étaient en train d'effleurer la trame du vide du bout des doigts. C'était un triomphe qu'ils aient survécu jusqu'ici, mais il était presque certain que rien ne pourrait arrêter leur descente.

Les marches d'escalier s'élargirent et l'image fit un zoom arrière pour présenter une plus grande partie de la courbe. Vikram et Tiet poussèrent simultanément un cri, un moment avant que le logiciel d'analyse ne se déclare satisfait par les résultats de tests statistiques rigoureux. Vikram répéta doucement : « Il y a quelque chose qui ne va pas. » Tiet approuva et s'adressa au logiciel : « Montre-nous la structure de phase d'une seule onde. » Un escalier linéaire s'afficha. Il était impossible de mesurer directement la modification de phase dans ce cas, mais en supposant que deux versions du faisceau subissent des altérations identiques, c'était la progression impliquée par le motif d'interférence.

« Ça n'est *pas* conforme au modèle de Kumar, annonça Tiet. On a bien une quantification de la phase mais les pas ne sont pas égaux, ou même aléatoires comme dans le modèle de Santini. Ils sont structurés autour de l'onde, en cycles. Plus étroit, plus large, de nouveau plus étroit... »

Le silence s'installa. Gisela fixa le motif et s'efforça de se concentrer. Elle était transportée de joie qu'ils aient trouvé quelque chose d'inattendu, mais terrifiée à l'idée qu'ils ne puissent en saisir la signification. Pourquoi le décalage de phase ne restait-il pas constant ? Ce motif cyclique constituait une violation de symétrie, qui permettait de prendre la phase de plus petit pas quantique comme une sorte de point de référence fixe, une notion que la mécanique quantique avait toujours prétendue dénuée de sens, comme de choisir une direction particulière dans un espace vide.

Mais la symétrie de rotation de l'espace n'était pas parfaite : dans des réseaux suffisamment petits, la garantie habituelle de l'équivalence des directions ne tenait plus. *Était-ce ça la réponse ?* Que les angles que deux faisceaux devaient adopter pour atteindre le détecteur étaient eux-mêmes quantifiés, et que cet effet se superposait à la phase ?

Non. L'échelle n'était pas du tout la bonne. L'expérience avait encore lieu sur une région bien trop importante.

Vikram hurla de joie et fit un saut périlleux arrière. « Il y a des lignes d'univers qui se croisent *entre les réseaux* ! C'est ça qui crée la phase ! » Sans ajouter un mot, il se mit à dessiner

furieusement des diagrammes dans l'air, à lancer des logiciels, à faire tourner des modélisations. En quelques minutes, il était presque caché par les affichages et les accessoires.

Sur une fenêtre, on voyait une simulation du motif d'interférence, en accord parfait avec les données. Gisela ressentit une pointe de jalousie, elle avait été si proche, elle aurait dû être la première. Puis elle commença à examiner les résultats en détail, et ce sentiment s'évapora. C'était élégant, c'était magnifique, c'était ça. L'identité de qui l'avait trouvé n'avait aucune importance.

Cordelia avait l'air abasourdie, complètement dépassée. Vikram s'extirpa du fouillis qu'il avait créé et laissa les autres essayer d'y comprendre quelque chose. Il prit les mains de Cordelia et ensemble ils dansèrent à travers l'environnement. « Le mystère central de la mécanique quantique a toujours été pourquoi on ne peut pas simplement *compter* le nombre de manières dont les choses peuvent arriver ? Pourquoi on doit attribuer une phase à chaque possibilité, pour qu'elles puissent s'annuler ou se renforcer ? Nous connaissions les règles du processus, nous étions avertis des conséquences, mais nous n'avions aucune idée de ce qu'étaient les phases, ni d'où au juste elles venaient. » Il s'arrêta de danser et invoqua une pile de diagrammes de Feynman, cinq possibilités pour le même processus entassées les unes sur les autres. « Elles sont créées de la même manière que toutes les autres relations : des liens communs à un réseau plus vaste. » Il rajouta quelques centaines de particules virtuelles sillonnant entre les diagrammes qui n'étaient ainsi plus séparés. « C'est comme pour le spin. Si les réseaux ont créé des directions spatiales qui rendent parallèles les spins de deux particules, ceux-ci s'additionneront simplement quand elles se combineront. S'ils sont antiparallèles, dans des directions opposées, ils s'annuleront. Et c'est pareil pour la phase, mais en se comportant comme un angle en deux dimensions, et ça marche avec tous les nombres quantiques : spin, charge, couleur, tous. Si deux composantes sont parfaitement déphasées, elles disparaissent complètement. »

Gisela observa Cordelia alors qu'elle tendait la main à l'intérieur du diagramme stratifié, suivait les trajectoires de deux composantes et commençait à comprendre. Ils n'avaient pas découvert de structure plus profonde pour les nombres quantiques pris un par un, comme ils l'avaient espéré, mais ils avaient appris qu'un grand réseau unique de lignes d'univers pouvait rendre compte de tout ce qui pouvait être construit à partir de ces fils indivisibles.

Est-ce que ça lui suffirait ? Son original, qui luttait pour garder son équilibre mental là-bas, à Athéna, pourrait tirer du réconfort à l'espoir que son clone en Plongée avait été témoin d'une telle découverte... mais alors que la mort approchait, est-ce que tout ne se transformerait pas en cendres pour le témoin concerné ? Gisela elle-même éprouva un accès de doute, alors qu'elle en avait discuté des siècles durant avec Timon et les autres. Est-ce que ce qu'elle ressentait en ce moment perdait tout sens du simple fait qu'il n'existait aucune possibilité de retransmettre l'expérience vers le vaste monde ? Elle ne pouvait nier qu'il aurait été préférable de savoir qu'elle pourrait se reconnecter à ses autres personnalités, raconter à sa famille éloignée et à ses amis ce qu'elle avait appris, en tirer les implications des millénaires durant.

Mais l'univers entier subirait le même destin. Le temps *était* quantifié ; il n'y avait aucun espoir, pour qui que ce soit, d'accomplir un calcul infini avant l'arrivée du *big crunch*. Si tout ce qui avait une fin était vide de sens, la Plongée leur avait simplement évité la prolongation d'une fausse espérance d'immortalité. Si chaque instant était unique et se suffisait à lui-même alors personne ne pourrait leur dérober leur bonheur.

La vérité se trouvait bien sûr quelque part entre les deux.

Timon se rapprocha d'elle en souriant de plaisir. « À quoi penses-tu, là, toute seule dans ton coin ? »

Elle lui prit la main. « Aux petits réseaux. »

Cordelia dit à Vikram : « Maintenant que tu sais précisément ce qu'est la phase, et comment elle détermine les probabilités... y a-t-il un moyen d'utiliser les faisceaux expérimentaux pour manipuler celles de la géométrie qui se trouve devant nous ? De tourner les cônes de lumière en arrière juste assez pour nous

permettre de continuer à longer la région de Planck ? De réamorcer une spirale ascendante autour de la singularité pendant quelques milliards d'années, jusqu'à ce que le *big crunch* arrive ou que le trou s'évapore par rayonnement de Hawking ? »

Vikram parut stupéfait un instant, puis commença à lancer des programmes. Sachio et Tiet vinrent l'aider en cherchant des raccourcis au calcul. Gisela se contentait de regarder, un peu étourdie, osant à peine espérer. L'examen de toutes les possibilités prendrait peut-être plus de temps qu'ils n'en avaient, mais Tiet trouva un moyen de tester des classes entières de réseaux en une seule passe et le processus s'accéléra d'un facteur mille.

Vikram annonça le résultat avec tristesse. « Non, ce n'est pas possible. »

Cordelia sourit. « Oh, ça ne fait rien. Simple curiosité, c'est tout. »

FIN